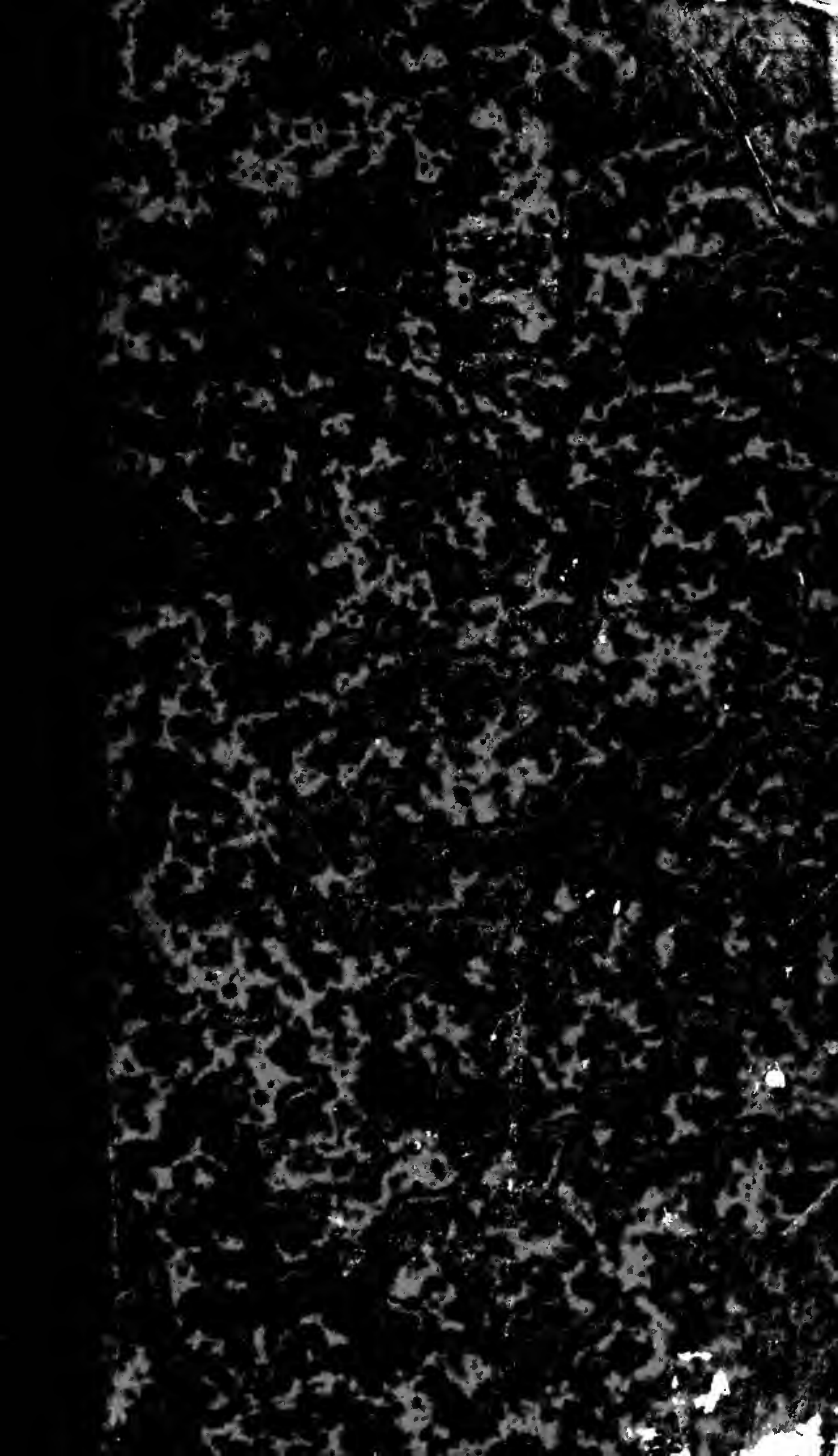
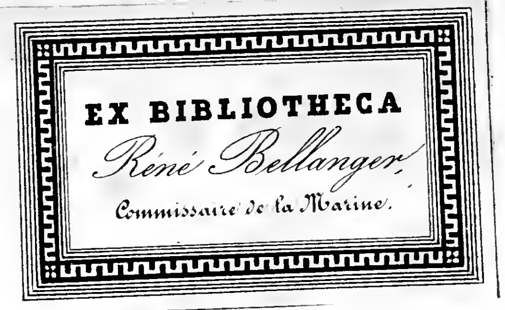



EX BIBLIOTHECA
René Bellanger,
Commissaire de la Marine.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XXXIII.



Paris. — Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

LA FEMME,

LE MARI ET L'AMANT

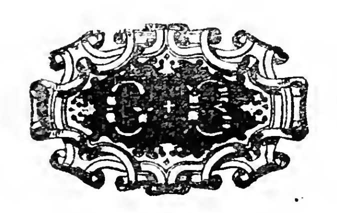
PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

(Maximes de LA ROCHEFOUCAULD).

TOME PREMIER.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

34, RUE MAZARINE.

1845

LA FEMME,

LE MARI ET L'AMANT.

CHAPITRE I.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'UN MÉLODRAME.
— LA CAPOTE PENSÉE.

—

« Mesdames, serrez-vous un peu sur la gau-
» che... Et vous, messieurs, appuyez sur les
» dames... Il y a encore une place... On doit
» tenir dix, et vous n'êtes que neuf... Il faut
» que le compte y soit.

» — Le compte!... Est-ce que l'on vient au » spectacle pour être encaissé comme des sar- » dines?... Vous voyez bien que nous sommes » déjà gênés : où diable voulez-vous placer en- » core quelqu'un?... D'abord, moi, je ne me » dérange pas.

» — Allons, l'ouvreuse, laissez-nous en re- » pos. Il n'y a plus de place...

» — Je vous dis, monsieur, qu'on doit tenir » dix... — Ne voyez-vous pas que ce monsieur » et ces deux dames qui tiennent le coin peuvent » compter pour quatre au moins?...

» — Ça ne me regarde pas, monsieur...

» — Madame, entrez donc... Il y a une » place... Si ces messieurs ne veulent pas se » déranger, je ferai venir l'inspecteur... Passez » donc, madame; si vous ne la prenez pas, j'y » mettrai une autre personne... »

En disant ces mots, une vieille femme maigre, à la voix nasillarde, et que l'on a déjà reconnue pour une ouvreuse de loges, sans s'inquiéter des murmures que faisaient entendre les personnes placées sur la première banquette du balcon, poussait vers nous une jeune femme qui semblait hésiter pour prendre la place que l'ouvreuse lui indiquait.

Moi, j'étais assis sur le second banc; aimant mieux être là que sur le devant, je n'avais pas

demandé la place que l'ouvreuse offrait à la dernière personne arrivée ; mais je tournai la tête pour voir cette dame, car on va souvent au spectacle autant pour voir le monde qui est dans la salle que pour écouter la pièce ; je me retournai donc, et je vis une fort jolie figure, ce qui n'est pas rare à Paris, mais une figure qui me plaisait beaucoup, ce qui est bien différent ; car les goûts sont très-variés, et, tout en rendant justice à la beauté, on lui préfère quelquefois une physionomie dont les traits n'ont aucune régularité, mais dont l'expression a pour nous plus de charme.

Cette dame ou cette demoiselle, car il me serait encore difficile de décider cette question, paraît âgée de vingt-quatre ans environ ; elle n'est ni grande ni petite, ni brune ni blonde ; quant à ses yeux... ma foi je ne puis pas encore affirmer s'ils sont noirs ou bleus ; elle a un grand chapeau, et je n'ai pas pour habitude de regarder une dame de manière à voir sur-le-champ dans le blanc de ses yeux ; ce qu'il y a de certain, cependant, c'est qu'elle est fort bien.

J'ai offert ma main pour que l'on puisse passer par-dessus la seconde banquette ; la dame s'appuie légèrement sur moi ; je puis vois maintenant qu'elle a un petit pied, un bas de jambe

qui est parfaitement pris, et, de plus, qu'elle est chaussée avec beaucoup de soin : je tiens infiniment à ce que l'on soit chaussée proprement ; je n'augure pas bien de ces dames qui ont un beau châle et des bas sales.

Mais ce monsieur qui a déclaré à l'ouvreuse qu'il n'entendait pas être traité comme une sardine, quoique, à la maigreur de son corps et à la longueur tranchante de son profil, on puisse croire qu'il a été longtemps pressé dans une bourriche, ce monsieur, sans se retourner, a mis son chapeau entre ses jambes; il paraît décidé à ne point céder un pouce de terrain. Son voisin, jeune homme dont la figure est plus aimable, s'est retourné, comme moi, pour voir la personne que l'on veut placer à côté de lui; probablement que, comme moi aussi, il trouve cette dame à son goût, car il se range de côté, fait une petite place, et la jeune dame, longtemps indécise, arrive enfin sur le devant et s'assied, d'un air timide, entre ces deux messieurs.

Le personnage à figure de couperet continue de murmurer, de se plaindre, de maudire les premières représentations. L'égoïste!.... se plaindre parce que cette jeune dame est tout contre lui, parce que ses bras et peut-être ses pieds touchent les siens... Ah! je voudrais bien

être à sa place !... Mais je n'ai pas trente ans, et ce monsieur en a près de soixante. Il me semble cependant que, même lorsque je serai vieux, j'éprouverai encore la douce influence de la beauté... peut-être n'en sera-t-il rien... mais il faut toujours espérer.

Cette dame a murmuré quelques phrases : « Messieurs, je suis bien fâchée, si je vous gêne » trop, je ne resterai pas. »

Le grand homme sec n'ose cependant pas la renvoyer ; c'est bien heureux. Le jeune homme se serre encore pour lui faire de la place, et lui jure qu'il est fort à son aise. J'étais sûr qu'il la trouverait aussi de son goût.

Il paraît que cette dame est seule, car je ne vois venir personne avec elle. Seule au spectacle et au balcon... hum ! Cependant ne préjugeons rien ; elle peut avoir un mari, un parent ou un ami au parterre ; on peut venir l'attendre à la porte.

La salle s'emplit. Nous sommes au théâtre de la Gaîté. On va jouer la première représentation d'un mélodrame ; c'est une grande affaire pour tous les habitués, pour les amateurs du boulevard du Temple, et même des autres quartiers ; en effet, pourquoi ne viendrait-on pas aussi bien aux mélodrames des petits théâtres qu'à ceux des grands ; depuis quelque

temps ne donne-t-on pas des mélodrames partout? L'année mil huit cent vingt-neuf fera époque pour cela... et nous sommes dans cette année-là.

Il reste encore deux places près de moi, mais la porte du balcon s'ouvre ; deux dames entrent, ou plutôt se précipitent : celles-ci n'attendent pas que l'ouvreuse leur dise s'il y a encore de la place ; elles n'enjambent point ; elles sautent, elles se jettent spontanément sur la banquette ; celle qui est près de moi manque de s'asseoir sur mes genoux, et, avec son coude, jette à terre mon chapeau ; elle ne fait pas attention à tout cela, elle ne semble nullemnt s'inquiéter de gêner ses voisins ; pour elle la grande affaire est d'être placée ; en s'asseyant, elle pousse un *ouf* capable d'éteindre un quinquet, puis s'écrie :

« Nous v'là dedans enfin... Ah ! bien, ça » n'est pas sans peine !... Dis donc, Marie, » comme on se bouscule à la porte..... c'est » une tuerie !... J'ai manqué d'avoir le sein pris » dans une balustrade... c'est qu'il y avait des » sournois qui poussaient... et puis, en pous- » sant, ils vous pincent. As-tu vu comme j'ai » parlé à ce vilain rouget qui était derrière moi? » Il avait toujours sa main sur ma hanche ; » il disait que c'était pour me protéger!... Je

» lui ai dit : si vous ne voulez pas finir vos pro-
» tections, je vous fais empoigner par le gen-
» darme !... Recule-toi donc un peu, Marie...
» que nous soyons à notre aise. »

Je prévois que nous aurons pendant les entr'actes, et peut-être pendant les actes, le plaisir d'entendre la conversation de ces deux dames, qui ne veulent pas être poussées, mais ne se gênent nullement pour pousser les autres Ce sont pourtant deux femmes jeunes, dont les trait sont assez agréables ; mais quelle différence avec cette dame qui est venue auparavant ! Des joues bien rouges, des yeux bien brillants, des bouches bien fraîches, mais une expression commune, rien de spirituel, rien de délicat dans tout cela.

J'avance un peu la tête : je voudrais bien apercevoir de temps à autre la figure de cette jolie dame que je ne fais qu'entrevoir ; mais je suis placé précisément derrière elle, et elle a un de ces chapeaux, désespoir des habitués de spectacle. Je maudis le chapeau, non parce qu'il me cache une grande partie de la scène, mais parce qu'il m'empêche de voir cette figure dont l'expression m'a plu sur-le-champ. Je voudrais savoir si, en l'examinant à loisir, le charme sera toujours le même... Il y a tant de

choses qui pour plaire ne demandent pas à être examinées longtemps !

On ne se retourne pas, on reste bien tranquille, je crois m'apercevoir qu'on ne répond que par monosylabes au jeune voisin de gauche qui cherche à entamer la conversation, et qui, piqué de ce qu'on ne lui montre pas plus de reconnaissance pour la place qu'il a bien voulu faire, finit par tourner le dos et lorgner ailleurs.

Je commence aussi à m'ennuyer de ne regarder que le derrière d'une capote pensée ; portons nos regards sur ce qui nous entoure : à côté du grand monsieur sec est une jeune femme coiffée d'un petit bonnet à la lingère, une figure lutine, de petits yeux noirs bien éveillés, un nez retroussé, toujours un demi-sourire sur les lèvres, un certain air moqueur en regardant les autres femmes. Cela m'a bien l'air d'une jeune ouvrière ; elle est avec une petite fille de quinze ou seize ans, mise dans le même goût, qui n'est pas jolie, mais qui parle très-haut et rit toujours avec sa compagne.

Après le jeune homme qui est à gauche, est un petit-maître, de quarante ans au moins, une recherche affectée dans la mise, les boutons en opale, le lorgnon, des gants serin, des

cheveux très-noirs, bien bouclés ; on voit que le coiffeur a passé par là... des favoris bien taillés, et plus noirs encore que les cheveux, des sourcils de jais ; tout cela pourrait bien être peint ; je ne serais même pas surpris qu'il eût un faux toupet ; on les adapte si bien maintenant ; avec cela de belles couleurs, ce serait un fort joli garçon si son nez . extrêmement aquilin, n'était pas d'une petitesse ridicule : au total, un air aussi bête que suffisant.

Après ce mirliflore, un monsieur et une dame, de ces figures ordinaires, de bon bourgeois, qui aimeraient mieux ne point dîner que manquer la première représentation d'un mélodrame ; le chapeau de l'épouse a l'air d'un colimaçon ; il est probable qu'il aura reçu quelques bourrades à la queue, c'est ce qui l'aura déformé, et on aime trop à se moquer des autres pour que personne ait eu la charité de dire à cette dame que sa capote fait la gouttière par le haut. Quant au au mari, il ne voit pas cela ; il ne regarde jamais sa femme.

Dans la loge derrière moi, un monsieur avec une dame, dont la mise est trop recherchée pour venir à un théâtre des boulevards ; cela jure avec ces individus qui, à deux étages plus haut, sont, sans vestes, et ont retroussé leurs chemises jusqu'au coude, allongeant leurs

têtes couvertes de casquettes de loutre, pour échanger avec des amis, placés aux autres extrémités de la salle, des plaisanteries qui sont plus que grivoises. Mais ces messieurs sont au paradis, et il paraît qu'on s'y permet tout.

Je connais déjà les deux femmes assises à côté de moi ; je sais que l'une s'appelle Marie, et que l'autre met à chaque instant son bras sur mon épaule et ses cuisses sur les miennes, c'est toujours très-agréable. Derrière nous enfin sont deux hommes, l'un qui est fort jeune, a la bouche béante, l'air étonné, les yeux aussi ouverts qu'il soit possible, et semble encore neuf aux plaisirs du spectacle et aux habitudes de Paris ; l'autre, à moitié chauve, a ramené avec peine sur le devant de sa tête le peu de cheveux qui en couvre encore le derrière ; il fait le gentil, sourit et fredonne sans cesse, regarde les dames en dessous, et fait en sorte d'avoir ses genoux tout contre le dos de ma grosse voisine.

« — Dis donc, Marie, vois-tu nos hom- » mes?... ils doivent être au parterre... ils sont » partis une heure avant nous, ils se seront » bien placés... — Je ne les vois pas plus » que notre chat!... — C'est drôle, ça... est-ce » qu'ils se sont perdus dans la queue, ou ben » qu'ils n'auront pas pu percer dans ce *fouillis-*

» *là !* — Oh ! je suis bien tranquille pour Gé-
» rard, il sait se faire faire place... Quand on
» est de sa force et nerveux comme lui, est-
» ce qu'on n'entre pas partout?—Mon mari est
» nerveux aussi, ce pauvre Bribri !... Mais,
» comme il n'est pas grand, j'ai toujours peur
» qu'on ne l'étouffe... Ah ! attends, je crois que
» je les vois sous le lustre...

» — Prenez donc garde, madame, vous vous
» couchez sur moi, dit le vieux monsieur de
» devant, sur lequel ma voisine se penchait
» pour mieux voir dans le parterre!...

» — Dame, il faut bien que je cherche mon
» homme... Oui, c'est lui, c'est Bribri... il a
» mis son bonnet de soie noir.... — Gérard est
» à côté de lui...

» — Mais madame, vous nous étouffez... —
» Ah! mon Dieu ! est-ce qu'on n'ose pas remuer
» ici ? »

La voisine se jette alors sur moi et met sa main sur mon épaule pour se pencher vers le parterre, tandis que le vieux monsieur se tourne et lance à ces dames des regards courroucés, auxquels elles ne font aucune attention, continuant de parler comme si elles étaient chez elles.

« Je voudrais bien que Gérard nous *visse*...
» — Sont-ils bêtes de ne pas regarder de notre

» côté !... Attends, je vas lever la main. Hum !...
» hum !... »

Fort heureusement pour moi que messieurs Gérard et Bribri aperçurent les signaux de leurs épouses, sans quoi ces dames ne cessaient point leurs évolutions ; mais, aux sourires qu'on leur rendit, elles se calmèrent, se remirent à leur place, et je pus respirer et voir devant moi.

La capote pensée conserve toujours sa même tranquilité, ne se retournant pas, ne regardant ni à droite, ni à gauche, ne causant point avec ses voisins. Pour une dame qui est venue seule, cette conduite est assez surprenante. Je suis précisément derrière elle, je pourrais appuyer mes genoux contre elle, et glisser ma main le long de sa robe, ainsi que le font tant de ces amateurs qui ne vont au spectacle que pour se procurer ce petit plaisir. Mais que le ciel me préserve de me conduire jamais ainsi ! n'est-ce pas une manière bien délicate de faire connaître à une dame qu'elle nous plaît, que de lui enfoncer nos genoux dans le dos, ou de lui pincer le bas des reins, conduite que l'on ne pourrait se permettre qu'avec des filles publiques, et auxquelles, par conséquent, on semble assimiler les femmes à qui on fait de telles offenses ! Quand donc les hommes sauront-ils

se respecter?... Ah! mon Dieu, je crois que je fais de la morale!... Non, je dis ce que je pense, et voilà tout.

Le public s'impatiente de ce qu'on ne commence pas; et le public du boulevard du Temple exprime bruyamment son ennui. Au parterre, on bat la semelle; aux galeries, on siffle; au paradis, on crie : « La toile! » avec accompagnement de jurons. Pendant tout ce tapage, je m'aperçois que le monsieur chauve, assis derrière ma grosse voisine, a tiré un petit peigne d'écaille de sa poche, et qu'il s'occupe à ramener sur son front une trentaine de cheveux qui s'obstinent à vouloir retomber en arrière, d'où ils se développent en longues mèches, ce qui donne à la tête de ce monsieur la tournure de ces plumeaux que vendaient les Alsaciennes.

Mes deux voisines, qui ont sans doute juré de ne pas rester deux minutes tranquilles, se sont levées de nouveau et regardent dans le parterre :

« Ah! Marie, voilà ton époux qui fait la con» versation avec ses voisins...—Il n'est pas bête, » Gérard; il cause très-longtemps quand il veut. » —Tiens, voilà Bribri qui jacasse aussi!.. As» tu remarqué comme il fait des yeux fixes en » parlant? C'est un genre pour se donner de

»l'expression. Ils rient, ces messieurs... Ah!
»les espiégles!.. Dieu! que je voudrais savoir
»ce qui les fait rire... Hum!.. hum!..»

Et ma voisine se penche tout-à-fait sur moi, et avance son bras en faisant aller son mouchoir; mais le mouchoir va sur la figure du petit-maître, qui repousse le bras de la dame en s'écriant :

« Faites donc attention, madame... vous
»m'éborgnez .. voilà une heure que vous gênez
»tout le monde... Vous n'êtes pas ici dans vo-
»tre chambre.

» — Tiens? cette nouvelle! si j'étais dans ma
»chambre, je sais bien ce que je ferais... Est-ce
»qu'il n'est pas permis de parler à son époux?
»—On ne se parle pas de la galerie au parterre.
»— Est-ce qu'il y a une ordonnance de police
»qui le défend? — Si vous voulez parler à votre
»mari, descendez auprès de lui. — J'ai payé
»comme vous et peut-être mieux que vous...
»Je parlerai quand cela me fera plaisir... Vous
»faites le méchant parce que vous parlez à des
»femmes; si Bribri était avec moi, vous file-
»riez doux comme un mérinos. On connaît
»ça!.. »

Le monsieur bouclé lève les épaules et se tourne d'un autre côté en murmurant : «Comme
»ces théâtres-ci sont composés!. Je ne sais pas

» comment on peut y venir... S'il y avait eu de » la place dans une loge, certainement je ne se» rais pas ici... mais tout est loué, tout est re» tenu d'avance !..

» — On dit beaucoup de bien de la pièce » nouvelle, » répond le mari de la dame au colimaçon, auquel s'était adressé le mirliflore.

» — Ah! beaucoup de bien! Parbleu! ces mé» lodrames, c'est toujours la même chose... Un » tyran, un niais et une orpheline persécutée. » J'en ai vu soixante !.. C'est toujours la même » intrigue. — Monsieur est donc un habitué de » ces théâtres? — Un habitué? non; mais j'y » viens .. parce qu'il faut bien faire quelque » chose. — La pièce qu'on va donner est en six » tableaux. — Incessamment ils les feront en » trente-six ... Ce sera comme une véritable » lanterne magique. *Parais! Disparais!* — Moi, » j'aime beaucoup les pièces en tableaux, c'est » amusant; c'est un genre plus varié; c'est un » genre qui ruinera plus d'un directeur... Mais, » comme vous dites, c'est assez divertissant... » On voit un salon, puis une forêt, puis une ca» verne... Des jours, des années se passent dans » un même acte. A la vérité, ça vous embrouille » un peu; on ne sait plus trop où on est, ni ce » que cela signifie; mais c'est à la manière de

» *Shakespeare*, de *Schiller*, on n'a pas besoin de
» comprendre.

» — Mesdemoiselles, vous me poussez sans
» cesse... c'est insupportable. Vous mettez vos
» pieds dans mes jambes; bientôt je ne pour-
» rai plus remuer les bras pour prendre ma ta-
» batière. »

C'est le grand monsieur sec qui s'adresse aux deux grisettes qui sont à sa droite, et dont l'aînée lui répond en lui riant au nez : « Nous,
» monsieur, nous ne remuons pas! » Puis les jeunes filles se retournent, recommencent à chuchoter en poussant des éclats de rire, regardent le jeune homme à l'air étonné et à la bouche ouverte, qui est placé derrière elles, lui font des mines, lui tirent la langue, puis se montrent du doigt la capote en colimaçon.

On frappe les trois coups. Mes voisines se rasseyent, la petite pièce commence. Les deux ouvrières, qui ont probablement une passion parmi les acteurs du théâtre, et qui se sont placées au balcon afin de voir leur objet de plus près, avancent la tête et se penchent sur l'avant-scène en disant : « Ah! qu'il est beau là-dedans!
» comme ce costume-là lui sied bien!.. Il a l'é-
» pingle que je lui ai donnée avant-hier... Ah! il
» nous voit... il nous regarde... J'en suis folle,
» ma petite...

» — Mesdemoiselles, vous m'empêchez de » voir, » dit le grand monsieur; « vous avez la » moitié du corps en dehors de la balustrade!..

« — Monsieur, nous ne verrions pas sans cela... » Vous êtes bien heureux encore que nous n'ayons » pas de chapeaux.

» — Silence donc! » dit madame Gérard, « est-ce qu'on parle comme cela quand la toile » est levée? — A la porte! » crie-t-on du parterre. « — Voulez-vous vous taire, *filous!* » dit une voix du paradis.

Le calme se rétablit, la petite pièce s'achève, et, dès que le rideau est baissé, mes voisines se mettent de nouveau en mouvement et font des signes à leurs maris.

Le mirliflore sort en laissant un gant à sa place; les deux grisettes sortent en marchant sur les banquettes; le jeune homme placé près de la jolie dame sort aussi, j'espérais que mesdames Bribri et Gérard en feraient autant, mais elles restent pour mon malheur.

Comme cette dame placée sur le devant se trouve pour l'instant plus à son aise, elle regarde dans la salle, et je puis apercevoir ses traits. Je ne m'étais pas trompé, elle est charmante!... plus on la regarde, plus sa figure plaît... à moi du moins. De beaux yeux, fendus en amande, et d'une expression si douce,

quoique noirs... les cheveux châtains... un nez moyen, mais d'une forme gracieuse. Uue bouche... ni grande ni petite... et des dents... impossible de les voir, elle tient sa bouche fermée, mais elle doit avoir de belles dents, je le gagerais; d'ailleurs, il faut toujours juger joli ce qu'on ne voit pas; il n'en coûte pas plus, et cela contente; pour le teint, je dois avouer qu'elle en a bien peu, elle est plutôt pâle, et son air est sérieux; mais j'aime beaucoup les femmes pâles, et une bouche sérieuse devient si séduisante lorsqu'elle sourit!... Tandis qu'une bouche qui rit toujours, c'est constamment la même chose!

Je crois que cette dame s'est aperçue de mon attention à la regarder. Elle se tourne de manière que je ne puis plus la voir. Diable! c'est bien contrariant...

Je n'ose lui parler... Elle n'a pas de ces airs qui permettent d'entamer la conversation... Après tout, à quoi bon causer avec cette dame? Quelle nécessité de chercher à faire sa connaissance? Tenons-nous tranquille, cela vaudra beaucoup mieux. Ne me suis-je pas promis d'être sage, de ne plus courir les bals, de ne plus fréquenter les grisettes, de dîner moins souvent chez le traiteur avec des amis qui aiment autant le champagne que moi, de ne

plus monter à cheval, de ne plus jouer à l'écarté?

Il est cependant cruel de penser qu'on ne reverra peut-être plus une personne qui nous plaît, que l'on se sent disposé à aimer, vers laquelle il semble qu'une secrète sympathie nous entraîne ; il est vrai que cette sympathie-là s'établit bien souvent entre une belle femme et un joli garçon... Ne l'ai-je pas cent fois ressentie? Je ne prétends pas dire par-là que je sois beau, mais je suis essentiellement sensible.

« Ah! mille pardons, monsieur!.. » C'est l'élégante, placée dans la loge derrière moi, qui avec sa main avait légèrement touché ma tête. Je lève les yeux et je m'incline. Elle est très-bien aussi cette dame-là ; beaucoup de personnes la trouveront peut-être plus jolie que la dame pâle et sérieuse. cependant je n'éprouve pas pour elle les mêmes désirs que pour la capote pensée. C'est peut-être parce que celle-ci ne me regarde jamais, tandis que je puis voir l'autre tout à mon aise : les hommes sont si bizarres! ou plutôt la nature leur a donné un cœur si bizarre, car certainement ce n'est pas par notre volonté que nous sommes comme cela, et que nous aimons de préférence ce que nous ne pouvons pas avoir. Si

nous nous étions faits nous-mêmes, nous n'aurions probablement pas tous ces petits désagréments-là.

« Ah !.. Pif!.. paf!.. V'là qu'on se bat au » parterre... Ah! mon Dieu! Marie, c'est sous » le lustre... c'est auprès de nos hommes... » pourvu qu'ils ne se fourrent pas là-dedans... » Ne t'en mêle pas, Bribri... ne t'en mêle pas, » entends-tu?.. Tu vas perdre ton bonnet de » soie noire!.. »

Ma voisine s'était couchée sur la balustrade et m'étouffait par le poids de son corps ; je la repoussai doucement en lui disant :

« Calmez-vous, madame, vous voyez bien » que M. Bribri est fort tranquille, et que la » dispute ne le regarde pas.

» —Ah! monsieur, c est que je connais mon » mari, il ne faudrait qu'un mot pour qu'il s'ex» posât... il est petit, mais c'est égal, il est *ra*» *geur* comme un griffon !.. »

La dame à la capote pensée se retourne un peu ; elle souriait légèrement, je souriais aussi, nos regards se rencontrèrent, et il me sembla qu'il s'établissait dès lors une secrète intelligence entre nous; du moins je me plus à le croire parce que j'en avais le désir.

Mais les personnes qui étaient sorties reviennent prendre leurs places. Les deux jeunes

filles tiennent dans leurs mains des oranges et de la galette, elles se bourrent de gâteaux et épluchent leurs oranges du côté de leur voisin, qui est au supplice et ne cesse de répéter : « Mes- » demoiselles, vous allez me tacher... prenez » garde, l'orange emporte la couleur...

» — Une demi-heure d'entr'acte, et ils ne » commencent pas encore ! » dit le petit-maître en lorgnant dans les loges. « C'est indécent !.. » Nous faire attendre ainsi pour une pièce qui » ne vaudra peut-être rien.

» — Dis donc, Marie, ce beau petit *camus* à » favoris cirés, qui dit que la pièce qu'on va » donner est indécente... — Bath ! on a dit à » Gérard que c'était superbe... Le premier ou- » vrier de notre voisin le lampiste a vu la répé- » tition, il assure que c'est magnifique... Plus » fort en crime que les *Bourreaux*, les *Voleurs*, » les *Mandrins*, et tout ce que l'on a déjà vu. Il » dit que la fin est si terrible, qu'à la répétition » les pompiers ont pleuré, et qu'il y a deux ma- » chinistes qu'il a fallu emporter. — Combien » en meurt-il dans la pièce, Marie ? — Je crois » qu'il n'y a que deux morts, mais il y en a » quatre ou cinq qui sont blessés, et la princesse » s'évanouit à la fin de chaque tableau ; et puis » des décors *locals*, et tout cela écrit dans une » prose superbe, du pur *Racine*, ma petite.....

» C'est l'ouvrier lampiste qui l'a dit, et c'est un
» gaillard qui s'y connaît; il a fait des études
» pour être garçon tailleur, et il a joué le Blon-
» del de *Joconde* chez M. Doyen, dans la nou-
» velle petite salle, au troisième. »

J'écoutais cette conversation, lorsque le monsieur au petit peigne, se penchant vers madame Bribri, à laquelle il faisait des yeux très-tendres, dit, tout en passant sa main droite sur ses cheveux pour les retenir à leur place : « Il
» paraît, mesdames, que vous êtes au courant
» des mystères de coulisses... Eh! eh! .. vous
» êtes initiées dans les mystères interdits aux
» profanes... »

Les deux commères, qui probablement ne comprenaient pas ce que voulait dire ce monsieur, se laissèrent aller sur la banquette sans répondre à l'amateur.

Enfin on a donné le signal. L'ouverture est jouée au milieu du bruit, du tumulte, des réclamations de ceux qui ne retrouvent plus leurs places, et des portes de loges qu'on ferme.

Mais dès que le mélodrame commence, le bruit cesse; si quelqu'un se mouche ou tousse une voix de tonnerre s'écrie : « A la porte, le
» poitrinaire! » et une autre voix enrouée répond : « Taisez-vous donc, *gueulards!* »

Malgré ces légères interruptions, la pièce va

son train. Mes voisines sont tout yeux; l'une d'elles pleure déjà, l'autre prononce de temps à autre des mots entrecoupés : « Ah! Dieu! » pauvre innocente... scélérat de brigand... tu » auras ton compte tout-à-l'heure... »

Le monsieur au petit peigne, qui veut à toute force lier conversation avec ces dames, répond aux derniers mots de madame Bribri : « Oui... je le crois aussi... c'est fort intéres- » sant... Diable ! ça s'embrouille. »

Mais au beau milieu d'une scène, ma voisine se retourne brusquement, et repousse de côté les genoux de ce monsieur en s'écriant : « Di- » tes-donc, cher ami, est-ce que vous avez des » fourmis dans les jambes?... Tâchez donc de » ne pas tant frotter vos genoux sur mon châle; » je suis chatouilleuse, voyez-vous. »

Le monsieur chauve devient rouge comme un homard; il balbutie quelques mots, puis se lève, se tient debout pendant toute la durée de l'acte, après lequel il sort et ne revient plus, étant probablement allé tâtonner ailleurs. Le premier acte s'achève au bruit de deux cents mains qui frappent les unes contre les autres.

« Les claqueurs sont toujours là, » dit le petit-maître en haussant les épaules et en m'adressant la parole. « Ces théâtres-ci sont insuppor- » tables pour cela.

» — Ces théâtres-ci, monsieur, n'en ont pas » plus que les grands. Pourquoi voulez-vous » que les auteurs des petits spectacles se pri- » vent d'un moyen de succès exploité par leurs » confrères des grands théâtres? Sans doute il » est malheureux de penser que ce sont main- » tenant les claqueurs, et non pas le vrai public » qui assurent le succès des pièces... Aussi l'au- » teur qui a le moyen de payer le plus de main » d'œuvre est-il certain d'avoir les plus beaux » succès!... Si vous voulez détruire un abus, » faites que la réforme soit générale ; mais non, » lorsqu'on crie au scandale, c'est toujours aux » pauvres diables que l'on s'adresse, et on laisse » en paix les grands seigneurs faire des sot- » tises.

» — Face au parterre!... face au parterre! » crient cinq ou six messieurs à casquette, en apostrophant un jeune homme des secondes galeries, qui s'est retourné pour s'appuyer sur la balustrade. Le jeune homme reste immobile, les cris deviennent plus forts. Les *Solons* du parterre s'irritent de ce qu'on ne défère pas sur-le-champ aux arrêts qu'ils dictent ; ils montent sur les banquettes, allongent les bras, et montrent le poing à l'individu dont ils ne voient que le dos. Il semble que ces messieurs veulent lapider le jeune homme des secondes ga-

leries; s'ils avaient des pierres, je crois que cela en viendrait là ; ce ne sont plus des cris, ce sont des hurlements à faire crouler la salle ; enfin le jeune homme, qui est probablement enchanté de causer tout ce tapage, se retourne, et montre au public une figure ignoble, qui rit bêtement en regardant le parterre : c'était bien la peine de faire tant de bruit pour voir cette face-là !

Je m'avance quelquefois pour tâcher d'apercevoir la jolie figure que me dérobe la grande capote pensée. J'ai beau tousser, me retourner, cette dame ne fait pas attention à moi ; et tout-à-l'heure, quand elle a souri, je m'étais imaginé qu'on me voyait déjà favorablement! Nous avons trop d'amour-propre! qu'une femme nous regarde deux ou trois fois, et nous nous imaginons avoir fait sa conquête, lorsque souvent on ne veut que rire à nos dépens.

Les deux jeunes filles étaient encore sorties ; elles reviennent avec des marrons et des chataignes dont elles ne décessent point de se remplir la bouche ; il faut que ces demoiselles aient un bien bon estomac. Leur vieux voisin est au supplice, elles jettent les épluchures de marrons de son côté, mais il n'ose plus rien dire parce qu'il s'aperçoit qu'alors elles remuent et le poussent davantage.

Le second acte commence. Lorsque la scène est gaie, ma voisine se penche sur moi pour regarder dans le parterre, en disant : « Faut » que je voie si ça fait rire Bribri. » Lorsque la situation devient attendrissante, c'est encore le même manége de la part de ma voisine, qui, tout en se mouchant, veut savoir si monsieur Bribri pleure.

L'acte finit. « C'est magnifique ! » disent mes voisines. « C'est bien mauvais ! » dit le petit-maître. — « C'est bien amusant, » disent les petites ouvrières en enjambant de nouveau les banquettes, probablement pour aller encore chercher des provisions.

Le jeune homme placé derrière nous est le seul qui n'ait pas témoigné son opinion. J'ai dans l'idée qu'il croit que le mélodrame est la continuation de la petite pièce, comme ce provincial qui, après avoir assisté à une représentation composée d'*Andromaque* et des *Plaideurs*, disait à *Racine* : « La douleur de la » princesse m'avait d'abord attristé, mais le dé» noûment est bien joli, et les petits chiens » m'ont fait beaucoup rire. » Je cherche dans la salle si j'apercevrai quelque connaissance, lorsqu'une voix partie de la loge derrière moi, me dit : « Comment se porte monsieur Deligny ? »

C'est un jeune homme que j'ai vu quelque-

fois en société : il est entré dans la loge pour causer avec le monsieur et la dame qu'elle renferme. Il m'a reconnu, et nous échangeons de ces phrases banales qu'on est convenu d'appeler conversation ; puis il me dit bonsoir, et quitte la loge pour retourner à sa place.

Je me rassies, mais c'est avec surprise que mes yeux rencontrent alors ceux de la dame à la capote pensée ; elle a maintenant repris sa position ; mais lorsque je lorgne à droite ou à gauche dans la salle, je m'aperçois que la jolie figure se tourne bien doucement, et qu'on m'examine avec attention. Oui, c'est bien moi qu'elle regarde... Voilà qui me paraît singulier... C'est depuis qu'on m'a nommé que cette dame cherche à me voir ; si j'étais un artiste célèbre, si l'on me citait parmi les poètes, les peintres ou les musiciens, je comprendrais cette curiosité ; mais je ne suis rien de tout cela. Dans le monde, je ne pense pas que l'on s'occupe de moi !... J'ai fait, il est vrai, des folies ; j'ai mangé, depuis quatre ans, presque toute la fortune que m'avait laissée ma mère. J'ai eu beaucoup d'aventures galantes ; mais cela se voit tous les jours, et ne peut me faire distinguer des autres personnes de mon âge.

Cependant, puisque cette dame paraît maintenant faire attention à moi, pourquoi ne cher-

cherais-je pas à lui parler ? Peut-être le désire-t-elle aussi, et, en conscience, elle ne peut commencer. Voyons... essayons... un moyen bien usé, mais qui est toujours commode. Je feins d'être poussé par ma voisine et pousse brusquement le bras de la jolie dame. Elle se retourne, alors je me confonds en excuses : « Mille pardons, madame ; je suis désolé... » on est si pressé, si gêné ici... »

On me répond : « *Il n'y a pas de mal, mon-« sieur,* » d'un ton bref, bien sec, et on me tourne vite le dos. Décidément, on ne veut pas entrer en conversation ; mais alors, pourquoi m'examiner ainsi à la dérobée ? Je n'y comprends rien.

Les deux jeunes filles reviennent ; cette fois, elles tiennent du *flan* dans du papier ; en reprenant sa place, la plus âgée en laisse tomber un échantillon sur le pantalon de son vieux voisin. Celui-ci n'y tient plus ; il se met en fureur.

« Mesdemoiselles, c'est trop fort !... Vous le » faites exprès ; vous me tachez mon pantalon, » avec toutes vos chatteries. Je vais aller cher-» cher un inspecteur... un commissaire, pour » qu'on vous fasse tenir tranquilles. »

Les petites filles rient aux larmes ; l'aînée répond : « Je ne crois pas que le commissaire

» ait le droit de nous empêcher de manger du
» flan. — Vous ne devez pas en jeter sur ma
» culotte, au moins. — Est-ce qu'on l'a fait ex-
» près ? — Oui, depuis le commencement du
» spectacle, vous cherchez à me tacher. Ce sont
» des marrons, des oranges, des pommes. — Ça
» n'est pas vrai, nous n'avons pas mangé de
» pommes. — Est-ce qu'un théâtre est une cui-
» sine? — Tiens, on voit bien que vous n'avez
» pas dîné à deux heures pour avoir de la
» place... »

Les trois coups mettent fin à cette altercation. « Dieu merci! cela va finir! » dit le vieux monsieur.

Le dernier acte commence ; mais le dénoûment trouve des improbateurs, on siffle d'un côté, on applaudit de l'autre ; les acteurs vont toujours : madame Bribri est presque constamment couchée sur moi, parce qu'elle craint que son mari ne soit rossé par l'un ou par l'autre parti. Grâce au ciel, la pièce s'achève ; il était temps, j'étouffais. On nomme l'auteur ; je reste encore, je ne sais quel charme me retient près de la dame en capote. Je suis curieux de savoir si quelqu'un va venir la chercher. Non, elle se lève... Je présente ma main pour l'aider à gravir les banquettes, elle ne la prend pas, et, légère comme une plume, elle

est déjà sortie. Je la suis, mais quelques personnes nous séparent... Cependant je ne la perds pas de vue... Ah! maudites soient les robes qui se mettent sous mes pieds, je ne puis pas descendre aussi vite que je le voudrais, et la foule augmente ; à chaque instant un nombre plus considérable de personnes me sépare de cette dame. Nous sommes sous le péristyle, je l'aperçois encore... lorsqu'on me prend brusquement par le bras, en me disant : « Te voilà! » je me doutais bien que je te rencontrerais ici.. » ne va donc pas si vite, tu vas te faire étouffer » dans cette cohue. »

Celui qui me disait cela me retenait par le bras, et pendant ce temps, la dame inconnue disparaissait à mes regards. Je me débarrasse de ma rencontre en lui disant : « Attends-moi..... » je suis à toi. » Puis je me précipite dans la foule, je pousse, je coudoie tout le monde ; mais, hélas! j'arrive trop tard à la porte... Je ne vois plus celle que je suivais ; je regarde à droite, à gauche, je cours de divers côtés sur le boulevard..... C'en est fait, j'ai perdu la dame à la capote pensée.

CHAPITRE II.

LE CAFÉ.

—

J'étais encore arrêté sur le boulevard, devant le café du théâtre ; je regardais de tous côtés, indécis sur la route que je prendrais, lorsque j'entends rire à côté de moi : c'est Dubois, le jeune homme qui m'avait déjà arrêté sous le pérystile du théâtre, et qui vient de passer son bras sous le mien, en me disant : « Il paraît, » mon ami, que *la particulière* te tient au » cœur, et qu'elle vaut la peine qu'on monte » une garde sur le boulevard, car, Dieu merci, » mon pauvre Deligny, voilà cinq minutes que

» je t'admire courant après tous les chapeaux
» que tu aperçois. — Oui, certainement, elle
» est charmante, et je suis désolé de l'avoir
» perdue!... C'est toi qui en es cause, tu m'as
» retenu sous le pérystile... — Il fallait donc me
» dire que tu poursuivais un objet... je t'aurais
» secondé, au contraire... entre amis, ça se fait
» tous les jours... Donne-moi le signalement, je
» vais aller m'informer à toutes les marchandes
» de marrons si elles l'ont vue passer. — Ah! tu
» plaisantes toujours. — Viens au café, c'est une
» affaire manquée, mais nous allons en entamer
» une autre. J'ai lorgné deux petites filles
» qui prennent des riz au lait... jolies comme
» des amours, surtout vues de profil; mais nous
» ne sommes pas forcés de nous mettre en face
» d'elles. Allons, viens... — Non, je veux encore
» attendre. — Tu vois bien que tout le monde
» est sorti... il n'y a plus à attendre que les ou-
» vreuses de loges, et je ne présume pas que ce
» soit par mielles que soit ta passion. Viens donc.»

Dubois a raison, il n'y a plus personne dans la salle, et quand je resterais cloué sur le boulevard, cela ne me fera pas retrouver cette jolie dame; n'y pensons plus, entrons au café.

Dubois, qui entre avec moi, est un jeune homme de mon âge : vingt-sept ans, à peu près. Il n'est pas grand, mais il est bien fait,

et tient sa tête fort en arrière pour mieux s'effacer. C'est un joli garçon, il a des cheveux bien noirs, de beaux yeux, noirs aussi, des couleurs qui donnent encore plus de vivacité à sa physionomie, qui est très-mobile ; d'assez vilaines dents, mais un sourire agréable ; c'est dommage que dans cette figure, très-bien du reste, il y ait quelque chose de canaille, un comique de mauvais ton, qui décèle sur-le-champ un mauvais sujet de second ordre. Les manières de Dubois sont ce qu'annonce sa figure, des prétentions, des façons de petit-maître, mais qui, affectées ou exagérées, ont constamment l'air de charges ; enfin, l'habitude de parler très-haut, pour se faire remarquer par tous ceux qui l'entourent, et se regardant dans une glace toutes les fois qu'il en trouve l'occasion.

Dubois ne manque pas d'esprit, il est gai, amusant, il vous force à rire, quoique ses plaisanteries ne soient pas toujours de bon goût ; mais il trouve moyen de tourner tout au comique ; cependant son désir de se faire remarquer, ses prétentions et l'habitude de vouloir parler plus haut que les autres, lui attirent souvent des disputes ; alors il fait beaucoup de bruit, il crie, il menace, il veut battre tout le monde, mais il ne bat jamais personne, et, lorsque les

querelles deviennent sérieuses, il trouve quelque prétexte pour s'éclipser et ne plus reparaître. Malgré ces défauts, qui tiennent à une éducation négligée et à l'habitude d'être trop souvent en mauvaise compagnie, Dubois est un fort bon enfant, obligeant, serviable, n'ayant rien à lui quand il s'agit de servir ses amis. Dans ce monde, où les égoïstes sont en si grande majorité, lorsqu'on rencontre un bon cœur, on doit lui pardonner bien des défauts! Combien de gens en ont qui ne sont rachetés par aucune qualité! Dubois est un homme que l'on n'ose pas présenter en bonne compagnie, de crainte qu'il n'y fasse ou n'y dise quelque sottise; mais on le retrouve avec plaisir en petit comité, et il est l'âme des parties de campagne ou des déjeuners de garçons. Après vous avoir vu trois fois, il vous tutoie, et il vous semble à vous-même que vous le connaissez depuis des années. Toujours gai, insouciant tant que sa personne ne court aucun péril, il vit aussi indépendant que puisse l'être un courtier marron, mangeant en une soirée ce qu'il a gagné en un mois, négligeant les affaires pour les plaisirs; puis, quand il n'a plus le sou, courant gaîment à pied dans les maisons de commerce, et faisant les quatre coins de Paris avec des échantillons de sucre et de café dans ses

poches, après avoir été huit jours en tilbury avec une grisette ou une danseuse des petits théâtres ; enfin, aimant beaucoup les femmes, et enchanté d'avoir la réputation d'un roué et d'un homme à bonnes fortunes, il s'est promis de ne pas être un jour sans faire une conquête; aussi le voit-on presque continuellement chercher à faire ce qu'il appelle ses *frais*, c'est-à-dire, à nouer une nouvelle connaissance, ce qui l'expose souvent à très-mal placer ses sentiments.

Il ne me sied guère de critiquer les autres, moi qui viens de me prendre de belle passion pour une femme que je ne connais pas, qui ai fait ce que j'ai pu pour la suivre... qui enfin n'ai pas dans le monde une grande réputation de sagesse!... Mais je vous prie de croire, cependant, que je n'agis pas aussi légèrement que Dubois, et qu'avant de former une liaison je veux savoir à qui j'ai affaire. Cette dame, en capote pensée, avait l'air fort distingué, et quoiqu'elle fût seule au spectacle, ses manières, sa tenue, tout annonçait une personne comme il faut ; malgré cela, si j'avais pu faire sa connaissance, je ne m'en serais pas rapporté aux apparences, et j'aurais fait en sorte de savoir si je pouvais sans rougir lui donner le bras. Mais ne pensons plus à cette dame,

il y a tout à parier que je ne la reverrai point, et je ne suis pas encore assez romantique pour soupirer longtemps pour une inconnue.

Il y a foule au café. Là se rendent, en sortant du spectacle, les habitués, les flâneurs, les employés du théâtre, qui viennent donner leur opinion sur la pièce nouvelle; chacun prouve que si l'on avait suivi ses conseils, on aurait retranché cette scène qui a été sifflée, et changé cette situation qui a produit un mauvais effet. À écouter tous ces gens-là, vous croiriez qu'il leur est impossible de se tromper ; ils ont tant d'habitude de la scène, ils connaissent si bien le goût du public!.. Il n'est pas jusqu'aux vieux joueurs de dominos qui ne lèvent les épaules, en s'écriant : « Certainement! c'est » mauvais, c'est détestable, je l'avais dit... » Et ces messieurs n'ont pas quitté leur partie pendant la représentation de l'ouvrage qu'ils censurent, et dont ils n'ont vu aucune répétition. Pauvres auteurs!... par qui êtes-vous jugés!... tous ces gens qui coupent et taillent si bien votre pièce, après l'événement, n'auraient pas été capables de changer un mot, ni d'apercevoir un endroit faible avant la représentation. Boileau a bien raison :

La critique est aisée, et l'art est difficile!

En entrant dans le café, j'aperçois mes deux fillettes du balcon qui boivent de la bière et mangent des échaudés avec un jeune homme que j'ai vu jouer dans la petite pièce. Ces demoiselles sont à leur seconde douzaine d'échaudés!.. Cela me fait vraiment trembler pour elles, je suis tenté de leur envoyer du thé.

Dubois m'entraîne vers le fond du café en criant à tue-tête : « Viens donc par ici... — Je » ne vois pas de place. — Viens toujours... je » m'en ferai faire. »

Nous arrivons devant les deux demoiselles qui savourent des riz au lait. A côté d'elles sont deux hommes qui prennent des petits verrres en jouant aux dominos. Dubois s'assied sans façon à leur table, en disant : « Ces messieurs » voudront bien permettre et nous faire une petite place. »

Les joueurs de dominos regardent Dubois avec un air de mauvaise humeur, mais il n'y fait pas attention, va s'asseoir entre ces messieurs et leurs voisines, et appelle le garçon en criant : « Garçon... ici... Servez-nous. Ces messieurs veulent bien se reculer un peu... Deligny, qu'est-ce que tu prends!... Du punch, » n'est-ce pas?.. Au rhum, c'est ce qu'il y a de » mieux... Un demi au rhum... — Es-tu fou?.. » Un quart, c'est bien assez pour nous deux. —

» Non, non; nous prendrons bien un demi...
» D'ailleurs, nous en offrirons un verre à ces
» dames... si elles veulent bien nous faire le
» plaisir de l'accepter. Garçon, un demi-bol....
» soigné comme à l'ordinaire. »

Les deux petites femmes se sont regardées à la proposition de Dubois; l'une a souri, l'autre a baissé les yeux sans répondre. Je lui pousse le genou en lui disant à l'oreille : « Tu les con-
» nais donc, pour leur proposer sur-le-champ
» du punch? »

Dubois me répond très-haut : « Je n'ai pas
» l'avantage de connaître ces dames; mais elles
» ont l'air trop aimables pour qu'on ne désire
» pas faire leur connaissance.

» — Mon cher ami, » lui dis-je en continuant de parler bas, quoiqu'il s'obstine à me répondre très-haut, « je t'avoue que je n'ai pas fort bonne
» opinion de ces demoiselles. — Et moi j'en ai
» la meilleure... Aussi serais-je enchanté d'être
» leur chevalier, si toutefois on voulait bien ac-
» cepter mon bras... »

En disant ces mots, Dubois se mirait, passait sa langue sur ses lèvres, puis lançait des œillades à ses voisines.

» — Mais elles ne sont pas jolies. — Ah! que
» dis-tu là! Des figures charmantes, des nez à
» la Niobé, bouche de corail, dents d'albâtre

» et une pudeur virginale répandue sur tout
» cela. »

Je ne trouvais pas une expression bien virginale sur les traits de ces demoiselles, qui souriaient entre elles en écoutant les propos de Dubois.

« Il y en a une qui louche, » lui dis-je à l'oreille. — C'est justement celle qui me plairait
» le plus... Cependant, je suis bon enfant ; fais
» ton choix : prends la brune ou la blonde, moi
» je m'accommoderai sur-le-champ de l'autre ;
» j'espère que c'est agir en ami... — Je ne veux
» ni de l'une ni de l'autre... — Bah! quand tu
» auras bu un verre de punch, tu t'attendriras...
» Est-ce que tu penses encore à la dame que tu
» poursuivais à la porte?.. — Tais-toi donc,
» Dubois!.. — Eh bien! quel mal de courtiser
» ce sexe charmant... qui répand des fleurs sur
» le chemin de notre vie?.. hein!.. Ah Dieu! la
» jolie main! si j'étais peintre, je voudrais la
» croquer sur-le-champ... »

La jeune femme à qui ce compliment s'adressait ne put s'empêcher de rire ; je vis cependant son amie qui lui donnait des coups de pied par-dessous la table, probablement pour l'engager à conserver plus de *décorum*.

« Ah! vivat! voilà le punch... Garçon, ici...

» posez çà là... Ces messieurs voudront bien re-
» culer un peu leurs dominos.

» — Mais, monsieur, je ne vois pas pourquoi » nous nous gênerions, » dit un des joueurs en faisant un mouvement d'impatience. « Il y a » maintenant de la place à d'autres tables, que » ne vous y mettez-vous?

» — Nous sommes trop bien ici pour chan- » ger de place... Il y a un aimant qui nous y » attire... Garçon, des macarons. »

Les joueurs reprennent leur partie en murmurant contre Dubois, qui n'y fait pas attention, et dit à nos voisines, qui viennent de finir leur riz au lait :

« Si nous osions vous proposer un verre de » punch... — Non, monsieur; je vous remer- » cie!... — Il est bien doux, bien léger. . véri- » table punch de dames...—Nous n'en prenons » jamais... »

Dubois avait versé du punch dans deux verres qu'il pose devant les deux demoiselles.

« Garçon, deux verres blancs... — Mais, » monsieur, c'est inutile, nous ne boirons pas » ce punch-là... — Ah! mesdames, seulement » pour le goûter... Ça fait du bien, après le riz » au lait... — Mais monsieur... — Avec un ma- » caron... »

Et Dubois jetait un macaron dans chacun

des verres. Je voyais une de ces demoiselles qui avait envie d'accepter, et l'autre qui lui donnait des coups de pied par-dessous la table.

« Nous devrions, depuis longtemps, être » parties, » dit l'une de ces dames, celle qui ne louche pas; « et certainement nous ne se- » rions pas entrées au café, si le cousin de mon » amie ne lui avait pas dit qu'il viendrait nous y » chercher.

» — C'est vrai, » répond l'autre; « si nous » avions pensé qu'il ne *vinsse* pas, nous ne se- » rions pas ici, car, de quoi a-t-on l'air, deux » femmes seules dans un café? — On a l'air de » prendre du riz au lait, mesdames, et pas au- » tre chose! Buvez donc un peu de punch. — » Dis donc, Charlotte, si Alexandre ne vient » pas, il faudrait nous en aller; car il doit être » déjà tard. — Non, mesdames, pas encore onze » heures. — Par exemple, si mon cousin me jouait » un tour comme ça, de nous laisser en plan!.. » je ne lui pardonnerais de ma vie. — Ces petits » scélérats de cousins sont quelquefois bien per- » fides!... mais s'il ne vient pas, mesdames, » j'espère que vous nous permettrez de vous ser- » vir de cavaliers, mon ami et moi... »

Je pousse à mon tour le pied de Dubois. parce que je n'ai nulle envie d'aller recon-

duire ces demoiselles ; mais il ne m'écoute pas et poursuit :

« Mon ami n'est pas moins galant que moi, » mesdames ; et s'il paraît un peu sérieux dans » ce moment-ci, c'est parce qu'il pense à une » certaine dame, dont il était devenu amou- » reux au spectacle, et qu'il a perdu devant le » bureau des cannes. »

Les deux petites filles se mettent à rire ; j'aurais presque envie de me fâcher, mais avec Dubois il n'y a pas moyen ; je me contente de lui répondre : « Mon cher ami, je ne t'ai pas » dit que jétais devenu amoureux... on peut » attendre quelqu'un à la porte, et cela ne » prouve pas que... — Laisse donc ! je t'ai vu » arpenter les boulevards ; figurez-vous, mesda- » mes, qu'il avait l'air de jouer aux barres... » C'est que mon ami est très-sensible... pres- » que autant que moi... Ce petit cousin ne » viendra pas, j'espère que nous aurons le plai- » sir de vous remettre chez vous... — Nous de- » meurons très-loin, monsieur. — Tant mieux! » le plaisir en sera plus long, et d'ailleurs les » fiacres ne sont pas là pour les figures de Cur- » tius... Ah ! mesdames, regardez donc cet » homme qui vient d'entrer !... quelle tête !... » ne dirait-on pas un singe habillé ? »

Avec les femmes, et surtout avec les griset-

tes, le meilleur moyen de lier vite connaissance, c'est de les faire rire; ces dames aiment beaucoup qu'on les amuse, Dubois avait pour cela le tact et surtout une grande habitude.

Ces demoiselles se retournèrent pour voir l'homme dont Dubois se moquait; elles rirent beaucoup de la plaisanterie qu'il avait faite; dans ce moment-là, celle qui louchait, et qui depuis longtemps convoitait le verre de punch placé devant elle, oubliant la réserve qu'elle voulait conserver, avala fort lestement la liqueur et le macaron, et son amie, en se retournant, la voyant poser sur la table son verre vide, se décida à suivre son exemple.

Alors Dubois se penche vers moi et me dit en clignant de l'œil : « Elles ont bu, elles sont » à nous. — A nous! à toi, à la bonne heure! » mais moi, je t'ai déjà dit que je ne donnais » pas dans ce genre-là. —Eh! mon cher, il faut » bien varier! j'aime aussi les grandes dames, » les prudes, les vertus farouches, mais, de » temps à autre, un petit bonnet à la folle, un » tablier de soie noire, une grisette enfin, c'est » gentil, ça réveille... après tout, nous pouvons » toujours les reconduire, ça n'engage à rien... » Mesdames, vous ne buvez pas... Gar-

» çon, du punch, du même, mais qu'il soit
» meilleur...

» —Prenez donc garde, monsieur, vous jetez
» nos dominos à terre, » dit un de nos voisins
que Dubois vient de coudoyer en versant à ces
dames.

« Monsieur, ce n'est rien, » répond Dubois
en riant d'un air moqueur ; « vous n'aviez pas
» le *double six*. — Monsieur, je n'ai pas besoin
» que vous disiez mon jeu... — C'est pour vous
» consoler... Mesdames, encore un macaron....
» Ça se prend comme une pilule... Je sais cela,
» moi, j'ai avalé beaucoup de pilules dans ma
» vie... je veux dire par-là que je me suis sou-
» vent laissé attraper ; c'est une *métaphore* »

Je me penche encore vers Dubois et je lui
dis à l'oreille : « Ne poussons pas plus loin cette
» connaissance... il est tard, payons, et laissons
» ces dames attendre leur cousin... — Ah ben !
» par exemple, tu plaisantes, je suis amoureux
» de toutes les deux, moi. — Est-ce que vrai-
» ment tu veux reconduire ces petites filles ?...
» cela n'aurait pas le sens commun... — Il faut
» absolument que je fasse *mes frais*... Il me faut
» tous les jours une passion ; plutôt que de m'en
» aller seul, je reconduirais la marchande de
» sucre d'orge... »

Les deux jeunes filles qui, depuis quelques

moments, se regardaient et paraissaient indécises, font un mouvement pour se lever, Dubois les retient en s'écriant : « Où donc allez-» vous?... — Nous nous en allons, monsieur... » il est tard... mon cousin n'aura pas pu venir... » — Il n'est pas tard, la pendule avance... » D'ailleurs, vous ne pouvez pas partir sans » nous ; des femmes seules s'exposer le soir dans » les rues de Paris... nous ne le souffririons pas. » Buvez donc un peu... »

Les deux amies se rasseyent, je les examine. Elles n'ont cependant pas l'air effronté de ces demoiselles qui fréquentent les cafés... Il y a même quelque chose de bourgeois, d'honnête dans leur mise ; mais les jeunes filles honnêtes ne seraient pas seules là à onze heures et demie du soir.

« A propos, Deligny, tu ne sais pas, j'ai dîné » au *Cadran-Bleu*, aujourd'hui... »

Je fais des signes à Dubois, en le priant de ne point crier ainsi mon nom dans le café ; peine perdue, il ne m'écoute pas, parce qu'en me parlant il se mire et sourit à nos voisines.

« Nous avons fait un dîner dans le bon style. » J'étais avec Saint-Germain... tu sais, ce gros » père qui fait des affaires... Il a un cabinet qui » vaut de l'or !... Toujours du monde chez lui... » On attend son tour pour entrer... C'est comme

» chez un ministre..... C'est agréable d'être
» homme d'affaires, d'abord on a pas de char-
» ges à acheter... Mais ça ne m'aurait pas con-
» venu, parce que cela vous tient trop esclave ..
» Moi qui aime tant ma liberté... Vive le courtage
» pour être heureux! et surtout le courtage en
» marchandises... Les verres d'eau et de sucre
» ne me coûtent rien... Je ne consomme que
» mes échantillons, et Dieu merci! je n'en man-
» que pas... Je marche sur le sucre et je foule
» aux pieds la cassonnade... Mesdames, encore
» un soupçon de punch... Ce second demi-bol-
» ci est meilleur que le premier... Oh! vous
» avez beau regarder la pendule, il ne faut plus
» penser au cousin... Mais nous vous en tien-
» drons lieu... Nous serons vos oncles, vos tu-
» teurs, vos maris... tout ce que vous voudrez...
» Je te disais donc, mon ami, que j'ai dîné au
» *Cadran-Bleu* avec Saint-Germain, Jolivet et
» Jenneville, cet aimable et infortuné jeune
» homme qui s'est séparé d'avec sa femme,
» parce que probablement elle le faisait.....
» Hum!... diable, il ne faut pas dire ce mot-
» là... ces dames se fâcheraient... C'est égal,
» Jenneville est un bon enfant... Il fait bien les
» choses, c'est lui qui payait le dîner... Mais tu
» le sais, car je crois qu'il t'avait engagé à être
» des nôtres. Il t'aime beaucoup, il était bien

» contrarié que tu n'aies pas pu venir; pourquoi
» donc n'es-tu pas venu? Mesdames, un petit
» biscuit de Reims.... C'est très-bon, trempé
» dans le punch... »

Les jeunes filles, fidèles au principe qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, après avoir fait des façons pour accepter le verre de punch, se laissent aller maintenant à tout ce que Dubois leur propose. Celui-ci, en faisant l'aimable, en voulant se donner des grâces pour verser, a envoyé son coude dans le visage d'un des joueurs de dominos, qui, déjà fort ennuyé du voisinage et du bavardage de Dubois, se fâche tout-à-fait :

« Monsieur, aurez-vous bientôt fini vos ges-
» tes, et n'irez-vous pas bavarder et boire ail-
» leurs? — Comment? monsieur... Je ne vous
» comprend pas... — Et moi, je vous engage à
» vous tenir tranquille, ou je me ferais bien
» comprendre. — Qu'est-ce que c'est?... Est-ce
» que nous nous fâchons?... — Vous avez en-
» core l'air de vous moquer, je crois... — J'ai
» l'air qui me convient, s'il ne vous plaît pas,
» vous n'avez qu'à parler. — Eh bien! non,
» monsieur, il ne me plaît pas... Voilà deux
» heures que je vous porte sur mes épaules!...
» — Il fallait donc le dire plus tôt, je me serais
» mis sur vos genoux. — Monsieur vient sans

» façon se mettre à notre table; il repousse nos » dominos. — Il fallait prévenir que vous vou- » liez le café pour vous seul, on vous l'aurait » peut-être loué...

» — Allons, messieurs, » dis-je à mon tour, « tout cela ne vaut pas la peine qu'on se que- » relle... Mon ami vous a poussé sans le vou- » loir, monsieur. »

La querelle va se calmer, et probablement se terminer là, lorsque Dubois, qui croit que par son air décidé il a effrayé son adversaire, s'écrie : « Ce monsieur qui prétend que mon air ne » lui plaît pas!... c'est bien malheureux! Chan- » gez donc votre figure pour être à son goût!... »

Le joueur de dominos se lève alors, et regardant Dubois de très près, lui dit d'une façon fort énergique : « Oui, monsieur, je vous » trouve la mine d'un fanfaron ; je vous répète » que vous m'ennuyez ; et si vous ne vous taisez » pas, je saurai vous réduire au silence. »

Dubois s'aperçoit que son adversaire est un grand gaillard de cinq pieds six pouces, qui ne paraît nullement effrayé de ses rodomondates ; il devient rouge jusqu'aux oreilles ; mais il crie encore plus haut : « Monsieur, on ne me fait » pas peur à moi... J'ai fait mes preuves, je suis » connu... — Je serais curieux de vous con- » naître aussi... — Quand vous voudrez, mon-

» sieur ; tout le monde sait comment je tire le
» pistolet... Mais je vous préviens que je ne me
» bats jamais qu'à trois pas de distance, et que
» je tire le premier, parce que vous êtes l'agres-
» seur. »

J'essaie de mettre le holà, de faire taire Dubois, qui crie bien fort pour faire voir qu'il a du courage. Le maître du café vient aussi interposer son autorité; il ne veut pas qu'on se dispute chez lui.

« Sortons, » dit le joueur de dominos. « — Oui, sortons, » répond Dubois ; et il court à la porte, par laquelle il disparaît aussitôt. Les deux messieurs paient leur consommation. puis suivent Dubois ; je cours après eux accompagné de quelques habitués du café, pour tâcher d'arranger cette affaire.

Mais, arrivés sur le boulevard, nous cherchons en vain Dubois, impossible de le retrouver... Je l'appelle à plusieurs reprises. « Oh !
» vous appelez en vain, » me dit son adversaire,
« je suis sûr qu'il est déjà bien loin !... Et cela
» ne m'étonne pas, c'est presque toujours ainsi
» que se comportent ces gens qui font tant de
» bruit.

» — Messieurs, » dis-je aux deux étrangers,
« la conduite de mon ami me semble, en effet,
» fort extraordinaire ; mais j'étais avec lui, et

» c'est à moi de le remplacer : voici mon » adresse... Je vous attendrai demain matin, et » je serai à vos ordres. »

L'adversaire de Dubois, dont le grand air a probablement un peu calmé la mauvaise humeur, repousse mon adresse en me disant : « Non, monsieur, c'est inutile, vous ne nous » avez pas offensés, vous, et si votre ami vous » eût ressemblé, il est probable que nous » n'aurions pas eu ensemble la moindre altercation. Engagez-le seulement à faire moins de » bruit à l'avenir, c'est dans son propre intérêt. »

En achevant ces mots, ces deux messieurs me saluent et s'éloignent. Les flâneurs qui nous avaient suivis se sont aussi dispersés, et je reste seul sur le boulevard.

Maudit Dubois !... je me souviendrai de cette aventure ; ce n'est pourtant pas la première de ce genre qui lui arrive avec moi ; vingt fois je l'ai prié d'être plus circonspect. Il n'est pas donné à tout le monde d'aller de sang-froid se faire couper la gorge ; mais au moins, si vous n'êtes pas doué d'un courage à l'épreuve, n'insultez personne, et ne faites pas sans cesse le rodomont.

Il est tard, le boulevard est désert... les cafés se ferment... rentrons chez nous.

Je m'achemine vers le faubourg Poissonnière dans lequel je demeure. J'ai déjà dépassé le corps-de-garde du boulevard du Château-d'Eau, lorsque tout-à-coup je me rappelle ce punch que nous n'avons pas payé, et ces jeunes filles auxquelles nous en avons fait boire, et qui, peut-être, vont être obligées de payer pour nous.

La querelle de Dubois m'avait fait oublier tout cela. Je reviens sur mes pas, je cours au café, il n'y a plus personne que les deux demoiselles, qui sont fort inquiètes de nous, et ne savent comment s'en aller. Maudit Dubois! c'est lui qui me met encore sur les bras ces deux femmes... j'ai manqué de me battre pour lui, et vous verrez qu'il faudra que je les reconduise à sa place. Mais il est minuit passé, je ne puis laisser là ces petites filles qui ont compté sur mon bras?... il faut prendre son parti. « Quand vous voudrez, mesdames, je » suis à vos ordres. »

J'ai payé, et nous sortons du café.

CHAPITRE III.

LES DEUX GRISETTES.

—

Nous voilà sur le boulevard, les deux jeunes filles regardent à droite et à gauche, et semblent surprises de ne voir personne ; enfin celle qui se nomme, je crois, Charlotte, me dit : « Mais où donc est-il, monsieur ? — Qui cela, » mademoiselle ? — Votre ami... mon Dieu ! » est-ce qu'il est allé se battre ? — Non, mes- » demoiselles, tranquillisez-vous, il fait beau- » coup de tapage, mais il ne se bat jamais, » cela n'entre pas dans sa manière de voir.... il » est allé probablement se coucher... — Ah ! par

» exemple.. après nous avoir forcées de rester » pour nous reconduire !... C'est presque aussi » malhonnête que mon cousin Alexandre !... — » Cela vous prouve, mesdemoiselles, qu'il ne » faut pas plus compter sur les nouvelles con- » naissances que sur les anciennes. Mais je ferai » en sorte de remplacer mon ami, auquel sa » querelle a fait oublier ce qu'il vous avait pro- » mis. »

La compagne de mademoiselle Charlotte me dit à demi-voix : Nous sommes bien fâchées, » monsieur, de la peine que ça va vous don- » ner. »

Cette jeune fille a la voix beaucoup plus douce et l'air plus timide que sa compagne ; c'est celle qui est blonde, qui ne louche pas, et qui, au café, poussait les pieds de son amie pour l'engager à s'en aller et à ne point accepter de punch. Décidément elle me plairait plus que l'autre, si j'avais un choix à faire entre elles deux.

Je fais avancer ces demoiselles du côté de la chaussée, mais il n'y a plus un seul fiacre... il faudra reconduire ces dames à pied, et il fait du brouillard, le chemin est mauvais, nous sommes au mois de février... cela commence à ne plus devenir aussi amusant.

« Plus de voiture! » dis-je avec humeur

« — Oh ! monsieur, cela nous est égal, » dit la petite blonde, nous irons aussi bien à pied. — » Moi, j'aimerais bien mieux aller en voiture ! » dit mademoiselle Charlotte, ; « c'est bien plus » agréable, avec ça qu'il y a une fameuse *trotte* » d'ici chez nous ! — Où demeurez-vous, mes- » demoiselles? — Moi, » dit Charlotte, je *reste* » dans la rue aux Fers, devant le marché des » *Innocents*, et Ninie est de la rue Aubry-le- » Boucher, qui est à deux pas. »

Voilà un quartier où je ne me soucierais pas d'aller faire l'amour, quoiqu'il puisse y avoir là de jolies femmes comme ailleurs ; mais je n'ai jamais aimé ce côté de la ville qui entoure les halles : il me semble qu'on y respire continuellement l'odeur des viandes ou de la marée, Cependant si cette dame en capote pensée demeurait par là, et qu'elle me permît d'aller la voir... avec quel plaisir j'y courrais ! alors même qu'elle logerait rue des Prêcheurs ou de la Huchette ; mais il n'est pas question de cette dame-là, il faut reconduire les deux grisettes que M. Dubois m'a laissées sur les bras.

« Mesdemoiselles, voulez-vous bien accepter » chacune un bras ?... » Mademoiselle Charlote prend mon bras droit, la petite Ninie mon bras gauche, et me voilà entre la brune et la

blonde, m'acheminant vers le quartier des *Innocents*.

Il est assez naturel de désirer savoir à qui l'on a affaire. Je commence la conversation par demander à ma dame de droite ce qu'elle fait, et mademoiselle Charlotte, qui ne demande pas mieux que de parler, me répond sur-le-champ :

« Monsieur, je suis dans les franges, je tra-
» vaille dans les effilés, dans les garnitures de
» châles ; je suis très-habile... c'est dommage
» que cela ne rapporte pas beaucoup... vingt-
» cinq sous par jour... quelquefois trente,
» quand on veut s'abîmer les yeux ; ah ! les
» femmes ont bien de la peine à gagner leur
» vie... et avec ça, pour peu qu'on aime à s'a-
» muser, à notre âge c'est bien naturel ! moi,
» j'avoue que j'aime le spectacle et le bal de pas-
» sion... Ah ! si j'avais suivi ma vocation, je
» serais au théâtre, maintenant je ferais les prin-
» cesses et les amoureuses. On me lorgnerait, on
» me claquerait, je serais mise dans le dernier
» genre, et cela vaudrait bien mieux que de
» faire des franges ! N'est-ce pas, monsieur ?

» — Mais, mademoiselle, on ne réussit pas
» toujours au théâtre ; il ne s'agit pas seulement
» de se dire : je veux être actrice ; pour obtenir
» des succès, il faut du talent ; sans cela, au

» lieu d'être claquée... comme vous paraissez » désirer l'être, on est huée, sifflée, ce qui doit » être beaucoup moins agréable, et dans les » franges vous n'avez pas cette chance à cou- » rir.

» — Oh! monsieur, j'aurais eu du talent, j'en » suis bien sûre, et il y a un monsieur qui me l'a » dit bien des fois. — Votre cousin Alexandre? » — Non, Alexandre est ébéniste; c'est un bon » enfant, mais il est bête, il ne s'occupe que de » son état. Je suis sûre que c'est parce qu'il » avait à travailler à sa boutique, qu'il ne sera » pas venu nous chercher ce soir. Oh! ce gar- » çon-là n'a pas du tout d'usage. Le monsieur » qui me trouvait du talent était un homme » très-distingué; il connaissait tous les acteurs » de mélodrame, les auteurs aussi, il prenait » du café avec eux!...—Diable!...—Par ses » connaissances, j'aurais peut-être débuté, mais » il est parti pour Lyon... Ça m'a fait bien de » la peine!... J'ai connu ensuite un commis de » bureau... Comme il chantait bien cet homme- » là!... comme au Vaudeville, absolument; il » me faisait toujours chanter avec lui de petits » morceaux à deux... comment donc appelait-il » ça?.. ah! des *octurnes*, c'est ça... ça m'amu- » sait beaucoup! Ensuite il y a un jeune sous- » officier, ami de mon cousin Alexandre, qui

» me montrait à filer des sons... Ah! Dieu! » comme il en filait bien!... il avait un port de » voix magnifique ; il disait que je tenais la note » en haut aussi ferme qu'à l'Opéra, où il allait » toutes les fois qu'il était de garde. Après ça » j'ai connu... »

Je prévois que mademoiselle Charlotte, que le punch a rendue très-communicative, va me passer en revue toutes les personnes qu'elle a connues, et je crains que ce ne soit long. Je vais me tourner vers la petite Ninie, qui ne dit rien, et tâcher de la faire causer aussi, lorsqu'au coin de la rue Meslay, dans laquelle nous allons entrer, un monsieur se présente devant nous en chantant :

« Viens, gentille dame,
« Je t'attends! je t'attends! je t'attends! »

C'est Dubois, qui s'écrie en nous voyant : « Eh ! allons donc, mes petits amours. Où vous » cachez-vous donc depuis une heure? je vous » cherche partout.

» — Par exemple, c'est trop fort, » dis-je à » mon tour. Tu nous cherches depuis une » heure!... et pourquoi as-tu disparu quand ces » messieurs et moi sommes sortis du café?... » pourquoi t'ai-je appelé en vain?... Dubois, ta

» conduite dans cette circonstance ne te fait pas
» honneur.

» — Comment! qu'est-ce à dire!... qu'est-ce
» que vous avez donc pensé?... je vous ai quittés
» pour aller chercher des pistolets, parce queje
» ne suis pas un gaillard à traîner les choses en
» longueur; je voulais me battre sur-le-champ;
» et comme je connais, ici près, un ami qui a
» des armes, j'ai couru chez lui pour les lui
» emprunter... Il me semble que cette conduite
» n'est pas celle d'un homme qui recule... Dans
» ce moment je retournais au café pour cher-
» cher mon adversaire...

» — Le café est fermé, et tu savais fort bien
» qu'on ne passerait pas la nuit à t'attendre...
» Et où sont donc ces pistolets ?...

» — Vous allez voir combien j'ai été contrarié!
» D'abord je cours chez mon ami... il demeure
» rue Saint-Martin, je suis certain que je n'ai
» pas mis trois minutes à faire le chemin. J'ar-
» rive donc chez lui. Le portier me dit : Mon-
» sieur, il n'est pas encore rentré, mais il ne
» peut tarder. Alors, dis-je, je vais l'attendre.
» J'attends donc, le temps s'écoule, je faisais
» un mauvais sang!... Je tapais des pieds!...
» Au bout d'un bon quart d'heure que j'étais
» dans sa loge, voilà l'imbécile de portier qui
» me dit : Ah! monsieur, je me rappelle à pré-

» sent que votre ami est allé au bal ; il passera » sans doute la nuit dehors. Vous jugez de ma » colère, j'avais envie de bâtonner ce coquin de » portier. Enfin je suis revenu... espérant trou- » ver encore mon adversaire sur le boulevard... » Et tu dis qu'il est parti... T'a-t-il laissé son » adresse au moins? — Non, il a pensé que ce » n'était pas la peine!... — C'est bien! je le » reconnaîtrai! je lui dirai deux mots quand je » le rencontrerai!... Mais c'est fini, ne parlons » plus de cela... la beauté réclame tous nos » moments.

» — Oui, ne parle plus de cela, je crois aussi » que c'est ce que tu peux faire de mieux. — » — J'espère que tu vas me céder une de ces » dames... — Très-volontiers!... »

En disant cela, je quitte le bras de mademoiselle Charlotte, dont je ne suis nullement fâché » d'être débarrassé ; elle prend celui de Dubois, » en lui disant tendrement : « Vraiment, mon- » sieur, j'avais bien peur que vous ne vous » *battassiez*!... — Vous êtes trop aimable! mais » il ne faut jamais trembler pour moi, je me » tire de toutes les affaires avec honneur. A pro- » pos, allons-nous loin comme ça? — Au mar- » ché des Innocents. — Quartier délicieux!... » fontaine superbe! j'ai souvent donné des ren- » dez-vous le soir sous les piliers qui l'entourent!

» Mais il me semble que le sapin serait de ri-
» gueur. — Nous n'en avons pas trouvé. —
» Oh ! nous allons en rencontrer. . Tenez, j'en
» aperçois un arrêté là-bas... courons. »

Je vois Dubois qui court avec mademoiselle, Charlotte, je tâche de les suivre en faisant doubler le pas à la petite Ninie, avec laquelle je n'ai pas encore eu le temps d'entrer en conversation ; nous arrivons près d'un fiacre qui était arrêté devant une porte cochère. Dubois se disputait avec le cocher.

« Tu marcheras. — Je ne peux pas, mon-
» sieur. — Je te dis que tu vas marcher. — Je
» vous dis que je suis loué, monsieur. — Ça
» n'est pas vrai. — Si, monsieur. — Où est la
» personne qui t'a louée?... Va la chercher pour
» qu'elle me le dise. — Ah ben ! en v'là d'une
» bonne ! depuis quand que les cochers vont
» dans les maisons chercher les bourgeois pour
» prouver qu'ils sont retenus ? — Je ne veux pas
» de toutes ces raisons-là... Montez, mesdames.
» — Je vous dis que vous ne monterez pas.....
» Est-ce que je suis sur la place ici?... Est-ce
» qu'à minuit passé je m'amuserais à rester de-
» vant une porte cochère, si je n'étais pas retenu?
» — Allons, » dis-je à Dubois, » cet homme a
» raison, tu n'as pas le droit de le prendre... il
» est très-inutile de nous arrêter là.

» — Inutile... Ah! morbleu! si je n'étais pas » avec des dames, je le ferais bien avancer. — » Laissez donc, no't bourgeois : vous ne feriez » rien du tout!... — Tu es un drôle!...— C'est » ben plutôt vous qui êtes drôle de crier comme » ça... — Je te couperai les oreilles... — Bath! » vous ne couperez rien! vous n'êtes pas si mé- » chant que vous en avez l'air!... »

Ennuyé de cette scène, je poursuis mon chemin avec la petite Ninie, qui me dit en trem- » blant : « Ah! mon Dieu! monsieur, est-ce » qu'ils vont se battre!... — Non, n'ayez au- » cune crainte, cela n'aura pas de suite! »

Au bout de quelques minutes, nous sommes en effet rejoints par Dubois et sa demoiselle. « — Eh bien! » lui dis-je! « Ah! heureusement » que je l'ai retenu, » dit mademoiselle Charlotte, « sans moi, je crois qu'il allait se jeter » sur le cocher... Vraiment, monsieur, vous » avez une bien mauvaise tête!... Tout de suite » vous vous emportez, vous voulez vous battre! » C'est terrible un homme comme cela!

» — C'est vrai, » répond Dubois, « je l'avoue, » j'ai une mauvaise tête... J'ai le sang bouil- » lant... Je me suis promis cent fois de me cor- » riger, mais c'est plus fort que moi!.... Je ne » puis pas me vaincre... Le moindre mot... la » plus petite chose me font sortir des gonds!..

» — En te voyant revenir en courant, » dis-je à Dubois, « j'ai cru que tu allais chercher quel-» que part une épée pour te battre avec le co-» cher. »

Dubois ne me répond pas, il s'éloigne de nous, sans doute pour causer plus à son aise avec mademoiselle Charlotte; de mon côté, j'entame la conversation avec mademoiselle Ninie.

« Travaillez-vous aussi dans les châles, ma-» demoiselle? — Oui, monsieur, j'ai le même » état que Charlotte. — Et avez-vous comme » elle du penchant pour être actrice? — Oh » non! monsieur, je n'oserais jamais paraître » sur un théâtre! »

Elle *n'oserait* pas, j'aime assez cette crainte. Cependant elle a bien osé se faire reconduire par un homme qu'elle ne connaît pas, et ceci n'annonce point une grande timidité. Je poursuis :

« Vous logez seule? — Oui, monsieur... de-» puis six mois. — Et avant cela? — Avant cela, » je demeurais avec une de mes tantes... parce » que mes parents ne sont pas de Paris; ils » habitent la campagne... Je suis de Noisy-le-» Sec, monsieur; connaissez-vous cet endroit-» là? — Oui, mademoiselle, je connais votre » endroit. Noisy-le-Sec est un village assez

» grand, où il y a quelques maisons bourgeoi-
» ses, fort bien bâties, une petite église d'une
» construction assez élégante, et un joli châ-
» teau. — C'est bien ça, monsieur. — Oh! je
» connais mes environs de Paris... Et que font
» vos parents à Noisy-le-Sec? — Ils sont labou-
» reurs, monsieur. C'est ma tante qui m'a fait
» venir à Paris, et qui m'a fait donner de l'édu-
» cation et apprendre un état. — Pourquoi
» donc l'avez-vous quittée? — Dame, monsieur,
» j'ai fait la connaissance de Charlotte... et
» Charlotte, qui a beaucoup d'esprit, m'a dit
» qu'une jeune personne ne réussirait jamais à
» s'établir, tant qu'elle ne se mettait pas dans sa
» chambre. Alors vous concevez que cela m'a
» donné des idées....... Charlotte m'emmenait
» souvent avec elle au spectacle, où je n'allais
» presque jamais autrefois... Nous y causions
» toujours avec des jeunes gens bien aimables;
» d'abord je n'osais pas répondre à des messieurs
» que je ne connaissais pas, mais Charlotte m'a
» tant dit que j'avais l'air d'une sotte, d'une
» niaise, que ça me donnerait l'usage du monde
» de causer avec les messieurs, que j'ai fait ce
» qu'elle m'a dit, parce que c'était pour mon
» bien. — Je vois qu'en effet mademoiselle
» Charlotte vous a donné de très-bons conseils.
» — Oh oui, monsieur; elle m'a, comme elle

» dit, agrandi les idées ; avant de la connaître
» je trouvais que vingt-cinq sous par jour c'était
» bien gentil pour une jeune fille ; mais Char-
» lotte m'a fait sentir que ce n'était pas assez,
» qu'on ne pouvait pas, avec vingt-cinq sous,
» aller souvent au spectacle, s'acheter des boucles
» d'oreilles et avoir des bonnets à la mode...
» Moi, je ne calculais pas tout cela avant qu'elle
» me l'eût appris. — Et vous a-t-elle enseigné
» le moyen de vous procurer plus d'aisance ? —
» Elle m'a dit que toutes les jeunes filles hon-
» nêtes devaient avoir une petite connaissance,
» parce qu'alors la connaissance paie pour elles,
» et leur donne ce qui leur manque ; qu'enfin,
» elle avait déjà eu cinq petites connaissances,
» qui toutes lui avaient donné quelque chose.
» — Et vous avez fait comme mademoiselle
» Charlotte ? — Oh ! monsieur, moi... je suis un
» peu gauche, à ce que dit Charlotte. Quand un
» jeune homme ne me plaît pas, je ne me soucie
» pas de faire sa connaissance. — Et il paraît que
» mademoiselle Charlotte ne tient pas à cette
» bagatelle-là ?... — Je ne sais pas comment cela
» se fait, mais on lui plaît tout de suite, pourvu
» qu'on soit bien mis et qu'on lui offre de pren-
» dre quelque chose. — C'est qu'elle a proba-
» blement beaucoup de sensibilité et un bon
» estomac. — Plusieurs fois, quand nous étions

» ensemble au spectacle, et que des messieurs » causaient avec nous, j'ai dit bas à Charlotte : » Cet homme-là m'ennuie, il est vilain, il est » vieux, il me déplaît ! Elle me répond tou- » jours : Il a très-bon genre, ma chère, et je » m'y connais mieux que toi. — Mais enfin, » vous ne vous êtes pas mise dans votre cham- » bre avec le produit de votre travail... Vous » aviez donc des économies?... — Non, mon- » sieur... Mais alors j'ai rencontré un jeune » homme bien aimable, bien mirliflore, bien » joli garçon... il m'a offert de m'enlever de » chez ma tante, en me disant que j'étais faite » pour briller dans un palais ; Charlotte m'a » conseillé de me laisser enlever... Ce jeune » homme me plaisait beaucoup... alors... je... » j'ai cédé. — Je comprends. — Il m'a con- » duite dans la chambre que j'habite, au cin- » quième, rue Aubry-le-Boucher. — Diable ! il » me semble que le palais est un peu haut. — » Les meubles, qui devraient être d'acajou, ne » sont qu'en noyer ; mais mon bon ami m'a dit » que c'était plus moderne ; je n'ai trouvé dans » ma chambre que quatre chaises, au lieu d'une » douzaine qu'il m'avait promise ; mais il m'a » dit encore que, comme nous ne serions ja- » mais plus de quatre à la fois chez moi, il ne » me fallait pas plus de quatre chaises. — C'est

» raisonner comme *Diogène*. — Diogène... Oh!
» non, monsieur, il s'appelait Adolphe, et puis
» il avait encore un autre nom, mais il n'a ja-
» mais voulu me le dire, parce qu'il prétendait
» que ça pourrait le compromettre. Moi, j'étais
» très-contente de ma chambre, que je trouvais
» superbe!... Charlotte me disait que cela au-
» rait pu être mieux, mais que cependant,
» pour un commencement, c'était déjà bien
» gentil. — Et ce monsieur Adolphe, qu'en avez-
» vous fait? — Pendant six semaines il est venu
» me voir tous les jours. Il me menait quelque-
» fois au spectacle et dîner en ville; mais nous
» ne sortions qu'en voiture, nous n'allions qu'en
» loges grillées... Oh! c'était bien amusant, et
» Charlotte me disait que j'étais bien heureuse!
» Mais, au bout de ce temps-là, il est venu
» plus rarement; puis il ne m'emmenait plus
» nulle part; enfin, un matin, il m'a annoncé
» qu'il était obligé de partir pour l'Angleterre,
» où l'appelaient ses affaires; mais il m'a dit
» qu'il reviendrait le plus tôt possible, et qu'à
» son retour si j'avais été bien sage, il m'épou-
» serait peut-être. — Son départ vous a causé
» bien du chagrin, sans doute? — Oui, mon-
» sieur, dans les commencements... Après ça
» j'ai tâché de me distraire; Charlotte m'a de
» nouveau emmenée au spectacle. — Et la re-

» commandation de M. Adolphe, l'avez-vous ou-
» bliée?—Charlotte m'a dit que c'était des bêtises,
» que les hommes disaient tous la même chose ;
» qu'on lui avait promis cinquante fois de revenir
» l'épouser, et qu'on n'était jamais revenu ; en-
» fin elle m'engageait à faire toujours une autre
» connaissance en attendant, sauf à la *planter*
» *là*, si Adolphe revenait.—Mademoiselle Char-
» lotte a de bien bons principes! et vous avez
» suivi ses conseils? — Pas encore, monsieur,
» car je n'ai rencontré personne qui m'ait plu
» de nouveau ; et quoique Charlotte prétende
» qu'on s'amuse bien mieux avec un homme
» quand on ne l'aime pas, moi, je ne suis pas
» de son avis, et je ne veux me lier qu'avec
» quelqu'un que j'aimerai. »

Le babil de la petite Ninie m'intéresse ; cette jeune fille aurait peut-être été toujours sage, si elle n'eût pas fait la connaissance de mademoiselle Charlotte, qui me fait l'effet d'être un bien mauvais sujet. Il y a dans l'accent de Ninie, dans sa manière de s'exprimer, quelque chose de naïf, qui annonce de la franchise... Peut-être tout cela est-il étudié aussi ; à Paris, on sait si bien prendre toutes les formes, affecter tous les tons!... Il faut y être en garde contre ces niaiseries, ces simplicités, qui ne sont quelquefois que le résultat du calcul et du liberti-

nage. A l'école de mademoiselle Charlotte, je crois que l'on peut apprendre beaucoup de choses ; cependant cette petite Ninie est bien jeune encore. Dix-huit ans, tout au plus... Ce serait dommage de lui supposer tant de duplicité. Il y avait du naturel dans le récit qu'elle vient de me faire.

Nous sommes dans le haut de la rue Saint-Martin ; depuis quelque temps Dubois et mademoiselle Charlotte sont toujours en avant d'une dizaine de pas ; cependant nous les entendons rire, leur entretien paraît fort animé. Dubois gesticule beaucoup, suivant son habitude. D'après la manière dont il se penche, je vois qu'il serre tendrement la main de sa compagne, et mademoiselle Charlotte pousse des éclats de rire à réveiller tous les chiens du voisinage. Tout-à-coup Dubois se retourne de notre côté en nous criant :

« Ah çà! vous autres, vous allez comme » des tortues. Mais je ne vois pas trop pourquoi » nous vous attendrions, puisque ces tendres » amies ne demeurent pas ensemble. Bonsoir » donc, bien du plaisir... Les Innocents nous » réclament ; Deligny, j'irai te voir demain » dans la journée... Nous dînerons ensem- » ble...

» — Charlotte!... Charlotte!... » crie la pe-

tite blonde à son amie. « Tu m'avais promis » de me remettre jusqu'à ma porte ... »

Mademoiselle Charlotte s'éloigne lestement avec Dubois, tout en répondant : « Bonsoir, » bonsoir !... » Bientôt nous les perdons de vue tous les deux, et je reste seul avec mademoiselle Ninie.

« Charlotte n'en fait jamais d'autres ! » dit la jeune fille d'un air contrarié. « Elle me laisse là » avec quelqu'un que je ne connais presque » pas... — Et peut-être avec quelqu'un qui vous » déplaît ? »

En disant cela je crois que je pressais assez tendrement le bras de la petite.

La jeune fille est quelque temps sans me répondre. Enfin, elle dit bien bas : « Non, mon- » sieur... Je ne dis pas que vous me déplaisez.. » au contraire... »

Voilà un *au contraire* qui me semble aussi significatif que le *plus souvent* des *Petites Danaïdes*.

Nous continuons de marcher, et bientôt nous arrivons rue Aubry-le-Boucher, rue sale, vilaine, dont les maisons n'ont rien de gracieux ; mais qui est très-populeuse, très-fréquentée, et où il passe presque toute la nuit des voitures de marchands qui se rendent à la Halle, ce qui doit être fort agréable pour ceux qui

aiment à dormir tranquilles... Mais on doit avoir le sommeil dur dans ce quartier-là.

Je me laisse conduire par mademoiselle Ninie, qui s'arrête, à peu près au milieu de la rue, devant une porte d'allée grillée vers la moitié de sa hauteur, en me disant : « C'est ici,
» monsieur.

» Ah ! c'est ici que vous demeurez ? — Oui,
» monsieur... Au cinquième, sur le devant, la
» porte au fond du *collidor*. — Vous avez donc
» la clé de cette porte ? — Non, monsieur, mais
» il y a un portier qui demeure à l'entresol ; je
» vais frapper et il va m'ouvrir. Oh ! c'est une
» maison bien sûre et bien honnête ! Monsieur,
» je vous remercie de votre peine ; je vous sou-
» haite bien le bonsoir... »

La petite allait frapper, je lui arrête la main en lui disant : « Est-ce que je ne pourrai pas
» vous revoir ? — Mais... si, monsieur... si cela
» vous fait plaisir. — Et vous, cela vous en fera-
» t-il de me recevoir ? — Mais... je crois que oui.
» — Eh ! bien, j'irai vous dire bonjour ; y êtes-
» vous dans la journée ? — Certainement, toute
» la journée : je travaille, je ne sors presque ja-
» mais. — Au revoir, en ce cas. A propos, quel
» nom demanderai-je, car vous vous appelez
» sans doute autrement que Ninie ? — D'abord,
» c'est Fanny, que je m'appelle, on me nomme

» Ninie parce que c'est plus gentil... Vous de-
» manderez mademoiselle Boissard, ou Fanny
» Boissard, comme vous voudrez. D'ailleurs je
» vous dis que c'est au cinquième au fond du
» *collidor*, et c'est moi qui vous ouvrirai la porte.
» — C'est entendu... à demain... Ne puis-je pas
» vous embrasser en attendant ? — Mais... si,
» monsieur. »

La petite me tend son visage et se laisse embrasser de bonne grâce ; puis elle frappe, on lui ouvre, elle entre et me tend encore la main à-travers la grille, en me disant : « Au revoir. »

Voilà donc une liaison de commencée avec une petite grisette à laquelle je ne voulais pas donner le bras. C'est ce maudit Dubois qui est cause de tout cela. Voilà où nous entraînent les mauvaises connaissances, elles perdent les jeunes gens comme les jeunes filles. Mais cette petite Ninie est plus gentille qu'elle ne me l'avait semblé d'abord ; après tout, j'irai ou je n'irai pas. Ceci n'est qu'une plaisanterie sans importance, rien ne me force à me lier avec cette jeune fille... Je puis même aller la voir par pure curiosité et sans qu'il en résulte rien ! Mais allons nous coucher ; demain il fera jour.

CHAPITRE IV.

JENNEVILLE, JOLIVET ET MOI.

—

J'ai dit que je demeurais faubourg Poissonnière, c'est vrai; mais on sera peut-être bien aise d'apprendre ce que je fais là, si je suis rentier, artiste ou négociant, car encore faut-il savoir à qui l'on a affaire.

Hélas! s'il faut en convenir, je ne fais rien; ce n'est point positivement par paresse; non, car j'ai déjà fait quelques entreprises; mais, soit que je m'y prenne mal, soit que ceux avec lesquels je m'associe s'y prennent trop bien, je me trouve toujours avoir perdu mes fonds

et mon temps. On assure cependant que je ne suis pas bête ; il y a même par le monde des personnes qui prétendent que j'ai de l'esprit, parce que je rime facilement un couplet et que je chante avec assez de goût... Dans le monde on a de l'esprit à si bon marché! Il est d'abord de la politesse de trouver aimables les gens qui nous amusent. J'ai vu dans un cercle un monsieur que toutes les dames trouvaient charmant, parce qu'il avait le talent de leur faire sur-le-champ leur profil à la silhouette ; mais quand ce pauvre homme n'avait pas ses ciseaux, il restait dans un coin et n'ouvrait pas la bouche de la soirée. On s'apercevait alors qu'il n'avait de l'esprit que pour découper.

Au surplus, ce ne sont pas les gens qui ont le plus d'esprit qui s'entendent le mieux à gagner de l'argent ; nous avons chaque jour les preuves du contraire, et l'histoire nous fait connaître qu'il en fut ainsi de tout temps. *Homère*, pauvre et aveugle, allait de ville en ville réciter ses vers pour avoir du pain. *Plaute* gagnait sa vie à tourner la meule d'un moulin. *Xilander* vendait pour un peu de soupe ses notes sur Dion Cassius. *Agrippa* termina ses jours à l'hôpital, et l'on croit que *Michel Cervantes* est mort de faim. *Paul Borghèse*, poète italien, qui avait fait une Jérusalem délivrée, savait qua-

torze métiers et n'avait pas de quoi vivre. Le cardinal *Bentivoglio*, l'ornement de l'Italie et des belles-lettres, le bienfaiteur de tous les malheureux, fut, dans sa vieillesse, obligé de vendre son palais pour payer ses dettes, et mourut sans laisser de quoi se faire inhumer. *André Duchesne*, savant historiographe français, *Vaugelas de l'Étoile*, sont morts dans l'indigence ; et *le Tasse*, qui n'avait pas de quoi acheter de la chandelle, fut obligé, pour écrire la nuit, de prier sa chatte de lui prêter la lumière de ses yeux.

Je dois pourtant convenir qu'aujourd'hui les gens de lettres sont mieux traités par la fortune qu'ils savent tirer un meilleur parti de leurs productions, et que, pour écrire la nuit, ils n'ont pas besoin des yeux de leur chatte, ce qui me semble devoir être peu commode, quoique cela dispense d'avoir des mouchettes.

Mais voilà une bien longue digression pour en venir à dire que je me nomme Paul Deligny ; que mon père, bon bourgeois campagnard et seul parent qui me reste, habite une petite maison dans les environs de Chartres ; qu'il vit heureux et tranquille avec ses trois mille livres de rente, son jardin, son chien de chasse, sa ligne, sa servante, sa bouteille et ses voisins ; qu'après m'avoir fait élever dans un collége de

Paris, et m'avoir fait donner une assez bonne éducation, il m'a, à vingt-un ans, donné le bien de ma mère, et laissé absolument maître de mes actions, parce que j'avais l'air si sage alors, qu'il me supposait incapable de faire des sottises. Ce bon père!... il me croit toujours rangé, économe, prudent... je suis venu vivre à Paris, il a trouvé cela fort naturel, parce que cette grande ville est le centre des affaires et des plaisirs. La fortune de ma mère se montait à deux cents mille francs, ce qui me faisait dix bonnes mille livres de rente. J'ai commencé par en manger le tiers avec mes maîtresses et mes amis ; pour rattraper ce tiers-là, j'ai voulu faire quelques spéculations, m'associer à des entreprises, et je suis maintenant réduit à mon dernier tiers, avec lequel je crois que je ferai bien de ne point courir après les deux autres. Du reste, depuis six ans environ que j'habite la capitale et que je suis maître de ma fortune, mon père ignore combien elle est diminuée, il ne vient jamais à Paris; c'est moi qui vais le voir dans sa paisible retraite; et, lorsqu'il me demande comment vont les affaires, je lui réponds toujours : fort bien. Je gage que maintenant il croit que j'ai doublé mes capitaux ! Ne vaut-il pas mieux lui laisser cette idée que de lui apprendre la vérité? Si je ne l'avais pas

trompé, voilà six ans qu'il s'inquièterait pour moi; au lieu de cela, il vit content et tranquille sur le sort de son fils. J'ai donc bien fait de mentir; un mensonge qui fait des heureux doit être excusable, c'est dommage que l'on ne puisse pas se mentir à soi-même.

Il me reste à peu près trois mille six cents livres de rente : avec cela est-ce qu'un garçon ne peut pas vivre heureux? Oui, quand il est sage, économe, et j'ai déjà dit que ce ne sont pas là mes vertus. L'habitude de dépenser beaucoup est si facile à prendre et si difficile à perdre!... N'importe, je me rangerai, puis je finirai par faire un bon mariage; alors, adieu pour jamais les folies, les parties fines, les petits soupers! Un homme marié doit constamment prêcher économie et ne jamais dépenser d'argent en partie de plaisir. Cela est peu divertissant pour sa femme; mais nous nous sommes divertis avant de nous marier, et cela suffit.

Je viens de me lever, il est près de dix heures, c'est raisonnable; mais un homme qui vit de ses rentes peut se lever tard, si cela lui fait plaisir; et puis, au lit, on pense si bien aux événements de la veille et à ce que l'on compte faire dans la journée! Je ris en songeant à notre aventure d'hier au soir, à la querelle de

Dubois, et aux deux grisettes qu'il me laissait sur les bras. A propos de grisettes, irai-je voir cette petite Ninie?... Elle est gentille, il y a de la naïveté dans ses discours, dans ses manières, c'est une perle à côté de mademoiselle Charlotte. Mais pourquoi revoir cette jeune fille?... Certainement je ne suis pas amoureux d'elle; à quoi bon le lui faire croire? Je sais bien qu'il n'est pas nécessaire d'être très-amoureux d'une maîtresse. Quand on est bien amoureux, on est nécessairement jaloux; alors ce sont des craintes, des soupçons, des querelles, et on n'est pas heureux; tandis qu'avec une femme que l'on aime... raisonnablement, c'est-à-dire fort peu, pourvu qu'elle ait l'air d'être contente en nous voyant, et qu'en nous quittant elle nous dise : A demain, on est toujours d'accord, toujours de bonne humeur, et on ne s'inquiète pas de ce qu'elle peut faire quand elle n'est pas avec nous; c'est ce que j'appelle aimer philosophiquement.

Mais puis-je faire ma maîtresse de cette petite Ninie? Non, je la mènerais bien par hasard au spectacle ou chez le traiteur, mais encore il faudrait lui acheter des chapeaux, un châle!... cela n'en finit pas; on prend une grisette par économie, et tous les jours il faut lui donner quelque chose. Ainsi, décidément, je n'irai pas

chez mademoiselle Fanny Boissard ; et quoique mon cœur soit libre depuis quelque temps, quoique j'aie rompu avec ma dernière maîtresse, et que je ne voie plus que très-froidement les anciennes, je ne formerai pas cette nouvelle liaison. D'ailleurs, j'avoue que j'éprouve une certaine répugnance à aller faire l'amour rue Aubry-le-Boucher !... Ah! si j'avais pu connaître cette dame à la capote pensée! Quelle différence !... Quelle jolie tournure, quelles manières distinguées ; que d'expression dans ce regard qui s'est arrêté un moment sur moi!... Cette femme-là a reçu de l'éducation, je gagerais qu'elle a de l'esprit. A la bonne heure, c'est un plaisir de donner le bras à une femme comme celle-là, de causer avec elle... Sa conversation doit être charmante... C'est beaucoup dans une amie, c'est encore plus dans une maîtresse, car on ne peut pas toujours faire l'amour et, dans la plus jolie bouche, je t'aime, je t'adore, finit par devenir monotone, lorsque cela n'est pas coupé par d'autres discours. Quant à mademoiselle Ninie, sa manière naïve de s'exprimer peut amuser un moment, mais elle m'a déja fait par-ci par-là quelques petits *cuirs* dans le genre de mademoiselle Charlotte ; cela passe dans le tête-à-tête, mais, devant le monde, cela me contrarierait.

Je viens de déjeuner, lorsque j'entends sonner à ma porte ; ma bonne va ouvrir, et je vois entrer Jenneville.

Jenneville est un homme de vingt-six à vingt-sept ans ; il est grand, bienfait, d'une jolie tournure. Ses traits sont agréables, son sourire gracieux laisse voir une rangée de fort belles dents ; une forêt de cheveux blonds, qui bouclent naturellement, embragent un front qui n'est pas sans noblesse. Cependant, il y a dans la physionomie de Jenneville quelque chose d'insouciant qui n'indique pas un grand fonds de sensibilité, et un certain air présomptueux qui dénote trop d'amour de soi-même ; enfin, quoique toujours mis avec beaucoup de recherche, la nonchalance qui règne dans ses manières et dans toute sa personne semble s'être communiquée à sa toilette, qui est faite sans goût, et annonce un homme qui se croit sûr de plaire sans avoir besoin de prendre pour cela la moindre peine. Du reste, Jenneville a bon ton, de l'esprit ; et quoique ses principes soient fort relâchés, il a une manière de présenter ses opinions qui en fait pardonner l'inconvenance.

Il n'y a que trois mois que je connais Jenneville, et nous sommes déjà ensemble comme d'anciennes connaissances ; lorsqu'on me té-

moigne de l'amitié et que l'on a des dehors qui me plaisent, je me lie facilement, trop facilement peut-être!.. Mais je sais que Jenneville est né d'une famille respectable ; il a, je crois, douze mille livres de rente ; au train qu'il mène, à son goût pour les plaisirs, pour le changement, je crains que cette fortune ne lui soit pas suffisante. On m'a dit qu'il s'était marié avec une femme qui avait autant de fortune que lui et qu'il adorait ; cependant, après deux ans de ménage, ils n'ont pu continuer à vivre ensemble, et voilà huit mois que Jenneville vit de nouveau comme un garçon ; c'est du moins ce que j'ai entendu dire, car, sur les affaires de famille ou de ménage, je ne me permets jamais de questions, et souvent même j'évite les confidences. J'ai rencontré Jenneville dans le monde ; notre goût pour les plaisirs, certains rapports d'humeur nous ont rapprochés, et maintenant nous passons rarement un jour sans nous voir.

« Bonjour, mon cher Deligny, » me dit Jenneville en me tendant la main. « Vous n'avez
» pas été des nôtres, hier, au dîner du Cadran-
» Bleu ; ah ! c'est mal, je vous en veux beaucoup,
» je viens savoir ce qui nous a privé du plaisir
» de vous posséder ? Quelque rendez-vous,
» quelque affaire galante, je le parie, car vous

» êtes comme moi, vous aimez à varier vos con-
» quêtes. — Pas tout-à-fait autant que vous,
» mon cher Jenneville. De ce côté, je crois que
» vous êtes mon maître. Moi, je suis pour le
» sentiment, je m'enflamme, je me passionne ;
» à la vérité, cela dure peu, mais n'importe :
» chaque fois que je deviens amoureux, je me
» persuade que cela durera éternellement !... —
» Ma foi, mon ami, il faut bien s'amuser ! Nous
» sommes jeunes, nous avons tout ce qu'il faut
» pour plaire, pour séduire... Pourquoi ne pro-
» fiterions-nous pas de nos avantages ? Le temps
» passe vite !.. Surtout, mon cher, ne vous ma-
» riez pas !.. Ah ! ne faites pas cette folie ; at-
» tendez pour cela que vous ayez quarante-huit
» ans... que vous soyez plus calme, plus rassis.
» — Mais si j'attends si tard, comment me flat-
» ter d'inspirer de l'amour à une jeune femme ?
» et il me semble que, pour être heureux en
» ménage, il faut un rapport d'âge, d'humeur,
» de goût... qu'il faut s'aimer enfin. — Eh !
» non, mon ami, ne vous figurez pas cela ! Je
» l'ai cru comme vous !... Je me suis marié à
» vingt-quatre ans avec une femme que j'ado-
» rais, et qui m'adorait aussi, à ce qu'elle disait ;
» elle avait vingt ans... vous voyez que les rap-
» ports d'âge y étaient. Mais, d'abord, je ne sais
» pas trop pourquoi je l'avais aimée, car elle

» n'avait rien d'aimable ; une figure... ma foi
» de ces figures insignifiantes dont on ne dit
» rien : ni bien, ni mal, enfin !... D'abord je lui
» ai cru de l'esprit, mais elle n'en a pas... je lui
» avais cru aussi un bon caractère... comme je
» m'étais trompé !... Il n'y avait pas un an que
» nous étions mariés quand je me suis aperçu
» qu'elle était maussade, boudeuse, jalouse !...
» d'une humeur horriblement contrariante, et
» très-coquette !... aimant passionnément les
» plaisirs. Madame voulait m'accompagner au
» bal, aux spectacles, il aurait fallu que je l'eusse
» sans cesse pendue à mon bras ! jugez, mon
» cher, comme c'était ennuyant ! et, lorsque je
» m'y refusais, c'étaient des cris, des pleurs,
» des attaques de nerfs, des scènes enfin !... ma
» foi il n'y avait plus moyen d'y tenir. Je me
» suis aperçu aussi qu'il y avait un jeune parent
» qui venait de préférence quand je n'y étais
» pas, qui s'informait au portier des heures où
» je sortais, pour n'arriver qu'après mon dé-
» part... Vous sentez bien, mon ami, que cela
» ne pouvait pas se supporter : ce n'est pas que
» je sois persuadé... que j'affirme que ma femme
» m'ait été infidèle ; mais c'est déjà trop d'être
» dans le doute à cet égard ; voyant que nous
» ne pouvions plus vivre ensemble, nous nous
» sommes séparés sans éclat, sans bruit, sans

» procès, comme des gens distingués doivent le
» faire. Madame a sa fortune et moi la mienne;
» elle s'est retirée je ne sais où! peu m'importe;
» je n'irai pas l'y chercher, car, depuis que je suis
» redevenu garçon, je suis le plus heureux des
» hommes, et la vie n'est plus pour moi qu'une
» continuelle série de plaisirs.

» — Quand on ne peut plus vivre ensemble,
» il est certain qu'on fait fort bien de se sépa-
» rer; et si votre femme est vraiment telle que
» vous venez de la dépeindre... — Oh! bien pis
» encore! Je vous l'ai peinte en beau. Mais lais-
» sons ce chapitre, ne parlons plus de ma fem-
» me, je ne l'ai pas quittée pour m'occuper
» d'elle. Vous ne m'avez pas dit ce qui vous
» avait empêché hier de dîner avec nous? —
» J'avais reçu une lettre de mon père dans la-
» quelle il me donnait quelques commissions
» pressées, cela m'a retenu trop tard pour que
» je pusse ensuite me rendre au rendez-vous.
» — Je ne vous en veux plus, mon ami; se hâter
» d'accomplir les désirs d'un père, c'est très-
» bien, c'est d'un bon fils... Vous êtes bien heu-
» reux d'avoir encore votre père, le mien est
» mort trois mois après mon mariage, c'est
» même lui qui avait été en partie cause de cette
» union... Il voulait assurer mon bonheur...
» Pauvre cher homme!... heureusement il n'a

» pas été témoin des douces suites de cet hy-
» men!... Et votre père habite la campagne?...
» — Oui, les environs de Chartres. Dès que la
» saison sera plus belle, je compte aller le voir.
» — Je veux vous accompagner, mon cher De-
» ligny, je serai charmé de faire connaissance
» de monsieur votre père, et puis quelques jours
» de campagne c'est très-bon pour la santé. —
» Vous verrez un bon bourgeois campagnard,
» bien franc, bien rond, bien simple dans ses
» manières et ses goûts. — Il doit être fier d'a-
» voir un fils que l'on recherche dans la monde,
» que l'on cite pour l'élégance de sa tournure,
» pour son esprit, ses talents agréables. — Mon
» cher Jenneville, je viens de vous dire que mon
» père tenait fort peu à l'élégance des manières;
» et je ne sais pas trop s'il a lieu d'être fier de
» son fils, qui possédait il y a six ans dix mille
» livres de rentes, et qui en est déjà réduit au
» tiers de cette somme. — Ma foi, mon cher
» Deligny, est-ce notre faute si les plaisirs coû-
» tent si cher?.. Je suis comme vous, je trouve
» que ce diable d'argent va d'un train... Cepen-
» dant depuis quelque temps je mets de l'écono-
» mie dans mes dépenses... Je fais moins de
» folies; autrefois, dès qu'une petite brunette
» me plaisait, je la mettais dans sa chambre, je
» la meublais élégamment... Ces petites filles

» sont si contentes d'être chez elles... mais tout » cela coûte!.. Oh! j'y regarde maintenant; et » lorsque j'ai encore quelque caprice de ce genre-» là, ma foi, je ne me ruine plus en meubles » d'acajou; du noyer, mon cher, c'est bien assez » bon pour une petite passion de quinze jours. » C'est pourtant désagréable d'être obligé de cal-» culer... de lésiner... et de voir que malgré » cela notre fortune diminue... C'est si doux » d'être assez riche pour ne rien se refuser... Il » faudrait, mon cher Deligny, que nous trouvas-» sions quelque moyen de tripler les fonds qui » nous restent. — J'ai déjà essayé des spécula-» tions, cela ne m'a pas réussi. — C'est que vous » êtes comme moi, que vous vous entendez peu » aux affaires; mais en s'associant à quelqu'un » d'intelligent, de riche... Tenez, vous avez vu » avec moi Blagnard : ce gaillard-là prétend » qu'il n'y a rien de plus facile que de faire for-» tune; il y a deux ans, il n'avait pas le sou; » aujourd'hui il a cabriolet, il donne des dîners » superbes, il mène un train de prince... Il m'a » déjà offert de me mettre dans une de ses en-» treprises, et, si vous le voulez, il vous mettra » dedans aussi. — Nous verrons... Il faudrait » d'abord s'assurer... Ces gens qui font fortune » si vite, est-ce bien solide?... — Oh! mon cher, » il n'y a pas le moindre danger... Un homme

» qui dépense énormément! il faut bien avoir de » l'argent pour en dépenser... — Quelquefois » on dépense celui des autres. Au reste, nous » verrons... Votre M. Blagnard ne me plaît pas » beaucoup; il a l'air doucereux, un ton pate- » lin. . Tout cela ressemble à de la fausseté; » mais je sais qu'il ne faut pas juger sur les ap- » parences. »

Notre entretien est interrompu par l'arrivée d'un autre de mes amis, nommé Jolivet; celui-là a été mon camarade de pension; dans le monde, nous avons continué de nous voir, quoiqu'il y ait peu de rapports entre nos caractères. Jolivet passe pour un sage, du moins n'aime-t-il à s'amuser que lorsque cela ne lui coûte rien. Il est fort économe, peut-être même pousse-t-il cette vertu trop loin; il y a des gens qui assurent qu'il est ladre et vilain; je me suis bien aperçu que lorsqu'on fait avec lui un pique-nique, il laisse toujours les autres payer son écot; que si on l'accompagne au spectacle, il vous prie de prendre son billet, et ne songe jamais à vous en rendre le montant; qu'il agit de même lorsqu'on le suit au café, ou que l'on prend avec lui des voitures; j'ai attribué cela à de l'étourderie; on assure que c'est un calcul de sa part, et que Jolivet cherche à boire, à manger et à s'amuser sans rien dépenser; ce-

pendant Jolivet est à son aise, il doit être fort riche un jour, et il se fâche quelquefois pour des misères ; mais je m'aperçois que c'est dans les petites choses que nous faisons connaître le fond de notre caractère : un homme saura se comporter convenablement dans une affaire importante ; s'il agissait mal, il sait qu'on le remarquerait ; mais il manquera quelquefois de délicatesse dans des choses légères, parce qu'il pense qu'on ne s'en apercevra pas. C'est donc sur les actions les plus futiles en apparence qu'on peut le mieux juger le cœur des hommes.

Malgré ces petits défauts, Jolivet est assez bon anfant ; ni beau, ni laid, ni grand, ni petit ; la gourmandise est la seule chose par laquelle il se fasse remarquer. On le voit avec plaisir, quoiqu'il n'ait point d'esprit et peu de gaîté ; mais il fait tout ce qu'on veut, et dans le monde on aime à rencontrer de ces gens-là.

« Bonjour, messieurs, » dit Jolivet en se frottant les mains et en courant se chauffer. » Ah ! il fait froid, ce matin... le bois va augmenter .. Est-ce que tu-as déjeuné, Paul ? — » Oui. Pourquoi ?... — Oh ! pour rien. — Est-» ce que tu venais déjeuner avec moi ? — Non... » cependant si tu n'avais pas déjeuné... j'aurais » peut-être pu.., — Veux-tu que je te fasse ap-

» porter quelque chose? — Ma foi, au fait, je » le veux bien, parce que je réfléchis que je suis » très-pressé; j'ai encore cinq courses à faire, » et je n'aurai pas le temps de rentrer déjeuner » chez moi... mais presque rien, la moindre des » choses, une omelette... »

J'appelle ma bonne, on met sur une table un restant de pâté, une aile de volaille, du fromage à la crême, des confitures et du vin. Jolivet se met à table en disant : « En voilà dix fois trop... Je n'ai pas très-faim ce matin... » Nous avons si bien dîné hier au Cadran-» Bleu!.... Dites donc, monsieur Jenneville, » vous rappelez-vous les filets sautés aux truf-» fes?... — Ah! tu étais du dîner du Cadran-» Bleu, toi, Jolivet? — Certainement, monsieur » Jenneville m'a fait l'amitié de m'inviter... » Dubois en était aussi. — Je le sais, je l'ai vu » le soir à la Gaîté. — Ah! vous étiez à la Gaîté, » messieurs! qu'est-ce qu'on donnait? — Un mé-» lodrame nouveau. — C'est donc ça que je n'ai » pas pu trouver de contremarque à acheter.

» — Je comptais d'abord accompagner Du-» bois à la Gaîté, » dit Jenneville, « mais un » petit billet que j'ai reçu a changé mes dispo-» sitions. — Un billet doux, je parie, » s'écrie Jolivet en faisant disparaître l'aile de volaille. « — Ma foi, oui, messieurs, et d'une femme

» divine!... Oh! celle-là mérite bien qu'on lui » fasse des sacrifices!... D'ailleurs, je n'ai pas » encore tout obtenu d'elle, et vous sentez qu'il » ne faut rien négliger pour réussir. — C'est » juste, » dit Jolivet; « il n'y a que lorsqu'elles » ont tout fait pour nous qu'il n'est plus besoin » de nous gêner...— Et quel genre de femme » est-ce? — Du meilleur genre!... non-seule- » ment elle est charmante de figure, mais en- » core une taille délicieuse, des formes ravis- » santes, de la grâce dans les moindres mouve- » ments, et de l'esprit jusqu'au bout des doigts!... » — Oui, » dit Jolivet, « ce que nous autres » négociants nous appelons de l'esprit *argent* » *comptant*... Ma foi, pendant que je suis en » train, je vais goûter le pâté. »

Le portrait que Jenneville vient de faire m'a rappelé cette dame en capote pensée; je ne puis m'empêcher de pousser un léger soupir.

« Est-ce que vous êtes amoureux aussi, De- » ligny? » me dit Jenneville en souriant. — » Non, mais j'ai bien manqué le devenir. Hier, » au spectacle, j'étais auprès d'une dame bien » jolie; elle avait aussi une tournure assez dis- » tinguée. J'aurais voulu faire sa connaissance. » — Il y avait un mari, un amant? — Non, elle » était seule. — Elle était seule et vous n'a-

» vez pas pu lui parler? Ah! mon cher, je ne » vous reconnais plus! Qui diable vous gênait » donc? — Cette dame n'a répondu que par » monosyllabes à ce que je lui ai dit... j'ai bien » vu qu'elle ne se souciait pas de causer. — » Bath!... ruse que tout cela; c'est pour mieux » attraper son monde; une femme qui va » seule au spectacle, c'est toujours pour se faire » reconduire. — Certainement, » dit Jolivet en se coupant du pâté, « c'est pour se faire recon- » duire. — Et moi, je crois qu'on l'attendait à » la porte, et je m'en serais assuré sans ce mau- » dit Dubois, qui m'a retenu et m'a fait perdre » de vue ma jolie dame. — Allons consolez- » vous, mon cher, vous en trouverez beaucoup » comme cela. Mais si vous pouviez voir ma » nouvelle passion, je gage que vous en devien- » driez amoureux... Aussi je ne vous la ferai pas » connaître... de quelque temps, du moins » d'ailleurs, ce n'est point de ces femmes que » l'on mène avec ses amis... — Oh! diable! » — Il y a même beaucoup de ménagements à » garder! la veuve d'un général!... qui reçoit » chez elle la meilleure société de Paris!

» — C'est une femme riche? » dit Jolivet en attaquant de nouveau le pâté. « — Riche, sans » doute, elle devrait l'être encore davantage, » mais elle a essuyé des pertes: dans ce mo-

» ment elle soutient un procès considérable » pour une terre en Normandie. — Il faut tou- » jours tâcher d'avoir pour maîtresse une femme » riche, » dit Jolivet, « c'est plus agréable, on » dîne chez elle, il est bon, le pâté, il est très- » bon! — C'est une femme qui reçoit des gens » en crédit, des gens en place. Oh! si elle vou- » lait, si elle était intrigante. elle n'aurait qu'un » mot à dire pour faire obtenir des emplois à » ceux qu'elle protégerait... elle m'a déjà laissé » entrevoir le désir qu'elle aurait de m'être agréa- » ble, mais, moi, je ne veux pas de place, ça » me gênerait, ça m'ennuierait! — Dites donc, » Jenneville, j'en veux une, moi, » dit Jolivet, « je fais le commerce, l'escompte; mais si je » trouvais une bonne place, bien payée, ça m'i- » rait parfaitement. »

Jenneville ne répond pas à Jolivet, qu'il n'a pas eu l'air d'écouter. Dans ce moment j'entends chanter dans mon antichambre; on ouvre brusquement la porte du salon, et Dubois paraît au milieu de nous.

« Eh! les voilà ces chers amis. Réunion » charmante, il ne manquait que moi. J'étais » sûr que je trouverais Jolivet mangeant. Bon- » jour, Jenneville. Eh bien! mon petit Deligny, » comment ça s'est-il passé avec la petite? » conte-moi donc ça.

« Comment! il est question d'une petite, et » Deligny ne nous en a rien dit, » s'écrie Jenne- » ville. » Ah! c'est fort mal!

» C'est très-mal, » reprend Jolivet en achevant le pâté, « — Messieurs, » dis-je « si je ne » vous ai rien conté, c'est que vraiment cela » n'en valait pas la peine. Deux grisettes que » nous trouvons au spectacle, que Dubois veut » absolument reconduire; il m'en met une sous » le bras, et s'éloigne avec l'autre. Moi, je mène » cette demoiselle jusqu'à sa porte, où je lui » souhaite le bonsoir, voilà toute l'histoire.

» —Bath! vraiment, » dit Dubois, « ça c'est ter- » miné comme ça, oh! moi c'est différent, *Diable*, » *je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, comme Pom- » pée ; est-ce César ou Pompée qui a dit cela? » c'est egal, n'importe lequel! encore une fleur » à ajouter à ma couronne! — Si tu appelles » cela une fleur tu n'es pas difficile. — Mon » cher, je t'assure qu'elle est beaucoup mieux » que tu ne crois. On a des beautés cachées aux » profanes, elle est d'une gaîté. Ah! Dieu! avons- » nous ri.

» —Et la petite que vous avez ramenée chez » elle n'était donc pas jolie? « me dit Jenneville.

» — Pardonnez-moi, elle était gentille, mais je » n'en suis pas amoureux, et ma foi...

» —Tu as bien raison» dit Jolivet en passant au

fromage à la crême, « avec toutes ces petites » grisettes, c'est sans cesse de l'argent à dépen- » ser.

» — Oh! voilà bien mon ladre! » s'écrie Dubois; « je suis sûr que lorsque ce gaillard-là va » dîner chez le traiteur avec sa maîtresse il lui » fait payer la moitié de la carte; bien heu- » reuse encore si elle ne paie pas pour lui. — » Ah! Dubois! — Oh! tu es un crasseux, c'est » connu, messieurs, je vais vous conter un » trait de Jolivet: dernièrement, il revenait » avec une dame, du faubourg Saint-Antoine, » la pluie survient, cette dame ne veut pas se » faire mouiller, Jolivet la fait monter dans un » omnibus; mais au lieu d'y monter avec elle il » se précipite dans une Dame-Blanche, afin de » ne pas être obligé de payer cinq sous pour » elle! — Messieurs, le fait n'est pas exact, je » suis monté dans une autre voiture parce qu'il » n'y avait plus de place dans celle où j'avais » fait monter la personne qui était avec moi. — » Il y en avait encore, » s'écrie Dubois, « je le » sais de la dame elle-même, qui me l'a conté » en ajoutant qu'elle se promettait bien de ne » plus aller promener avec toi. — Eh bien! » tant mieux, qu'elle n'y vienne plus, je ne la » regrette pas, elle avait toujours soif, cette » femme-là! il faut toujours la mener au café!

» je ne connais rien qui ait plus mauvais genre
» que cela.

» — Ah çà! mes enfants, » dit Dubois, « comme
» il ne faut pas que les plaisirs fassent oublier
» les affaires, surtout quand les fonds sont bas,
» je vais tâcher de placer une partie de sucre et
» de café chez quelque demi-gros de la rue de
» la Verrerie. J'irai ensuite laver la tête à un
» coquin à qui j'ai fait vendre trois livres de va-
» nille dans laquelle il avait coulé de l'huile
» pour faire peser davantage..... mais à cinq
» heures je suis libre, dînons-nous ensemble ?

» — Volontiers, » dit Jenneville, « je n'ai af-
» faire qu'à huit heures, ce soir. — Es-tu des
» nôtres, Jolivet? — Mais... je ne sais pas trop
» si je pourrai... puis, messieurs, quand on
» dîne avec vous on fait toujours des dépenses
» folles! vous n'êtes pas raisonnables. — Oh!
» nous serons très-sages aujourd'hui, cent sous
» par tête, ça ne passera pas cela. — Peste !
» c'est encore bien assez, c'est que j'ai peur de
» n'avoir pas faim. — Il est certain que si tu
» continues de manger comme tu le fais depuis
» deux heures... »

En effet, tout en disant qu'il ne veut man-
ger qu'un morceau, Jolivet a fait disparaître
» volaille, pâté, crême, et dans ce moment il
» achève le pot de confitures.

« Ma foi, j'ai mangé... sans y penser, » dit Jolivet, « votre société m'a donné de l'appétit ; » moi, d'abord; je mange bien plus en société, » chez moi je n'ai jamais faim... Eh bien, à » quelle heure dînerez-vous? — A cinq heures » et demie, le rendez-vous au passage des Pa- » noramas, nous dînerons chez Champeau. — » C'est bien, j'irai, ces confitures me tiennent » au gosier... Deligny, est-ce que tu n'aurais pas » quelque chose pour me faire couler ça? — » Veux-tu un petit verre de kirsch? — Ah! oui, » du kirsch, ça fait digérer.

» — Oh! le gourmand, » s'écrie Dubois ; « il » lui faut un petit verre, donne-m'en un aussi ; » Paul; à la bonne heure, moi, j'ai besoin de to- » niques; il faut à l'homme sensible et volage des » côtelettes de mouton et des petits verres, sans » ça enfoncé ! Adieu, jeunes amis, je vais faire » la cassonnade et le café martinique. A cinq » heures et demie au passage des Panoramas ; » je vous montrerai dans un magasin de modes » deux vestales dont j'ai éteint le feu sacré ! »

Dubois sort. Jolivet se décide enfin à quitter la table ; il regarde sa montre, et s'écrie : « Ah! » mon Dieu! midi passé... Moi qui avais rendez- » vous à onze heures... M. Jenneville, il m'a » semblé que j'avais vu votre cabriolet en bas? » — Oui, il m'attend. — De quel côté allez-

» vous? — Au faubourg Saint-Germain. — Jus-
» tement j'ai affaire rue de Seine... Si vous pou-
» viez me mettre là ? — Volontiers... Partons.
» A tantôt, Deligny. — Oui, messieurs, à tan-
» tôt. »

Ils sont partis, et moi, après avoir écrit à mon père, je sors aussi, en pensant à ce M. Blagnard, dont Jenneville m'a parlé, et qui a fait fortune en deux ans, tandis que moi, en six, je me suis au deux tiers ruiné. Cependant ce Blagnard n'économise pas, il affiche un grand luxe, il ne se refuse rien. Il y a vraiment des gens adroits en affaires! mais il y a aussi bien des fripons qui mériteraient la corde, et qui font figure dans le monde. Je n'envie pas cette adresse qui consiste à baser ses calculs sur la ruine d'autrui, à étaler un grand faste pour faire des dupes, à s'enrichir aux dépens de vingt familles que l'on met dans la misère... Cette manière de faire fortune est pourtant très-commune.

Diable! je fais ce matin des réflexions bien sérieuses! Mais, quand l'on a déjà été dupe des intrigants, on n'est pas content; et, quand on n'est pas content, on n'est pas toujours philosophe.

CHAPITRE V.

SOIRÉE CHEZ DES GRISETTES. — LES CRÊPES.

—

Tout le monde est exact au rendez-vous, excepté Jolivet, qui se fait toujours attendre. J'avoue qu'avant l'heure du dîner j'ai été plusieurs fois au moment de me rendre chez la petite Ninie, mais j'ai résisté à cette envie ; si elle demeurait dans un quartier un peu moins sale, il est probable que la jeune frangère aurait eu déjà ma visite.

Nous nous promenons quelques instants dans le passage des Panoramas, Jenneville me parle de sa nouvelle passion ; il a l'air bien amoureux;

à l'entendre, il n'a jamais connu de femme aussi jolie, aussi aimable, aussi séduisante... elles nous paraissent toujours ainsi dans le commencement.

Dubois regarde dans les boutiques, il lorgne les filles de comptoir, il nous en a fait remarquer plusieurs... Ce garçon-là est incorrigible.

Enfin Jolivet arrive, le parapluie à canne à la main; il tire sa montre en nous abordant, et s'écrie : « Ce n'est pas ma faute... je retarde » ou vous avancez. » Puis il court prendre le bras à Jenneville, auquel il témoigne beaucoup d'amitié; il a toujours des préférences marquées pour les personnes qui ont cabriolet et qui donnent des dîners.

Nous nous rendons chez le restaurateur; comme nous allions entrer, un jeune homme fort élégant descendait de son cabriolet.

« Eh! c'est Blagnard, » dit Jenneville. — « C'est ce cher Jenneville, » dit M. Blagnard. Puis il nous fait à chacun un salut gracieux, en disant : « Vous allez dîner, messieurs? — » Oui... et toi aussi? » dit Jenneville. « — Sans » doute... mais si vous me permettez d'être des » vôtres, messieurs, cela me sera très-agréable. »

Il n'y a pas moyen de refuser une telle proposition, d'ailleurs Jenneville paraît être fort lié

avec M. Blagnard, et Dubois s'écrie déjà : « Plus » on est de fous, plus on rit. »

Nous entrons dans les vastes salons du restaurant, et Jolivet me dit tout bas : « Qu'est-ce » que c'est que ce monsieur qui va dîner avec » nous?... — Ma foi, je le connais peu... Je sais » qu'il fait beaucoup d'embarras, qu'il a fait » fortune en très-peu de temps... — Il a fait » fortune... Ce n'est pas bête, ça!.. C'est à lui » ce joli cabriolet qui était à la porte? — Oui. »

Jolivet n'a pas le temps de m'en demander davantage ; nous nous plaçons, mais il a soin de s'asseoir à côté de M. Blagnard.

M. Blagnard débute par demander des huîtres d'Ostende, du soterne pour boire avec, puis du Beaune, première qualité, pour ordinaire. Je prévois qu'en continuant sur ce ton-là, notre écot dépassera de beaucoup ce que nous avions projeté; mais ce n'est ni moi ni Jenneville qui en ferons la remarque; nous rougirions de paraître craindre de dépenser trop. Au contraire, comme nous ne voudrons pas rester en arrière, nous allons trancher aussi du capitaliste. Il n'y a rien de tel que l'amour-propre pour faire faire des sottises; il est vrai que quelquefois aussi il fait faire de bonnes actions.

Dubois, qui ne calcule jamais, savoure à

longs traits le soterne et le beaune, sans s'inquiéter de la suite. Il n'en est pas ainsi de Jolivet; il fait la moue, il ne sait pas s'il doit boire : lorsque Blagnard demande des coquilles aux truffes et des faisants rôtis, il se saisit de la carte en s'écriant : « Un instant, messieurs, » voyons les prix d'abord!... Vous allez! vous » allez!...

» — Fi donc!... Est-ce qu'on regarde jamais » le prix? » dit Blagnard. « Que nous importe » cela!... Nous paierons, cela suffit... — Certainement, » dit Dubois, « on paie, et voilà » tout... Mais Jolivet, lui, c'est différent; quand » il dîne chez le traiteur, ce ne sont pas les » noms des mets qu'il cherche, ce sont les articles cotés au plus bas. Il ne prend que de » ceux-là. — Je prends ce que j'aime, » répond Jolivet. « Tenez, messieurs, il me semble, par » exemple, que du petit salé aux choux pour » deux, serait... » un murmure général accueille la proposition de Jolivet, qui met la carte sur ses genoux avec humeur, puis mange sans souffler mot. « Est-ce que vous ne pourriez pas re» culer un peu votre chaise?... » dit Dubois à un monsieur à cheveux rouges qui est assis à une table derrière nous, et dont la chaise touche la sienne. Le monsieur ne répond pas; toute

son attention paraît être absorbée sur un *roast-beef* qui est devant lui.

« Monsieur, je vous prie de reculer, » reprend Dubois en criant de manière à fixer l'attention générale. L'homme aux cheveux rouges se tourne tout d'une pièce, et répond à Dubois avec le flegme et l'accent de la Grande-Bretagne :

« Merci beaucoup! Vous pas gêner moi nul-
» lement.

» — C'est un *Englich*, » dit Dubois; » j'aurais
» dû m'en douter à la manière dont il regardait
» son *roast-beef*.

» — Laisse cet Anglais tranquille et ne nous
» fais pas de scène ici, » dis-je à Dubois. « — Il
» n'est pas question de scènes, mais je veux
» être à mon aise... Il appuie sa chaise contre
» la mienne. — Avance-toi. — Je ne veux pas
» m'avancer, je ne suis pas dans l'habitude de
» céder à personne... Ne faudrait-il pas se gêner
» pour un Anglais? »

Quelques moments se passent sans que Dubois redise rien; il se contente de regarder de temps à autre son voisin par-dessus son épaule, mais le voisin mange et boit sans y faire la moindre attention.

Nous arrivons au dessert. « Si nous prenions

» une légère omelette soufflée? » dit Jolivet, qui, petit à petit, s'est remis en train. M. Blagnard part d'un éclat de rire en s'écriant : « Une ome-» lette soufflée!... Ah! fi donc!... c'est un peu » trop classique... Il faut laisser cela aux griset-» tes et aux garçons de boutiques!... Des gelées, » des blancs-mangers, passe encore... Mais, te-» nez, messieurs, du champagne avant tout; » un homme comme il faut ne saurait termi-» ner un dîner sans champagne! »

Le champagne est demandé. Jolivet n'ose plus rien proposer, mais il boit beaucoup; nous en faisons tous autant. En sablant le champagne, Jenneville ne parle que de sa belle; nous savons qu'elle se nomme Herminie, car ce nom lui échappe plusieurs fois en portant son verre à ses lèvres. M. Blagnard me témoigne beaucoup d'amitié et me fait mille offres de service; il m'assure qu'il sera trop heureux de cultiver ma connaissance. C'est possible; moi, je veux bien le croire; au dessert, d'ailleurs, on croit tout si facilement! Jolivet ne dit rien; mais il fouille constamment dans ses poches. Je gage qu'il compte son argent. Quant à Dubois, comme l'Anglais vient de remuer sa chaise au moment où il portait son verre à ses lèvres, il se retourne en lui criant aux oreilles: « Dites donc, » je vous ai déjà prié de vous reculer... *monsieur*

John Bull, vous me gênez ; vous m'empêchez » de boire. *God dem !* »

Sur le *God dem*, l'Anglais laisse son plum-pudding, se retourne, et dit à Dubois en le regardant fixement : « Comment que vous appelez moi? — Reculez-vous. — Comment que » vous appelez moi? — Il n'est pas question de » ça, je vous dis que vous gênez... Si vous n'êtes pas content, prenez des cure-dents!... »

L'Anglais devient rouge comme un coq, et je vois qu'il se prépare à se mettre en colère; je tâche de lui faire entendre que mon ami désirait seulement pu'il reculât sa chaise. Mais l'homme aux cheveux rouges se croit insulté, il frappe sur l'épaule de Dubois qui se verse du champagne, et lui dit : « Si vous vouloir sortir » *toute de suite* avec moi, j'étais prête. — Que je » sorte *toute de suite*... Et pourquoi faire, milord? » Pour nous battre à coups de poings, n'est-ce » pas?... Je ne suis pas un crocheteur, entendez-vous... Allez vous rouler avec les commissionnaires, si ça vous amuse. Ce n'est pas mon » genre, à moi. »

Je ne sais si l'Anglais a compris ce que Dubois vient de lui répondre, mais après avoir attendu encore quelques minutes, voyant que celui-ci ne bouge pas de la table, l'homme aux cheveux rouges appelle le garçon, paie sa carte

avec colère et s'éloigne en disant : « *Je ne plus ja-*
» *mais restaurer moi dans ce traiteur !* »

Dubois, qui n'est pas fâché de voir son voisin parti, frappe alors de son verre sur la table, en s'écriant : « Voyez-vous comme le léopard s'en » va la queue entre les jambes !.. J'espère que » je ne me suis pas gèné pour lui dire son fait ! » Hein ? »

Nous ne répondons rien à cette bravade, le champagne est fini, nous demandons la carte. Le garçon l'apporte, Blagnard s'en empare et paie, puis va pour se lever. « Un instant, lui dis- » je, cela ne peut se passer ainsi, combien de- » vons-nous chacun ? — Eh, messieurs !... nous » compterons cela une autre fois ! — Non pas, » s'il vous plaît ; un vieux proverbe dit : Les bons » comptes font les bons amis, et j'ai toujours » reconnu la justesse de cet adage... La carte, » je vous en prie, ou je me fâcherais. »

Blagnard cède et me passe notre note qui se monte à cent soixante-cinq francs. Pour cinq c'est assez honnête, c'est trente-trois francs par tête ; je paie, Jenneville et Dubois en font autant ; quant à Jolivet, il est si longtemps à fouiller dans chacune de ses poches, à retourner dans ses doigts quelques gros sous, que nous nous levons tous pour aller prendre le café avant

qu'il soit parvenu à faire la somme qu'il doit rendre à Blagnard.

Nous nous rendons au Palais-Royal; mais, au moment d'entrer au café, Jolivet regarde sa montre, et nous quitte en prétextant un rendez-vous. Il aura craint qu'en payant le café on ne se rappelât son écot du dîner.

Le café où nous entrons est rempli de vieux habitués, qui font de la politique en commentant les journaux. Mais toutes les discussions ont lieu avec calme, personne ne s'échauffe, on entendrait une mouche voler; notre arrivée change tout cela; comme nous avions beaucoup bu, nous faisons beaucoup de bruit; nous ne nous en apercevons pas. Nous rions, nous parlons tout haut, nous nous croyons très-aimables, et je gage que les paisibles habitués du café nous portent sur leurs épaules; mais les hommes ne se voient pas ce qu'ils sont quand ils ont la tête calme, comment donc se connaîtraient-ils quand ils ne sont plus de sang-froid? Heureusement Jenneville est pressé de nous quitter, pour aller chez sa dame, et monsieur Blagnard a aussi un rendez-vous, car notre séjour au café pourrait amener encore quelque aventure; Dubois a déjà jeté deux fois à terre le chapeau d'un vieil habitué, et je vois

dans les yeux de celui-ci que la troisième fois ne serait pas excusée.

Jenneville et Blagnard nous ont quittés, je reste avec Dubois dans les galeries du Palais-Royal, et nous sommes tous deux trop en train de rire pour ne point chercher quelque manière de passer gaîment notre soirée.

« Que diable allons-nous faire? » dis-je à Du- » bois, « je ne me sens pas d'humeur à m'en- » fermer dans un spectacle... il me semble » d'ailleurs que j'aurais de la peine à rester en » place... en société... on n'y rit guère et nous » avons déjà dit trop de folies pour que mainte- » nant je puisse m'asseoir à une salle d'impé- » riale ou d'écarté... »

Dubois se frappe le front et fait un saut de joie en s'écriant : « Ah! mon ami! ...je n'y pen- » sais plus!... J'ai notre affaire!... Et moi qui » l'avais oublié... Ces pauvres petites, nous al- » lons passer la soirée la plus amusante! nous » pourrons dire des bêtises, en faire même..... » tout ce que nous voudrons! *finis coronat...* » Eh bien! quand je veux faire une citation, je » n'en trouve toujours que la moitié... — Parle- » moi français, et dis-moi ce que nous allons » faire de si charmant? — Ce que nous allons » faire, mon ami!... et la douce, la tendre, la » piquante Charlotte qui m'attend pour manger

» des crêpes!... et moi, qui ne m'en souvenais
» plus!... — Des crèpes? — Eh oui, des crêpes,
» ne sommes-nous pas en carnaval, à cette épo-
» que voluptueuse de l'année dans laquelle les
» crêpes et les beignets jouent un si grand rôle!
» En me quittant ce matin... car je n'ai quitté
» Charlotte que ce matin, elle m'a dit : Mon bon
» ami, j'aurai ce soir chez moi trois de mes
» amies, nous devons faire des crêpes, parce que
» nous les aimons beaucoup, vous seriez bien
» aimable d'y venir... vous apporterez des mar-
» rons... Dis donc, des crêpes et des marrons,
» toutes choses légères! J'ai accepté... Il est
» huit heures passées, en avant chez Charlotte.
» Et vivent les grisettes! »

En tout autre moment, j'y regarderais peut-être à deux fois avant d'accompagner Dubois; mais notre dîner nous a mis en gaîté, et l'idée de passer la soirée chez des grisettes me paraît alors très-piquante.

» Allons donc chez Charlotte, » dis-je à Dubois; « mais penses-tu qu'elle sera contente
» que tu amènes quelqu'un avec toi? — Tiens!
» par exemple; est-ce que l'amour doit jamais
» gêner l'amitié! j'amènerais cinq ou six amis
» qu'elle n'en serait que plus satisfaite, puisque
» je te dis qu'elle a de ses amies, elle; nous al-
» lons voir de nouveaux visages... nous allons

» peut-être faire quelques nouvelle passion....
» on ne sait pas. — Par exemple, je te prie d'a-
» voir la complaisance de ne m'appeler que par
» mon nom de baptême devant ces petites filles,
» je n'ai pas besoin qu'elles sachent toutes le
» nom de ma famille. — Sois tranquille, c'est
» entendu. Déjà hier ou ce matin, en parlant de
» toi à Charlotte, je ne t'ai appelé que Paul, j'ai
» dit que tu ne te nommais pas Deligny, que
» c'était une plaisanterie de carnaval que je t'a-
» vais faite!... Quant à moi, il n'y a plus
» moyen que je garde l'*incognito*, je suis trop
» connu de tous les jolis minois de Paris!... —
» Penses-tu que Ninie sera chez Charlotte? —
» Probablement... — Je ne serais pas fâché de
» la revoir... elle va me faire la mine. — Tu
» lui feras une crêpe, et elle te pardonnera. —
» ah çà, tu parles de manger des crêpes et nous
» sortons de table... — C'est égal. ça fait la di-
» gestion. »

Tout en parlant, nous marchions à grands pas, nous suivions la rue Saint-Honoré jusqu'à la Halle, et nous gagnions la rue aux Fers. Dubois s'arrête devant la porte d'une allée, qu'il ouvre en pressant un secret qu'on lui a déjà fait connaître; nous pénétrons dans une allée noire comme un four. « Nous allons nous casser le cou, » dis-je à Dubois. « — Tu as raison, »

me dit-il; avec ça que ma Dulcinée loge sous les » toits... nous n'avons pas la moindre inspira- » tion, attends-moi là. »

Dubois sort aussitôt de l'allée où je reste seul. Où est-il? que va-t-il faire?... mais je ne suis pas longtemps livré à mes réflexions, car Dubois revient bientôt, tenant à la main un rat-de-cave allumé.

« Avec ça, » dit-il, « nous trouverons plus ai- » sément notre chemin ; ordinairement j'ai tou- » jours un rat-de-cave dans ma poche... c'est » un meuble indispensable quand on va souvent » le soir chez des grisettes... on l'allume dans » la boutique du voisin, et on monte comme si » on rentrait chez soi. »

Nous montons un escalier horrible; mais, arrivés au troisième étage, nous entendons des éclats de rire.

« Entends-tu les petites folles? » me dit Dubois, « il paraît qu'elles sont déjà réunies... — » Est-ce que c'est ici? — Non pas, encore deux » étages... je reconnais la voix de Charlotte, je » suis sûr qu'elle fait la pâte!... c'est une fille » versée dans les arts utiles. »

Nous arrivons au cinquième, et le bruit que l'on fait chez mademoiselle Charlotte nous indiquerait la porte, si Dubois ne la connaissait pas.

Nous frappons, on ouvre ; Charlotte pousse une exclamation de joie en nous voyant : « Ah ! » le voilà... que c'est gentil ! Ces demoiselles » me disaient : Ton monsieur ne viendra pas, » et moi je gageais que si !... — Et vous voyez, » mesdemoiselles, que je vous amène un ami, » il craignait d'être indiscret, mais j'ai pris sur » moi de lever ses scrupules. — Ah ! par exem- » ple !... est-ce que nous sommes des *cérémo-* » *nies*, nous autres !... d'ailleurs, c'est M. Paul, » qui était avec nous hier, je le reconnais bien, » entrez donc, messieurs. »

Nous entrons dans une pièce assez grande, où les meubles ne gênent pas. Il y a, en tout, un lit sans rideaux, une vieille commode et six chaises, dont deux sont cassées. Une porte entr'ouverte au fond m'indique une autre pièce, mais je n'en vois pas encore l'intérieur; je considère en ce moment la compagnie : elle se compose, outre mademoiselle Charlotte, de trois demoiselles ; l'une grande et maigre, a le nez et les coudes si pointus, qu'on craint de se piquer en l'approchant, on la nomme Aimée ; l'autre, presque aussi grande, est du moins grasse à proportion, sa figure est pleine et fraîche, ses bras et ses mains sont énormes, elle n'a pas encore seize ans, à ce que nous dit Charlotte, et cela ferait déjà un beau grenadier.

celle-là se nomme Manette; enfin la troisième est une petite personne de dix-huit ans, assez gentille, très-rieuse, et qui ne reste pas un moment en place, on l'appelle Laure.

Dans tout cela, je ne vois pas Ninie, et cela me contrarie, car c'est ainsi que nous sommes; ce matin je n'ai pas voulu la revoir, et ce soir je suis fâché de ne pas être avec elle; mais du matin au soir il se fait bien des changements dans nos idées! surtout quand nous avons bu du champagne.

« Où sont les marrons que vous deviez ap» porter? » dit Charlotte à Dubois. « — Ah! ai» mable pastourelle, nous les avons oubliés!... » mais est-ce qu'on ne pourrait pas réparer cela » par quelque chose de plus spiritueux... car » des marrons avec des crêpes, ça me semble » tant soit peu étouffant. Que comptez-vous » boire avec vos crêpes? — Nous voulions boire » du cidre, mais la fruitière n'en a pas. — Eh » bien! chers amours, nous vous offrons du vin » blanc... ce qui vaudra beaucoup mieux que » votre cidre, hein? — Oh! certainement.

» — Mais, » dit la petite Laure en riant, « ça » va nous griser du vin blanc; moi, dès que j'ai » bu un doigt de vin, je suis toute chose!... — » Eh ben! tant mieux, » dit Charlotte, « nous » griserons Laure. — Oh! moi, je ne veux pas

» me griser, » dit la grande Aimée, « parce qu'a-
» lors j'ai mal au cœur et je rends tout ce que
» j'ai pris. — Alors nous ne vous ferons pas
» boire, vous. — Mes enfants, qui est-ce qui se
» charge d'aller chercher les liquides? — Tiens,
» vas-y, toi, Manette... t'es bonne enfant. —
» C'est ça, c'est toujours moi qui fais les com-
» missions! — Mais il faut aussi rapporter des
» œufs et de la farine. — Comment! la pâte
» n'est pas faite! » s'écrie Dubois. « — Mais
» non, nous vous attendions. » — Alors je m'en
» charge, et vous connaîtrez mon talent!... s'il
» y a un grumeau, je vous permets de m'appe-
» ler *ganache*. »

La grosse Manette sort avec un saladier et des bouteilles vides; pendant que Laure l'éclaire je dis à Charlotte : « Est-ce que Ninie ne vien-
» dra pas? — Mais si fait... je lui ai dit. Est-ce
» qu'elle ne sait pas que vous êtes ici? — Com-
» ment le saurait-elle? je ne l'ai pas revu depuis
» hier au soir, et alors j'étais loin de me douter
» de ce que je ferais aujourd'hui. — Oh! elle va
» venir, c'est qu'elle avait de l'ouvrage à finir.
» Tenez, je crois que je l'entends dans l'escalier.
» Oh! cachez-vous, nous lui ferons une sur-
» prise.

» — Oui, oui, il faut lui faire une surprise, » disent toutes ces demoiselles. « — Moi, je veux

» bien me cacher, mais où cela? — Dans l'au-
» tre chambre, » dit Charlotte en m'y poussant.
« Nous lui ferons croire que c'est son Adolphe
» qui est revenu. »

On me fait entrer dans la pièce du fond, on referme la porte sur moi, et me voilà dans une complète obscurité. Je cherche à m'orienter, je tâtonne pour savoir si je ne pourrais pas m'asseoir jusqu'au moment de la surprise. Ma main gauche rencontre d'abord une poêle et ma droite s'enfonce dans une motte de saindoux; je la retire de là-dedans le mieux que je puis, et, en cherchant toujours, je rencontre au milieu de la chambre le dos d'une chaise. « Bon, » me dis-je, « voilà mon affaire, j'attendrai plus » à mon aise là-dessus. » Alors j'écarte les pans de mon habit, et je me laisse aller sur la chaise; mais aussitôt quelque chose éclate sous moi; je me sens mouillé et piqué assez fortement. Je pousse un cri, on ouvre la porte, c'était le moment de la suprise; ces demoiselles et Dubois paraissent avec une chandelle, et me trouvent assis sur les débris d'un vase nocturne, qu'en m'asseyant j'avais mis en pièces, et dont le contenu avait inondé le carreau.

D'abord on ne peut résister à l'envie de rire que cause ma position, mais on s'aperçoit que je fais la grimace, on craint que je ne sois

blessé, on ne rit plus, on vient m'aider à me relever.

« Mon Dieu! mon Dieu! que nous sommes » bêtes! » s'écrie Charlotte, « nous avons oublié » que c'était là... C'est la faute de ces demoi- » selles aussi... elles prétendaient que c'était » plus commode.

« — Comment! c'est ce monsieur, » dit Ninie en rougissant un peu, « et vous me parliez » d'Adolphe. Voilà une belle farce que vous lui » avez jouée là! — Es-tu blessé? » me dit Dubois. « — Mais je ne pense pas l'être sérieuse- » ment; cependant j'ai quelque chose. — Nous » allons visiter ça, mon pauvre ami. Allons, » mesdemoiselles, qui est-ce qui tient la chan- » delle? qui est-ce qui se dévoue? Dans un cas » comme celui-ci, l'humanité avant tout! il n'y » a plus de sexe! »

Ces demoiselles font toutes une petite moue qu'elles voudraient faire prendre pour de la pudeur. La grande Aimée seule s'avance en disant : « Moi, je tiendrai tout ce qu'on voudra! » Quand il s'agit de blessure, il ne faut pas faire » l'enfant! »

On lui donne la chandelle, les autres passent dans la première chambre; Dubois examine alors ma blessure, qu'il m'est impossible de voir moi-même, et mademoiselle Aimée nous

éclaire avec une stoïcité digne d'une Lacédémonienne.

Heureusement cet accident, qui pouvait avoir pour moi les suites les plus graves, ne m'a causé qu'une coupure peu profonde. Dubois demande des linges, des chiffons pour me panser; mademoiselle Charlotte entr'ouvre la porte et lui passe une vieille camisole et deux bandes de percale à demi festonnées. Après avoir étanché le sang avec les bandes destinées à orner le bas d'une robe, Dubois déchire sans pitié la camisole, en met une partie sur ma blessure; mademoiselle Aimée attache tout cela elle-même, parce que les hommes ne savent pas bien mettre des épingles, et, l'opération terminée, je me rhabille et je retourne, en boitant un peu, près de la société.

Les jeunes filles me demandent avec inquiétude si c'est dangereux, je les rassure. « Non, » la blessure n'est pas *conséquente*, » dit la grande Aimée, « et c'est bien heureux! car un peu plus » bas… — Ça sera une fière leçon pour nous, » dit Laure.

Dans ce moment, Manette revient avec les provisions, et Dubois s'écrie : « Oublions cet » événement, Paul en est quitte pour une baga» telle qui le rend plus intéressant en marchant; » ces demoiselles ne laisseront plus le meuble

» indispensable au milieu de la chambre. Ne
» pensons qu'à nous réjouir! C'est moi qui fais
» la pâte! »

Dubois ôte son habit, retrousse ses manches, met devant lui ce qui reste de la camisole déchirée; quoique boîtant un peu, je voudrais l'aider, mais il n'y a chez Charlotte ni table, ni vase assez grand pour contenir la pâte, ni grande cuiller pour la verser dans la poêle. Chacun se met en campagne pour se procurer ce qui manque. Pendant que Dubois tire au milieu de la chambre la commode dont il fait une table, Manette et Charlotte vont chercher des assiettes et des verres chez les voisins; Laure allume le feu dans la cheminée, la grande Aimée nettoie la poêle, et Ninie lave quelques mauvaises fourchettes de fer. Moi, je cherche un égrugeoir, ou du moins un marteau pour piler le sucre dont on saupoudrera les crêpes. J'ouvre sans façon les armoires; je trouve dans l'une un vieux pot à l'eau, quelques savates et une chandelle; dans une autre quelques chiffons, un assez joli fichu de barège et une bouteille de cirage anglais; enfin un fer à repasser s'offre à ma vue, je m'en empare, et il me sert à piler le sucre.

Bientôt Charlotte revient avec une immense cuvette dans laquelle on fera la pâte, et une

cuiller à punch pour la verser. Manette apporte un moutardier pour mettre le sucre, et deux verres, dont un à pates; ce qui, avec celui que possède Charlotte, pourra suffire à la société, vu que, lorsqu'on est sans cérémonie, on peut bien boire dans le même verre. Les patriarches du bon vieux temps partageaient leur couche avec leurs hôtes; il me semble qu'une grisette peut bien partager son verre avec ses amis.

Enfin on a à peu près tout ce qu'il faut, et, à chaque objet que l'on pose sur la commode, ce sont des éclats de rire interminables; la pauvreté a donc quelquefois son côté comique; s'il ne manquait rien pour ce festin, si l'on avait trouvé chez Charlotte toutes les choses nécessaires, on rirait beaucoup moins. La table et tous les objets qui la couvrent ne fourniraient pas des plaisanteries à ces demoiselles. Les grisettes sont vraiment philosophes; avec elles le plaisir du moment chasse bien loin le lendemain et fait oublier la veille.

Dubois a mis son mouchoir autour de sa tête pour achever de se donner l'air d'un gâte-sauce; pendant qu'il bat ses œufs et sa farine au bruit des applaudissements de ces demoiselles, je me suis assis près de Ninie, qui me regarde avec un petit air boudeur, et ne me dit rien.

Quoi! pas un reproche de ce que je ne suis pas allé la voir! Cette petite niaise a déjà le tact d'une grande coquette; si elle me témoignait des regrets de ne m'avoir pas revu, je m'en excuserais négligemment; elle ne m'en souffle pas mot, il faut donc que ce soit moi qui commence à m'excuser.

« Êtes-vous sortie ce matin, mademoiselle?
» — Non, monsieur. — J'avais bien envie d'al-
» ler vous voir... Mais des affaires. — Oh! vous
» avez bien fait de ne pas vous gêner, mon-
» sieur... si j'étais une belle dame, à la bonne
» heure. — Vous pensez donc qu'une belle dame
» me plairait plus que vous? — Est-ce que ce
» n'est pas vrai? »

Je ne sais trop que répondre; cependant en ce moment Ninie me paraît préférable à beaucoup de belles dames : je la trouve bien plus gentille qu'hier, elle est pourtant moins parée, elle a un bonnet bien simple, une robe foncée, un tablier d'alépine, mais cela lui donne un air plus honnête, plus bourgeois que les chiffons qu'elle portait la veille.

Je lui ai pris la main en souriant, je joue avec cette main qu'elle m'abandonne et qui est blanche et potelée, quoique un peu rude au toucher. Je regarde Ninie en dessous, elle s'efforce en vain de conserver son air boudeur,

je vois que nous aurons bientôt fait la paix.... Dans ce moment, de grands éclats de rire attirent notre attention. C'est le dessus de la commode, vieux noyer vermoulu, qui vient de céder sous le poids de la cuvette pleine d'œufs, de farine et de lait, que Dubois battait à tours de bras, et la pâte est descendue dans le tiroir d'en haut.

« Sacré mille Vénus!... » dit Dubois, « il paraît, mes petits anges, que tout est mûr chez » vous!... Voilà au moins six crêpes de per- » dues! — C'est fameusement vexant, » dit Manette.

On rattrape ce qu'on peut de la pâte avec la cuiller à punch, on y remet de l'eau pour réparer le *déficit*, et, afin qu'elle soit meilleure, Dubois court fouiller dans les poches de son habit et en tire un échantillon de vanille dont il fait hommage à la société, et que l'on met dans la pâte.

Le feu flambe, c'est Dubois qui veut avoir l'honneur de faire la première crêpe : on lui met la poêle à la main, le saindoux lui est présenté par la pétulante Laure, et la pâte est versée par Ninie; pendant que Dubois fait la crêpe, Charlotte verse du vin dans les trois verres, et Aimée cherche dans tous les coins un peu de sel, qu'elle préfère au sucre pour as-

saisonner sa crêpe. Le moment est venu où celui qui tient la poële doit montrer son talent; la pâte fume, tout annonce que la crêpe est cuite d'un côté, il s'agit de la retourner; Dubois, qui ne doute de rien, n'écoute pas Charlotte qui lui conseille par prudence de retirer sa poële de dessus le feu, et de retourner la crêpe dans la chambre; avec l'assurance d'un vieux cuisinier, il fait voltiger la crêpe..... elle disparaît par le haut de la cheminée; et, lorsqu'enfin elle retombe dans la poële, c'est avec une couche de suie qui la rend méconnaissable.

Les éclats de rire recommencent. Dubois quitte la poële et va boire, la grosse Manette le remplace en disant: « Vous allez voir, moi, » comme je retourne ça. » On attend avec impatience le moment décisif; alors Manette retire la poële dans la chambre, et, avec un vigoureux tour de bras, envoie la crêpe dans le visage de la grande Aimée; celle-ci crie, on s'empresse de lui ôter le masque qu'elle a sur la figure, mais on ne peut s'empêcher de rire de la grimace que fait la pauvre fille; pour la consoler on lui abandonne la crêpe, dont personne d'ailleurs ne se soucie de goûter.

« Avec tout ça, » dit Charlotte, « si nous con» tinuons ainsi, nous aurons fait de la pâte pour

» le roi de Prusse. C'est pourtant dommage, des » crêpes à la vanille, ça doit être bien bon!.... » Est-elle bonne, Aimée? — Ça leur donne un » drôle de goût!. — Ah! pardi! tu mets du sel » dessus, ça ne doit pas trop aller avec la va- » nille.

» — Donnez-moi la poêle, » dit la jeune Laure, « je vois bien qu'il faut que je vous » montre comment on fait ça. »

Laure tient en effet la queue de la poêle avec une grâce toute particulière; et quand vient l'instant de retourner la crêpe, elle la fait sauter et la reçoit avec beaucoup d'adresse et au bruit des bravos de chacun. Laure, qui est bien aise de poursuivre ses triomphes, fait plusieurs crêpes de suite. Dubois est en admiration toutes les fois qu'elles les retourne, et ça finit par impatienter Charlotte, qui le pince, en lui disant: « Mon Dieu! comme vous la regardez retour- » ner ça!... vous devriez vous mettre dans la » poêle pour mieux juger de son talent! »

Et mademoiselle Charlotte prend la place de Laure; mais quand elle retourne la crêpe, elle n'en attrape jamais que la moitié; alors la petite Laure se pince les lèvres et sourit d'un air moqueur, car les femmes se moqueraient de leur meilleure amie quand leur amour-propre est en jeu. Ninie dit qu'elle mange bien les crêpes,

mais qu'elle ne sait pas les faire; moi je suis de la même force. Cependant une pile de crêpes circule, et on les arrose avec le petit vin blanc qui serait bon pour accompagner des huîtres, mais que ces demoiselles trouvent bien gentil : et dont elles ne se font point faute. Je bois dans le verre de Ninie, Dubois dans celui de Charlotte, et les trois autres se servent du seul verre qui reste. Pour égayer le repas, Dubois chante des gaudrioles, car dans ce moment une romance serait peu goûtée par la société; après Dubois c'est moi que l'on fait chanter, puis chacune de ces demoiselles dit ensuite sa chansonnette; là, c'est encore l'espiègle Laure qui obtient la palme, car Ninie n'a presque pas de voix, la grosse Manette a une basse-taille, la grande Aimée chante du nez, et Charlotte chante faux.

Le concert ne fait pas oublier le festin; quelqu'un tient constamment la queue de la poêle : les grisettes ont toujours bon appétit, elles ne connaissent pas ce bon genre qui consiste à faire croire que l'on a l'estomac délicat : elles se bourrent de crêpes, Dubois leur verse sans cesse, et bientôt le vin blanc fait son effet; toutes ces jeunes filles veulent parler, et, comme aucune n'a la patience d'attendre que l'autre se taise, elles parlent toutes à la fois; elles chan-

tent, elles crient, elles sautent, on ne s'entend plus, mais on rit toujours.

Dubois propose d'organiser une contredanse : comme nous n'avons pas d'instrument, il faut que l'un de nous chante. C'est Manette qui se charge de faire l'orchestre; elle s'accompagne avec la pincette, dont elle frappe la poêle, ce qui, à ce que dit Charlotte, produit l'effet d'une symphonie turque; comme nous ne sommes que deux cavaliers, et qu'il reste quatre dames, Dubois pense qu'il nous faut en prendre chacun deux, et faire constamment la figure de la pastourelle.

Voilà dix minutes que nous dansons la pastourelle, et que Manette frappe sur la poêle avec les pincettes; nous mettons tant d'abandon dans nôtre danse, que nous faisons trembler la maison. Tout-à-coup nous entendons frapper sous le plancher.

«Ah! c'est le vieux voisin, c'est M. Fouyoux,» dit Charlotte. « Tiens! il nous *embête;* ne fau-» drait-il pas se gêner de danser pour qu'il » dorme?... dansons plus fort, ça lui apprendra » à frapper au plafond. »

Nous n'avions pas besoin de la recommandation de Charlotte pour faire du bruit. On cogne de nouveau, nous faisons des cabrioles à défoncer le plancher. Le bruit cesse au-dessous,

et Charlotte croit que le voisin a pris son parti; mais bientôt c'est à la porte du carré que l'on frappe avec force.

« Comment! oser venir chez moi? » dit Charlotte, « par exemple! le voisin est sans gêne!... » Est-ce qu'il croit me faire peur?... faut le laisser à la porte. — Non, il faut lui ouvrir, » dit Dubois, « nous allons nous moquer de lui..... » Ça sera bien plus piquant. — Ah! oui, oui, » disent toutes les jeunes filles, « il faut faire aller » M. Fouyoux! »

Charlotte ouvre la porte, et nous voyons un petit homme de soixante ans, tout ridé, tout ratatiné, dont la peau est couleur de bigarade, et le nez couvert de petits rejetons; un bonnet de coton fixé sur sa tête par un large ruban verdâtre descend jusque sur ses yeux; il a le corps enveloppé dans une vieille robe de chambre à fleurs qui descend jusqu'à sa cheville; nous nous apercevons que pour monter il ne s'est pas donné le temps de mettre des bas, ses pieds nagent dans de vastes pantoufles jadis fourrées, et il tient à la main son bougeoir, tandis que de l'autre il retient autour de son corps sa grande robe de chambre.

Le voisin jette un regard colérique dans l'intérieur de la chambre; cependant la vue de tout ce monde semble lui imposer un peu; il

porte à son bonnet de coton la main dans laquelle est le bougeoir, et, par ce mouvement, manque de se brûler le nez, puis dit d'une voix grêle et fêlée : « Mademoiselle, il est...

» — Entrez donc, monsieur Fouyoux, » dit Charlotte d'un air aimable. « — Mademoiselle » je viens... — Je ne souffrirai pas que vous » restiez sur le carré !...

» — Entrez donc, monsieur, » répètent toutes les jeunes filles ; et le vieux voisin, étonné, se décide à faire cependant deux pas dans la chambre ; aussitôt on referme la porte du carré, et Dubois, qui est allé chercher une chaise, la présente à M. Fouyoux, en lui faisant une profonde salutation.

» Monsieur, donnez-vous donc la peine de » vous asseoir. — Je vous remercie, monsieur ! » Mademoiselle, il est minuit sonné à Saint-Eus- » tache et à Saint-Magloire... — Vous allez » prendre quelque chose, monsieur Fouyoux...

» — Monsieur sait-il faire les crêpes, » dit Dubois en présentant d'un air respectueux la poêle au vieux voisin. — Non, monsieur... » Mademoiselle, vous savez que le propriétaire » n'aime pas que passé minuit... — Voulez- » vous vous débarrasser de votre bougeoir, mon- » sieur Fouyoux ? — C'est inutile, mademoiselle,

» je ne... — Approchez-vous donc du feu, vous » allez vous enrhumer. »

Le voisin commence à penser qu'on a l'intention de se moquer de lui, il fronce le sourcil, va se fâcher, et déjà reprend le chemin de la porte, lorsque Dubois allant à lui, l'arrête, » en lui disant d'un air de bonhomie : « Tenez, » monsieur, vous nous en voulez un peu parce » que nous faisons du bruit en dansant, qu'il est » tard, et que cela vous empêche de dormir... » — C'est vrai, monsieur. — Nous sentons que » votre réclamation est très-juste, et, pour vous » reposer en paix, nous allons tous nous retirer » avant dix minutes. — Ce sera très aimable, et » je... — Mais il faut nous prouver que vous » n'êtes plus fâché, et pour cela il faut boire un » verre de vin blanc avec nous... — Messieurs, » je vous assure... — Oh ! il le faut absolument ! » vous allez vous asseoir deux minutes pour être » témoin de la dernière contredanse, nous ne » vous laisserons pas partir sans cela. »

M. Fouyoux, vaincu par les instances de Dubois, par les prières de ces demoiselles, et espérant que sa condescendance le fera bientôt dormir tranquille, se laisse conduire vers la chaise que lui présente toujours Dubois, et, sans lâcher sa robe de chambre, pose son bou-

geoir sur la commode, et s'assied en saluant la société.

Mais Dubois avait choisi la chaise qu'il avait présentée au voisin, elle était du nombre de celles reléguées dans les coins de la chambre; au moment où M. Fouyoux s'assied, les pieds de derrière manquent, et le voisin roule sur le plancher; en cherchant à se retenir, il a naturellement lâché sa robe de chambre, qui s'est ouverte dans sa chute, et M. Fouyoux se montre à la société presque comme un petit saint Jean.

A la vue du voisin par terre, toutes les jeunes filles partent d'un rire fou. M. Fouyoux se relève furieux, ramasse son bonnet de coton, l'enfonce au hasard sur ses oreilles, se saisit de son bougeoir, et court à la porte en s'écriant: « C'est une horreur... C'est un tour infâme... » C'est bon, mesdemoiselles, j'irai voir demain » le commissaire et le propriétaire!... on verra » s'il est permis de jeter les gens par terre!... »

Les jeunes filles rient trop pour pouvoir répondre; Dubois seul suit le voisin, en lui criant: « Monsieur Fouyoux, quand on monte chez » des dames, il me semble qu'on devrait mettre » au moins un caleçon! c'est nous qui serions » en droit de nous plaindre...... vous êtes un » homme bien dangereux, monsieur Fouyoux!»

Le voisin a redescendu l'escalier en jurant qu'on entendrait parler de lui, et il a refermé sa porte de manière à ébranler la maison.

» Ah! mon Dieu! était-il drôle par terre! » dit Laure. — Je suis sûre que je vais rêver de » lui! » dit Manette. — Il n'y a pas de quoi, » dit la grande Aimée.

» — Ce pauvre M. Fouyoux, » dit Charlotte, » désormais je ne l'appellerai plus que M. *Fouilli*! » Au reste, qu'il se plaigne au propriétaire, ça » m'est bien égal, je déménage au terme, on » m'a déja donné congé; le plus souvent que je » vas me gêner pour faire du bruit!... Ah! » messieurs, faites-nous donc danser la Bou- » langère... et appuyons sur les talons. »

La Boulangère est acceptée, après cela on propose une valse, et je fais tourner mademoiselle Ninie, tandis que Dubois fait tourner Charlotte, et que Laure valse avec Aimée.

Mais la valse achève d'étourdir les demoiselles; Aimée se sent déjà mal à son aise, et, comme les autres se moquent d'elle, elle se met à pleurer.

» C'est ça, » dit la petite Laure; « quand elle a » bien soupé, il faut toujours qu'elle pleure, » celle-là!... comme c'est amusant! »

Si la grande Aimée a le vin triste, mademoiselle Laure l'a fort gai, Manette devient très-

querelleuse, Charlotte se jette sur une chaise et étend les bras en bâillant; moi je m'aperçois que Ninie, qui cependant a moins bu que les autres, est plus tendre, plus sentimentale que de coutume; je suis assis près d'elle dans un coin de la chambre, et je lui ai déjà pris plusieurs baisers auxquels elle n'a opposé que des soupirs qui semblaient plutôt m'engager à recommencer.

Pendant que Manette crie après Aimée, qui lui répond en pleurant, Dubois, qui lorgne depuis longtemps mademoiselle Laure, profite d'un moment où il croit Charlotte assoupie pour prendre un baiser à la petite rieuse; mais celle-ci s'échappe des bras de Dubois, et se sauve en riant dans la chambre où m'est arrivé le fatal accident. Dubois y suit mademoiselle Laure, et soit par mégarde, soit avec intention, repousse la porte après lui.

Moi, je cause avec Ninie, et je m'inquiète fort peu de ce que Laure et Dubois peuvent faire sans chandelle dans l'autre chambre. Manette et Aimée sont trop animées par leur querelle pour avoir remarqué cette circonstance; mais Charlotte, qui fait tout ce qu'elle peut pour ne point s'endormir, après s'être frotté les yeux assez longtemps, regarde autour d'elle, et s'écrie : « Eh ben! où est-il donc! est-ce qu'il serait

» parti... ça serait aimable... et Laure, je ne la » vois plus... Ah! le monstre, est-ce qu'il l'au» rait reconduite ? »

Cette idée chasse tout-à-fait le sommeil de ses paupières; elle se lève, tourne dans la chambre, puis ouvre brusquement la porte du fond; alors mademoiselle Laure en sort un peu chiffonnée, et Dubois arrive en valsant pour se donner une contenance.

« Ah! vous étiez là-dedans tous les deux sans » chandelle! » s'écrie Charlotte furieuse, « par » exemple... c'est un peu trop fort!...

» — Nous venions d'y entrer en valsant!... » dit Dubois. « — En valsant!... et c'est pour » mieux valser que vous aviez fermé la porte? » quelle horreur!...

» Ma chère amie, » dit la petite Laure en béyagant, « j'espère bien que tu ne crois pas... » que tu ne penses pas... certainement je ne » suis pas capable de chercher à enlever un » amant à mes amies!... — Ah! vous êtes une » prude, une vertu peut-être? C'est affreux, ma» demoiselle. Enfin que faisiez-vous là-dedans » sans lumière avec monsieur?...

» — Je vous dis que nous valsions, » répond Dubois. « — Quel mensonge!... et pourquoi » aller valser là-dedans? — Je voulais montrer » une passe à mademoiselle, pour vous faire

» une surprise. — Vous me croyez donc bien
» bête pour me dire ça... C'est bon, mademoi-
» selle Laure, je conterai cela à M. Édouard. »

Laure prend un air piqué et s'écrie : « — Je
» n'ai point fait de mal, et je me moque bien de
» ce que vous direz. Si je voulais, moi, conter
» ce que je sais sur vous, c'est alors que j'en
» pourrais dire long. — Et que diriez-vous, pe-
» tite chipie? — Ah! ne m'insultez pas, parce
» que je vous saute au visage!... »

Ces demoiselles se font des yeux terribles, je pense qu'il faut se hâter de les séparer. Je fais entendre qu'il est fort tard et qu'on doit songer à se retirer; Manette entraîne Laure, je prends le bras de Ninie. Aimée qui demeure dans la maison, rentre chez elle; quant à Dubois, nous le laissons faire sa paix avec Charlotte.

Il est près d'une heure lorsque nous sortons de la maison; Laure et Manette demeurent à deux pas, nous les mettons chez elle, puis nous nous acheminons moi et Ninie vers la rue Aubry-le-Boucher.

J'ai remarqué avec plaisir que ma petite blonde n'a point pris part à toutes ces querelles, qu'en général, elle a été plus sage, plus tranquille que les autres; ces remarques et les baisers que j'ai pris à la jeune fille m'ont rendu aussi très-tendre avec elle; chemin faisant,

nous sommes fort bons amis, et lorsque je suis arrivé à sa porte, je ne puis me décider à la quitter sitôt!... Comme vingt-quatre heures apportent de changement dans nos résolutions! mais ce n'est point en montant chez Ninie que je me dis cela; j'ai alors bien autre chose dans la tête!

CHAPITRE VI.

L'OPÉRA.

—

C'est en retournant chez moi, le lendemain, que je fais des réflexions, car alors je suis à jeun, les vapeurs du dîner, du souper de la veille, ne troublent plus ma raison, et je vais maintenant me faire de la morale... Mais à quoi bon?... Quel mal, après tout, que Ninie soit ma maîtresse!... Mieux vaut peut-être celle-là qu'une autre. Elle est gentille, je la crois douce et franche A la vérité elle n'a pas grand esprit et aucune éducation; mais je ne la mènerai pas dans le monde; avec un châle et un

chapeau, elle ne sera pas ridicule à mon bras; d'ailleurs on ne sort jamais qu'à la brune avec une grisette. Elle m'a dit qu'elle m'aimait beaucoup... Je ne la crois pas susceptible de ressentir une violente passion; elle croit qu'elle aime quand on lui plaît : c'est assez l'histoire de tout le monde; mais je la juge capable d'être fidèle à celui qu'elle croit aimer, et ce n'est pas comme tout le monde.

Voilà huit jours que je vais chez elle, je l'y trouve toujours, et sans cesse travaillant. Son petit mobilier est mesquin, mais sa chambre est propre et bien rangée; je lui ai dit que je ne voulais plus qu'elle vît Charlotte, et elle ne met plus les pieds chez elle; décidément Ninie est une bonne fille. Elle ne rougit point en me voyant, elle ne soupire pas quand je la quitte, mais je lui crois de l'amitié pour moi. Cependant elle me parle un peu trop souvent de son M. Adolphe. Quand je lui dis quelque chose, elle s'écrie :

» Adolphe me disait cela aussi, » ou : « Adol-
» phe faisait comme vous... » ou : « Adolphe
» n'aimait pas cela non plus.

» — Ma chère Ninie, » lui dis-je un matin,
» est-ce que vous ne pourriez pas vous dispen-
» ser de me citer si souvent votre Adolphe?.....

» Cela n'a rien d'agréable pour moi de voir que
» vous pensez toujours à lui.

» — Oh! mon Dieu!..... Je disais cela.....
» comme autre chose, » me répond Ninie : « puis-
» que cela te déplaît, je ne le dirai plus, mon
» ami; certainement je ne pense plus à Adol-
» phe qui m'a laissée là comme un paquet!
» Oh! c'est bien mal se conduire!... A présent
» que je t'aime, je ne l'aime plus!... Tu peux
» être bien tranquille. »

J'avoue qu'au fond je suis fort tranquille, et que mon amour pour Ninie ne m'empêche pas de dormir. Au reste, la connaissance de cette petite n'est pas gênante et ne me prive pas de voir mes sociétés habituelles; sans doute Ninie aime beaucoup que je la mène au spectacle ou dîner chez le traiteur; mais quand je lui dis : « Cela ne se peut pas aujourd'hui, j'ai des » affaires, » elle me répond avec douceur : « Eh » bien! mon ami, ce sera pour un autre jour, » n'est-ce pas? »

Je lui ai donné les choses indispensables, un châle, un chapeau, une robe, des fichus; mais je ne lui ai donné que des choses simples, et qui ne m'ont pas ruiné; cependant elle a trouvé tout admirable, et le modeste bourre de soie de cent francs lui a fait autant de plaisir qu'un cachemire en causerait à une femme entretenue :

elle n'est pas trop coquette, elle est toujours satisfaite de ce qu'elle reçoit ; elle ménage ses parures : cette jeune fille a des qualités.

Depuis quelques jours je ne lui ai point fait quitter sa chambre, elle ne s'en plaint pas ; elle me témoigne autant d'amitié ; je veux aujourd'hui l'en récompenser, en lui procurant un plaisir qu'elle désire goûter depuis longtemps. Plusieurs fois Ninie m'a dit qu'elle n'avait jamais été à l'Opéra, qu'elle voudrait bien voir l'Opéra, que ce devait être bien amusant!... Je ne me suis pas pressé de l'y mener, car, à l'Opéra, toutes les loges sont découvertes, à moins d'aller en face, et c'est trop cher ; ou en haut, mais ce n'est pas du cintre que Ninie jouirait du coup-d'œil des décorations ; il faut que je mène cette petite à l'ampithéâtre, derrière le parterre ; c'est de là que l'illusion est la plus complète, et, à l'Opéra, ce n'est que cela qu'on va chercher. Je me soucie pas trop d'être à l'amphitheâtre avec cette jeune fille, je puis être vu par des connaissances... Mais elle gardera son chapeau... Après tout, sait-on ce qu'elle est? et ne suis-je pas mon maître?... Le désir de jouir de la joie de Ninie, qui grille d'aller à l'Opéra, l'emporte sur toute autre considération.

Je vais chez elle dans la matinée, je la pré-

viens que le soir je la mènerai à ce spectacle qu'elle désire tant connaître ; elle fait des bonds de joie, elle est dans le ravissement. Je suis bien aise de voir qu'elle n'est pas encore blasée sur les plaisirs, il y a tant de gens qui ne sont plus amusables ! Je recommande à Ninie de se faire bien belle, de soigner sa toilette ; elle n'y manquera pas, et moi je lui promets de venir la chercher à six heures et demie avec un cabriolet.

A l'heure convenue, je me rends rue Aubry-le-Boucher, je descends de cabriolet et monte lestement un escalier, qui heureusement est un peu plus clair que celui de mademoiselle Charlotte. J'arrive devant la porte de Ninie, je frappe... on n'ouvre pas... elle est donc sortie, car elle m'entendrait ; elle n'a pas deux pièces ! Je ne conçois pas son absence... Mais en regardant la porte, je viens d'apercevoir quelques mots écrits avec du charbon, lisons : « *Je cuis* » *chez ma voisine au-dessous.* »

Je *cuis* au-dessous... Qu'est-ce que cela veut dire... Ah ! j'y suis ! Pauvre petite, elle ne pense pas qu'un *c* puisse se prononcer autrement qu'une *s* !.. Allons donc au-dessous chez la voisine.

Je descends, je frappe ; une femme, en fichu sur la tête, vient m'ouvrir.

« Pardon, madame, mademoiselle Boissard » n'est-elle pas chez vous? — Oui, monsieur... » donnez-vous la peine d'entrer. — Ce n'est pas » là peine, madame, si vous vouliez lui dire seu» lement qu'on la demande. — Mais entrez donc, » monsieur... certainement je ne vous laisserai » pas à la porte. »

Que le diable emporte la voisine avec ses politesses! Me voilà obligé d'entrer chez je ne sais qui, et je trouve là deux autre femmes, qui sont au moins des blanchisseuses ou des ravaudeuses; elles sont assises autour d'un poêle, mais elles se lèvent à mon aspect, tandis que la voisine me présente une chaise.

« Donnez-vous la peine de vous asseoir, mon» sieur. — Madame, c'est inutile, je veux dire un » mot à Ninie, et... — Monsieur, il ne vous en » coûtera pas plus de vous asseoir!.. »

Dans ce moment, Ninie sort d'une pièce voisine à demi-habillée, en me disant : « Me voilà, » mon bon ami, je serai bientôt prête; c'est que » je mets ma robe neuve, et je ne pouvais pas » m'habiller toute seule. . elle est lacée par-der» rière; mais madame Ballû a la complaisance » de m'aider. »

Il faut se résigner, je m'assieds pendant que madame Ballù achève d'habiller Ninie; mais je

fais une moue horrible. On se sent si mal à son aise quand on n'est pas à sa place !

Les deux commères, qui s'étaient levées à mon arrivée, se rasseyent et reprennent leur conversation :

« C'est comme j'avais l'honneur de vous le » dire, madame Mattoux, ma fille est là comme » dans du coton !.. Une place superbe !.. pres- » que rien à faire, que des enfants à promener, » à nettoyer, à bercer. Quand ils sont couchés, » Rose va se joindre à la société de l'anticham- » bre ; elle m'a dit que ces messieurs et ces da- » mes étaient avec elle d'une grande *émabilité* ! » sa maîtresse est un peu vive, c'est vrai, sou- » vent elle l'appelle trois fois en une seconde ; » mais elle n'est pas *foncièrement* méchante, et » elle a déjà donné à ma fille deux de ses robes.

» — Ah ! ça me fait bien de la satisfaction » pour vous, madame Lebœuf, d'autant que je » ressens par moi-même comme quoi z'on est » glorieux d'avoir des enfants dans une passe » aussi belle !... et d'autant que Rose peut de- » venir z'un jour femme de chambre, si elle se » conduit toujours bien.

» — Oui, madame Mattoux, c'est ce que sa » maîtresse a eu la complaisance de lui dire » dans la perspective... Et, comme vous dites, » c'est bien agréable pour une mère... V'là mes

»trois enfants placés, et tous les trois dans de
»bonnes maisons; c'est le fruit d'une bonne
»exemple, je m'en flatte!.. Bonne d'enfants à
»seize ans, c'est joli ça!»

Madame Mattoux me regarde en disant cela, et semble m'adresser la parole. Je me retourne avec humeur, et porte mes regards sur de petites images encadrées qui ornent la chambre.

Ces dames voyant que je ne prends point part à leur conversation, madame Lebœuf reprend bientôt la parole:

« — Moi, j'ai t'*eu* aussi assez de bonheur dans
» mes garçons. Nicolas mort bien z'au cuir, son
» maître en est bien satisfait. C'est de lui les sou-
» liers de madame Ballû; est-ce qu'il n'a pas
» aussi inventé une nouvelle manière pour atta-
» cher les claques?—En vérité?—Oui, ma chère;
» oh! il a un esprit d'imagination étonnante.
» Quant à mon aîné, c'est z'un être qui nous
» donne bien du contentement, d'autant qu'il
» est toujours gendarme. L'autre jour il était de
» poste à la queue du spectacle de l'Ambigu-
» Comique, il nous a protégés pour la foule!
» Nous avons vu *Calien*, que ça nous a fait bien
» plaisir, d'autant que c'est historique. D'abord
» j'étais t'un peu effarouchée de voir toute une
» famille sans chemise; mais un monsieur, qui
» était z'a côté de nous, a dit que les costumes

» étaient bien imités de dans ce temps-là. —
» Ah! pardi! *Calien*, qui est-ce qui ne connaît
» pas ça?... C'est dans la *Mytrologie* des dieux.
» Mais approchez-vous donc du poêle, monsieur,
» il y a place pour tout le monde.

» — Merci, madame, je n'ai pas froid, » dis-je en me levant avec humeur, et je me mets à marcher à grands pas dans la chambre. En effet, je n'ai pas froid, le sang me monte à la tête; je boue d'impatience!... Enfin Ninie reparaît en s'écriant : « Me voilà, mon ami. »

Je ne lui laisse pas le temps d'achever; je lui prends le bras, je l'entraîne et la fais sortir brusquement de chez la voisine. Ces dames me trouveront sans doute fort malhonnête, peu m'importe, je n'y tenais plus. Il faut encore que Ninie remonte chez elle mettre son chapeau, son châle. Elle s'aperçoit alors de mon humeur et me dit :

« Qu'avez-vous donc, mon ami? vous avez
» l'air en colère... Ce n'est pas ma faute si ma
» robe a été si longue à lacer. — Il fallait au
» moins rester chez vous. Croyez-vous que cela
» m'amuse d'entrer chez votre voisine... de me
» trouver avec... je ne sais qui... Mesdames Mat-
» toux et Lebœuf peuvent être fort honnêtes, je
» n'en doute pas; mais il ne me convient nulle-
» ment d'en faire ma société. — Mon Dieu, mon

» ami... je suis bien fâchée.., une autre fois je » tâcherai de m'habiller toute seule. »

Mais l'heure s'avance, dépêchons-nous de partir, ou nous serons mal placés. Je fais descendre Ninie, nous montons en cabriolet, et nous partons pour le spectacle.

A peine suis-je assis dans la voiture, près de ma petite blonde dont j'examine la toilette, qu'une odeur très-forte me fait reculer la tête. Cela sent l'ail d'une manière épouvantable. « Ah! mon Dieu! est-ce le cocher, est-ce Ni- » nie?.. » Je me rapproche du cocher.,. cela n'est pas plus sensible ; je me penche vers Ninie... elle me parle... ah! c'est à faire tomber les mouches au vol.

« Qu'avez-vous donc, mon ami? — Ninie, » qu'est-ce que vous avez mangé aujourd'hui? » —Ce que j'ai mangé?.. mais... des haricots, » et puis de la salade... — De la salade avec de » l'ail dedans?—Ah! oui, c'était de la chicorée, » on met dedans un petit morceau de pain frotté » d'ail, vous savez bien, on appelle cela un cha- » pon .. et j'ai mangé le chapon, parce que » j'aime bien cela.—Ah! malheureuse! mais » vous empoisonnez!—Comment, j'empoisonne? » —Oui, vous sentez l'ail d'une force horrible. » — Est-ce que vous n'aimez pas ce goût-là?.. » Mon Dieu! j'aurais dû m'en douter, Adolphe

» ne l'aimait pas non plus! — Manger de l'ail » lorsque vous savez que le soir je vous mène à » l'Opéra... Mais cela n'a pas le sens commun... » Vraiment vous ne faites que des bêtises!.. — » Mon Dieu!.. je suis bien fâchée... si j'avais » su... je n'y ai pas pensé... Quoique ça... pour » un pauvre petit chapon, me gronder ainsi... » vous êtes bien méchant aujourd'hui. »

Je m'aperçois qu'elle va pleurer, déjà sa bouche se contracte, ses yeux se gonflent; je la console, je lui presse la main, mais je cherche toujours dans ma tête comment je pourrai détruire cette odeur, qui va empester tous nos voisins à l'Opéra!.. Ah!.. bon... je crois que j'ai trouvé un moyen : « Cocher, arrêtez-nous » devant le premier confiseur que vous apercevrez. — Oui, mon bourgeois. »

Nous ne tardons pas à trouver un confiseur. Je descends et je me fais donner des pastilles de menthe; j'en prends à la rose, à l'ambre, j'en emplis mes poches, puis je remonte dans le cabriolet, et je dis à Ninie : « Tiens, mets cela » dans ta bouche; aies-en toujours, j'espère » que cette odeur-là l'emportera sur la pre- » mière... Mais quand nous serons au specta- » cle, ne parle pas trop. — Non, mon ami. »

Nous arrivons à l'Opéra. Il y a déjà beaucoup de monde à l'amphithéâtre, cependant

j'aperçois encore des places. Je conduis Ninie en lui tenant la main, car la vue du monde et des toilettes l'intimide. J'ai eu soin de lui emplir la bouche de pastilles, ce qui lui fait faire une petite grimace fort drôle. Enfin nous sommes placés ; je m'assieds à la gauche de Ninie, je voudrais bien être assis à sa droite, pour que personne ne l'approchât que moi, mais comme cela ne se peut pas, je lui recommande de rester tranquille, de ne pas se remuer, surtout de ne pas tourner la tête du côté de ses voisins, et elle me répond en croquant ses pastilles : « Oui, mon ami. »

Il y a encore deux places vacantes sur la banquette devant nous, je voudrais bien qu'on ne les prît pas, nous resterions plus isolés, et cette maudite odeur d'ail, qui perce toujours malgré les pastilles, ne frapperait pas de si près ; mais il ne faut pas espérer que personne ne viendra là, lorsqu'il n'y a plus de place ailleurs... et déjà j'apercois deux dames qui se dirigent de ce côté.

Ne me trompé-je point!.. Ces dames qui viennent pour se placer devant nous... je reconnais la première. Oui, c'est elle... c'est bien elle... Cette jolie dame que j'ai vue à la Gaîté, que je voulais suivre, que Dubois m'a fait perdre, c'est la dame à la capote pensée!.. Ah!

je ne saurais la méconnaître... Voilà bien ses traits charmants, sa tournure élégante... et le même chapeau que ce soir-là! Quoi! je la retrouve! le hasard me replace auprès d'elle, et je ne suis pas seul, et je ne pourrai encore satisfaire ma curiosité!.. Ah! pauvre Ninie! si tu savais combien je me repens en ce moment de t'avoir près de moi!..

La jolie femme qui est avec une dame âgée, d'un extérieur distingué, s'est placée précisément devant moi. Je ne crois pas qu'elle m'ait encore aperçu; d'ailleurs il n'est pas dit qu'elle me reconnaîtra; quoiqu'il n'y ait que quinze jours d'écoulés depuis qu'elle s'est offerte à ma vue, il n'est pas probable qu'elle ait gardé mon souvenir. Cependant elle m'avait examiné longtemps et avec attention, je m'en souviens aussi.

Ninie, qui ne fait que manger des pastilles, sans oser regarder à droite ni à gauche, parce que je lui ai défendu de tourner la tête, me dit enfin : « Mon ami, ça va-t-il bientôt commencer?

» — Oui, dans un instant, » lui dis-je. Je ne sais si cette dame a reconnu ma voix, mais elle a légèrement tourné la tête... Elle me regarde; et je vois à l'expression de ses yeux qu'elle me econnaît. J'en éprouve un secret plaisir... Je ne lui suis donc pas tout-à-fait étranger... A

quoi cela m'avancera-t-il? je n'en sais rien; mais enfin cela me fait plaisir.

Je m'aperçois que cette dame tourne encore la tête, c'est alors du côté de Ninie. Elle veut donc voir aussi la personne qui est avec moi. Mon Dieu! pourpeu qu'elle examine longtemps ma compagne, elle saura bientôt avec quel genre de femme je suis. Mais pourquoi donc regarde-t-elle Ninie si longtemps, est-ce qu'elle connaît cette petite fille? Ah! c'est fini, c'est bien heureux!

Il est apparemment écrit que, toutes les fois que je rencontrerai cette dame, je serai placé de manière à ne voir que le derrière de son chapeau. Aujourd'hui cependant j'aime autant qu'elle ne puisse me voir, car, auprès de Ninie, je dois avoir l'air bien contrarié. Mais nous sommes si près d'elle, que si nous causons elle entendra nécessairement tout ce que nous dirons, je ne causerai point, parce que je ne me soucie pas qu'elle entende parler Ninie.

Il y a cinq minutes seulement que nous sommes entrés, et déjà les personnes placées derrière Ninie s'écrient: « Mon Dieu! qu'est-ce » que cela sent donc ici? c'est inconcevable, » cela porte à la tête, à la gorge!...

» — C'est vrai, » dit le monsieur assis près de ma petite blonde. « C'est comme un mélange

» d'ail et de menthe. C'est une odeur ignoble! »

Je deviens rouge jusqu'aux yeux; Ninie me regarde et n'ose plus tourner la bouche, parce qu'on verrait que c'est elle qui croque les pastilles. Pauvre petite, je ne crois pas qu'elle s'amuse beaucoup à l'Opéra.

Heureusement on commence, et cela distrait l'attention. Ninie est tout yeux, tout oreilles; elle ne me dit rien, c'est tout ce que je demande. Moi je ne m'occupe pas du spectacle, je réfléchis et je soupire.

Cependant Ninie n'est point toujours maîtresse de maîtriser sa surprise, il lui échappe quelques exclamations, comme: « C'est fièrement beau! Ah! comme elle est mise, celle-là. Mais pourquoi donc qu'ils chantent toujours et qu'ils ne parlent jamais? Je n'entends pas un seul mot, mon ami. »

Je tâche de faire taire Ninie, car cette dame a encore tourné doucement la tête de son côté, et j'ai aperçu sur ses lèvres un léger sourire dont l'expression me fait mal. Ah! je voudrais déjà que le spectacle fût fini.

La première pièce est terminée, il n'y a plus que le ballet. Dans l'entr'acte, tout le monde se lève autour de nous, j'en fais autant, mais je fais rester Ninie assise. Le monsieur qui est à côté d'elle sort, en disant qu'il ne peut plus te-

nir à l'odeur d'ail qui se fait sentir. Tout le monde rit autour de nous, moi seul je n'ai pas envie de rire. Les dames tirent leurs flacons, les hommes prennent du tabac, Ninie ne bouge pas, je suis au supplice

Cette dame s'est levée aussi, elle est tournée maintenant de notre côté. Je m'aperçois qu'elle nous examine, et que ses yeux vont alternativement de Ninie sur moi. Je feins de ne point m'en apercevoir et de regarder dans la salle. Tout-à-coup Ninie, qui s'ennuie, je crois, beaucoup du silence que je garde avec elle, me présente une de ses mains en me disant : « Vois-tu » comme je les ai blanches aujourd'hui? c'est » que j'ai savonné ce matin. »

C'est pour le coup que je voudrais me cacher sous la banquette. Je n'en puis plus, j'étouffe, et j'entends dire derrière moi : « D'après cela, il » n'est pas étonnant qu'on sente l'ail. »

Je me rassieds sans oser lever les yeux. Sans doute ma figure aura exprimé ce que j'éprouvais, car Ninie me dit : « Qu'avez-vous donc, » mon ami? est-ce que vous êtes incommodé? » — Je n'ai rien. — Vous avez rougi, pâli. — Je » n'ai rien, vous dis-je. — Mais je vois bien que... » — Taisez-vous. »

Ninie fait la moue et n'ouvre plus la bouche. Comme cette dame doit se moquer de

moi, comme elle doit rire à mes dépens. Je veux m'en assurer et je la regarde. Mais non, je ne vois point dans ses yeux cette expression moqueuse qui anime ceux de nos voisins; en ce moment elle semble plutôt prendre pitié de ma situation. Ah! que je lui sais gré de ce faible intérêt.

Dieu soit loué! on donne le signal, on va commencer le ballet. Chacun reprend sa place, chacun s'occupe de la danse, de la pantomime et ne songe plus à nous. Ninie regarde aussi et ne dit plus mot; moi je me dis : « Cela finira » bientôt. »

C'est fini, grâce au ciel. Tout le monde se lève, Ninie va en faire autant, je la fais rester à sa place. Chacun sort. Cette dame s'éloigne avec la personne qui l'accompagne, mais avant de partir elle a encore jeté un regard sur nous. Ah! cette fois je n'ai nulle envie de la suivre.

Enfin tout le monde est bien parti, la salle est vide, on descend le lustre, et Ninie, qui est toujours assise et n'ose pas remuer, me dit à demi-voix : « Est-ce que nous coucherons ici, » mon ami? — Non, nous pouvons sortir main- » tenant. »

En effet, nous ne rencontrons plus que les ouvreuses et les gendarmes. Ah! je me souviendrai de cette soirée à l'Opéra.

CHAPITRE VII.

RÉFLEXIONS, CONFIDENCE, RUPTURE.

—

Ma partie d'Opéra avec Ninie m'a fait faire d'assez sérieuses réflexions. Je me dis d'abord qu'un homme qui a de l'éducation, du savoir-vivre, qui tient un certain rang dans le monde, ne devrait jamais s'exposer à rougir du choix de ses connaissances. Cependant je veux bien admettre que l'amour ou ses caprices qui lui ressemblent, fassent faire des folies ; dans ce cas, on n'est jamais gauche et embarrassé, car, lorsqu'on est amoureux, l'objet de nos feux nous semble valoir tous les autres ; et certainement,

si j'avais été bien amoureux de Ninie, je me serais fort peu inquiété qu'elle sentît l'ail ou qu'elle parlât trop haut. Mais quand nous n'avons pas pour excuse ce sentiment impérieux, qui a fait faire tant de sottises au genre humain, je sens qu'on n'est pas excusable de se lier avec des personnes dont le ton, l'éducation, les manières, n'ont aucun rapport avec les nôtres ; c'est cependant ce que nous faisons souvent, et ce dont nous nous repentons après.

Le résultat de ces réflexions n'est pas favorable à ma petite frangère. Je vais chez elle plus rarement, j'aurais bien envie de n'y plus aller du tout. Mais avec toutes les femmes il y a de ces égards auxquels on ne doit jamais manquer. Je pense que la petite ouvrière y a autant de droits que la grande dame ; car les larmes sont aussi amères dans la mansarde que dans un boudoir ; souvent même elles y sont plus sincères.

Ah ! si j'avais pu me lier avec cette jolie femme. La capote pensée me revient toujours à l'esprit. Que de grâces, de charmes, quelle tournure séduisante ! Certainement c'est une femme comme il faut, je le gagerais. La vieille dame qui l'accompagnait à l'Opéra avait un air fort respectable. Si je l'ai vue seule à la Gaité,

c'est qu'on l'attendait à la porte, j'en suis certain. Sans ce maudit Dubois, j'en saurais davantage. Le hasard qui m'a placé deux fois près d'elle ne me procurera peut-être plus ce bonheur!...

Je suis tiré de mes réflexions par l'arrivée de Jenneville; la joie brille dans ses yeux; tout, dans sa personne, annonce l'homme qui vient d'obtenir un triomphe flatteur. Les succès se lisent sur la physionomie d'un séducteur comme sur celle d'un poète.

« Eh! mon cher Deligny... je suis enchanté » de vous rencontrer, » me dit Jenneville en courant à moi. « Il me semble qu'il y a un siè» cle que je ne vous ai vu. Cinq jours au moins, et » depuis ce temps si vous saviez combien je » suis heureux!...

» — Je vois que vous avez l'air fort satisfait. » Que vous est-il donc arrivé? — Mon ami, j'ai » triomphé, j'ai vaincu, elle est à moi... cette » Herminie, cette femme adorable. — Ah! la » veuve d'un général. — Oui, la femme la plus » belle, la plus spirituelle que vous ayez jamais » vue. Eh bien! j'ai vaincu sa résistance... ses » craintes, ses refus: enfin je suis le plus heu» reux des hommes. »

Je ne sais pourquoi la confidence que vient de me faire Jenneville ne me paraît pas propor-

tionnée au ravissement qu'il laisse éclater, et je ne puis m'empêcher de sourire en lui répondant : « Mais, mon cher Jenneville, il me » semble que vous deviez vous attendre à ce qui » est arrivé. N'êtes-vous pas habitué à de tels » triomphes?

» — De tels triomphes! Oh! mon ami, on » voit bien que vous ne connaissez pas madame » de Rémonde, c'est le nom d'Herminie ; vous » pensez que c'est une femme comme mille au- » tres, à laquelle on fait la cour, et qui ne ré- » siste que pour mieux nous captiver ; il n'en est » pas ainsi : Herminie est une femme à part ; » une femme dont le cœur est brûlant, mais qui » sait surmonter les faiblesses de son sexe et » commander à ses sentiments. Pour triompher » d'elle, il fallait lui inspirer un amour bien » violent, un amour qui pût l'emporter sur la » fierté de son caractère. J'avais beaucoup de » rivaux, et, quand vous verrez Herminie, vous » conviendrez que j'avais raison de trembler » qu'on m'enlevât un tel trésor. — Mon cher » Jenneville, je vois que vous êtes bien amou- » reux. — Oui, je l'avoue. J'ai connu beaucoup » de belles, mais aucune ne m'avait encore ins- » piré une passion aussi vive, aussi sincère. Or- » dinairement, avec mes désirs satisfaits, je » voyais s'éteindre mon ardeur ; cette fois, c'est

» tout le contraire. Plus je vois Herminie, plus
» j'en suis épris. D'honneur, cette femme-là
» ferait de moi tout ce qu'elle voudrait. Mais
» vous la verrez, Deligny, je veux que vous la
» voyiez.

» — Vous ne me faites donc plus l'honneur
» de me craindre, ou vous avez plus de con-
» fiance en mon amitié ?—C'est ce dernier mo-
» tif, mon ami ; d'ailleurs, je croirais outrager
» Herminie en la mettant au rang de ces fem-
» mes qui ne peuvent voir un joli garçon sans
» en devenir amoureuses. J'ai eu trop de peine
» à vaincre sa résistance, pour ne pas penser
» qu'elle me sera fidèle. »

Je pourrais répondre à Jenneville que, pour avoir été longtemps avant de plaire à une femme, il ne s'ensuit pas de là qu'on lui plaira longtemps; mais je me tais, car il y a de ces choses qu'on ne doit pas dire, même à ses amis.

« Madame de Rémonde reçoit demain, » reprend Jenneville, « je veux vous présenter à
» elle, nous dînerons ensemble. Je viendrai
» vous prendre ; puis, le soir, je vous conduirai
» chez mon Herminie. Voilà qui est convenu,
» adieu. Je cours chez mon bijoutier, je lui fais
» faire une bague dans laquelle elle mettra de
» mes cheveux ; elle m'a aussi promis des

» siens: Mon ami, c'est charmant de s'adorer,
» je n'avais jamais éprouvé cela. »

Jenneville s'éloigne en chantant; il a l'air bien amoureux, mais il ne se souvient pas qu'il l'a été cent fois comme cela, et que cela devait toujours durer éternellement. Cependant, je vois qu'il est agréable de se voir préféré par une femme aimable, jolie, spirituelle, dont la conquête nous fait honneur, et avec laquelle on ne craint pas de se placer à l'amphithéâtre de l'Opéra, ou ailleurs.

En ce moment, on m'apporte une lettre; je ne reconnais pas l'écriture, et l'adresse est à peine lisible. Ouvrons, ah! mon Dieu, quel caractère, et quelle orthographe. Comment déchiffrer cela! heureusement il n'y en a pas long.

« Monsieu, sai indigne de ne plus venire; si
» vous ne mémé plus, i faut me le dir, je vous
» aten ojourd'hui pour sa voir à quoi m'en te-
» nire. »

» Ninie. »

Voilà un billet qui ne sent ni sa Sévigné, ni son Héloïse; Ninie n'est pas romantique dans son style, ni classique dans son orthographe; elle parle encore mieux qu'elle n'écrit. Au fait,

j'ai des torts envers cette petite, depuis sept jours je ne suis point allé la voir, j'aurais dû lui dire franchement que je ne voulais plus être son amant, et que je la laissais libre de son choix; nous nous serions quittés bons amis, car je ne crois pas que Ninie ait jamais été fort amoureuse de moi. Cependant ce billet m'étonne de sa part, elle est d'un caractère trop tranquille pour écrire une telle épître sans y avoir été poussée; elle aura revu Charlotte. Mais il faut en finir, allons rue Aubry-le-Boucher.

J'arrive chez ma petite frangère; au moment de frapper à sa porte, j'entends parler avec feu, je reconnais la voix de Charlotte; comme la pièce est petite, il est difficile de ne pas entendre.

« Tu n'es qu'une bête, Ninie, tu ne sais pas » te conduire avec les hommes. Voilà ton Paul » qui te fait des traits, et au lieure de te revan- » ger tu restes dans ta chambre à travailler : » c'est comme ça qu'on gâte les hommes... tu » vois bien que malgré la lettre que je t'ai fait » lui écrire, il ne vient pas, il s'amuse avec » quelque femme pendant que tu pleurniches. » Tu n'as pas pour deux liards de fierté dans le » cœur! »

Ninie gardait le silence; je frappe, on m'ou-

vre. Mademoiselle Charlotte prend un air doucereux, Ninie est embarrassée et chiffonne ses franges sans me regarder. Je lui avais défendu de revoir Charlotte, et elle est fâchée que je l'aie trouvée chez elle. Mais quand on ne s'occupe plus des gens, n'est-ce pas les laisser maîtres de ne point tenir compte de nos avis?

Je prends une chaise et je m'assieds; j'attends pour m'expliquer avec Ninie que mademoiselle Charlotte soit partie.

Ninie dit enfin en hésitant : « Charlotte est » venue... pour me tenir un peu compagnie.... » car à présent que je suis presque toujours » seule... je m'ennuie.

» — Oui, » dit Charlotte, « je tâchais de la » consoler, et certainement, quoiqu'on ait l'air » de mal penser de moi, je ne lui donne pas de » mauvais conseils, n'est-ce pas, Ninie, je ne » t'ai jamais induite à mal faire? »

Ninie ne répondait rien. « Mon Dieu, made- » moiselle, » dis-je à Charlotte, « Ninie peut re- » cevoir qui bon lui semble, et je ne vois pas » pourquoi vous prenez la peine de justifier vos » intentions. — Ah! c'est que je sais très-bien » que vous aviez défendu à Ninie de me revoir. » Il me semble cependant que ma connaissance » ne pouvait pas la compromettre. — Je ne lui » ai rien défendu. — Pardonnez-moi, vous le

» lui avez défendu, elle me l'a dit devant ma-
» dame Mattoux à qui je me plaignais de ce
» qu'elle ne venait plus me voir, je vous le fe-
» rai dire par la voisine et madame Lebœuf,
» et... — Pour Dieu! mademoiselle Charlotte,
» ne me mêlez point dans vos cancans dans vos
» propos, — Je ne fais point de cancans, mon-
» sieur, voulez-vous que j'appelle madame Mat-
» toux? — Non, mademoiselle, n'appelez per-
» sonne. Au reste, j'ai pu dire à Ninie ce qui
» m'a plu ; que cela vous déplaise ou non, cela
» m'est fort indifférent. Ce n'est pas pour cau-
» ser avec vous que je suis venu ici. »

Charlotte ne répond rien. Elle se mord les lèvres, moi j'ai une secrète envie de rire de la mine qu'elle fait, mais je me contiens, parce que je ne veux pas la mettre en fureur. Ninie ne souffle pas mot, elle a peur de moi et de Charlotte.

Au bout d'un moment, Charlotte me dit :
« Monsieur y a-t-il longtemps que vous n'avez
» vu votre ami, M. Dubois. — Oui, mademoi-
» selle, il y a plusieurs jours. — Quand vous le
» verrez, je vous prie de lui dire que je le re-
» garde comme un polisson ; on ne se conduit
» pas avec une femme de la manière dont il a
» fait à mon égard, je ne sais pas en vérité pour
» qui il me prend, me faire *droguer* trois soirs

» de suite devant la fontaine des Innocents, ça
» passe la permission. Il devait me mener pren-
» dre du *bischoff*; au *lieure* de cela j'ai pris un
» coup d'air, que j'en ai encore le torticolis; ce
» n'est pas que je me fiche bien de lui, certai-
» nement! Il n'est déjà pas si beau!... mais je
» tiens aux procédés. *D'ailleurse*, s'il ne veut
» plus me voir, je vous prie de lui dire de me
» renvoyer ma brosse à dents qu'il m'a empor-
» tée. S'il avait été honnête, je ne la lui aurais
» pas redemandée; mais avec un homme si
» peu délicat, on ne doit pas faire la généreuse,
» et je ne vois pas pourquoi je lui ferais cadeau
» d'une brosse à dents. — Je lui dirai cela,
» quand je le verrai, mademoiselle. — Je vous
» serai obligé, monsieur, adieu, Ninie, amuse-
» toi bien, et ne sois plus si bête. »

Charlotte est partie, je me rapproche de Ninie, qui a pris un air piqué, et je lui dis gaîment:
« Ma chère amie, je conviens que j'ai eu des
» torts envers vous. — Ah ben! puisque vous
» en convenez, c'est fini, je ne vous en veux
» plus, c'est Charlotte qui m'a engagée à vous
» écrire, je ne l'aurais pas osé de moi-même. —
» Je m'en doute bien, mais écoutez-moi. Je ne
» reviens pas auprès de vous pour vous jurer
» que je vous aime encore, ce serait vous trom-
» per. — Comment, monsieur, vous ne m'ai-

» mez plus, et vous me le dites comme ça? — Il
» me semble que, pour dire la vérité, il est inu-
» tile de prendre des détours. — Par exemple!
» c'est bien honnête de dire aux gens qu'on ne
» les aime plus. — Pensez-vous qu'il vaille mieux
» le leur faire croire quand cela n'est pas. Te-
» nez, Ninie, j'ai pour vous beaucoup d'amitié,
» parce que vraiment vous êtes une bonne fille,
» vous avez des qualités, vous êtes douce, peu
» coquette, laborieuse... — Eh bien! monsieur,
» puisque vous convenez que je suis tout cela,
» pourquoi donc que vous ne m'aimez pas? —
» Je vous dis que j'ai beaucoup d'amitié pour
» vous; mais, gentille comme vous l'êtes, vous
» méritez de trouver quelqu'un qui vous aime
» entièrement et qui vous rende heureuse. —
» J'étais heureuse avec vous quand vous étiez
» aimable et que vous me meniez promener.....
» je ne vous parlais plus d'Adolphe, je ne voyais
» plus Charlotte... je faisais tout ce que vous
» vouliez enfin. — Vous voyez bien que je suis
» un ingrat, puisque tout cela ne suffit pas pour
» me fixer. Tenez, Ninie, soyons toujours bons
» amis, mais ne soyons plus amants. — Voilà
» la première fois qu'on me propose une pareille
» chose. — Jeune et jolie vous trouverez mille
» amants plus aimables, vous m'aurez bientôt
» oublié!... — Vous vroyez que tout le monde

» est volage comme vous!... Charlotte a bien » raison de dire que tous les hommes ensemble » ne valent pas une pomme d'api! elle les con- » naît mieux que moi. Si je l'avais écoutée je » vous aurais quitté la première. — Ninie, je » vous le répète Charlotte donne de fort mauvais » conseils. Si vous l'aviez écoutée, vous m'auriez » déjà été infidèle, qu'en serait-il résulté? que » je vous aurais méprisée..... tandis que je me » souviendrai toujours de vous avec plaisir, et » que, pour gage de notre amitié future, je » vous prie d'accepter ce léger présent. »

En disant cela, je tire de ma poche un ruban noir auquel est pendue une petite montre d'or. Je passe le ruban autour du cou de Ninie, qui voudrait conserver son air fâché, mais sourit à demi tout en disant : « Est-ce qu'on » fait des cadeaux aux gens pour qui l'on n'a plus » d'amour? — Pourquoi pas, Ninie? »

Je l'embrasse tendrement après avoir attaché le ruban, et elle reprend : « Est-ce qu'on » embrasse les gens pour qui on n'a plus d'a- » mour. — Cela n'empêche pas d'y trouver du » plaisir. »

Ninie me laisse l'embrasser encore, tout en marmottant de temps à autre : « Est-ce qu'on » fait de ces choses-là aux gens pour qui on n'a » plus d'amour? »

Enfin, j'ai fait comprendre à Ninie que nous pouvions rester très-bons amis ; elle me fait promettre que j'irai encore la voir quelquefois, et nous nous quittons tous deux fort contents l'un de l'autre. Une telle rupture n'est-elle pas préférable aux reproches, aux pleurs, aux injures que souvent on s'adresse en pareil cas? ne devrait-on pas toujours conserver l'amitié pour ceux à qui l'on a dû des instants de bonheur? mais dans le monde, c'est à qui ne conviendra pas de ses fautes; souvent on se garde avec ennui parce qu'on se croit fidèles, et pourtant il ne s'agirait que de s'entendre!

CHAPITRE VIII.

MADAME DE RÉMONDE ET SA SOCIÉTÉ.

—

C'est donc ce soir que je vais chez cette dame si vantée par Jenneville ! mais il est amoureux d'elle, et je trouverai sans doute beaucoup d'exagération dans le portrait qu'il m'a fait de son Herminie ; il faut se défier des éloges d'un amant, il en est de cela comme des concerts d'amateurs, du petit vin du crû, de la fortune du pot, et des pièces reçues à l'unanimité.

J'ai rendez-vous avec Jenneville au Palais-Royal, devant la Rotonde. Au moment où je vais sortir, je vois arriver Jolivet, je ne l'avais

pas revu depuis le jour où nous avons dîné chez Champeau.

« Bonjour, mon ami ; il me paraît que tu » sors ? — Oui, j'allais au Palais-Royal, où je » dois retrouver Jenneville... — Est-ce que vous » dînez ensemble ? — Probablement. — Ah !... » ma foi, je ne sais trop ou je dînerai aujour- » d'hui, moi... J'avais presque l'intention de » dîner avec toi. — Tu vois que cela ne se peut » pas... Viens-tu de mon côté ? — Oui, je vais » te conduire jusque là. »

Je ne me gêne pas avec Jolivet, je descends avec lui. Je vois sur sa figure qu'il est contrarié : il calcule qu'aujourd'hui il faudra qu'il se paie à dîner.

« A propos, me dit-il en marchant à côté de » moi, y a-t-il longtemps que tu as vu Dubois ? » — Mais oui, et cela m'étonne. Je passerai » chez lui savoir s'il est malade. — Oh ! il n'est » pas malade, car j'ai été chez lui plusieurs fois, » et on m'a toujours dit qu'il était sorti. Sais-tu » son aventure du Colysée ? — Du Colysée ?... » Non, je ne sais rien ; qu'est-ce que c'est ? — » — Il y a eu dimanche quinze jours, je ren- » contre Dubois le soir sur les boulevards. Il me » dit : « Je vais faire un tour au Colysée, viens- » y avec moi. » Je ne m'en souciais guère. Je ne » suis pas grand amateur de ces bals-là ; enfin

» je me laisse entraîner. Arrivé dans le bal, Du-» bois commence à rire, à causer avec les de-» moiselles de là... Il les connaissait presque » toutes. Il danse, il valse, il fait le diable... On » l'entendait par-dessus tout le monde, il parle » plus fort que la grosse caisse. Bientôt il me » dit : « Prenons du punch. » Je ne m'en sou-» ciais pas, mais il veut absolument m'en payer ; » alors je cède. Nous nous plaçons à une table ; » à peine avions-nous bu un verre de punch » qu'on donne le signal de la contredanse ; Du-» bois se lève et me quitte en me disant : Je » vais danser, je te retrouverai là. » Il court à » une grosse dondon qui était près de nous et » l'engage, elle lui dit : Monsieur, c'est que je » suis déjà invitée. — Vous voyez bien qu'on ne » vient pas vous chercher, lui dit Dubois, et la » contredanse commence ; on vous a oubliée, et » ce serait un meurtre si vous ne dansiez pas. » Venez, mademoiselle, d'ailleurs je vous ré-» ponds de tout ; si celui qui vous avez invitée » se fâche, il trouvera à qui parler. La grosse » dondon, qui craignait de ne pas danser, se » laisse aller et suit Dubois. Moi, de ma table, » je les voyais danser, tout en entretenant la » flamme de notre punch. Mais, au moment du » *balancez*, voilà un monsieur à moustaches et » décoré, qui va se placer devant Dubois, en lui

» disant : Monsieur, j'avais invité mademoiselle, » vous ne pouvez pas danser avec elle. Dubois » continue de balancer en s'écriant : Vous voyez » bien que si. — Mademoiselle, vous danserez » avec moi, s'écrie le militaire. Mais Dubois en- » traîne la grosse dondon et lui fait faire la » queue du chat, en lui disant : Trémoussez- » vous, amusez-vous, belle. Le militaire, qui » ne veut pas absolument que la belle se tré- » mousse avec un autre, court après elle, et » veut lui prendre le bras ; Dubois, qui danse » toujours, marche sur les pieds du militaire. » Aussitôt celui-ci lève la main pour lui donner » un soufflet, mais Dubois s'esquive, et c'est la » grosse dondon qui reçoit le soufflet. Cet évé- » nement met tout le monde en l'air. La danse » cesse, on entoure nos deux champions. La » grosse dondon pleure, Dubois crie, le mili- » taire jure qu'il lui donnnera un coup d'épée » en réparation du soufflet que la jeune fille a » reçu. L'adjudant arrive, il veut rétablir la » paix, mais déjà Dubois n'est plus là, et son » adversaire perce la foule et parvient à sortir » aussi. Nous pensons qu'ils sont allés se battre » ou se donner rendez-vous pour cela. Au bout » d'un quart-d'heure le militaire revient furieux, » il n'a pas retrouvé Dubois, il l'a attendu en » vain à la porte. On a fini par rire de cette

» aventure, excepté la grosse dondon, qui se » tâtait la joue en disant : Ce monsieur m'avait » cependant répondu de tout. Bref, le militaire » a juré de pourfendre Dubois quand il le ren» contrerait, et moi j'ai été obligé de payer le » demi-bol de punch ; mais il faudra que Du» bois me le rembourse, parce que c'est lui qui » m'avait invité. »

Ce que Jolivet vient de me conter ne m'étonne nullement, ce n'est pas la première aventure de ce genre qui arrive à Dubois. Nous voici dans le jardin du Palais-Royal, Jolivet tourne et retourne autour de moi en murmurant : « Est-ce un pique-nique que vous faites? » — Sans doute. — Ah! oui. Mais vous allez trop » grandement, messieurs, vous dépensez des » douze, des quinze francs par tête!... moi, je » donnerai volontiers un petit écu, si on veut » me tenir quitte pour cela. »

Je commence à me lasser de payer pour Jolivet, et, comme il voit que sa proposition ne me tente pas, il se décide enfin à me quitter en s'écriant :

« Parbleu, je suis dans le quartier de ma » tante... je n'y pensais pas! je vais aller lui » dire un petit bonjour. Il n'est pas cinq heures » et demie... j'arriverai à temps. Adieu, Deli-

» gny. Si tu vois Dubois, dis-lui donc qu'il me » doit cinquante sous de punch. »

Il s'éloigne en courant. Voilà bien les gens intéressés : ils ne se souviennent jamais de leurs dettes, mais ils n'oublient pas un sou qu'on leur doit.

Ah! j'aperçois Jenneville; mais il est avec un monsieur... c'est Blagnard. Cela me contrarie; j'aurais préféré n'être qu'avec Jenneville.

Ces messieurs viennent à moi les bras ouverts : « Mon cher ami, » me dit Jenneville, « vous allez m'en vouloir ; j'avais oublié qu'au- » jourd'hui Blagnard m'avait invité à dîner avec » lui; mais il répare ma faute en vous priant » de vouloir bien accepter son invitation, et » j'espère que vous ne le refuserez pas. »

Monsieur Blagnard m'adresse mille choses obligeantes pour m'assurer du plaisir que je lui ferai en acceptant. Il n'y a pas moyen de refuser. Cet homme-là aime terriblement à faire l'amphitryon. Est-ce vanité ? est-ce calcul?

C'est chez Beauvilliers que M. Blagnard nous traite. Un petit salon était retenu pour nous. Nous y sommes bientôt rejoints par deux messieurs fort élégants. On nous sert. Nous ne sommes que cinq, le dîner suffirait à quinze personnes. Quelle somptuosité! quelle profu-

sion ! quel raffinement dans le choix des mets ! et M. Blagnard nous demande pardon de nous traiter sans façon. Cela m'a l'air d'une mauvaise plaisanterie.

Pendant le dîner, on parle d'affaires et de plaisirs, du cours de la rente et de la pièce nouvelle, de la situation de l'Europe et du dernier calembourg d'*Odry*. M. Blagnard tranche sur tout avec une grande assurance ; ses raisonnements sont souvent erronés, mais il parle comme un homme qui est persuadé que lorsqu'on a ses poches pleines d'or on en sait plus que tous les autres. Il y a beaucoup de gens persuadés de cela.

Jenneville grille d'être près de son Herminie, moi, je ne m'amuse pas beaucoup en écoutant M. Blagnard ; nous nous hâtons de prendre le café, et nous quittons notre donneur de dîners pour aller chez madame de Rémonde.

C'est rue Lepelletier que demeure cette dame, dans une fort belle maison dont la cour est éclairée par le gaz. « — Mon ami, » dis-je à Jenneville en montant avec lui un escalier ciré comme mon salon, « dans une maison comme » celle-ci on ne vient jamais avant neuf heures, » il n'est que huit heures et demie. Je vais être » de trop, car nous allons trouver madame de » Rémonde seule.

» — Non, non, elle a toujours quelques per-
» sonnes à dîner les jours de soirée, ainsi elle
» ne sera pas seule... — Alors on est encore à
» table, je le gage. — Non, elle nous attend,
» elle aura fait presser le dîner. »

Nous entrons au second. Un domestique prend nos manteaux, nous demande nos noms, et nous ouvre la porte d'un beau salon, en annonçant : M. Jenneville, M. Deligny.

Nous entrons dans le salon, je ris en voyant qu'il n'y a encore personne, et que le domestique nous a annoncés aux chaises et aux fauteuils.

« Quoi! personne ici! » dit Jenneville, on
» n'est donc pas sorti de table? — Je vous l'a-
» vais dit, mon cher, vous savez bien qu'on ne
» dîne qu'à six heures et demie maintenant,
» incessamment on ne dînera plus du tout. —
» J'avais cependant promis à Herminie que je
» viendrais de bonne heure. — Moi, si je n'étais
» pas avec vous, je sortirais, et j'irais voir le bal-
» let de l'Opéra avant de revenir. »

Jenneville ne me répond pas; il se promène dans le salon, il a de l'humeur. Je devine ce qu'il pense : il trouve mauvais que madame de Rémonde s'amuse à table, lorsqu'elle doit le croire arrivé; mais la porte par où nous sommes entrés s'ouvre. Le domestique annonce : cette

fois au moins il ne parlera pas qu'aux meubles du salon.

« Madame de Saint-Julien, M. Mélino. »

Le monsieur et la dame entrent : je leur fais les honneurs. Je présente un fauteuil à la dame ; je salue le monsieur. Il est très-plaisant de faire les honneurs d'une maison où l'on va soi-même pour la première fois, et dont on ne connaît pas soi-même la maîtresse ; mais à Paris on voit des choses plus singulières encore.

La dame qui vient d'arriver est assez jolie, mais je crois que ses charmes doivent redouter le grand jour. Ce n'est pas pour elle que Voltaire a fait ce vers :

« L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin ! »

Que ce soit grâce à la toilette ou aux lumières, n'importe, il y a de l'éclat dans sa physionomie comme dans son costume. Je m'assieds près d'elle, et nous causons. J'aime beaucoup les dames avec lesquelles l'on peut tout de suite causer, et qui ne vous répondent pas d'un ton pincé, d'un air serré, par quelques monosyllabes, qu'elles semblent encore n'accorder que par faveur. Je voudrais savoir si ce petit homme, gros et court, qui est arrivé en même temps que madame de Saint-Julien, est avec elle. De-

puis qu'il est entré, M. Mélino n'a pas bougé d'un fauteuil où il s'est jeté, et dans lequel il se dandine avec beaucoup de complaiance en jouant avec le cachet de sa montre.

La porte du salon s'ouvre de nouveau : le domestique annonce ; des dames toutes parées, mais parmi lesquelles j'en vois peu de jeunes et de jolies ; des hommes de tout âge remplissent bientôt le salon, où il ne manque encore que la maîtresse de la maison. On ne semble pas s'occuper de son absence ; on se salue, on s'assied, on cause. Déjà deux jeunes gens se sont assis à une table où des cartes attendaient les joueurs. Je ne serais pas étonné que beaucoup de gens passassent ainsi la soirée, sans s'inquiéter des personnes chez lesquelles ils sont. N'ai-je pas vu souvent dans des cohues, que l'on appelle des réunions, des maîtresses de maison ne pas apercevoir la moitié des personnes qu'elles recevaient, puis dire ensuite à une de leurs amies : « Amenez-moi donc mon-»sieur un tel, on le dit fort aimable ; » et l'amie répondait : « — Je vous l'ai amené, ma chère, »il était chez vous à votre dernière soirée... — »Bah ! vraiment... je ne l'ai pas vu. — Eh bien ! »ramenez-le-moi, et tachez que je le voie. »

Enfin une autre porte, qui fait face à celle par laquelle nous sommes entrés, vient s'ou-

vrir pour une nouvelle société qui achève d'encombrer le salon. Une dame est à la tête de cette compagnie; à l'aisance avec laquelle elle salue chacun, aux amitiés qu'elle prodigue aux dames, aux sourires qu'elle accorde aux hommes je juge que c'est madame de Rémonde. Je ne me trompe pas, car déjà Jenneville s'approche, et tâche de se faire jour jusqu'à elle.

Cette dame est très-bien, sa taille est élégante et svelte, ses traits fort piquants; c'est une brune, et ses grands yeux noirs ont un éclat qui semble augmenter encore par l'habileté avec laquelle on les fait jouer; puis une bouche bien garnie, qui sourit tantôt avec tendresse, tantôt avec malice; un nez assez bien fait; oui, madame de Rémonde est jolie. Mais je n'en deviendrais pas amoureux, et il y a vingt minois chiffonnés qui me plairont plus que cette belle dame-là.

Jenneville est parvenu à l'aborder. Il lui parle à demi-voix. Il se plaint sans doute, il me semble qu'on l'écoute à peine... On éclate de rire... Ce n'est pas témoigner que l'on soit bien touchée de ses reproches... Il est fâché... Il s'éloigne... On le retient, on lui dit un mot en le regardant d'une certaine façon... Allons, le voilà calmé, le voilà enchanté!... Madame de Rémonde connaît son pouvoir sur cet homme là.

Dans son enchantement, Jenneville ne songe plus à moi. Je ne puis cependant me présenter tout seul, et je ne suis pas encore habitué à être dans un salon comme dans le foyer d'un théâtre; attendons que cette dame ait eu le temps de parler à toute sa société. Ah! Jenneville vient à moi; et nous saisissons un moment où son Herminie n'est pas trop entourée :

« Madame, je vous présente monsieur Deli-
» gny, mon meilleur ami, dont je vous ai parlé
» souvent.

» — Tous vos amis sont les miens, et mon-
» sieur me fera grand plaisir toutes les fois qu'il
» voudra bien venir chez moi. »

A ce compliment j'ai répondu par un profond salut en marmottant : « Madame... assu-
» rément... je suis charmé... »

Je crois que je n'ai pas fini ma phrase, mais en général on ne finit jamais ces sortes d'échanges de compliments, cela se termine par un salut, et la dame de la maison passe à d'autres personnes.

Maintenant que je suis de la société de madame de Rémonde, voyons comment est composée cette société. A en juger par l'extérieur, tous ces gens-là sont fort riches, ou font de brillantes affaires; j'étais tout-à-l'heure près d'un groupe d'hommes, je n'entendais comp-

ter que par millions!... Celui-ci venait d'acheter une terre magnifique, cet autre venait de former une entreprise qui rapportait cinquante pour cent aux actionnaires, ce troisième ne savait que faire de ses capitaux. Mais je ne sais pourquoi tous ces gens-là me font l'effet de mentir... Il y a dans le ton, dans les manières de ces messieurs, quelque chose qui sent les intrigants... Je puis me tromper sur quelques-uns, mais je gagerais pour la moitié.

On joue à l'écarté et à la bouillotte; j'aime peu ce dernier jeu, où, à moins de faire *Charlemagne*, ce qui ne fait jamais plaisir aux perdants, on ne peut quitter sa place qu'en y laissant son argent. Trois dames sur le retour se sont placées à la bouillotte, elles disent : *Je passe*, comme si elles n'avaient fait que cela toute leur vie. Monsieur Mélino, qui jouait avec ces dames, vient de perdre son *Va-tout*, on m'offre la place, j'accepte. La cave n'est que de cinq francs, et je me promets bien de n'en risquer qu'une. Au premier tour, une dame m'emprunte un jeton, au second une autre me doit une fiche. Je suis trop galant pour demander ce qu'on me doit... D'ailleurs une de ces dames, qui me prie souvent de mettre au jeu pour elle, n'a qu'une pièce d'or, et elle assure que cela lui ferait de la peine de changer. Bref.

je suis bientôt *décavé*, et je me lève sans que l'on m'ait rendu mes fiches et mes jetons.

« Vous ne vous recavez pas? » me dit d'un air fort aimable cette dame qui ne veut pas *changer*. Je la remercie. Je ne suis plus tenté de lui prêter mes fiches. Elle a au moins cinquante ans.

Je tourne autour d'une table d'écarté, il est difficile d'en approcher, il y a foule de parieurs de chaque côté. Le tapis est couvert d'or..... Oserais-je placer là des pièces de cinq francs?.. cependant, comme j'en aperçois quelques-unes, je me permets d'en jeter deux pour un jeune homme dont la figure semble annoncer une veine heureuse. Mais on ne laisse pas ce pauvre jeune homme profiter de ses inspirations, chaque parieur est sur son dos et lui crie d'un ton impératif : « Monsieur, jouez cela... — Non, » monsieur, jouez ceci... — Jouez donc cela, » monsieur. — Du milieu. — Non pas, à gau- » gauche. — Monsieur, je vous dis de jouer de » là. »

Etourdi par tous ces conseils, qui ressemblent à des ordres, le pauvre jeune homme ne sait plus où il en est; il joue mal, il perd, et il est grondé par ceux qui ont parié, quoique ce soient leurs conseils qui l'aient fait perdre. D'honneur! c'est bien agréable de jouer à l'écarté dans une

grande soirée ! Quant à moi, je ne prendrai pas les cartes, car, parmi messieurs les parieurs, il en est qui vous conseillent ou vous blâment d'un ton si impertinent, que je ne me sentirais pas d'humeur à recevoir patiemment leurs avis; il est plus sage de m'éloigner de cette table, laissons jouer ces messieurs qui ont l'air d'en faire leur état, et cherchons à nous amuser ailleurs, si c'est possible.

Il y a bien dans une autre pièce une table d'écarté, où je vois des dames : là on joue un jeu plus modéré ; mais, au total, il paraît qu'ici le jeu est la grande affaire, l'unique but de la réunion. Point de piano, point de danse, fort peu de conversation, et toutes ces figures ont un air d'importance, de présomption ou de fatuité ; triste société que celle où l'on ne va que pour gagner ou perdre de l'argent; je prévois que madame de Rémonde ne me verra pas souvent.

La maîtresse de la maison vient à moi, elle s'aperçoit que je ne fais rien, elle devine peut-être que je m'ennuie.

« Eh bien ! monsieur, vous ne faites rien? — » Je viens de jouer, madame. — La fortune vous » a-t-elle été favorable ? — Pas encore. — Je » dois beaucoup de remercîments à M. Jenne- » ville, qui m'a procuré le plaisir de vous con-

» naître... — C'est moi, madame, qui lui suis » très-redevable. . — Il y a longtemps que vous » connaissez M. Jenneville ?— Mais... non... pas » très-longtemps...— Du moins je sais que vous » êtes fort liés tous deux ; il a infiniment d'ami- » tié pour vous ; il me fait le plaisir de venir » assez souvent me voir... J'espère que vous » voudrez bien l'accompagner... — Madame... » je... — J'ai ordinairement quelques amis à » dîner deux fois la semaine, mes jours de réu- » nion ; il faut, monsieur, que vous me promet- » tiez d'en augmenter le nombre.— Vous êtes » trop bonne, madame. — Vous voyez qu'ici » c'est sans façon... chez moi chacun fait ce » qu'il veut... Je déteste que l'on se gêne... » aussi je laisse à mes amis liberté entière...

» Un rentrant à la bouillotte, » crie la vieille dame qui n'aime pas à changer, et madame de Rémonde me pousse vers la table en me disant : « M. Deligny, c'est à vous de rentrer.— Non, » j'y ai déjà joué. — Il faut un rentrant... met- » tez-vous là...— Mais je préférais...— Mettez- » vous là, je suis sûre que la place est délicieuse, » vous allez gagner. »

Il n'y a pas moyen de s'en défendre, il faut que je me remette à la bouillotte avec ces vieilles femmes qui trichent. et ne me rendent pas mes jetons. Madame de Rémonde a une singulière

manière de laisser à ses connaissances une liberté entière... mais elle m'a accablé de politesse, il faut bien que je m'en rende digne en perdant mon argent de bonne grâce.

Cette fois du moins j'ai près de moi madame de Saint-Julien, elle est fort aimable; tout en jouant, nous causons, nous rions un peu; je crois que nous sommes les seuls de la société qui ayons ri. Aussi cela paraît déplaire aux trois dames sur le retour, dont nous faisons la partie. Celle qui ne veut pas changer me dit plusieurs fois : « Monsieur, faites attention, » vous n'êtes pas à votre jeu. » Il me semble que j'y suis assez, puisque je perds mon argent; apparemment qu'il n'est pas permis de perdre et de rire.

Je suis encore décavé, et je quitte la place, mais je m'assieds près de madame de Saint-Julien, ne fût-ce que pour faire enrager ces vieilles joueuses qui m'ont gagné mon argent. Nous continuons de causer, de rire; je ne sais ce que c'est que cette dame, mais elle est fort gaie, fort aimable, et c'est une bonne fortune que sa rencontre dans un salon. Avec elle on est bientôt comme avec une ancienne connaissance. C'est au point que je lui offre mon bras pour la reconduire. Elle part alors d'un éclat de rire, en me répondant :

« Et monsieur Mélinot, qu'en ferons-nous?
» — Comment, ce monsieur est avec vous? —
» Certainement. — Et il vous reconduira? —
» Mais il le faut bien. »

Quelle singulière chose! et ils ne se sont pas adressé la parole depuis qu'ils sont entrés dans le salon. Allons, puisque M. Mélinot est le conducteur de madame de Saint-Julien, je ne vois pas trop pourquoi je resterais plus longtemps dans une maison où je ne m'amuse pas du tout. J'ai perdu trente francs, c'est bien assez pour un jeune homme qui n'a plus que trois mille six cents francs de rente... il me semble même que c'est trop, et j'ai perdu cela avec des gens qui n'ont pas du tout l'air aimable, et qui m'ont à peine regardé, moi, chétif, qui ne jouais pas l'or à poignée, n'est-ce pas le cas de chanter :

« Quel honneur !
« Quel bonheur ! »

Jenneville cause avec la belle Herminie, il ne fait pas attention à moi. Je m'éclipse du salon ; mais, arrivé dans l'antichambre, il me faut attendre encore cinq minutes pour que l'on retrouve mon manteau sous cet amas de vêtements qui donne à cette pièce l'aspect d'une boutique de tailleur.

Ah! j'ai enfin mon manteau, je m'entortille dedans, et je quitte la société de madame de Rémonde, en fredonnant de nouveau la chanson du *Sénateur*.

CHAPITRE IX.

ENCORE LA DAME INCONNUE.

—

Non, me dis-je encore quelques jours après ma soirée chez madame de Rémonde, cette société ne me verra pas souvent. En récapitulant la manière dont j'ai dépensé mon bien depuis que je suis mon maître, ce qui me donne surtout des regrets, c'est de ne point m'être toujours amusé pour mon argent. Je ne regrette pas celui qui m'a vraiment procuré du plaisir ; mais se ruiner et s'ennuyer… ma foi, c'est par trop bête ; cependant c'est ce qui arrive à bien des gens. Par exemple, hier, pour mes trente

francs, me suis-je amusé chez madame de Rémonde?... Bien au contraire, et, sauf la conversation de cette dame de Saint-Julien qui m'a distrait un peu, je n'aurais vraiment pas trouvé l'occasion de sourire. Je sais bien que l'on va dans le monde par bienséance, par ton, par complaisance. Mais dorénavant je suis très-décidé à ne plus faire que ce qui me plaira; en général, c'est une duperie de se sacrifier pour les autres, ils ne vous en tiennent jamais compte.

Il me tarde de voir renaître les beaux jours; dès que les arbres auront quelque verdure, dès que la campagne reprendra sa parure du printemps, je veux aller voir mon père; je suis décidé à passer quelques mois auprès de lui. Cela lui fera grand plaisir, et, pendant ce temps, j'économiserai mon revenu, car aux champs on a mille plaisirs qui ne coûtent rien; la chasse, la pêche, la promenade!... Oui, ce projet me sourit : je l'ai déjà formé bien des fois, et toujours quelque motif frivole, quelque amourette me retenait à Paris; cette année, rien, j'espère, ne s'opposera à son exécution.

Mais aujourd'hui le temps est superbe, la température est douce et invite à la promenade; sortons : j'ai remarqué que par les premiers beaux jours on rencontrait toujours une foule

de jolies femmes... Comme les fleurs qui se cachent pendant l'hiver, il semble qu'elles n'attendent que le soleil pour se montrer.

J'étais sur le boulevard, ma promenade favorite; un monsieur vient à moi en souriant : je ne l'avais pas reconnu.

« Comment! c'est toi, Dubois! que diable » as-tu donc de changé? depuis plus d'un mois » que je ne t'ai aperçu; je ne te reconnaissais » pas... Eh! mais... j'y suis maintenant... Ce » sont ces favoris qui te donnent une tout autre » figure... tu n'en portais pas autrefois... — Non, » c'est vrai, mais ça me va bien, n'est-ce pas?.. » — Ma foi, il me semble que je t'aimais autant » sans cela. — Oh! si fait, ça va mieux, c'est » plus mâle... D'ailleurs, j'ai une nouvelle maî» tresse qui tient essentiellement aux favoris... » Elle m'a donné son cœur et un petit peigne » d'écaille, pour les entretenir dans une bonne » direction, et elle m'a dit : Mon cher ami, le » jour où vous vous les ferez couper, ne comptez » plus sur ma fidélité... — Diable! cette femme» là devrait prendre pour amant un sapeur. — » Moi, je trouve cela assez commode, parce que, » vois-tu, quand elle ne me plaira plus, je me » ferai raser, et bien le bonsoir, nous sommes » brouillés. — Mais qu'as-tu donc fait depuis » un mois qu'on ne t'a pas vu? — Mon ami, j'ai

» fait des passions, comme à mon ordinaire!..,
» — A propos, Charlotte te prie de lui reporter
» sa brosse à dents. — Ah! bon! le plus sou-
» vent!... Je la vois venir avec sa brosse, c'est
» un piége pour me ravoir!... Mais j'ai renoncé
» aux amours de la Fontaine des Innocents, je
» suis pour l'instant répandu dans les brunis-
» seuses, ce sont des filles charmantes, et j'ai
» remarqué qu'elles étaient beaucoup moins
» gourmandes que les frangères... C'est très à
» considérer cela... Je deviens économe comme
» Jolivet. — A propos de Jolivet, il m'a conté
» ton aventure du Colysée. — Quelle aventure?
» — Tu ne te souviens pas de cette pauvre fille
» qui a reçu un soufflet qu'on voulait te don-
» ner?... — Ah!..... oui, oui..... Un homme à
» moustaches qui faisait son embarras... Ah!
» parbleu! je lui ai fait voir qu'on ne m'empê-
» chait pas de danser, à celui-là...— Je ne sais
» pas ce que tu lui as fait voir, mais, en reve-
» nant dans le bal, Jolivet prétend qu'il était
» furieux de ne pas t'avoir retrouvé à la porte
» et qu'il jurait de te pourfendre à la première
» rencontre... — Il disait cela... il osait dire
» qu'il me... »

Dubois s'arrête au milieu de sa phrase et paraît tout troublé; je cherche ce qui a pu lui causer de l'effroi, et je vois passer près de nous

nous un monsieur à moustaches et décoré; quand Dubois s'aperçoit que ce monsieur passe son chemin sans faire attention à lui, il reprend la conversation.

« D'abord Jolivet rapporte toujours les cho- » ses autrement qu'elles ne sont. Il buvait » du punch, et ne pouvait pas voir comment » cela se passait. — Il dit aussi que tu lui dois le » punch ! — Le ladre !... c'est un fesse-Mathieu » que ce garçon-là ; j'ai payé cent fois pour lui, » au spectacle, chez le traiteur, et il est venu » six fois mettre son nom chez ma portière pour » que je lui rende cinquante sous ! si celui-là » ne fait pas fortune ce ne sera pas de sa faute ! » des amis comme ça c'est bon à mettre dans un » bocal avec des cornichons. Je suis sûr que... »

Dubois s'arrête de nouveau et me marche sur les pieds, en faisant une grimace qui le rend méconnaissable ; c'est parce qu'un officier vient encore de passer auprès de nous.

« — Ah ça, mon cher ami, » lui dis-je, « il » me paraît que maintenant la vue d'une figure » avec des moustaches te donne des crispations. » — A moi? bath!.... et pourquoi donc?..... — » Pourquoi, ma foi, je l'ignore, ah! si fait..... » parbleu ! j'y suis maintenant!... ah! ah! ah! » ce pauvre Dubois! — Qu'est-ce qui te fait » rire? — Oh! je devine pourquoi tu portes à

» présent des favoris, ah! ah! Je ne sais pas ce que
» tu penses, mais je t'ai dit la vérité, c'est pour
» contenter mon objet. — Et pour que ton
» homme du Colysée ne te reconnaisse pas. —
» Ah! par exemple! si un autre que toi me di-
» sait cela je me fâcherais... Tiens, ne restons
» pas de ce côté du boulevard... il y a trop de
» soleil. — Oui, on ne rencontre que des mili-
» taires. — Viens au Palais-Royal, j'y ai un
» rendez-vous pour de la muscade et du ca-
» cao. »

N'ayant pas de but de promenade déterminé, je me laisse conduire au Palais-Royal; d'ailleurs ce lieu est fréquenté de nouveau par la bonne compagnie, et depuis qu'on en a banni les nymphes *omnibus* les femmes honnêtes ne craignent plus de s'y promener.

Nous étions dans le jardin, Dubois me parlait de ses conquêtes et du prix des sucres; tout-à-coup je m'arrête, c'est moi à mon tour qui lui serre le bras avec un mouvement convulsif, au point qu'il en est effrayé.

« — Qu as-tu donc?.... » me dit-il, « tu m'as
» presque fait peur. — Ah! mon ami..... la
» voilà, c'est bien elle... — Qui, elle? — Cette
» femme charmante que j'ai vue à la Gaîté,
» que j'ai revue à l'Opéra, et avec laquelle je
» n'ai pu encore faire connaissance...... Tiens,

» vois-tu... devant nous... elle n'a pas la capote » pensée, mais j'ai vu sa figure... elle passe de» vant le bassin... elle donne le bras à une au» tre dame... — Oui, oui... je vois, cette dame » en robe vert-monstre, tournure élégante et » légère..... — Oh! cette fois, je réponds bien » que je saurai son adresse. — Écoute, nous al» lons doubler le pas; quand nous serons der» rière ces dames, nous leur marcherons sur » les talons... c'est une manière d'entrer en » conversation... ou bien tu me pousseras, je » tomberai sur l'une d'elles... tu me chercheras » querelle. — Mon cher Dubois, tu ne feras » rien de tout cela, mais tu vas avoir la com» plaisance de me quitter et de me laisser seul; » alors je ferai ce que je voudrai; déjà une fois » tu as été cause que je n'ai pu rejoindre cette » dame, je ne veux pas qu'il en soit de même » aujourd'hui. — Comment! tu ne veux pas.... » — Adieu... — Comme tu voudras, les volon» tés sont libres. J'irai te voir demain pour con» naître les résultats de l'aventure. »

Il m'a quitté, et je ne puis me livrer sans contrainte à tout ce que j'éprouve... d'où vient donc le trouble que la vue seule de cette dame me cause? quel enfantillage! une personne » que je ne connais pas... que peut-être je ne dois jamais connaître : est-ce curiosité, est-ce

pressentiment? ce ne peut-être de l'amour que j'ai déjà pour cette inconnue : que ce soit ce que cela voudra, tâchons de ne point la perdre de vue.

Elle a gagné les galeries; là, pour ne point m'exposer à la perdre encore, je me rapproche d'elle, on s'arrête devant les boutiques, on regarde les étoffes. Alors il faut que je m'arrête aussi, et que je paraisse regarder quelque chose, on doit avoir l'air bête en suivant quelqu'un ; mais quand c'est une femme dont on est amoureux, on s'embarrasse fort peu de l'air que l'on a.

Elle ne m'a pas vu... elle ne sait pas que je suis à dix pas d'elle... et d'ailleurs se souvient-elle de moi?... Allons ! les voilà encore devant une boutique de bijoutier, je ne puis résister au désir de voir ses traits... d'ailleurs, si je m'étais trompé dans le jardin, si ce n'était pas elle, il serait par trop drôle de suivre une autre dame.

En un instant je suis à côté d'elle, et je m'arrête aussi comme pour regarder les bijoux, mais dans le fait, pour jeter les yeux sous un grand chapeau blanc. . Ah! je ne m'étais pas trompé, c'est bien elle... elle m'a vu, elle ne pouvait faire autrement... m'a-t-elle reconnu ? je l'ignore, mais je l'entends dire à son amie :

« Venez, ma chère, ce n'est pas ici que nous » trouverons ce que vous désirez. »

Elles s'éloignent, je les suis de nouveau. On sort du Palais-Royal, on gagne la rue Vivienne, la place de la Bourse, il m'a semblé qu'en passant devant les boutiques on regardait un peu de côté, est-ce pour savoir si je suis encore là?

On prend les boulevards, on tourne à droite: bon, c'est mon quartier. On passe les portes Saint-Denis, Saint-Martin, cela commence à ne plus être mon quartier, mais je la suivrais jusqu'à Vincennes si elle y allait... on arrive près du Château-d'Eau; là, les deux dames s'arrêtent, puis se séparent; l'une descend la rue de Bondy : quelle aille où elle voudra, ce n'est pas celle-là que je suis. L'autre est seule maintenant, si j'osais lui parler, oh! non, mais elle suit toujours les boulevards.... Passe le café Turc, entre dans la rue Charlot, puis dans la rue Boucherat... puis, enfin, dans une belle maison de cette rue, et moi, je reste fixé au coin de la borne.

Est-ce bien là qu'elle demeure? elle peut y aller faire une visite, alors, si je m'éloigne, je l'aurai suivie pour rien.

Je prends vite mon parti. J'entre aussi dans la maison. Je tiens une pièce de cent sous dans

ma main, et je m'adresse sans hésiter au portier. Je n'en ai pas encore trouvé qui aient résisté à une pièce de cent sous.

« Il m'a semblé reconnaître cette dame en » chapeau blanc qui vient d'entrer dans la mai- » son, n'est-ce pas madame... madame Benoît. » — Non, monsieur, cette dame qui vient de » rentrer est madame Luceval. — Ah! vous » êtes bien sûr qu'elle se nomme Luceval? — » Certainement que j'en sommes sûr, puisque » c'est une de nos locataires.... — Ah..... elle » demeure dans cette maison... — Oui, mon- » sieur. — Elle n'est point mariée... à un..... à » un ancien officier? — Non, monsieur, car elle » est veuve. — Ah! elle est veuve... et elle n'a » pas deux petites filles jumelles? — Non, mon- » sieur, car elle n'a pas d'enfant... — Allons.... » je vois que je me suis trompé... merci, mon » ami. — A votre service, monsieur. »

Le portier a mes cent sous, et moi je suis au comble de la joie, parce que je sais qu'elle demeure là qu'elle est veuve, et se nomme madame Luceval.

A quoi me serviront les renseignements que je viens d'obtenir, je n'en sais rien encore; mais enfin cette dame n'est plus une inconnue pour moi. Elle est veuve... déjà veuve! et elle paraît avoir tout au plus vingt-trois ans!... n'importe.

l'état de veuve laisse une grande liberté... Une femme peut alors faire toutes ses volontés, il ne doit y avoir près d'elle ni père, ni tuteur pour la gêner; décidément, je suis enchanté qu'elle soit veuve.

Imbécile que je suis, j'ai oublié de demander au portier si elle demeure sur le devant, et à quel étage... Si je retournais... oh! non, cela pourrait paraître singulier, ce portier irait peut-être redire cela à cette dame, et elle pourrait s'en formaliser... Je crains déjà de la fâcher! devenir amoureux d'une femme que l'on a vu trois fois!... mais il y en a que l'on verrait trois fois par jour sans en être épris, cela fait compensation.

Je ne puis pas rester toute la journée dans la rue Boucherat, avec cela qu'il n'y a pas là de boutiques devant lesquelles on puisse s'arrêter... D'ailleurs, madame Luceval, qui vient de rentrer, ne ressortira probablement pas ce matin... Éloignons-nous, j'en sais assez pour aujourd'hui.

Je m'éloigne en jetant toujours les yeux sur les croisées de la maison qu'elle habite.... Si Dubois était avec moi, il me conseillerait de jeter des pierres dans les carreaux, pour attirer les locataires au fenêtres. Mais ce n'est pas par de semblables moyens que je veux essayer de

faire connaissance avec cette jolie femme, il ne s'agit pas ici d'une frangère ou d'une brunisseuse.

Je marche au hasard, et le hasard me conduit souvent dans les ruisseaux, mais je suis trop préoccupé pour y faire attention. Quelqu'un me prend le bras en riant et en me disant :

« Mon cher ami, si vous étiez poète je vous » croirais inspiré, car vous ne vous apercevez » pas que vous vous crottez... — Ah! c'est vous, » mon cher Jenneville. Ma foi, j'avoue que je » ne vous voyais pas... — Que diable faites-vous » dans la rue Meslay? — Dans la rue Meslay?... » comment je suis rue Meslay? — Il ne le sa- » vait pas... Oh! oh! pour le coup, mon ami, » vous êtes amoureux. — Ma foi, oui, je ne » m'en défends pas... Il y a une certaine dame » qui m'occupe beaucoup. — Est-elle bien jolie? » — Elle est charmante... — J'espère que vous » me la ferez connaître aussi.... si ce n'est pas » indiscret. — Oh! je n'en suis pas encore là. » il faut avant tout que je puisse la connaître » moi-même. — Comment! vous en êtes amou- » reux et vous ne la connaissez pas? ah! c'est » délicieux... Au reste je me reconnais là...... » Mais quand venez-vous chez madame de Ré- » monde?... — Dès que je le pourrai. — Elle

» vous a pris en amitié, mon cher Deligny, elle
» m'a parlé de vous et vous attend à dîner tous
» les jours où elle reçoit... vous savez que ce
» sont les lundis et les vendredis. — Oui, oh!
» j'aurai le plaisir d'y aller... — Allons, mon
» ami, je vous laisse rêver à vos amours... Je
» vais chez un homme d'affaires que Blagnard
» m'a procuré. A propos de Blagnard, il veut
» m'intéresser pour quatre-vingt mille francs
» dans une entreprise superbe, excellente... En
» un an on triple ses capitaux... Voulez-vous
» que nous lui donnions cette somme à nous
» deux? — Nous verrons... j'y penserai..... je
» vous le dirai, — Oui, oui, je vois que ce n'est
» pas le moment de parler d'affaires... Adieu,
» venez voir Herminie, ou elle se fache avec
» vous. »

Peu m'importe que son Herminie se fâche ou non, vous verrez que pour être agréable à Jenneville et à madame de Rémonde, il faudra que j'aille tous les lundis et vendredis perdre mon argent chez elle... A la vérité, on me donnerait à dîner, mais je le paierais bien.

A propos de dîner, il doit être l'heure d'y songer... Eh! mais, au lieu d'aller, suivant ma coutume, au Palais-Royal, pourquoi ne dînerais-je pas sur le boulevard du Temple?... J'y serai infiniment mieux! J'irai, pour faire ma

digestion, me promener dans la rue Boucherat.

Enchanté de mon idée, je retourne sur le boulevard du Temple. Quel dommage qu'il n'y ait pas un traiteur rue Boucherat, en face de sa maison! je m'y serais mis en pension. Allons au Cadran-Bleu, c'est le plus près.

J'entre au Cadran-Bleu, je demande un cabinet, j'ai la vue sur le boulevard, il n'y en a pas qui donne sur la rue Boucherat. C'est égal, je suis tout près de chez elle et ça me fait plaisir.

On dîne mal quand on est amoureux, et surtout quand l'amour n'est pas satisfait. Cependant, tout en regardant la carte avec indifférence, je ne puis m'empêcher de rire du motif qui m'a conduit au Cadran-Bleu!... Que les hommes sont fous! Se prendre de belle passion pour un minois plus ou moins agréable, penser continuellement à une femme qui peut-être ne vous écoutera jamais! Et on se moque des enfants qui font des châteaux de cartes!

C'est ennuyant de dîner seul, surtout quand on n'a pas faim. J'ai bientôt terminé mon repas. J'irai prendre mon café rue Boucherat.... Allons, il n'y a pas un seul café dans cette rue-là, et on ne voit que cela dans les autres. Je vais aller au café Turc, c'est à deux pas. Quel dommage que nous ne soyons qu'au mois de

mars! certainement dans les beaux jours cette dame doit se promener quelquefois au jardin Turc : c'est à sa porte.

Je vais prendre ma demi-tasse au café Turc, il y a là de vieux habitués qui ont le cachet du Marais; mais je ne puis tenir en place, il faut que je retourne rue Boucherat. Elle va peut-être sortir pour aller au spectacle.

Je me promène depuis un quart d'heure en regardant en l'air; une jeune fille m'accoste... Je ne serai donc pas tranquille aujourd'hui!

« Bonsoir, monsieur Paul. — Ah! c'est vous, » Ninie. — Oui, monsieur; je vais reporter de » l'ouvrage rue Saint-Antoine. — Eh bien, allez, » je ne vous arrête pas. — Vous m'aviez promis » de venir me voir quelquefois, et vous ne ve- » nez plus du tout... Cependant nous ne sommes » pas fâchés ensemble, n'est-ce pas? puisque » vous devez être mon ami. — Oui, oui, cer- » tainement, j'irai vous voir. Je n'ai pas eu le » temps; bonsoir. — Ah! vous ne savez pas!.. » j'ai rencontré Adolphe; ce menteur-là n'est » pas en Angleterre. Je l'ai bien reconnu avec » une belle dame sous le bras. Ah! si j'avais osé! » — Vous me conterez tout cela quand j'irai » chez vous. — Oui, et puis j'ai aussi une petite » connaissance en train. Mais je n'en veux pas, » c'est un homme qui fume... je ne veux pas

» d'un amant qui fume... — Vous me direz
» toutes vos affaires une autre fois... Je suis
» pressé ; adieu, Ninie. — Adieu, monsieur
» Paul. Quand viendrez-vous ? — La semaine
» prochaine. »

Elle me laisse enfin. Si madame Luceval était sortie de chez elle dans ce moment, elle m'aurait encore vu avec une grisette, c'eût été fort désagréable. Mais elle ne sort pas. Pauvre Ninie, comme je l'ai brusquée ! L'amour nous rend injustes, égoïstes, bêtes... ah ! très-bêtes, surtout.

Je commence à m'ennuyer de faire sentinelle dans la rue Boucherat. La nuit est venue depuis longtemps ; l'heure d'aller au spectacle est passée ; elle ne sortira pas ce soir, j'ai fait sentinelle pour rien ; mais je sais qu'elle est là, je n'ai pas perdu ma journée.

CHAPITRE X.

JE FAIS CONNAISSANCE.

—

Voilà six jours que je passe mes journées à me promener dans la rue Boucherat, et cela n'est pas très-récréatif; à la vérité je pousse quelquefois jusqu'à la rue de Vendôme; puis, jusqu'à la rue Saint-Louis. Malgré cela. cette promenade me semble un peu monotone, car depuis six jours madame Luceval n'est pas sortie de chez elle, à moins qu'elle ne soit sortie de fort grand matin ou pendant que je dîne au Cadran-Bleu; mais il faut bien que je dîne. Je ne suis pas encore amoureux au point de dîner avec un petit pain, en me promenant dans la rue.

Je sais qu'elle loge au second, qu'elle a des fenêtres sur le devant ; mais cette femme-là ne se met jamais à la fenêtre, et les petits rideaux sont toujours fermés. Tous les jours je dis que c'est la dernière fois que je viens faire sentinelle dans le Marais, et cependant j'y viens encore ; je crois que maintenant c'est autant par entêtement que par amour.

Il m'est bien venu une idée : il y a un logement à louer dans la maison où demeure madame Luceval ; si je montais au second, si je sonnais chez elle... je feindrais de m'être trompé, et d'être venu pour voir l'appartement vacant. Oui, mais il est probable que c'est une domestique qui m'ouvrira ; il faudra que je dise à cette bonne ce que je veux ; alors, elle m'indiquera où est le logement à louer, et refermera sa porte sans que j'aie probablement aperçu sa maîtresse ; je n'en serais pas plus avancé !

Cependant je veux absolument revoir cette dame et ne plus me promener dans la rue. Aujourd'hui je viens d'apercevoir plusieurs domestiques sortir de la maison. Il n'est que midi, c'est, je crois, l'heure où les bonnes vont faire leurs provisions ; ma foi, je me risque ! Nous verrons ce qui en résultera.

J'entre rapidement dans la maison, je vais

monter l'escalier. Ce maudit portier m'arrête : j'espérais qu'il ne me verrait pas.

« Où va monsieur? »

Je ne veux pas demander à voir le logement, il me conduirait, et je ne pourrais pas me tromper de porte. Je prends mon parti, et je réponds : « Chez madame Luceval... »

« — Madame Luceval... je crois qu'elle vient » de sortir. »

Sortie... Ah! par exemple, je suis bien certain que non, et je vais dire au portier qu'il y a une heure que je suis dans la rue, lorsqu'il reprend : « Ah! non, non, je me trompais... » madame Luceval est chez elle, c'est sa bonne » qui est sortie. La porte à gauche, monsieur.

La bonne est sortie, tant mieux... je suis au second... je sonne... le cœur me bat... il me battait moins, je crois, à mon premier rendez-vous; mais alors, j'étais sûr de triompher, et, aujourd'hui, je puis me faire fermer la porte sur le nez : c'est bien différent.

On ouvre : c'est elle... c'est bien elle, coiffée en cheveux, dans un négligé de bon goût. Ah! je ne l'avais pas encore si bien vue : toujours un grand chapeau me dérobait une partie de sa figure... elle est cent fois plus jolie que je ne le croyais.

Elle fait un mouvement de surprise en me

voyant : je suis tout au bonheur de la voir, et je ne dis rien ; mais comme ce n'est pas l'usage de sonner chez les gens seulement pour les regarder, elle me dit bientôt : « Monsieur, puis-je » savoir ce que vous demandez ? »

Je tâche de cacher mon trouble, mais, malgré moi, je m'embrouille en lui répondant : « Madame .. pardon... je voulais... je suis » venu... je crois que je me suis trompé... »

Elle a la bonté de me donner le temps de me remettre, est-ce qu'elle devinerait le motif de mon embarras? Enfin je reprends d'un air moins gauche : « Il y a un appartement à louer » dans cette maison, est-ce que ce n'est pas le » vôtre, madame? — Non, monsieur, c'est ici » dessus... — Ah ! mille pardons, madame, je » vous ai dérangée... Cet appartement est » grand, à ce qu'on m'a dit. — Vous pourrez » le voir, monsieur, c'est ici dessus. »

On me fait une révérence très-polie et on referme sa porte. Au fait, elle ne pouvait pas remplacer le portier en me donnant des détails sur le logement à louer. C'est égal, je l'ai vue, je lui ai parlé, elle m'a répondu avec bonté, il y avait même dans son air quelque chose de singulier qui ne semblait pas indiquer que ma méprise lui fût désagréable. Je m'éloigne en-

chanté, et depuis que je l'ai vue en cheveux, j'en suis cent fois plus amoureux.

Je rentre chez moi, car, pour un jour, je ne puis pas en faire davantage. Je cherche par quel nouveau moyen je pourrai la revoir. Je suis comme ces auteurs qui cherchent une scène, un dénoûment... Un dénoûment! ah! je n'en suis pas encore là, et qui sait si l'intrigue que je veux former se terminera bien pour moi!

Ma portière me remet un mot de Jenneville; il est venu me demander plusieurs fois, et me rappelle qu'on m'attend à dîner aujourd'hui, rue Le Pelletier : c'est chez madame de Rémonde; en effet, c'est aujourd'hui lundi, jour où elle reçoit. Mais on peut m'attendre, je n'irai pas; peu m'importe que cela fâche Jenneville et son Herminie... Son Herminie, dont il me faisait un portrait si séduisant, ah! qu'elle est loin de madame Luceval! Chez l'une, tout est art, apprêt, coquetterie; chez l'autre, tout est naturel, grâces, attraits; si Jenneville voyait celle-ci, il en deviendrait amoureux, j'en suis sûr.

Dubois est venu pour me voir. Je suis fâché qu'il ne m'ait pas trouvé; il a de l'imagination, rien ne l'embarrasse pour réussir auprès d'une femme; les moyens qu'il emploie ne sont pas

toujours très-convenables, mais dans le nombre il aurait pu me faire naître quelque idée. Ma portière me remet aussi une lettre de mon père. Il m'attend incessamment, le temps devient beau, les jours sont plus longs, il me rappelle ma promesse de passer quelques mois près de lui, si mes affaires ne s'y opposent point.

Ce bon père! s'il savait de quel genre sont les affaires qui me retiennent à Paris. Oui, certainement, j'irai passer quelque temps près de lui, à moins que je ne puisse le passer ici près de madame Luceval. Oh! non je ne manquerai point encore à mes devoirs pour une amourette, pour une femme... que je ne connais pas... mais en cheveux elle est si jolie!... Ah! depuis huit jours ma conduite est celle d'un enfant : se prendre de passion pour une inconnue!... comme si on manquait d'occasions dans la société!... Répondons à mon père. Quelles sont encore ces lettres que m'a remises ma portière?... des invitations à dîner... à des soirées. On me reproche de négliger mes amis ; en effet, depuis quelque temps je vais moins dans le monde, et moins j'y vais, plus je reçois d'invitations : c'est l'ordinaire, on veut toujours avoir des gens qui ne se prodiguent pas.

Mon père ne m'écrit jamais sans me charger de plusieurs commissions. Il faut que je lui envoie de la poudre, du plomb pour la chasse, des lignes, des hameçons, du tabac.

Ces commissions me distrairont, cela m'occupera; quand on est bien occupé on pense moins à faire des folies; un ouvrier. un artisan ne passe point sa journée à suivre une femme, ou à regarder ses fenêtres, il faut qu'il gagne d'abord son dîner, et c'est fort heureux pour lui, cela l'empêche de faire des sottises; la preuve en est dans le dimanche et le lundi.

J'ai couru pour mon père jusqu'à cinq heures. alors j'hésite où je porterai mes pas. On m'attend à dîner dans deux maisons. . je puis choisir... qu'irai-je faire encore au Cadran-Bleu?... on n'y dîne pas à bon marché, et toujours dîner seul, c'est bien triste.

Je suis devant chez moi... je balance sur le chemin que je prendrai, lorsque je vois arriver Jolivet.

« Tiens, je viens toujours au moment où tu » sors. — Oui, j'allais dîner. — Tu ne sais pas ce qui » m'arrive? mon oncle m'avait invité il y a huit » jours pour aujourd'hui; je viens de chez lui, » il est parti d'hier pour la campagne. Comme » c'est honnête!... moi, qui avais refusé deux

» dîners pour aujourd'hui. — Veux-tu venir dî-
» ner avec moi ? Je t'invite.—Bath ! vraiment...
» ma foi, je veux bien.—J'ai aussi deux invita-
» tions pour aujourd'hui, mais ce sont de ces
» dîners de cérémonie, bien sérieux et bien en-
» nuyeux ; on me placerait peut-être entre deux
» femmes à prétention, ou deux hommes qui
» causeraient politique, et je ne me sens pas le
» courage d'avoir tant de plaisir. — Ah! tu as
» bien raison, il n'y a rien d'ennuyeux comme
» ces dîners-là. — Allons au Cadran-Bleu, on y
» est très-bien.—Oui, on y est supérieurement,
» et nous causerons, nous rirons, nous nous
» amuserons. A propos, as-tu vu Dubois ? je ne
» peux pas le rencontrer... Il me doit toujours
» le demi-bol. — Ah ! j'ai bien autre chose en
» tête que Dubois, je te conterai cela en dî-
» nant. »

Nous nous acheminons vers le boulevard du Temple. Je me sens de fort bonne humeur, car je grillais en secret d'aller dîner au Cadran-Bleu, et je suis enchanté que Jolivet m'en ait fourni l'occasion. Quant à lui, il est toujours très-aimable quand il a la perspective de bien dîner sans dépenser d'argent.

Nous voici arrivés. Il me semble que je respire mieux dans ce quartier. Je demande un cabinet qui donne sur le boulevard, parce

que tout en dînant je regarderai le monde, et si par hasard elle sortait ce soir, je la verrais passer.

Je laisse Jolivet commander, je trouve tout bon, tout excellent ; j'ai fait mettre la table contre la fenêtre, et j'ai presque toujours les yeux sur le boulevard. Cela est fort égal à Jolivet, il ne regarde que son assiette.

« On est très-bien ici, » dit Jolivet. « Le garçon a l'air de te servir en habitué. — Oui, je » viens souvent depuis quelque temps. Je trouve » ce quartier charmant depuis que je sais qu'il » renferme une femme dont je ne puis m'empêcher d'être amoureux. — Pourquoi voulais-tu t'en empêcher? est-ce qu'elle n'est pas riche? — Je ne sais si elle est riche ou pauvre. » Que m'importe cela? — Mon cher Deligny, je » t'assure qu'il vaut toujours mieux avoir une » connaissance à son aise... une femme qui ne » coûte rien. — Si tu savais comme elle est jolie! » Ce ne sont pas de ces charmes apprêtés, de » ces attraits factices qui doivent tout à l'art. — » Non, j'entends : c'est de la beauté... argent » comptant. — Ah! que tu m'ennuies avec ton » argent. — Mon ami, cela veut dire que ce n'est » pas de la fausse monnaie, que ce sont des » charmes de bon aloi..... Style de commerce... »

Je conte à Jolivet mes rencontres avec madame Luceval; il m'écoute avec d'autant plus d'attention que cela ne l'empêche pas de manger; au contraire, comme je parle toujours, il mange pour deux : les gourmands aiment beaucoup à dîner avec des bavards.

Nous sommes au dessert, et Jolivet vient de se servir pour la seconde fois de la compote, lorsqu'il m'échappe un cri de joie, et aussitôt je quitte la fenêtre contre laquelle je m'étais penché, je me lève, et je prends mon chapeau.

« Qu'est-ce que tu as donc? » me dit Jolivet.
« — Mon ami, je viens de la voir... oh! c'est » bien elle, j'en suis certain!... elle traversait » le boulevard... elle va peut-être au spectacle... » il faut que je sache...—Mais, dis donc, dépê- » che-toi, ne sois pas longtemps... je vais de- » mander le café. »

Je n'écoute plus Jolivet, je suis déjà en bas; je cours sur le boulevard, du côté que je lui ai vu prendre... je tremble de l'avoir perdue. Mais non!... je la vois... n'allons plus si vite... elle est avec une fille de campagne... sa bonne, sans doute. Où vont-elles se rendre? N'importe, je ne la perdrai pas de vue. Ah! elles vont chez *Franconi*. Fort bien... je passerai la soiée près d'elle. Je la laisse entrer, puis je

prends un billet. Que cette salle est grande!... mais je l'y trouverai, dussé-je me faire ouvrir toutes les loges. Ah! elle est aux premières sur le côté.

Je cours aux premières, l'ouvreuse m'offre une place sur le devant.

« Non, madame, je veux être où il y a deux » personnes. — Mais, monsieur, vous seriez ici » sur le devant. — Pour Dieu! madame, met- » tez-moi sur le derrière, et que cela finisse. »

On m'ouvre où je veux, enfin. J'enjambe vivement les banquettes, il me semble que je ne puis assez tôt être près d'elle et qu'on va me voler ma place. J'y suis; elle s'est retournée, elle m'a vu... je me permets de la saluer... elle peut trouver ça mauvais. Non, car elle me rend mon salut d'un air fort aimable; je ne donnerais pas ma place pour mille écus.

Voilà bien le moment, l'occasion de lui parler: sa bonne a la bouche béante et pas assez d'yeux pour regarder la salle et les chevaux... je suis comme seul près d'elle... Ah! pourquoi est-ce toujours lorsqu'on a mille choses à dire que l'on ne peut pas trouver à en exprimer une!...

« C'est... je crois... vous, madame, que j'ai » dérangée ce matin... en voulant voir un logement dans votre maison... — Oui, monsieur,

» c'est chez moi que vous avez sonné .. — Je
» suis bien heureux aujourd'hui, madame,
» puisque le hasard me fait vous rencontrer
» deux fois... »

Elle ne répond rien à cela... c'est un compliment. J'ai eu tort de lui en adresser un, en ne parlant que de choses indifférentes on se fait plutôt répondre.

Je reprends au bout d'un moment :

« Je me suis aussi trouvé près de madame, à
» la Gaîté, à une première représentation... —
» Oui, monsieur... j'étais allée, comme aujour-
» d'hui, avec ma bonne ; depuis longtemps je
» lui promettais de la conduire au spectacle,
» dont elle n'avait aucune idée, puisqu'elle ar-
» rivait de son village. J'avais acheté deux bil-
» lets, mais, à la porte, la foule nous a sépa-
» rées : je suis entrée seule, espérant trouver
» ma domestique dans la salle. Je l'y ai cher-
» chée en vain, cette pauvre fille avait perdu
» son billet dans la foule, et elle a passé toute
» la soirée à m'attendre à la porte. Depuis ce
» jour, je me suis promis de ne plus m'exposer
» dans une telle cohue. »

Voilà une explication qui m'enchante, c'est une manière de me faire savoir pourquoi elle se trouvait seule au spectacle ; elle désire que je n'aie pas d'elle une mauvaise opinion, elle

tient donc à mon opinion, il me semble que c'est d'un augure très-favorable.

« Nous nous sommes rencontrés aussi à » l'Opéra, » reprend cette dame en souriant. J'aurais autant aimé qu'elle ne se rappelât pas cette rencontre-là. Cependant c'est elle qui me parle, et je ne veux pas laisser tomber la conversation.

« — Oui, madame... oui... je me le rap- » pelle... — Ce soir-là, vous étiez en société... » — Oui... en effet, j'étais avec une jeune » dame de province qui ne connaît rien aux » usages de Paris. — Ah! c'était une dame de » province! »

Elle sourit d'un air moqueur. Je pense bien qu'elle n'est pas ma dupe, mais pourquoi ces questions? est-ce qu'elle serait jalouse de la personne qu'elle a vue avec moi? ce serait charmant.

Nous gardons quelque temps le silence, elle s'occupe du spectacle, de sa bonne; moi je fais des conjectures.

« Vous allez souvent au spectacle, madame? » — Assez souvent, monsieur, l'hiver c'est ma » seule distraction... depuis que je ne vais plus » dans le monde.

» — Vous n'allez plus dans le monde? c'est » renoncer de bonne heure aux plaisirs qu'il

» devait vous offrir.—Oh! je ne les regrette pas,
» monsieur.—C'est sans doute depuis que vous
» avez perdu monsieur votre mari. »

Elle me regarde d'une façon singulière en répétant : « — Oui, monsieur, c'est depuis que
» j'ai perdu mon mari. — Vous êtes veuve bien
» jeune. »

Elle fait encore une drôle de mine, et ne me répond pas. Est-ce que je lui ai dit quelque bêtise? J'ai peut-être eu tort de lui parler de son mari, que sans doute elle aimait et qu'elle regrette... j'ai renouvelé sa douleur; où diable vais-je lui parler de son mari.

Au bout d'un moment, elle me regarde en disant : « Qui donc vous a appris que j'étais
» veuve, monsieur? — Madame... c'est... votre
» portier... — Mon portier!... »

Elle sourit d'un air incrédule. Mais je ne me sens plus capable de cacher ce que j'éprouve, et je continue : « Oui, madame, je me suis per-
» mis de questionner votre portier... de m'in-
» former si en effet vous logiez dans cette mai-
» son où je vous avais vue entrer, car vous de-
» vez rappeler aussi que je vous ai rencontrée vous
» au Palais-Royal il y a quelques jours. Votre sou-
» venir était sans cesse présent à ma pensée :
» enchanté de vous retrouver, je vous ai suivie,
» vous avez quitté votre amie, et je vous ai vue en-

» trer dans une maison de la rue Boucherat, mais
» vous pouviez n'y pas demeurer, c'est alors que je
» me suis permis de questionner votre portier.
» J'ai su que vous étiez veuve, et que vous vous
» nommiez madame Luceval; depuis ce jour,
» madame, j'ai passé presque toutes mes jour-
» nées dans votre rue, à regarder vos fenêtres,
» dans l'espoir que je vous apercevrais... enfin,
» ce matin, j'ai pris le prétexte d'un logement
» à louer pour sonner chez vous... Voilà ce que
» j'ai fait, madame, je ne sais si vous blâmerez
» ma conduite, mais vous ne sauriez m'empê-
» cher d'être ce soir le plus heureux des hom-
» mes, puisque je suis auprès de vous. »

Elle m'a écouté avec attention, je ne vois point de courroux dans ses yeux; elle semble réfléchir, mais elle ne dit rien, elle ne me répond pas... je crois que j'aimerais mieux qu'elle me grondât.

» Ma franchise vous a déplu, madame, j'en
» serais désolé... je n'eus jamais l'intention de
» vous offenser... — Votre franchise..: mon-
» sieur... »

Elle sourit d'un air ironique. Je n'y comprends rien...

» — Vous semblez, madame, douter de ma
» bonne foi; n'ayant pas l'avantage d'être connu
» de vous, je conçois que vous puissiez me con-

» fondre avec ces étourdis qui s'enflamment
» pour toutes les jolies femmes qu'ils aperçoi-
» vent; mais... — Je vous demande pardon,
» monsieur, j'ai l'avantage de vous connaître,
» ou du moins de savoir qui vous êtes, et, si je
» ne l'avais pas su, je vous prie de croire que je
» ne causerais pas avec vous, comme je le fais
» depuis un moment. Vous êtes M. Deligny. —
» Oui, madame. — Je vous ai entendu nommer
» la première fois que je me suis trouvée près
» de vous... votre nom m'a frappée, parce que
» je l'avais entendu prononcer souvent. Vous
» allez beaucoup dans le monde? — Oui, ma-
» dame... mais je ne me souviens pas de vous
» y avoir rencontrée, certainement je vous au-
» rais remarquée. — Non, nous ne nous som-
» mes pas trouvés ensemble en société... mais
» je connais des personnes... que vous connais-
» sez aussi... — Qui donc, madame?... — Ah!
» je ne me rappelle plus leur nom en ce mo-
» ment... vous avez perdu votre mère, et mon-
» sieur votre père habite la campagne. — En
» effet, madame. — Vous voyez, monsieur, que
» j'avais raison en disant que vous n'étiez pas
» un inconnu pour moi. — Je serais bien heu-
» reux, madame, si par cette même raison vous
» daigniez me permettre de cultiver votre con-
» naissance. — Puisque vous savez mon nom

» et ma position dans le monde, on a dû vous
» dire aussi, monsieur, qu'excepté quelques da-
» mes de mes amies, je ne recevais personne...
» Est-ce que mon portier ne vous a pas dit cela,
» monsieur ? »

Elle sourit d'un air moqueur qui me semble assez hors de saison, et je lui réponds d'un ton un peu piqué.

« Madame, si je me suis permis de parler à
» votre portier, c'était uniquement pour savoir
» si vous demeuriez là ; du reste, et malgré tout
» le désir que j'avais de vous connaître, je vous
» prie de croire que je n'ai pas l'habitude de
» chercher à savoir ce qui ne me regarde
» pas. »

Elle se tait, moi de même ; elle regarde le spectacle, et ne semble plus songer que je suis là. Moi, je ne vois qu'elle, je m'enivre du plaisir de la regarder, et je cherche comment je renouerai la conversation.

C'est elle qui se tourne vers moi et me dit d'un air aimable : « Comme ma bonne est con-
» tente ! pauvre fille ! je la dédommage de la
» soirée qu'elle a passée à m'attendre à la porte
» de la Gaîté... Elle n'a quitté son village que
» depuis trois mois. Tout dans Paris est encore
» nouveau pour elle... il faut peu de chose pour
» la rendre heureuse. »

Je suis prêt à répondre : « Elle est trop heu-
»reuse d'habiter avec vous... » mais je me retiens... cela aurait l'air d'un compliment, et toujours des compliments, c'est si fade !...

Il faut que je me contente pendant quelque temps de parler de choses indifférentes. Madame Luceval a de l'esprit, de la finesse ; elle s'exprime avec grâce, sans jamais montrer de prétention ; plus je l'écoute, plus je la vois, plus je sens augmenter le sentiment qu'elle m'inspire. Je n'ai jamais rencontré de femme qui m'ait plu autant.

Je voudrais bien savoir si elle me permettra d'aller chez elle... je n'ose le lui demander. Je vois avec peine s'écouler le temps, chaque acte me semble ne durer qu'une minute... je suis si bien près d'elle... cette soirée finira si vite !

»Comment trouvez-vous cette pièce?... » me dit-elle. « — Cette pièce... mais je vous avoue
»que je ne l'ai pas écoutée... je suis si heureux
»d'être près de vous et de ce que vous me per-
»mettez de vous parler, que... — Ah! mon-
»sieur, je vous le repète, si je ne savais pas qui
»vous êtes, je me fâcherais ; je ne suis nulle-
»ment habituée à écouter de semblables dis-
»cours... mais je vous excuse, parce que... —
»Parce que... de grâce, achevez, madame...

» — Je crois que c'est inutile, et que vous me
» devinez fort bien?... — Je vous devine... non
» vraiment, madame, je vous assure que je ne
» sais ce que vous voulez me dire... »

Elle me regarde, et toujours d'un air incrédule... je n'y conçois rien. Au bout d'un moment elle me dit en souriant : « Vous n'avez
» pas amené aujourd'hui au spectacle votre
» jeune dame de province?... »

Je me sens rougir, je réponds en balbutiant :
« Je ne vous croyais pas méchante, madame.
» — Méchante... comment! il y a donc de la
» méchanceté à vous demander cela!... Elle
» est jolie, cette jeune... dame. — Je ne m'en
» souviens plus, madame. — Vous oubliez vite,
» mais d'autres ont peut-être plus de mémoire
» que vous... — D'autres... d'honneur, ma-
» dame, ou le plaisir d'être près de vous me
» fait perdre l'esprit, ou vos paroles sont bien
» énigmatiques... Je vous avoue que je ne sais
» pas encore ce que vous voulez me dire. »

Elle se retourne avec un léger mouvement d'humeur; que veut-elle donc me dire?... est-ce que l'amour me rend imbécile? cela s'est vu : heureusement on en guérit.

Nous ne parlons plus, et le temps fuit... Il n'y a plus qu'un acte! ils n'ont donc pas donné trois mélodrames ce soir?

Je cherche encore à renouer l'entretien, il me semble qu'elle est plus réservée... qu'elle se livre moins à son heureux naturel. Il faut me contenter de quelques mots sur la pièce, sur les acteurs, sur la salle. Je suis bien sûr que je réponds tout de travers, car je m'aperçois qu'elle me regarde quelquefois avec surprise et qu'un leger sourire effleure ses lèvres.

Mais il se fait dans la salle un mouvement général, tout le monde se lève... Ah! mon Dieu, est-ce que ce serait fini?... hélas! oui... Cette soirée délicieuse n'a duré qu'un instant, et il en est dans le monde qui nous paraissent si longues!... ah! ce sont nos sensations seules qui ôtent ou donnent des ailes au temps!

Madame Luceval s'est levée aussi... je sens bien qu'il faut partir, je lui donne la main pour sortir de la loge... Puis je marche à côté d'elle. Elle a pris le bras de sa bonne... mais je lui parle toujours et elle me répond. Nous sortons ainsi de la salle, et je continue à marcher près d'elle.

Au bout d'un moment elle me dit : « Est-ce » que vous demeurez de ce côté, monsieur? — » Pas précisément, madame, mais je pense que » cela ne vous offense pas si je me permets de » vous accompagner jusque chez vous. — D'un » autre cela pourrait me déplaire, monsieur;

» mais, comme vous n'êtes pas un étranger pour
» moi, je ne saurais m'en fâcher. »

Je ne comprends vraiment rien à cette connaissance qu'elle prétend exister entre nous ; n'importe, il me semble qu'il faut en profiter. Je songe qu'elle ne demeure qu'à deux pas, que bientôt il faudra la quitter. Cette pensée m'enhardit à demander davantage.

« Madame, puisque je ne suis pas un étran-
» ger pour vous, puisque vous connaissez ma
» famille, et des personnes avec lesquelles je
» suis lié... si j'osais vous demander la permis-
» sion d'aller vous offrir mes hommages ! »

Elle ne répond pas... elle me semble réfléchir... je tremble... ce qu'elle va dire décidera du bonheur de ma vie, car bien certainement je ne puis plus vivre heureux sans voir cette femme-là !

» Si cela vous est agréable, monsieur, je rece-
» vrai vos visites avec plaisir. »

Grand Dieu ! mes sens ne m'ont pas trompé !... c'est elle, c'est sa douce voix qui vient de prononcer ces paroles... elle recevra mes visites *avec plaisir !*... Je ne sais plus où j'en suis, je ne sais plus ce que je lui réponds !... je vais faire quelque extravagance... heureusement nous sommes arrivés à sa porte, et elle rentre dans sa maison après m'avoir fait un sa-

lut charmant!... Je crois que dans ce moment je suis content de ne plus être en sa présence, je puis me livrer à ma joie, je cours, je saute dans la rue! Ah! j'ai déjà été amoureux bien des fois, mais jamais, non jamais de cette façon... c'est que probablement je n'ai pas encore été véritablement amoureux.

Je me trouve sur les boulevards, j'entre dans un café, je ne sais ce que je veux, mais je demande quelque chose... Je regarde tout le monde avec un air triomphant... on n'y fait fait pas attention!... Ces gens-là lisent les journaux... je ne conçois pas, dans ce moment, qu'on puisse lire les journaux... mais on a ici un air froid qui m'ennuie. Je me lève au moment où le garçon m'apportait du punch; je le paie, et je m'en vais.

Rentrons chez moi, cela vaudra mieux. Puisqu'elle m'a dit qu'elle recevrait mes visites avec plaisir .. ces mots *avec plaisir* ne me sortent pas de la pensée... puisqu'elle m'a dit cela, je puis bien, sans indiscrétion, aller la voir dès demain. Oui, j'irai demain dans la journée, et, pour être plus tôt à demain, il faut bien vite me coucher.

Je rentre et je me mets au lit. Mais on ne peut pas dormir quand on a dans la tête un nouvel amour; c'est bien pis lorsqu'on l'a dans

le cœur, car le cœur vous tient encore plus éveillé que l'esprit. Je saute dans mon lit comme si j'avais bu trois bouteilles de champagne.

Puisque je ne puis pas dormir, rappelons-nous les événements de cette heureuse journée... Ah! mon Dieu!... En songeant au hasard qui m'a fait apercevoir ce soir madame Luceval, je me rappelle que j'étais au Cadran-Bleu avec Jolivet, et que je suis parti brusquement au moment où l'on nous montait le café... Ce pauvre Jolivet!... Moi qui l'avais invité, il aura fallu qu'il paie le dîner... Il est capable de m'attendre encore chez le traiteur... S'il n'était pas si tard j'y retournerais... Mais non, il aura payé, il doit être bien certain que je le lui rendrai... Je ne puis m'empêcher de rire en songeant à la mine que Jolivet a dû faire.

Bientôt cet événement cesse de m'occuper. Je ne puis plus penser qu'à cette femme charmante que j'adore, et qui me permet d'aller chez elle. Si j'ai été si heureux ce soir, placé au spectacle auprès d'elle, que sera-ce donc quand je pourrai sans témoins lui dire tout ce que j'éprouve?... Je cherche à me rappeler ce qu'elle m'a dit ce soir, les moindres mots qu'elle a prononcés... Dans sa bouche il n'en est point

qui n'ait du charme... Oui, elle a dit cela..., Et puis cela encore...

Mais enfin mes souvenirs deviennent confus, mes idées s'embrouillent... Je mêle ensemble la journée d'hier et celle de demain... c'est que je m'endors probablement.

CHAPITRE XI.

JE VAIS CHEZ ELLE.

Il n'était pas encore huit heures du matin, je dormais encore, ce qui est assez naturel, car je ne m'étais endormi que fort tard... Je rêvais à madame Luceval, et cela était encore très-naturel; le sommeil n'est que le repos des idées : mais, lorsqu'il en est une qui nous occupe sans cesse, celle-là ne s'endort pas entièrement, et elle doit nécessairement nous apparaître encore dans nos songes.

Un bruit violent me réveille, il me semble qu'on a sonné... Bientôt j'entends qu'on parle

très-haut dans mon antichambre, c'est ma bonne qui se dispute avec la personne qui vient de venir, et ne veut pas qu'on se permette déjà de me réveiller.

Mais on n'écoute pas ma bonne, on entr'ouvre ma porte... C'est Jolivet... je l'avais deviné.

Je pars d'un éclat de rire, et il s'écrie : « Vous voyez bien qu'il est éveillé... j'en étais » sûr... Ta bonne est d'un entêtement... elle » croit que tu veux dormir comme une mar- » motte... — Et toi, mon cher ami, tu es venu » avant huit heures, craignant apparemment » que je n'aie dessein de partir pour la Belgique, » afin de ne point te rembourser la carte du » Cadran-Bleu. — Ah! quelle idée! c'est très- » mal ce que tu dis là!... Je passais par ici, je » suis monté... D'ailleurs je t'avoue que j'étais » inquiet de toi, tu m'as laissé là hier... Tu as » disparu .. crac! On ne te revoit plus... Moi, » je t'ai attendu jusqu'à neuf heures chez le » traiteur... Et, comme je sais que tu n'es pas » capable de vouloir te moquer de moi, j'ai » craint qu'il ne te fût arrivé quelque chose... » Une dispute, une querelle... Je te voyais déjà » tué... — Ce pauvre Jolivet!... je te remercie » de l'intérêt que tu prends à moi; mais, mon » ami, il ne m'est rien arrivé que d'heureux... » Si tu savais!... je suis au comble de la joie...

» — Bath!... est-ce que tu hérites? — Il est » bien question d'héritage!... Ah! Jolivet, tu ne » places donc le bonheur que dans l'argent?... » — Ma foi, c'est qu'il me semble qu'avec de » l'argent on peut acheter du bonheur gros » comme soi! — Il est des jouissances qui ne » s'achètent pas... qui ne sauraient se payer... » Celles que ce jour me promet sont de ce nom- » bre! »

Je raconte à Jolivet ce que j'ai fait hier au soir, et une partie de ma conversation avec madame Luceval. Mais le traître m'écoute d'un air distrait; puis, il tire doucement un petit papier de sa poche, et il l'examine pendant que je lui conte mes amours... Je n'y tiens plus, je saute hors de mon lit, je lui arrache le papier des mains en m'écriant: « Va! tu es » indigne de la connaître...

» — Mais qu'est-ce que tu as donc? » dit Jo- » livet. — Ce que j'ai! je te parle d'une femme » charmante, et tu n'es occupé que de cette mi- » sérable carte à payer... — Je t'assure que je » t'écoutais... — Une femme si jolie!... — C'est » que je viens de m'apercevoir qu'ils se sont » trompés. — Pleine d'esprit,.. de grâce. — Il » y a un petit pot de crême de trop. — Un pied » et un bras charmants. — Je ne l'ai pas man- » gé... — Un son de voix si doux... — Il était

» au citron, et je le voulais au chocolat. — Et » des dents d'une blancheur... — C'est huit » sous à déduire. »

Je cours prendre ma bourse, je regarde le montant de la carte, et je compte à Jolivet quinze francs en lui disant : « Tiens, j'espère » que maintenant tu me feras le plaisir de ne » plus me parler de ton dîner... — Ce n'est pas » pour ça que je suis venu... mais c'est égal... » ils se sont trompés de huit sous, et j'irai les » réclamer. »

Cet homme-là ne saura jamais me comprendre ; n'importe, tout en m'habillant, je parle de madame Luceval, dont cependant j'ai soin de ne jamais prononcer le nom ; mais il faut qu'un amant parle de sa maîtresse, c'est un besoin pour son cœur... qu'importe qu'il s'adresse à des sourds... ne parle-t-on pas quelquefois à des arbres, à des fleurs, à des objets inanimés ?

Je passe un pantalon, puis je m'arrête pour me rappeler une circonstance de la veille ; j'endosse mon gilet à l'envers, je mets ma cravate, et je me barbouille ensuite de savon pour me faire la barbe. Jolivet me regarde en ouvrant ses petits yeux, il ne conçoit pas que l'amour fasse perdre la raison.

Nous entendons fredonner, rire, et bientôt

Dubois paraît. Je suis enchanté de le voir, au moins Dubois comprend les passions, il a fait des folies pour les femmes, il ne restera pas, comme Jolivet, à m'écouter d'un air surpris.

« Ah! on te trouve enfin! » dit Dubois en entrant; » c'est bien heureux!... Je suis venu dix » fois, j'ai cru que tu n'avais plus de logement » que pour la forme... comme les demoiselles » de modes... Eh bien! ces amours?... cette » divinité en robe vert-monstre?... »

Je cours à Dubois, je veux le serrer dans mes bras... il recule d'un air épouvanté... Je ne m'apercevais pas que je tenais mon rasoir à ma main!...

« Fais donc attention... un peu moins de » vivacité, je t'en prie... rase-toi... nous cause- » rons après. — Ah! mon cher Dubois, je suis » le plus heureux des hommes... — Prends » garde de te couper alors. — Je l'ai revue... » tu sais?.. celle que je t'ai montrée. — Oui, » c'est-à-dire dont j'ai vu la robe, car pour sa » figure... — Je vais chez elle aujourd'hui... — » Alors il est probable que demain... *Consum-* » *matum est*!...— Ah! je ne pense qu'au plaisir » de la voir, d'être reçu chez elle; je t'assure » que dans ce moment je n'ai point d'autre dé- » sir!... — C'est juste; mais tu ne veux pas » faire sa connaissance pour porter la queue de

» sa robe? — Ah! Dubois si tu savais comme » elle est jolie... et de l'esprit... un ton, des » manières... — Je connais tout cela ! dans sa » nouveauté, une conquête est toujours une di- » vinité, ensuite c'est une humanité... et après » ce n'est quelquefois plus qu'une fatalité... — » Tais-toi, Dubois, tu ne sais ce que tu dis, tu » ne comprends pas l'amour! — Ah! il est bon » enfant, je ne comprends pas l'amour?... moi » qui le tire à l'alambic : l'amour et le courtage, » voilà ma vie... »

Je ne réponds pas, et je songe sérieusement à m'habiller, car je vois que tous ces gens-là ne sentent pas l'amour comme moi. Dubois va frapper sur les genoux de Jolivet en s'écriant : « Et toi, mon vieux... les plaisirs, le sentiment, » il ne faut pas que ça passe un franc cinquante, » n'est-ce pas? — Dis donc, Dubois, je ne t'ai » pas revu depuis le soir de ta querelle... — » Quelle querelle?... j'en ai tous les jours, moi! » j'ai une si mauvaise tête!... Cependant je me » promets tous les matins de me modérer.. — » Ta querelle du Colysée... — Ah! oui, où j'ai » voulu rosser un insolent?... — Non, c'est toi » qu'on voulait rosser... mais c'est égal, c'est » pour en venir au demi-bol de punch que tu » avais démandé, et que j'ai été obligé de payer: » plus, trois macarons que tu avais mangés, ça

» fait... — Ça fait, Jolivet, que tu es un vilain,
» un harpagon... — Tiens! je suis un vilain,
» parce que je lui demande ce qu'il me doit de-
» puis six semaines au moins... — Tu as le
» front de me demander un demi-bol de punch ;
» et si je te rappelais, moi, toutes les fois où
» j'ai payé pour toi? le jour où nous dinâmes aux
» Champs-Élysées... tu avais oublié ta bourse.
» Le soir où nous prîmes un fiacre pour reve-
» nir, après minuit, de chez Rosette, tu avais
» soi-disant tout perdu à l'écarté, je me suis
» rappelé depuis que tu n'avais pas joué ; cette
» fois où nous allâmes voir la nouvelle pièce
» aux Français... tu n'avais pas assez pour
» prendre un billet ; et mille autres encore que
» je ne veux pas te rappeler. Mon cher ami,
» quand on n'a pas de mémoire pour rendre, il
» ne faut pas emprunter. A présent, tiens, voilà
» cinquante-six sous pour ton demi-bol et tes
» trois macarons ; mais songe bien que jamais, ne
» fût-ce qu'un centime... je ne l'avancerai pas
» pour toi. »

Jolivet a la mine longue, il murmure quelques mots entre ses dents, tout en mettant dans sa poche les cinquante-six sous que Dubois lui présente. Pendant ce temps, j'ai enfin terminé ma toilette. Il n'est pas encore dix heures, je ne puis décemment me présenter

chez madame Luceval qu'après midi : comment tuer le temps d'ici-là ! J'engage ces messieurs à venir déjeuner au café avec moi. Dubois accepte , mais Jolivet refuse, il prétexte une affaire, et nous quitte. C'est la première fois que je lui vois refuser un déjeuner ; peut-être a-t-il peur que je ne le laisse encore en gage chez le traiteur.

Je vais déjeuner avec Dubois seulement. Il me conte ses amourettes; il en a toujours de nouvelles ; il me fait quelquefois sourire. Cependant je n'écoute qu'avec distraction ce qu'il me dit : je regarde ma montre, les pendules ; je soupire, et Dubois rit en s'écriant : « Comme » c'est ça ! »

Enfin, tout en causant, en mangeant, en regardant dans les journaux, nous avons atteint midi. Alors je quitte Dubois en lui disant : « Je puis maintenant me présenter chez elle. » — Va donc, mais présente-toi d'un air dé- » gagé, ne te tortille pas comme ça, tu as l'air » d'un conscrit; on croirait que tu vas à ton » premier rendez-vous, ça peut te faire beau- » coup de tort. Viens me retrouver à cinq heu- » res à la rotonde, nous dînerons ensemble, tu » me conteras le résultat de ta visite. — Oui... » j'irai. »

Dubois a raison ; il semblerait, au trouble

que je ressens, que nulle femme encore n'a fait battre mon cœur. Tâchons de nous calmer, de ne point avoir l'air gauche et embarrassé. Disons-nous bien que, puisqu'on a consenti à nous recevoir, c'est que nous ne déplaisons pas et conduisons-nous en conséquence.

Me voici arrivé. Comme je suis glorieux de pouvoir entrer dans cette maison en criant au portier : « Chez madame Luceval! » J'espère que le portier me verra passer souvent.

Je suis chez elle. Sa domestique m'a ouvert : c'est la bonne d'hier, je la reconnais ; elle aussi, sans doute, car elle me sourit. Je suis sûr que c'est une bonne fille. On me dit que madame y est, on m'ouvre une porte, j'entre dans un petit salon décoré avec élégance ; mais en ce moment je ne puis faire attention à ce qui m'environne. Je ne vois qu'elle ; elle est seule assise près de sa cheminée, elle se lève et me fait un salut fort aimable.

Je suis d'abord un peu embarrassé ; mais bientôt je me remets ; je m'excuse de me présenter si tôt sur le vif désir que j'éprouvais de la revoir. Une fois en train, je vais bien. Je ne sais si je m'exprime avec esprit, mais je sais que je ne suis plus embarrassé pour parler, et

pourtant il y a encore mille choses que je n'ose lui dire.

Madame Luceval m'écoute d'un air assez aimable ; cependant il me semble qu'elle m'écoute froidement, et cela me fait de la peine. J'ai bientôt trouvé le moyen d'amener la conversation sur l'amour, car je ne voudrais parler que de cela ; elle m'interrompt en me disant d'un air grave : « Monsieur... vous m'avez parlé » d'amour hier ; j'ai pensé que ce n'était qu'une » plaisanterie. Cependant, en vous accordant la » permission de venir me voir, j'aurais dû, je le » vois, vous prévenir que c'était à condition que » vous ne me tiendriez plus un tel langahe. Je » vous verrai avec plaisir, monsieur, oui... je » vous le répète, vos visites me seront même » agréables... si vous voulez bien, toutefois, ne » plus revenir sur ce sujet. »

Quoi ! une femme jeune et jolie me permet d'aller la voir, mais à condition que je ne lui ferai pas la cour... lorsque je lui ai fort bien fait comprendre que je l'adorais. Dubois dirait que ceci n'est que du manége, de la coquetterie... mais dans les yeux de madame Luceval je ne vois rien qui ressemble à cela.

« Comment, madame, dis-je au bout d'un » moment, vous avez la cruauté de m'interdire » le seul langage que je voudrais tenir près de

» vous?—La cruauté! Allons, monsieur Deligny,
» laissons de côté ces grands mots!... Vous sa-
» vez fort bien, d'ailleurs, que je ne puis pas
» répondre à vos sentiments!... — Moi, ma-
» dame, je sais cela... Et comment donc le sau-
» rais-je?... N'êtes-vous pas veuve, libre, maî-
» tresse de vous-même?... En quoi donc mes
» sentiments pourraient-ils vous offenser?... »

Elle me regarde quelques instants avec attention... Je ne sais ce qui se passe en elle, mais je la vois tour-à-tour rougir, pâlir, et se troubler. Enfin elle reprend d'une voix tremblante : « Comment! monsieur Deligny! vous ne
» me connaissez pas... vous n'aviez pas souvent
» entendu parler de moi? Ah! je vous en prie,
» ne me mentez pas!

» — Mais, madame, en vérité, je ne sais ce
» que vous voulez dire. Je vous ai aperçue au
» spectacle, à la Gaîté, pour la première fois.
» Vous savez où je vous ai rencontrée depuis.
» Je me suis permis de demander votre nom à
» votre portier, et c'est lui qui m'a dit que vous
» étiez veuve. Voilà, je vous jure, tout ce que je
» sais; jamais auparavant je n'avais entendu
» parler de vous; jamais, j'en suis certain, je ne
» vous avais vue dans le monde. Si l'on m'a
» trompé, si vous n'êtes point veuve, c'est ce
» que j'ignore. Je n'ai point encore droit à votre

» confiance, mais lorsque vous me connaîtrez » mieux, madame, vous verrez que l'on peut » être dissipé, étourdi, inconséquent, sans » que cela exclue entièrement les qualités du » cœur. »

Madame Luceval m'a écouté sans m'interrompre. Lorsque je cesse de parler elle baisse tristement la tête, en murmurant : « Je m'étais » donc trompée!... »

Je ne conçois rien à ce changement, à cette tristesse. Cette femme-là commence à me sembler incompréhensible... mais elle est, elle sera toujours charmante ; sa mélancolie a je ne sais quoi qui m'impose et me touche ; je n'ose lui en demander la cause. Pendant assez longtemps nous gardons tous deux le silence. Mais je suis près d'elle, je la vois, et cette situation même a du charme.

Madame Luceval rompt la première le silence en me disant : « Monsieur, je dois vous paraître » bien bizarre... bien ridicule même... — Ridi- » cule? ah! madame, vous ne sauriez l'être... » Si j'ai, sans le savoir, dit quelque chose qui » ait pu vous rappeler un souvenir pénible, » vous m'en voyez moi-même désolé... Mais » j'ignore comment... — Non, monsieur, vous » ne m'avez rien dit qui m'ait offensée... Seu- » lement je croyais.., oui, j'étais persuadée que

» vous me connaissiez de nom depuis long-
» temps ; que vous étiez envoyé chez moi par
» quelqu'un... à qui je suis très-attachée. Je me
» suis abusée ; je dois aussi vous avouer que
» cette idée seule m'avait fait vous remarquer
» au spectacle, vous écouter hier au soir,
» et, enfin, vous permettre de venir me voir. »

Voilà une confidence qui n'a rien de fort agréable pour moi ; je croyais avoir fait sa conquête, je me flattais de lui plaire, et elle m'avoue qu'elle ne m'a reçu que par des motifs qui me sont étrangers. Que répondre à un pareil compliment?... rien ; je reste fort sot et je me tais.

Madame Luceval s'aperçoit sans doute de l'impression que m'a faite sa confidence ; car elle ajoute d'un air plus aimable : « Cependant,
» si cela peut vous être agréable de venir quel-
» quefois me rendre visite, je serai encore dis-
» posée à vous recevoir, à condition que vous
» ne m'entretiendrez plus de choses que je ne
» dois pas entendre, parce que je ne puis y ré-
» pondre, et sous la promesse formelle que vous
» ne parlerez de moi à aucune de vos connais-
» sances... que vous ne prononcerez jamais mon
» nom devant aucun de vos amis... *aucun*, vous
» entendez, monsieur!...

» — Pour vous voir, madame, il n'est pas de

» conditions auxquels je ne puisse me soumet- » tre. Ne parler de vous à personne n'est qu'un » acte de discrétion facile à exécuter. D'ailleurs, » madame, un homme n'est ordinairement in- » discret que sur le chapitre de ses conquêtes, » et vous conviendrez que je ne puis plus me » flatter d'avoir fait la votre. La première con- » dition sera plus pénible à remplir. Ne plus vous » parler d'amour, madame, ne plus vous dire » que je vous aime!... lorsque, le premier mo- » ment où je vous ai aperçue, je me suis senti » attiré vers vous par un charme irrésistible, » lorsque, depuis ce jour, je n'ai cessé de pen- » ser à vous... de chercher à... — Monsieur! » monsieur! —Ah! c'est juste, madame... je ne » vous le dirai plus... je vous cacherai un sen- » timent... qui fera maintenant le malheur de » ma vie!... mais je vous verrai, j'aurai quel- » quefois le bonheur d'être près de vous... c'est » beaucoup, je le sens! je dois donc me sou- » mettre à tout pour mériter cette faveur. »

Madame Luceval tâche d'amener la conversation sur des choses indifférentes ; mais je ne me sens plus en train de causer ; malgré moi, je réfléchis à ce qu'elle m'a dit ; de son côté, je la crois préoccupée, et bientôt notre conversation languit. Alors je me lève et je prends assez tristement congé d'elle.

Je suis beaucoup moins content en sortant de chez madame Luceval que je ne l'étais en y allant. Je me promettais tant de bonheur de cette visite. Je voyais déjà son cœur répondre au mien, elle m'aimait, elle cédait à mon ardeur, j'étais bientôt le plus heureux des hommes. Tout cela n'a pas tourné comme je l'espérais. Elle m'a reçu, je ne sais pas trop pourquoi, je n'ai pas bien compris ce qu'elle a voulu dire, si ce n'est qu'elle pensait que j'étais envoyé près d'elle par un autre... cet autre, elle l'aime, c'est assez présumable, et moi, on veut bien me recevoir par compassion, par commisération. Si j'avais du cœur je ne retournerais plus chez cette femme-là!...

Je rentre chez moi de mauvaise humeur. Tout en me disant que je ferais bien de ne plus penser à madame Luceval, je ne cesse de m'occuper d'elle... Allons au rendez-vous que m'a donné Dubois, il me distraira, lui.

Dubois vient à moi en sautillant; il a fait couper ses favoris : « Eh bien! mon petit, les » amours?... La belle inconnue que tu connais » à présent?... — Cela va mal... je ne suis pas » content. — C'est donc cela que tu as une fi- » gure convexe!... Est-ce que vous êtes déjà » brouillés? A la seconde visite ça se voit quel- » quefois, mais à la première c'est rare. — Je

» m'étais trop flatté, Dubois, cette dame ne » m'aime pas. Elle ne veut pas que je lui parle » d'amour sous peine de ne plus me recevoir. — » Est-ce que c'est pour apprendre à parler à son » serin qu'elle t'a reçu. Laisse-moi cette fem- » me-là de côté!... c'est une bégueule. — Oh! » non, elle est fort aimable, mais... — Mais elle » veut te faire aller!... N'y retourne pas; et elle » t'enverra chercher, ou elle ira t'attendre chez » ta portière. Oh! je connais ça. — Non, non, tu » te trompes... C'est une femme qui... — Eh! » mon Dieu! c'est une femme, et elles se res- » semblent toutes. Au surplus, une de perdue, » douze de retrouvées, c'est ma maxime. Allons » dîner, et entre la poire et le fromage je te » parlerai d'une petite brunisseuse qui est va- » cante pour le quart d'heure; elle ne t'irait » qu'au coude; mais un pied pas plus gros » qu'une aveline, et des hanches comme la Vé- » nus pudique. C'est gentil. J'ai fait la connais- » sance de son amie en allant voir les animaux » au Jardin-des-Plantes; ces demoiselles étaient » arrêtées devant les singes, qui leur faisaient » des gestes très-significatifs. — Et c'est depuis » ce temps que tu as coupé tes favoris?... — » J'en ai fait le sacrifice à Zénobie, mais je les » lui porterai ce soir avec un rouleau d'eau de » Cologne. »

Nous allons dîner. Dubois fait tout ce qu'il peut pour me distraire. Mais, pendant qu'il me parle de Zénobie et de sa petite amie, je pense à madame Luceval. Enfin, le soir, quoi qu'il puisse dire, je refuse de l'accompagner, et je vais me promener... rue Boucherat! . Cette femme-là m'a ensorcelé.

CHAPITRE XII.

JE FAIS TOUT CE QU'ELLE VEUT.

J'ai été deux jours sans aller chez elle. Mais que ces deux jours m'ont paru longs! voilà le troisième, je ne puis plus y tenir. Je vais aller la voir. Après tout, elle ne m'a pas défendu sa porte; elle m'a même dit qu'elle me recevrait avec plaisir si je ne lui parlais pas de mon amour; eh bien! est-ce que je ne sais plus parler que de cela?... Ah!... si elle ne me le défendait pas, peut-être en aurais-je moins envie.

Me voilà chez elle, la bonne m'ouvre la porte

du salon. Ah! mon Dieu! elle n'est pas seule. Que je suis malheureux! être deux jours sans la voir, et ne pas la trouver seule!... Mais du moins c'est une dame qui est avec elle; j'aime mieux cela que de la trouver en tête-à-tête avec un homme, avec un rival peut-être.

On me reçoit très-poliment. Cette dame qui est chez elle est la même qui l'accompagnait le jour où je l'ai suivie. Nous parlons un peu de tout, nous passons en revue les nouveautés en modes, en plaisirs, en littérature. Son amie se nomme Juliette, et, quand elle parle à madame Luceval, elle l'appelle Augustine. Ah! elle se nomme Augustine...... Ne pourrai-je donc jamais l'appeler ainsi que dans ma pensée!

Son amie est fort gaie; Augustine a de l'esprit; notre conversation ne languit pas; ces dames paraissent m'écouter avec plaisir. Madame Luceval, qui ne va plus dans le monde, semble pourtant aimer à en entendre parler. Plusieurs fois elle me questionne sur ce que j'ai fait depuis trois jours, me demande s'il y a toujours beaucoup de bals, de soirées, quelles sont les sociétés que je préfère. Pourquoi donc s'informer de tout cela si je lui suis indifférent?

Je n'y conçois rien, mais cela me fait plaisir, et je satisfais à toutes ses questions.

Cependant il faut que je mente en lui répondant, car je ne veux pas lui dire que depuis trois jours j'ai passé mes soirées à me promener devant ses fenêtres ; elle se moquerait de moi, et elle aurait raison. Je cite au hasard quelques-unes de mes sociétés, je parle de réunions où l'on ne fait que danser, de celles où l'on ne va que pour jouer, comme chez madame de Rémonde... madame Luceval a changé de couleur :

« Vous trouveriez-vous indisposée? » lui dis-je.

« — Non, monsieur, non... C'est un étour» dissement... Cela me prend quelquefois, mais » vous nous parliez, je crois, de la société de... » madame de Rémonde ; j'ai entendu parler » déjà de cette dame..... On la dit très-jolie..... » Est-ce vrai?—Je ne lui trouve rien d'extraor» dinaire! C'est une belle femme, mais il en est » mille qui sont mieux. — Vous la connaissez » depuis longtemps?... — Non... J'ai été con» duit chez elle par un de mes amis, nommé » Jenneville... Oh! quant à lui, il ne voit rien » qui soit comparable à madame de Rémonde. » Mon Dieu, madame, vous vous trouvez cer» tainement indisposée... »

Juliette a couru à madame Luceval qui semble prête à se trouver mal ; elle la prend dans ses bras, lui dit quelques mots à l'oreille ; moi, j'ouvre la fenêtre ; nous conduisons Augustine près de la croisée ; bientôt elle revient à elle. Sa main presse celle de son amie, qui lui dit : « Vraiment, Augustine, si j'osais, je vous gron» derais bien fort !... — Que voulez-vous !... » vous savez bien que ce n'est pas ma faute... » Mais cela se passera !... avec le temps !... Par» don, monsieur Deligny, je vous ai inquiété ; » vous êtes trop bon... — Vous avez peut-être » besoin de repos, madame, je vais me retirer. » — Oh ! non, non... pas encore .. Cela est » passé... Je me sens bien maintenant, et je » suis sûre que cela ne reviendra plus. »

Elle veut que je reste ; je suis très-content.

« Vous nous disiez qu'un de vos amis trou» vait madame de Rémonde fort à son goût... il » en est donc amoureux ? — Mais je le pense. » — Et croyez-vous qu'il soit payé de retour ? — » Il y a tout lieu de le croire, cependant j'ai été » trop peu chez madame de Rémonde pour » pouvoir connaître ses sentiments. — Ah ! je » croyais que vous alliez très-souvent chez elle » avec ce monsieur Jenneville. — Non, madame, » je n'y ai été qu'une fois ; et, quoique madame » de Rémonde ait eu la bonté de me faire de

» pressantes invitations, je crois qu'elle me verra
» rarement; — sa société ne me plaît pas du tout.
» Écoutez, monsieur Deligny, je ne vais plus
» dans le monde, moi; mais je suis bien aise
» de savoir ce qu'on y fait. Vous irez pour moi,
» et vous me tiendrez au courant... Le voulez-
» vous? — Je ferai tout ce qui vous sera agréa-
» ble, madame. »

Nous causons encore quelque temps, mais je vois bien que son amie ne s'en ira pas avant moi; d'ailleurs il vaut mieux qu'on trouve mes visites trop courtes que trop longues. Je prends congé, et je m'éloigne plus satisfait qu'en la quittant la première fois... J'avais donc tort de me désespérer! Mais en amour il faut si peu de chose pour nous rendre l'espoir!

Quinze jours s'écoulent. Je suis retourné souvent chez madame Luceval, et j'ai eu le bonheur d'être plusieurs fois seul avec elle. Le bonheur!...... je n'en suis pourtant pas plus avancé dans mes amours, mais je crois que je le suis dans son amitié : c'est toujours quelque chose. Jamais mes visites ne paraissent lui être importunes; quand elle me voit, il me semble que c'est avec plaisir. Déjà nous sommes moins sur le ton de la cérémonie; avec les gens aimables on est plus vite à son aise. La charmante Augustine veut toujours que je lui conte

ce que j'ai fait, ce que j'ai vu de nouveau dans le monde; elle m'écoute avec un intérêt qui m'enchante lorsque je lui parle de moi, de mes habitudes, de mes amis, des gens que j'aime à voir. Quelquefois elle me fait recommencer les détails les plus minutieux....... Ce plaisir qu'elle éprouve à m'entendre n'est-il pas une preuve des progrès que je fais sur son cœur?... je m'en flatte en secret.

Une fois j'oublie la promesse que je lui ai faite; en contemplant ses yeux si tendres et si doux, je laisse échapper quelques mots d'amour. Aussitôt son front devient plus sévère, et elle m'interrompt en me disant: « Monsieur De-» ligny, voulez-vous que je me fâche avec vous? » que je sois obligé de ne plus vous recevoir?... » ah! j'en serais vraiment fâchée, car plus je » vous connais, plus je vois que l'on m'avait » trompé sur votre compte. On vous avait peint » à moi comme un jeune homme très-étourdi, » très... — Mauvais sujet.... n'est-ce pas, ma-» dame? — Je n'osais pas le dire... mais je vois » bien maintenant que vous valez beaucoup » mieux que votre réputation. — Et qui vous » dit, madame, que ce ne soit pas à vous, aux » sentiments que vous m'avez inspirés que je » suis redevable du changement qui s'est fait en » moi? — Quelle qu'en soit la cause, il me serait

» doux d'avoir en vous un ami; ah! croyez-
» moi, monsieur, ce titre vaut bien celui d'a-
» mant, il vaut plus encore!... car l'amitié vé-
» ritable n'est pas inconstante — Avec vous,
» madame, l'amour ne saurait l'être. — Ah!
» monsieur, je suis trop certaine du contraire. »

Elle détourne la tête, elle porte son mouchoir sur ses yeux!... Allons, j'ai encore dit quelque chose qui lui a fait de la peine. J'en suis au désespoir, et je lui jure de ne plus lui parler d'amour, de ne plus chercher qu'à mériter son estime, son amitié, de ne plus venir la voir que rarement, si elle l'exige... Elle verse des larmes, ah! dans ce moment je lui ferais tous les serments possibles pour la consoler.

Elle tourne la tête vers moi, elle me sourit et me tend la main en me disant : « Oui, nous
» serons amis, et vous saurez quelque jour tout
» le prix que j'attache à votre amitié. »

Je prends cette main qu'elle m'offre, je la presse dans les miennes, trop fort, sans doute, pour un homme qui ne doit être qu'un ami, car Augustine la retire bien vite en me disant :
« Mais je ne veux pas cependant que l'amitié
» que vous avez pour moi, et les visites que vous
» me rendez vous fassent négliger vos anciens
» amis, cela me ferait même de la peine si
» vous les voyiez moins souvent à cause de moi.

» Vous étiez fort lié avec M. Jenneville autre-» fois ; on m'a dit que vous étiez toujours en-» semble; depuis quelque temps vous ne me » parlez plus de lui........ Vous le voyez donc » moins souvent? — Il est presque toujours chez » madame de Rémonde, et je vous ai dit que j'ai-» mais peu cette maison-là.... — Pourquoi?... » il faut bien qu'un jeune homme aille dans le » monde, qu'il s'amuse — Je ne m'amuse pas » du tout chez madame de Rémonde. — Vous » n'y avez été qu'une fois... N'est-ce pas aujour-» d'hui le jour où elle reçoit? — Mon Dieu, » oui!... Et j'ai encore reçu hier au soir un bil-» let par lequel elle m'invite à dîner pour au-» jourd'hui. — Un billet de madame de Ré-» monde?... — Oui, je pense bien que c'est elle » qui l'a écrit.... — L'avez-vous sur vous? — Je » ne sais... oui, le voilà... — Ah! voyons donc » comment écrit cette dame si jolie!.... je pense » qu'il n'y a pas d'indiscrétion. — Oh! non, » madame!... c'est une invitation à dîner, et » rien de plus. »

Je présente à madame Luceval le billet de madame de Rémonde, elle le regarde longtemps et avec une attention qui m'étonne ; enfin elle me le rend, en me disant : « Son écriture » n'est pas belle... — Elle est lisible, voilà tout. » — Son style même ne me semble pas bien

» spirituel. — Vous voulez qu'on mette de l'es-
» prit dans une invitation à dîner. — Ah! vous
» avez raison, je ne sais à quoi je pensais.......
» Eh bien! on vous attend à dîner aujourd'hui,
» vous irez? — Non, ma foi. — Ah! monsieur
» Deligny, ce serait très-mal de refuser encore...
» vous irez... je le veux, et demain vous vien-
» drez me conter ce que vous aurez fait, et me
» dire si vous vous êtes bien amusé. — Vous le
» voulez, je n'ai rien à objecter à cela.... J'irai
» donc dîner chez madame de Rémonde... Mais
» vous me permettez de vous revoir demain, et
» cet espoir m'empêchera de trop m'ennuyer
» aujourd'hui. »

Madame Luceval paraît enchantée de ce que je consens à aller chez madame de Rémonde; je ne comprends rien à cette fantaisie, mais je suis heureux de faire quelque chose qui lui soit agréable. Je prends congé d'elle; elle me fait elle-même promettre que je viendrai le lendemain... Décidément elle a du plaisir à me voir...... et elle ne veut pas que je lui parle d'amour... oh! nous verrons.

Puisqu'on veut absolument que j'aille dîner chez madame de Rémonde, allons faire notre toilette. Quel singulier caprice peut porter madame Luceval à me prier d'aller dans cette maison? C'est peut-être bonté de sa part. Elle voit

bien que je l'aime, que je ne m'occupe plus que d'elle, et elle veut que j'aille dans le monde pour me distraire de ce sentiment qu'elle ne veut pas encourager..... Oh! oui. c'est là sans doute son motif; mais elle aura beau m'envoyer chez les autres, je n'y verrai qu'elle...... je n'y songerai qu'à elle, Plus je la connais, plus je l'aime...... Que deviendrai-je donc s'il me faut toujours aimer seul!

A six heures, je me rends au brillant hôtel de la rue Lepelletier. On m'annonce, et ce n'est pas qu'à des fauteuils, cette fois; je trouve madame de Rémonde entourée d'une demi-douzaine d'hommes, parmi lesquels je reconnais Jenneville et Blagnard.

La brillante Herminie vient à moi en faisant une exclamation fort aimable : « M. Deligny! » mais c'est un miracle....... nous n'osions pas » compter sur tant de bonheur!...... En vérité, » monsieur, vous devenez si rare que je dois re- » garder comme une grande faveur de vous pos- » séder aujourd'hui. »

Je réponds de mon mieux à ces reproches flatteurs. M. Blagnard vient me serrer la main avec effusion; Jenneville me frappe sur l'épaule en s'écriant : « Mon cher Deligny.... que deve- » nez-vous donc?... Est-ce que vous vous faites

» ermite? on ne vous voit nulle part!... Cependant vous ne restez pas chez vous, car j'ai été » plusieurs fois vous y chercher en vain.

» — C'est très-mal de négliger ainsi ses amis, » me dit Blagnard. « — Oh! je me rappelle à » présent ce qui l'occupe, » reprend Jenneville en riant, « il est amoureux....... C'est une » nouvelle passion...

» — Que parle-t-on d'amour? de passion? » dit un petit monsieur de cinquante à soixante ans, qui a un faux toupet noir et le reste des cheveux gris, mais qui est habillé en fashionnable, et tâche de sourire sans ouvrir la bouche, parce qu'il n'a plus de dents. « L'amour! c'est » mon fort, à moi, messieurs! »

» — Je croirais plutôt que c'est son faible, » dit madame de Rémonde en souriant « Ce » pauvre M. Breillard!.... il veut toujours être » jeune... Quant à vous, monsieur Deligny, je » vous en veux. Oh! je vous en veux beaucoup! » Est ce qu'une nouvelle maîtresse doit vous » faire oublier vos amis? — Mais, madame, je » vous assure que je ne sais pas ce que Jenneville » veut dire, et que....... — Vous êtes discret, » monsieur, c'est fort bien, et je vous en fais mon compliment....... mais Jenneville ne » parle pas sans motif.... — Je vous jure.... — » Allons, taisez-vous, je ne veux pas d'ailleurs

» être votre confidente... Ce rôle-là n'aurait au-
» cun charme pour moi! »

En disant cela, on appuie une main sur mon bras, on l'y laisse même quelque temps.... Je présume que c'est par distraction.... Mais il arrive du monde, et la belle Herminie va recevoir les nouveaux-venus.

C'est madame de Saint-Julien et M. Mélino; je suis bien aise que cette dame soit du dîner, je me rappelle qu'elle est aimable et aime à causer. Jusqu'à présent je ne vois qu'elle de dame avec la maîtresse de la maison, et nous sommes huit hommes; mais madame de Rémonde est coquette, elle aime à captiver tous les suffrages; ces dames-là n'invitent jamais que les femmes qui ne peuvent pas leur porter ombrage.

On attend sans doute encore du monde, car on ne sert pas; il est cependant six heures et demie passées. Je dînerais volontiers; mais il est de mode maintenant de ne se mettre à table que lorsque l'appétit est passé.

Ah! voilà encore une dame... Elle est horriblement laide!... Le contraire m'aurait surpris, je suis même étonné qu'on ait engagé madame de Saint-Julien; on la trouve apparemment sans conséquence.

Enfin, à sept heures moins un quart, un

valet vient annoncer qu'on est servi; c'est bien heureux! Madame de Rémonde est auprès de moi, je lui offre la main ; elle l'accepte en me souriant fort agréablement. Dans le trajet pour aller du salon à la salle à manger, il me semble que ses doigts pressent doucement les miens... C'est peut-être une habitude!.. J'ai connu une dame qui serrait la main à tous les hommes qu'elle connaissait; elle ne pouvait cependant pas les aimer tous.

Madame de Rémonde me place à table à côté d'elle... Décidément on me fait les honneurs; et Jenneville, est-ce qu'elle ne lui donnera pas au moins l'autre côté?.. Non, elle y place M. Mélino, le conducteur de madame de Saint-Julien. Je gagerais que cet homme-là est riche et joue gros jeu, il faut bien qu'il ait quelque chose pour lui.

On place Jenneville entre M. Breillard et la dame qui ressemble à *Jocko*. A coup sûr, il n'aura pas de distraction. Enfin madame de Saint-Julien a pour voisins deux petits jeunes gens sans conséquence, que probablement on veut bien lui abandonner. J'admire comme une femme d'esprit sait placer son monde.

En face de moi est un monsieur maigre et blême, dont le sourire veut être railleur, et qui ne dit pas un mot sans avoir l'air d'y attacher

une double intention. Je vois que toutes les fois qu'il parle on sourit d'avance. Comme je ne lui ai encore entendu rien dire de drôle, je demande tout bas à madame de Rémonde quel est ce monsieur-là.

« — C'est un homme plein d'esprit, très-ai- » mable, très-drôle... Oh! vous verrez, il nous » fera rire; c'est un farceur. Il a un sérieux im- » perturbable en contant les choses les plus plai- » santes. — En effet, je ne me serais pas douté » qu'il fût gai. — Il sait toujours une foule d'a- » necdotes, d'aventures piquantes... Il nous en » racontera au dessert. »

Puisque ce monsieur est un farceur, puisqu'il est drôle, je vais faire comme les autres, et prêter beaucoup d'attention à ce qu'il dira. Mais comme jusqu'à présent je ne lui ai entendu dire que : Ceci est bon... ceci est très-bon; ou : Ceci est excessivement bon! je pense qu'il n'est pas encore en train, et j'examine les autres convives.

Madame de Saint-Julien cause et rit déjà avec ses deux jeunes voisins; il paraît que M. Mélino n'est point jaloux; et que, pourvu qu'il amène et emmène sa dame, il ne s'inquiète pas du reste; c'est un homme précieux, et je conçois que madame de Rémonde l'ait fait placer auprès d'elle. Du reste, il est à table

comme dans le salon : il mange et ne dit rien. Blagnard parle d'affaires, de ventes, d'acquisitions avec un de ses voisins. M. Breillard veut faire le gentil, et jette la croûte de son pain par-dessous la table, parce qu'il ne veut pas qu'on s'aperçoive que, faute de dents, il ne mange que de la mie. La dame qui est auprès de Jenneville mange comme quatre, et fait aller sa mâchoire avec la volubilité d'un singe. Quant à Jenneville, il parle peu, il a l'air d'avoir de l'humeur; je le conçois, le voisinage qu'on lui a donné ne le charme pas. Mais madame de Rémonde ne répond point aux mines qu'il lui fait; en revanche, elle m'accable de prévenances, de petits soins... Est-ce qu'elle veut rendre Jenneville jaloux? C'est bien là le manége d'une coquette.

Ah! le monsieur farceur dit quelque chose, écoutons :

« — Madame de Rémonde, votre cuisinier » nous a traités à l'anglaise... Voilà un filet de » bœuf qui est sanglant!.. — Est-ce que vous » ne l'aimez pas ainsi?—Pardonnez-moi... sans » quoi je dirais que... que c'est un tour *sanglant* » que vous nous jouez-là!.. »

Tout le monde rit; je fais semblant de rire comme les autres; mais j'avoue que je trouve ce début-là bien médiocre, et encore j'ai dans

l'idée que ce monsieur préparait son mot depuis qu'il avait vu arriver le filet. Ah! il parle encore, voyons, il se met peut-être en train.

« — Voilà une sauce qui rappelle son bu-
» veur... Ce coquin de poisson doit être bien
» content d'être accommodé à une telle sauce...
» si ce gaillard-là avait prévu son bonheur,
» il est probable qu'il se serait fait pêcher plus
» tôt. »

On rit encore... j'ai donc l'esprit bien mal fait pour ne pas trouver tout cela drôle?.. Eh! mais je sens quelque chose qui me semble beaucoup plus drôle que les bons mots de ce monsieur. Depuis le commencement du dîner, j'avais bien remarqué que le genou de madame de Rémonde était souvent contre le mien, mais je m'étais reculé dans la crainte de gêner ma voisine; maintenant c'est son pied que la belle Herminie vient d'appuyer sur le mien, et elle ne le retire pas, au contraire; elle doit bien sentir cependant qu'il n'est pas sur le carreau. Diable!.. qu'est-ce que tout cela signifie?.. Il ne s'agit plus ici de donner de la jalousie à Jenneville, il ne peut pas voir ce qui se passe sous la table. Je suis un peu embarrassé, mais enfin je me laisse presser le pied, parce qu'il faut savoir vivre, surtout quand on dîne chez les gens.

Madame de Rémonde ne se contente pas de me presser le pied, elle a rapproché son genou, et me lance des regards pleins de feu. On est au dessert, le champagne circule... c'est le moment où l'on est le plus échauffé, le plus disposé à rire ou à s'entendre. Moi, je voudrais bien que l'on quittât la table, mais madame de Rémonde semble s'y plaire beaucoup; elle engage le monsieur plaisant à raconter quelque chose; le monsieur se balance sur sa chaise d'un air grave en disant : « — Moi, madame, » je ne sais rien... j'ai fort peu de mémoire!.. » et puis... conter quelque chose comme ça... » quand on vous le demande, ça ne fait plus » d'effet... il faut qu'une histoire soit amenée... » soit préparée... Je sais bien qu'il y a des gens... » qui ont l'air... comme ça, de vouloir vous dire » quelque chose... qui vous tiennent là long- » temps avec des phrases... arrangées... et puis » les gobe-mouches écoutent... et puis après... » comme ça, après avoir écouté longtemps... » ils s'aperçoivent qu'on ne leur a rien dit!.. »

Le farceur se tait après avoir dit tout cela; il attend que l'on rie, mais cette fois on ne rit pas, car on ne sait pas ce qu'il a voulu dire, ni s'il vient de faire une plaisanterie.

« Il n'est pas en train aujourd'hui, » me dit

madame de Rémonde, « mais il y a des jours » où il nous fait pouffer de rire. »

En disant cela, elle se lève, je lui donne la main, et, tout en regagnant le salon, elle me dit à l'oreille : « J'espère que je vous verrai » maintenant; si je ne reçois que le lundi et le » vendredi... on me trouve aussi les autres jours, » le matin... entre onze heures et midi. »

Je fais une profonde inclination, qu'elle peut interpréter comme elle le voudra; nous sommes au salon, où il y a déjà nombreuse compagnie, et je me flatte que madame de Rémonde va me faire le plaisir de ne plus s'occuper de moi. Pauvre Jenneville! voilà donc cette femme que tu adores!.. dont tu as eu tant de peine à vaincre les rigueurs!.. Quoique je ne conçoive rien à ce caprice, je ne puis me dissimuler que j'ai fait la conquête de la belle Herminie, et certes je ne l'ai pas cherché!..

Je vois Jenneville s'approcher d'elle; il lui parle un moment, elle lui répond d'un air impérieux. Je ne puis distinguer que ces mots : « Il le faut, je le veux, cela sera! » Puis elle s'éloigne de lui et va s'occuper de sa société. Je m'approche alors de Jenneville, je suis curieux de savoir s'il est toujours aussi épris de sa belle. « Eh bien! mon cher Jenneville?.. — Eh bien! » mon cher Deligny? — Il y a quelque temps

» que nous ne nous sommes vus? — Vous deve-
» niez introuvable, mais j'espère que mainte-
» nant on vous verra plus souvent. Herminie
» vous trouve fort aimable, elle me l'a dit; elle
» sait que nous sommes amis, et c'est une raison
» pour qu'elle ait encore plus de plaisir à vous
» voir. — C'est bien bon de sa part... il me pa-
» raît que vous êtes constant cette fois... et que
» vos amours... — Vous m'en voyez moi-même
» surpris!.. cette femme-là m'a fixé... j'en suis
» fou!.. elle est bien un peu capricieuse, un peu
» boudeuse parfois... mais dans ces humeurs
» même elle est adorable!.. D'ailleurs, je suis
» certain qu'elle n'aime que moi, qu'elle a pour
» moi un profond attachement; elle m'en a
» donné des preuves!.. je ne suis pas très-ri-
» che... et si elle voulait pour amants des prin-
» ces, des millionnaires! il en est mille qui
» mettraient leur fortune à ses pieds; mais elle
» a rejeté leurs hommages; avec elle, la richesse
» n'est rien, c'est le cœur qui la guide. »

Je ne trouve rien à répondre à tout cela; laissons Jenneville se féliciter de la constance de madame de Rémonde; à coup sûr je ne chercherai point à troubler son bonheur... à quoi bon détruire l'illusion qui rend heureux?

Pour ne plus avoir de conversations particulières avec la maîtresse de la maison, je me mets

à jouer ; et, pour abréger la longueur de cette soirée, je pense à Augustine, je me dis que c'est elle qui veut que je sois dans cette réunion ; cette idée fait que je m'ennuie moins.

Je perds mon argent, cela doit être ; je suis distrait et je joue contre des gens qui font du jeu leur unique occupation. Je suis bientôt à sec. Alors je me promène un moment dans le salon ; *elle* veut que je lui rende compte de ce que j'aurai vu ; il faut donc que j'observe un peu. Mais que verrai-je ici qui ne soit ce que l'on voit toujours dans ces maisons où presque personne ne connaît son voisin ? Près des tables d'écarté, des jeunes gens qui se pressent, qui se foulent pour parier et conseiller ; une table couverte d'or, et autour du tapis quelques figures communes, quelques tournures canailles que l'on s'étonne de voir là !.. et ce sont ces gens-là qui jouent le plus gros jeu ; je n'y conçois rien.

M. Breillard est à ce qu'on appelle la petite table, avec des dames ; le pauvre homme est si content de se voir pressé, entouré par le beau sexe, qu'il perd son argent fort gaîment ; il jouerait jusqu'à son faux-toupet, si ces dames l'exigeaient.

Dans un coin, le fareeur du dîner est assis sur une ottomane ; il s'est isolé du monde ; il

semble réfléchir profondément. C'est juste : un homme qui se croit plus d'esprit que les autres doit toujours avoir l'air absorbé dans ses pensées!.. Je crois que c'est sa meilleure plaisanterie d'aujourd'hui.

La dame qui ressemble à Jocko s'est emparée d'un adolescent, avec lequel elle joue à l'impériale ; le pauvre jeune homme semble être là en pénitence; je crois qu'il a envie de pleurer; voilà une soirée dont il se souviendra.

Blagnard parle avec chaleur à Jenneville, qui l'écoute avec attention. Madame de Rémonde gagne l'argent de M. Mélino, et ne fait pas en ce moment attention à moi. Il est près de minuit, partons; j'en ai bien assez.

Quelle différence de cette soirée avec une heure passée près d'Augustine ! En sortant de chez madame de Rémonde, il me semble que je sens mieux tout ce que vaut madame Luceval; non, je n'avais pas besoin de cette comparaison pour l'apprécier ; mais je me fais une fête de la revoir, comme après une journée d'orage on goûte mieux le charme d'un beau temps.

Ma portière me remet une lettre. Je reconnais l'écriture et l'orthographe, c'est de Ninie ; que me veut-elle donc encore!

« Mon ami, quart vous ma vé dit que vous

» lete, venez don me voir, je vous en pri, gé
» ençore rencontré Adolphe, il se condui bien
» male avecque moi; j'ai besoin de vau con-
» seille.

Votre ami Ninie. »

Je fourre ce billet dans ma poche en me promettant d'aller voir cette petite; mais bientôt son souvenir s'efface de ma mémoire, et je m'endors en ne songeant qu'au bonheur d'aller chez Augustine.

Le lendemain, dès que l'heure me permet d'aller chez madame Luceval, je sors pour aller rue Boucherat. A ma porte je rencontre Dubois; il venait chez moi, mais je n'ai pas le temps de m'arrêter. « Tu sors? » me dit-il. « — Oui, je
» suis très-pressé... — Eh bien, ta princesse
» fait-elle toujours la renchérie?... — C'est une
» femme charmante, adorable! je vais la voir...
» — Ça va donc bien maintenant?... elle a mis
» de l'eau dans son vin?... Je te conterai cela
» une autre fois. — Ah! dis donc, Paul, tâche
» donc de me placer Zénobie... »

Je suis déjà loin de Dubois, j'ai des ailes pour arriver chez madame Luceval. Elle me reçoit avec ce sourire qui n'appartient qu'à elle. » Je vous attendais avec impatience, » me dit-elle. Elle m'attendait!... et il n'est pas encore

midi! ne dois-je pas bien augurer de ce désir qu'elle a de me voir?... Je ne lui suis donc plus indifférent? car on n'attend pas avec impatience quelqu'un pour qui l'on n'éprouve rien. En une seconde j'ai fait toutes ces réflexions, et je m'assieds auprès d'elle.

»Eh! vous avez été hier dîner chez madame »de Rémonde? — Oui, madame, puisque vous »m'y aviez engagé. — Vous êtes-vous bien »amusé?... y avait-il beaucoup de monde? »Contez-moi tout ce qu'on a fait. »

Pour lui conter tout cela, j'approche ma chaise de la sienne et elle ne se recule pas. Je suis tout près d'elle; en étendant mon bras je pourrais entourer sa taille... Mes genoux touchent presque les siens..... Ah! que l'on est bien ainsi!

»Eh bien! vous ne parlez pas, monsieur? — »Ah! pardon, madame, je recueillais mes sou»venirs. La société que j'ai vue chez madame »de Rémonde était à peu près la même que »celle que j'y avais déjà rencontrée... Peu de »dames... aucune de jolie, mais en revanche »beaucoup d'hommes de tous les âges, de tou»tes les façons, et peut-être de toutes les con»ditions.

»— M. Jenneville y était? — Oh! cela va »sans dire. — Il est donc toujours épris de

» cette dame? — Plus que jamais!... — Plus
» que jamais!... je croyais ce monsieur très-vo-
» lage... — Les plus inconstants finissent quel-
» quefois par devenir les plus fidèles. — Oui...
» quelquefois!... »

Elle baisse la tête en soupirant. Je soupire aussi... Nous restons quelques instants sans parler.

» Il vous a dit... ou vous avez remarqué qu'il
» était toujours très-amoureux. — Il me l'a dit
» lui-même. — Et sans doute on l'adore aussi?
» — Vous savez que ce n'est pas toujours lors-
» qu'on aime beaucoup qu'on est beaucoup
» aimé... il m'a semblé, au contraire... — Il
» vous a semblé?... quoi donc?... qu'avez-vous
» remarqué?... — Je voulais dire seulement
» que madame de Rémonde est fort coquette,
» et que ces femmes-là sont rarement très-sen-
» sibles... — Oui, mais ce sont ces femmes-là
» qu'on aime le plus... — Pas toujours, ma-
» dame! — Mais, avez-vous quelque chose
» pour vous faire présumer que cette dame
» n'aime pas M. Jenneville? — Non, madame,
» non... je parlais en général. »

Je n'ai nulle envie de parler à madame Luceval des coups de genou, des serrements de pied dessous la table et de l'invitation pour les matins ; d'abord c'est toujours fort mal de divul-

guer les faiblesses d'une femme ; ensuite, dire que j'ai fait une conquête, n'aurais-je pas l'air d'un fat? Je lui conte en détail tout ce qu'on a fait chez madame de Rémonde, mais je ne dis pas non plus que j'y ai perdu quatre-vingts francs, puisque c'est elle qui est cause que j'y ai été.

Augustine m'écoute avec attention. Lorsque j'ai fini, elle me dit d'un air aimable, quoique un peu mélancolique :

« Je vous remercie, monsieur Deligny ; c'est » par complaisance pour moi que vous avez été » dans cette maison... je vous en ai beaucoup » d'obligation ; si je pouvais faire aussi quelque » chose qui vous fût agréable?... — Si vous pou- » viez !... Ah ! madame !... vous n'auriez qu'un » mot à dire pour me rendre le plus heureux » des hommes ! Si j'avais seulement l'espoir de » vaincre un jour votre indifférence. — Monsieur » Deligny, je vous en prie, ne me parlez pas d'a- » mour, il ne doit plus, il ne peut plus en exister » pour moi. — Pour vous? et vous êtes au prin- » temps de l'âge, et vous réunissez tout pour » plaire, pour captiver ceux qui ont le bonheur » de vous connaître... — Je vais encore être » forcée de vous rappeler les conditions de no- » tre liaison !... — Je me tais, madame. »

En effet, je ne dis plus rien, je me contente de soupirer et de faire la moue... ressource

ordinaire de l'amant qui n'obtient pas ce qu'il désire ; mauvais moyen de se faire aimer, cependant, que de faire une triste figure!... mais quand on est vraiment amoureux, on n'est pas adroit.

Au bout de quelque temps, madame Luceval me dit d'un ton plus gai : « Ah çà, monsieur, » est-ce que vous allez rester constamment à » soupirer et sans rien me dire!... Je veux » que l'on me parle, monsieur, et je ne veux » pas que l'on soit triste... Ah!... il y a bien » longtemps que je voulais vous questionner, » car je suis très-questionneuse, comme vous » savez, au sujet de cette jeune fille assez gen» tille avec qui je vous ai vu à l'Opéra. — De» puis que j'ai le plaisir de venir chez vous, » je ne la vois plus, madame. — Mon Dieu! de» puis que vous venez chez moi, vous ne voyez » donc plus personne? Savez-vous que je ne » veux plus de cela, moi, monsieur? Je n'en» tends pas que vous deveniez misanthrope » à cause de moi.... Pourquoi ne voyez-vous » plus cette jeune personne? — Parce que je ne » pouvais pas toujours la connaître ; de telles liai» sons ne sont pas éternelles... D'ailleurs cette » jeune fille... ne pouvait pas... et puis... enfin » je ne la vois plus. — Comment c'est bien ré» pondre! Pourquoi ne pas dire : je ne l'aime

» plus? ce serait plus franc... et parce que vous » avez cessé de l'aimer, faut-il pour cela l'abandonner entièrement... ne plus même savoir » ce qu'elle fait, et si elle est heureuse ou dans » l'infortune... Mais voilà bien comme vous êtes, » messieurs, tout de feu, quand vous êtes amoureux, tout de glace quand on a cessé de vous » plaire. — Madame, je ne crois pas mériter ces » reproches... cette jeune fille a un état... — » Oui, elle est frangère, je le sais. — Vous savez cela?. . — Je sais même qu'elle se nomme » Ninie... ou Fanny... — Comment se fait-il? » — Oh! je sais tout, moi; j'ai souvent su des » choses que j'aurais voulu ignorer!... J'avais » bien envie de rire quand vous m'avez dit : » C'est une jeune dame de province. — D'honneur, je n'en reviens pas! —Comment savez-vous tout cela?... — C'est mon secret. — » Vous connaissez apparemment cette jeune fille? » — Non... je ne lui ai jamais parlé. — Puisque vous êtes si bien instruite de tout, vous » savez sans doute que Ninie m'a écrit hier? — » Elle vous a écrit!... Je ne savais pas cela..... » Et que vous a-t-elle donc écrit? — Elle m'engageait à aller la voir. — Elle vous aime encore. — Non... elle veut, au contraire me » parler de son premier amant, de celui qu'elle » connaissait avant, et auquel je crois qu'elle

» pense toujours. — Vraiment... Et cependant
» elle lui a été infidèle pour vous. — Il l'avait
» abandonnée. — Vous ne l'avez pas connu, ce-
» lui qu'elle aimait avant vous? — Non, sans
» doute. . — Elle ne vous a pas dit son nom?
» — Il s'appelait Adolphe... mais je suppose
» que c'est un nom qu'il avait pris seulement
» pour aller avec elle... — Ah! il se faisait nom-
» mer Adolphe... — Mais, madame, il me sem-
» ble que les amours de mademoiselle Ninie ne
» doivent pas beaucoup vous intéresser, et nous
» pourrions... — Pardonnez-moi, monsieur,
» cela m'intéresse beaucoup, au contraire, mon-
» sieur Deligny, vous allez me trouver bien cu-
» rieuse... mais un ami doit être indulgent, et
» vous m'excuserez... — Qu'est-ce donc? —
» Avez-vous la lettre de cette petite? — Oui,
» madame. — Voulez-vous me la montrer! —
» Vous montrer la lettre de Ninie!... — Je vous
» en prie. — J'ai pu vous montrer la lettre de
» madame de Rémonde, elle était au moins
» écrite en français; mais celle de Ninie... je
» ne puis vraiment pas!... — Pardon, monsieur,
» je vois qu'il y a dans cette lettre des choses
» que je ne dois pas savoir! — Que vous ne de-
» vez pas savoir!... vous!... Tenez, voilà cette
» lettre, madame. »

Je lui donne le billet de Ninie; elle le prend

avec vivacité, et le lit avec autant d'attention que celui de madame de Rémonde. Je ne conçois rien à cette femme-là ! Mais il faut bien faire tout ce qu'elle veut.

Elle me rend le billet en me disant : « Elle a » revu cet Adolphe ! il se conduit mal avec elle, » elle veut vous conter tout cela ; il faut y aller, » monsieur, vous ne pouvez refuser vos avis, vos » conseils à cette petite qui met sa confiance en » vous... — Mais, madame, que voulez-vous » que je lui conseille, moi? Est-ce que je con- » nais son Adolphe? D'ailleurs, il l'a aimée, il » ne l'aime plus, je ne vois rien de bien extra- » ordinaire là-dedans !... — Pardonnez-moi, » monsieur, elle vous contera ses sujets de » plainte... — Ah ! s'il fallait écouter toutes les » plaintes de ces demoiselles qui ont eu des » amants perfides !... — Oh ! je sais bien que » vous trouvez cela tout naturel ; mais, moi, je » suis très-curieuse de savoir si elle revoit cet » Adolphe... ce qu'elle veut dire, enfin. Vous » irez, n'est-ce pas?... Je n'ose pas dire que je » le veux, ce serait une plaisanterie, je sais bien » que je n'ai aucun empire !... — Ah ! j'irai, » madame, j'irais au bout du monde, si vous » le désiriez... Cependant, je vous avoue que je » ne conçois rien à cette envie que vous avez de » me faire aller chez toutes les femmes qui m'é-

» crivent... — Quelque jour je vous en appren-
» drai la raison... Mais il n'est pas encore deux
» heures, vous pouvez allez voir cette petite au-
» jourd'hui, et ce soir vous viendrez m'appren-
» dre ce qu'elle voulait vous dire.... — Quoi!
» y aller tout de suite?... — Et vous reviendrez
» ce soir... — Allons, madame, je pars et je vais
» aller chez mademoiselle Ninie »

Tout en me rendant rue Aubry-le-Boucher, je réfléchis à la singularité d'esprit de madame Luceval; elle dit qu'elle ne peut plus aimer, et elle reçoit presque tous les jours un homme dont elle n'ignore pas qu'elle est adorée. Elle me défend de lui parler de mon amour; mais en me quittant le matin, elle m'engage à revenir la voir le même soir. Elle ne veut me donner aucune espérance, mais elle s'informe minutieusement de ce que je fais, de toutes les personnes que je vois; elle aime à m'entendre lui couter l'emploi de ma journée; enfin, elle veut lire les billets que les dames m'écrivent... Ah! Augustine me défend en vain d'espérer; tout m'annonce qu'elle m'aime... peut-être sans se l'avouer encore à elle-même; mais, à force d'amour, je l'obligerai bien à ne plus me cacher ses sentiments.

Voici la demeure de Ninie, sa maison me semble encore plus laide qu'il y a deux mois. C'est

qu'alors quelque chose m'attirait près d'elle. Me voici devant sa porte. Pourvu que Ninie ne soit pas chez madame Ballû ; je ne me sentirais plus le courage d'aller l'y chercher, ni d'écouter les discours de madame Mattoux.

Mais Ninie est chez elle; elle pousse un cri de joie en me voyant.

« Ah! c'est vous, monsieur Paul... c'est bien » heureux que vous veniez enfin! il a fallu que je » vous écrive pour cela! — Que voulez-vous, ma » chère Ninie! je ne suis pas toujours maître de » mes moments. — C'est juste, ce n'est pas » comme jadis... Mais asseyez-vous donc... Attendez que je vous trouve une chaise où il n'y » ait rien dessus... Autrefois, quand il n'y en » avait pas de libre, vous vous asseyiez sur mon » lit. — Je m'y mettrai bien encore, Ninie. — » Oh! non, ce n'est plus la peine à c't'heure, » tenez, voilà une chaise, monsieur. »

La petite me présente une chaise d'un air moitié sérieux, moitié riant, puis elle jette son ouvrage de côté et s'assied en face de moi. Je la regarde quelques instants, et je m'aperçois qu'elle a les yeux très-rouges.

« Ninie, qu'avez-vous donc?... vous avez » pleuré. — Oh! oui, je pleure souvent à pré» sent. — Et pourquoi cela? — Dame... pour me » distraire. — Voilà une singulière distraction;

» je veux que vous me contiez vos chagrins. Si » j'ai été longtemps sans venir, croyez que je » n'en suis pas moins votre ami. Voyons, dites- » moi pourquoi vous avez pleuré? — Parce que » je m'ennuie. — Vous vous ennuyez, et après » qui? — Je ne sais pas si c'est après vous ou » après Adolphe. — Moi, je suis sûr que c'est » après Adolphe... Vous m'avez écrit qu'il s'é- » tait fort mal conduit avec vous... Qu'a-t-il » donc fait? — D'abord, vous savez bien qu'il » m'avait dit qu'il partait pour l'Angleterre, et » qu'en revenant il m'épouserait peut-être. — » Oui, si vous aviez été bien sage; mais ces » promesses-là n'engagent à rien. — Oh! si fait, » parce que M. Adolphe est le premier que j'aie » connu. C'est lui qui m'a fait quitter ma tante, » qui m'a enlevée enfin. — C'est-à-dire que vous » vous êtes laissé enlever de fort bonne grâce, » — Oh! c'est égal, c'est lui qui m'a séduite, et » Charlotte dit qu'un homme qui a été le pre- » mier qui... le premier que... notre séducteur » enfin, il nous doit toujours des égards et de la » reconnaissance. — Mademoiselle Charlotte » vous a souvent dit des choses que vous n'au- » riez pas dû écouter; mais enfin, je conviens » que votre M. Adolphe vous doit des égards, » on en doit à toutes les femmes, surtout à celles » qui nous ont rendus heureux; et M. Adolphe

» s'est donc mal conduit? — Il y a quelque » temps... l'avant-veille du jour où je vous ai » rencontré rue Boucherat, comme je passais » dans la rue des Petits-Champs pour aller chercher de l'ouvrage, j'ai rencontré M. Adolphe » avec une belle dame à plumes, à panache, à » qui il donnait le bras... En le voyant, ça m'a » donné un coup terrible!... moi, qui le croyais » en Angleterre! Je suis restée toute saisie, je » ne sais pas s'il m'a vue; mais il a continué » son chemin sans s'arrêter et sans même se retourner. Moi, je n'avais plus de jambes!... je » suis rentrée toute bouleversée de cette rencontre, puis j'ai été conter cela à Charlotte. » Charlotte m'a dit : Tu es une fichue bête; ton » Adolphe est un monstre, un perfide; il fallait » courir après lui, lui faire une scène dans la » rue, et le menacer de tes parents s'il ne te » mettait pas de nouveau dans tes meubles. — » — Mademoiselle Charlotte vous donnait là de » fort mauvais conseils. — Ah! je n'avais pas » envie de les suivre, vous savez bien que je ne » suis pas capable de faire des scènes, ni dans » la rue, ni chez moi!... Cependant j'étais fâchée de pas avoir suivi Adolphe, j'aurais voulu » savoir où il demeurait et s'il était marié avec » cette belle dame que j'avais vue à son bras. » Plusieurs jours se sont passés; j'espérais qu'il

» viendrait me voir, puisqu'il est à Paris ; mais » il n'est pas venu ; enfin, il y a quatre jours, » j'ai rencontré Adolphe sur la place des Vic- » toires. Il était seul, cette fois, et je me suis » dit : il faudra bien qu'il me voie. Il allait » très-vite, mais je l'ai rattrapé ; puis je l'ai ar- » rêté en lui disant : C'est bien heureux que je » vous rencontre, monsieur, car depuis que vous » êtes revenu d'Angleterre vous ne revenez pas » souvent chez moi ! Alors il est devenu rouge, » il a pris un air de mauvaise humeur, puis m'a » répondu : Ma chère amie, je n'aime pas qu'on » me parle dans la rue ; je vous défends, à l'a- » venir, de m'arrêter, d'avoir l'air de me con- » naître ; j'ai pu avoir un caprice pour vous, » mais il est passé, et désormais il ne doit plus » y avoir rien de commun entre nous. Mon » voyage en Angleterre n'était qu'un conte pour » me débarrasser de vous, vous auriez dû le de- » viner : je vous le répète, ne vous avisez plus » de me parler, sinon je vous traiterai comme on » doit traiter les filles de votre sorte. Après m'a- » voir dit cela, il s'est éloigné ; moi je suis restée » quelque temps immobile à la même place ; je » n'en pouvais plus, j'étouffais !... J'ai été chez » Charlotte en pleurant, et Charlotte m'a encore » appelée fichue bête, en me disant que j'aurai » dû égratigner mon séducteur de manière à ce

» qu'on en vît longtemps la marque sur sa fi-
» gure. C'est depuis ce temps-là que j'ai sou-
» vent pleuré... On ne m'avait jamais parlé
» comme ça... Les filles de ma sorte!... De
» quelle sorte suis-je donc pour être traitée
» ainsi? — Votre M. Adolphe a eu très-tort; il
» pouvait vous dire qu'il ne vous aimait plus,
» sans vous parler durement. C'est fort mal. —
» Oh! oui, c'est bien mal; quand vous m'avez
» dit que vous ne m'aimiez plus, vous, Paul,
» vous ne m'avez pas dit de sottises, au moins!
» — Il faut oublier cet homme-là, n'y plus pen-
» ser et vous consoler, Ninie. — Certainement
» que je ne l'aime plus... que je n'y pense plus;
» mais ce sont les choses qu'il m'a dites que j'ai
» sur le cœur... parce que je l'ai aimé... que je
» l'ai cru... Dire que je suis une fille de ma
» sorte... hi! hi! hi!... me menacer... me dé-
» fendre de le connaître... hi! hi! hi!...

» — Eh bien! Ninie, voulez-vous finir de pleu-
» rer comme cela!... — Ah!... si!... c'est...
» que... c'est affreux!... — Vous avez promis
» de ne plus penser à lui! — Vous ne m'avez
» pas défendu de vous connaître, vous!... au
» moins!... et pourtant... vous n'êtes pas sé-
» ducteur, vous... hi! hi! hi! — Ninie, cela
» n'est pas raisonnable de pleurer ainsi, vous
» vous rendrez les yeux rouges et malades. —

» Ça m'est bien égal... personne ne m'aime à » c't'heure!... Ça m'ennuie qu'on ne m'aime » pas... hi! hi! hi! »

Cette petite ne veut pas cesser de pleurer; pour la consoler, je l'attire sur mes genoux, je la presse dans mes bras, je l'embrasse... Il n'est rien que je ne fasse, enfin! Elle a un chagrin profond, et ce n'est pas sans peine que je parviens à la calmer; mais elle ne pleure plus; au contraire, elle me sourit, et je ne sais comment il se fait que nous sommes assis tous deux sur le siége que j'occupais jadis chez elle quand les chaises n'étaient pas libres.

« Eh bien! Ninie, tu ne pleures plus! — Oh! » non, c'est fini... je ne veux plus avoir de cha- » grin, je ne penserai plus à Adolphe... mais tu » m'aimeras... mais vous m'aimerez toujours » un peu, vous, n'est-ce pas? — Sans doute; » mais vous n'irez plus avec Charlotte, vous ne » suivrez plus ses conseils, car, voyez-vous, Ni- » nie, c'est alors qu'un homme aurait le droit » de vous mépriser, et de vous parler comme » cet Adolphe l'a fait. — Oh! maintenant je ne » vais plus avec elle; je travaille toute la se- » maine, et le dimanche je retourne chez ma » tante, avec qui je suis raccommodée. — C'est » très-bien! Mais dites-moi, Ninie, connaissez- » vous une dame... qui se nomme madame Lu-

» ceval? — Non, mon ami. — Avez-vous été » quelquefois pour de l'ouvrage ou d'autre mo- » tif rue Boucherat? — Non, je ne connais per- » sonne dans cette rue-là. — C'est bien singu- » lier! — Pourquoi cela? — Ah! c'est quelque » chose... qui me concerne. . Adieu, Ninie, il » faut que je vous quitte. Soyez bien sage... » n'allez plus avec Charlotte, et ne pleurez plus. » — Mais vous viendrez me voir de temps en » temps pour que je ne m'ennuie pas trop? — » Oui, je vous le promets. »

Je l'embrasse encore, et je pars. Dirai-je ce soir à madame Luceval tout ce que j'ai fait chez cette petite?... Non, il y a certaines choses que je lui tairai. Après tout, madame Luceval a une sigulière manie de vouloir à toute force que j'aille chez d'autres femmes! Est-ce pour me distraire de la passion qu'elle m'a inspirée? est-ce pour mettre ma constance à l'épreuve? Quand je succomberais, comme ce matin par exemple, qu'est-ce que cela prouverait? n'est-on pas infidèle, sans cesser d'être constant?

Je retourne le soir chez Augustine, et je lui conte tout ce que je peux lui conter de ma visite à Ninie. Elle écoute attentivement ce qui a rapport à M. Adolphe, puis elle s'écrie : « C'est » mal. . c'est vraiment mal!... traiter ainsi une

»jeune fille qui s'est livrée à lui!... je crois que »j'aurais préféré qu'il l'aimât toujours! »

Je ne vois pas ce que peut lui faire la conduite de M. Adolphe, que je n'ai pas l'honneur de connaître. Augustine me remercie d'un air charmant de ce qu'elle appelle ma complaisance, comme si je n'étais pas trop heureux de faire ce qui lui plaît! et, après tout, ma visite chez Ninie n'a rien eu de désagréable. Enfin, lorsque je la quitte, elle me tend la main, et me nomme son ami. Ah! qu'elle ordonne désormais, qu'elle dispose à son gré de tous mes instants!

CHAPITRE XIII.

LE BAL D'AUTEUIL.

—

Nous voici au mois de mai ; les arbres reprennent leur parure, les champs leur verdure, les prairies leurs riantes couleurs. Mon père m'a écrit plusieurs fois qu'il m'attendait ; je lui ai répondu que j'allais bientôt me rendre près de lui, et je suis toujours à Paris, je n'ai pas le courage de m'éloigner pour quelques jours de la femme que j'adore.

Cependant suis-je plus avancé dans mes amours?... ai-je fait des progrès dans le cœur d'Augustine?.. elle ne m'a rien dit qui puisse

me le faire espérer!.. mais elle est maintenant si bonne avec moi! je ne puis douter que mes visites ne lui fassent plaisir. Lorsque j'arrive chez elle, je vois bien que ma présence lui est agréable... plus de ces froides cérémonies, plus de ces phrases de convenance, de ces politesses qui glacent le cœur; mais un doux sourire, un regard, un mot d'amitié, voilà ce qui m'attend... ce qui fait battre délicieusement mon cœur. Aussi il se passe rarement un jour sans que j'aille la voir, soit le soir, soit le matin.

Je connais à présent les personnes qu'elle reçoit; cela se borne à son amie, cette Juliette que j'avais déjà vue, puis la dame âgée avec qui je l'avais rencontrée à l'Opéra. Ces deux dames sont les seules personnes que je voie venir chez elle; encore la dame âgée n'y vient-elle que rarement. Je suis donc le seul homme qu'elle reçoit... Le seul!.. Ah! combien je dois m'estimer heureux de la préférence qu'elle m'accorde, car sans doute beaucoup ont dû chercher à obtenir la faveur de la voir. Quelquefois Augustine semble effrayée en songeant à ce que le monde doit penser de mes fréquentes visites chez elle. Mais bientôt elle se calme en disant : « Le monde ne s'occupe plus de moi!..
» Je ne reçois que vous et deux amies fidèles...
» faut-il donc que je sacrifie ce dernier plaisir

» aux sots propos de gens que je n'estime pas, » et qui voient partout du mal, parce que la médi- » sance donne plus de piquant à leur conversa- » tion. Non, venez toujours, monsieur Deligny ; » désormais l'opinion du monde ne doit plus » avoir d'influence sur mes actions... je l'ai vu » trop souvent se tromper dans ses jugements » pour qu'ils puissent encore m'affecter. »

Je continue donc à aller chez elle ; mais elle veut aussi que j'aille souvent avec mes amis, ce n'est qu'à cette condition qu'elle consent à me voir fréquemment. Je la trompe quelquefois, je ne suis pas retourné chez madame de Rémonde depuis le jour où j'y ai diné. J'ai rencontré Jenneville au spectacle avec la belle Herminie, qui m'a fait un accueil bien froid, et n'a qu'à peine daigné répondre à mes profonds saluts. Je sais à quoi attribuer ce changement dans les manières de cette dame à mon égard. Je me suis attiré son courroux en ne répondant pas à ses avances. C'est un grand crime que j'ai commis là ! C'est l'offense la plus grave dont on puisse se rendre coupable envers les femmes : elles ne pardonnent pas à un homme qui leur a plu de ne point être amoureux d'elles. Eh ! mon Dieu ! s'il nous fallait, nous, mesdames, avoir de la haine pour toutes les femmes qui nous plaisent et dont nous n'obtenons rien ! .

Il est vrai qu'un homme est habitué à faire sa cour, et une dame à ce qu'on la lui fasse; le contraire doit être beaucoup moins agréable.

Le sentiment qui m'occupe sans cesse, qui est devenu le mobile de toutes mes actions, me fait faire quelquefois de sérieuses réflexions sur ma situation. Puisque j'adore Augustine, puisqu'elle est veuve et ne dépend d'aucun parent, si je parviens à m'en faire aimer, ne serait-il pas tout naturel que je lui demandasse sa main? Je sens bien que l'amour que j'ai pour elle n'est point un caprice frivole, ni une de ces passions irréfléchies qui ne connaissent nul obstacle, mais qui s'éteignent dès qu'elles sont satisfaites. Nommer Augustine ma femme, ne plus vivre que pour elle, comblerait tous mes vœux... Mais madame Luceval est riche, du moins d'après ce que j'ai pu comprendre, et, sur quelques mots qu'elle a dits en causant, je présume qu'elle a au moins douze mille livres de rentes. Et moi!.. Je n'ai plus à peu près que le quart de cette fortune. Tous les jours, en voulant économiser, je dépense plus que je ne devrais; si je vais en société pour plaire à Augustine, je perds mon argent au jeu; enfin je vois diminuer mon revenu sans aucun espoir de l'augmenter. Cette idée m'inquiète, me tourmente; si je suis beaucoup moins riche que

madame Luceval, ne peut-elle pas croire qu'en lui faisant la cour, en lui demandant sa main, l'intérêt est pour quelque chose dans ma conduite? Oh! non, Augustine ne croira pas cela! elle me jugera mieux!.. elle lira dans mon cœur... Mais ma fierté est blessée, quand je songe que je ne puis offrir à cette femme charmante tous les plaisirs, tous les agréments de la vie. Ces plaisirs bruyants, elle ne les aime pas... N'importe, je voudrais pouvoir voler au-devant de tous ses vœux, et ne pas ressembler à ces maris qui ont recours à la bourse de leur femme pour lui faire des cadeaux.

Ah! si j'avais connu Augustine en arrivant à Paris, je n'aurais pas mangé les deux tiers de ma fortune. Mais à quoi bon revenir sur le passé!.. Le mal est fait... il faudrait le réparer. C'est là le difficile!..

Je pense maintenant à Blagnard, cet homme qui fait de si belles affaires, et pour qui cela est si facile de gagner de l'argent... Si j'avais été plus hardi, peut-être aurait-il augmenté mon capital, oui, peut-être!.. Mais je ne le rencontre plus depuis que je ne serais pas fâché de le voir.

Quelquefois ces pensées me surprennent chez Augustine; quand elle s'aperçoit que je suis distrait ou rêveur, elle m'en demande avec

bonté la cause ; je n'ai garde de la lui apprendre !.. Il semble qu'il y ait de la honte à dire que l'on n'est pas riche ; il y en a souvent bien davantage dans la source de certaines fortunes.

Je me décide un matin à me rendre chez Jenneville ; il voit souvent Blagnard, il pourra me donner quelques conseils.

Il est neuf heures du matin lorsque j'arrive chez Jenneville ; je pense qu'il est encore au lit, et je suis surpris de le voir faisant à la hâte sa toilette.

« Vous vous disposez à sortir de bon matin, » lui dis-je. « — Oui, mon cher, une affaire im» portante, une affaire d'argent. Ce diable d'ar» gent, vous savez qu'on n'en a jamais assez. J'en » dépense beaucoup, je voudrais en gagner une » fois par hasard. Blagnard m'offre une occasion » de doubler quatre-vingt mille francs en un an, » et je la saisis. — Je voudrais bien qu'il me » trouvât la même occasion... Je vous avoue » que c'est à cela que je pensais en venant chez » vous. — Blagnard est homme à faire votre af» faire ; je vais chez lui, venez-y avec moi, peut» être pourra-t-il vous associer à notre opération.

J'accepte la proposition de Jenneville. Nous sortons, et son cabriolet nous a bientôt menés

chez M. Blagnard, qui occupe un logement magnifique dans la rue d'Antin.

L'homme d'affaires me reçoit fort bien. « Mon cher ami, » lui dit Jenneville, « voici un » garçon qui voudrait aussi faire quelque bonne » spéculation... Est-ce que vous ne pourriez pas » l'y aider? — Pourquoi pas?.. D'abord je serais » enchanté d'être utile à monsieur Deligny; » nous allons voir cela. »

M. Blagnard regarde des notes, pose des chiffres, puis nous fait un détail qui n'en finit pas sur une affaire de remboursement, de créances qu'on veut vendre, et dont la liquidation est sûre dans l'espace de quelques mois. Jenneville et moi nous nous entendons fort mal aux affaires, nous ne comprenons qu'une chose dans ce que nous dit M. Blagnard, c'est qu'on peut acheter à fort bon marché des créances excellentes, et doubler ainsi ses capitaux.

« Tenez, mon ami, » dit Jenneville, « je n'en- » tends rien aux mots d'hypothèques, d'arrié- » rés, de dégrèvement!.. mais j'ai en vous une » confiance entière, et Deligny également; au » total, que peut-il faire dans tout cela?

» — M. Deligny peut entrer dans cette opéra- » tion... Je n'avais plus besoin de fonds, mais » pour lui être agréable, je prendrai les siens... » Qu'il me donne une soixantaine de mille francs,

» et j'espère qu'avant un an nous aurons doublé
» tout cela. »

Malgré ma confiance dans M. Blagnard, je réfléchis que soixante mille francs composent à peu près tout ce qu'il me reste de ma fortune, et je ne veux pas la risquer entièrement. D'ailleurs, je suis moins ambitieux que Jenneville, et, pour une première affaire, je pense qu'il sera fort agréable de gagner moitié de cette somme. Je dis donc à Blagnard que je ne puis disposer que de trente mille francs.

« Eh bien! va pour trente mille francs! Vous
» gagnerez moins, mais une autre fois vous se-
» rez plus hardi. »

Nous convenons de nos faits. J'irai dans la soirée chez mon notaire, et le lendemain je remettrai les fonds à Blagnard. Cet arrangement terminé, Blagnard fait servir à déjeuner, et nous ne parlons plus d'affaires.

Jenneville me demande comment vont mes amours; je soupire et je me tais, car ces messieurs ne croiraient pas à l'innocence de ma liaison avec madame Luceval; Jenneville me plaisante en s'écriant : « Vous faites le discret,
» mon cher Deligny, mais on sait que vous pas-
» sez maintenant tout votre temps près de votre
» maîtresse; il faut qu'elle soit bien jolie pour
» vous subjuguer à ce point... C'est mal à vous

» de ne pas nous la faire connaître. — Messieurs, » il est très-vrai que j'aime une femme charmante ; mais si je vous dis que depuis deux » mois que je la connais, que je la vois presque » tous les jours, je n'en ai encore rien obtenu... » vous vous moquerez de moi !.. — Nous ne vous » croirons pas, » dit Blagnard. « — Non, certainement, » reprend Jenneville ; « vous, Deligny, que j'ai vu mener si promptement certaines intrigues. — Oui, de ces intrigues où » le cœur n'est pour rien... Oh ! celles-là se mènent très-vite. — Comment ! mon cher, est-ce que vous en êtes réduit à l'amour platonique ?.. — Ah ! messieurs, si vous pouviez savoir... si vous aimiez comme moi !.. — Alors » c'est donc une coquette qui se fait un jeu de » vos soupirs ? — Une coquette ! oh ! non ; si » elle l'était, je n'en serais pas amoureux. — Eh ! » mon cher, on finit par en triompher. Voyez » Herminie, qui désolait tous ses adorateurs !... » Je me suis dit : je vaincrai la superbe !.. et » j'ai réussi... C'est une victoire qui me fait encore chaque jour bien des jaloux !... — Je le » crois. — Tenez, Deligny, quand un homme » aimable, un homme comme nous, enfin, veut » se faire aimer d'une femme, il est toujours » sûr d'y parvenir. — Mon cher Jenneville, je » ne connais pas vos moyens de séduction, et

»je n'ai pas autant de confiance en moi-même.
» — Parbleu, si je connaissais votre belle, je
»voudrais lui faire aussi la cour, et nous ver-
»rions!.. »

Je ris en moi-même de la fatuité de Jenneville, qui pense qu'aucune femme ne peut lui résister, surtout depuis qu'il a triomphé de madame de Rémonde; quel triomphe!.. Oser mettre une telle femme en parallèle avec Augustine!.. Mais il ne la connaît pas, il n'est pas digne de la connaître.

L'heure de la Bourse nous sépare. Nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain. Je me rends chez mon notaire, il me promet les trente mille francs dont j'ai besoin. Cette affaire terminée, je vais chez madame Luceval, à qui je ne conte pas cette fois ce que j'ai fait. Elle ignore la situation de ma fortune; elle me croit riche peut-être. Je ne lui fais pas l'injure de penser que cela entre pour rien dans la bienveillance qu'elle me témoigne, mais je suis bien aise qu'on me croie plus fortuné que je ne le suis. Quand l'amour n'est pas satisfait, il faut au moins que la vanité le soit.

Le lendemain, mon notaire me remet la somme que je lui ai demandée, et je vais la porter à Blagnard. J'éprouve un secret serrement de cœur en lui donnant les trente mille francs,

tandis que Jenneville lui en apporte gaîment plus du double. Sans le désir que j'éprouve de voir ma fortune plus rapprochée de celle d'Augustine, je n'aurais pas risqué cette somme; mais ce n'est pas risquer, puisque l'affaire est certaine; d'ailleurs Blagnard s'engage à nous payer l'intérêt de notre argent à douze pour cent, et Blagnard est solide. Un homme qui a cabriolet, domestique, logement superbe, et qui traite si splendidement!... Enfin l'affaire est conclue, et il ne faut plus en attendre que d'heureux résultats.

Je sors de chez Blagnard avec Jenneville, qui me propose d'être le lendemain d'une partie de campagne à Auteuil; il y a fête, c'est l'ouverture du bal champêtre; et, quoique les bois ne soient pas encore fort touffus, madame de Rémonde a témoigné le désir de s'y rendre avec quelques personnes de sa société. Je ne me soucie pas de faire une partie de campagne pour être avec madame de Rémonde. Je prétexte une affaire, et remercie Jenneville de son invitation.

Malgré moi, la pensée de mes trente mille francs me revient souvent à l'esprit. Ce n'est qu'auprès d'Augustine que je pourrai me distraire; ce n'est plus que là que je suis bien. Ces messieurs peuvent se moquer de moi!..... Ils

ne comprennent pas le sentiment qu'elle m'inspire.

Madame Luceval est seule. Toutes les fois que je me trouve en tête à tête avec elle, j'ai l'espoir qu'elle se montrera moins sévère, et qu'elle me permettra de lui parler de mon amour. Il faut bien que cela finisse... Quoique je sois heureux près d'elle, je brûle de l'être davantage... Cela ne peut durer ainsi... ces messieurs auraient alors raison de se moquer de moi.

Mais les plus belles résolutions s'évanouissent devant un de ses regards. Si elle me défendait de la revoir! Si je ne pouvais plus passer près d'elle ces heures qui s'écoulent si vite! Je regretterais de lui avoir désobéi. Je crois pourtant que je deviens trop timide!... Si elle ne m'aimait pas un peu, aurait-elle du plaisir à me voir si souvent?

Tout plein de ces idées, je me suis assis plus près d'elle qu'à l'ordinaire. J'ai pris sa main, que je presse tendrement dans la mienne; pendant quelques minutes, elle me l'abandonne; mais je veux la porter à mes lèvres... Aussitôt elle la retire en me disant : « Que faites-vous, » monsieur Deligny? on ne baise pas la main » de son amie. — Vous n'êtes pas que cela pour » moi! — Mais je ne veux être que cela. — Et » vous serez toujours aussi sévère? — Je serai

» toujours la même... — Et moi, madame, je » sens qu'il m'est impossible de ne pas vous parler de mon amour, de rester près de vous dans » une froide indifférence. — Alors il faudra que » je me prive de vous recevoir... — Que vous » vous priviez!... Je crois, madame que la privation sera légère pour vous.... puisque pour » quelques mots vous me banniriez de votre » présence. — Vous êtes injuste, monsieur Deligny; j'espérais que vous ne doutiez pas de » mon amitié. — Votre amitié! il me semble » maintenant que j'aimerais mieux votre haine. » De l'amitié entre une femme de vingt-trois ans » et un homme de vingt-sept!... comme c'est » agréable!... On a de l'amitié à soixante ans, » mais, à notre âge, on a de l'amour. Enfin, » madame, si je ne vous suis pas odieux, qui vous » empêche de m'aimer? N'êtes-vous pas libre, » n'êtes-vous pas maîtresse de vous-même?... » Vous soupirez, vous ne me répondez pas. — » Quelque jour je vous répondrai; mais, je vous » en prie, monsieur Deligny, cessons de parler » de tout cela... Et vos amis, qu'en faites-vous? » vous ne m'en dites plus rien. — Ah! madame, » mes amis m'ennuient, le monde me déplaît » maintenant quand je ne suis pas avec vous! » — C'est fort mal de négliger ceux qui vous aiment. — Que m'importe d'être aimé par d'au-

»tres! quand je ne voudrais l'être que par une »personne... qui ne peut pas me souffrir!... »— Qui ne peut pas vous souffrir!... c'est pour »cela qu'elle vous reçoit presque tous les jours. »— C'est par pitié peut-être. — Mais voilà la »saison où l'on va à la campagne... sans doute »madame de Rémonde en a une dans les en- »virons de Paris? — Je n'en sais rien, madame, »et cela m'est fort égal, car certainement je »n'irai pas à la campagne. — Pourquoi donc »cela, monsieur? — Parce que je m'y ennuie- »rais, madame. — Vous le croyez? — J'en suis »sûr, mais je n'en ferai pas l'essai. Aussi j'ai »déjà réfusé une partie de campagne pour de- »main avec Jenneville et cette dame. — Une »partie de campagne pour demain... et où donc »vont-ils? — A Auteuil. — Ah!... est-ce qu'il y »a fête? — Je crois que oui. — Et vous n'irez »pas?... vous avez tort, il faut y aller. — Non, »madame, non, je suis très-décidé à n'y pas »aller.

Augustine n'insiste pas. Nous changeons de conversation; enfin, l'heure vient où je dois la quitter, elle me dit en me reconduisant : « De- »main, j'irai passer la journée chez Juliette... »depuis longtemps je le lui ai promis.. — C'est »me dire que demain je ne dois pas vous voir. »— Je veux vous épargner une course inutile.

» — Il suffit, madame, demain vous ne me verrez pas..... — Demain seulement..... j'espère.... »

J'allais m'éloigner le cœur serré, ce mot seul me rend la vie; je croyais déjà qu'elle ne voulait plus me voir, que sa visite chez son amie n'était qu'un prétexte pour me défendre petit à petit de revenir, mais elle-même me dit qu'elle espère me voir après-demain, et je me sens soulagé.

Que cette journée où je ne dois pas la voir va me paraître longue!... depuis quelque temps je me suis habitué à aller tous les jours chez elle; maintenant, je ne sais ce que je deviendrais s'il me fallait ne plus la voir. Mais être près d'elle et ne pas lui parler d'amour... c'est le supplice de Tantale!..... car, en la voyant, peut-on rester indifférent?

Cette journée est superbe, que ferais-je pour me distraire? Se promener seul, ce n'est pas fort amusant... je suis presque fâché d'avoir refusé la partie d'Auteuil!.... Oh! non, je ne me serais pas amusé avec la belle Herminie!... Parbleu, allons chez Ninie, cela me distraira; j'ai promis d'ailleurs de la voir de temps en temps. Augustine elle-même m'y engage.... j'aimerais mieux qu'elle me le défendît!

Je vais rue Aubry-le-Boucher; mais je frappe

inutilement à la porte de Ninie, elle n'y est pas; c'est aujourd'hui fête, il fait très-beau, Ninie est allée se promener.

Cela me contrarie!... Si j'allais chez Dubois... oui, avec lui il faut toujours rire, et je ne serais pas fâché qu'il me forçât à m'amuser.

Je vais au logement qu'il occupait, rue de la Lune, il y a trois mois. « — M. Dubois ne *reste* » plus ici, » me dit le portier, « il *reste* présen- » tement rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur. »

Je vais rue du Petit-Lion, au numéro qu'on m'a indiqué; mais là, on me dit : « M. Dubois » est déménagé, il *reste* pour le quart-d'heure » dans la rue Godot-de-Mauroy. »

Quelle manie a-t-il donc de déménager si souvent? Aller à la Madeleine, c'est un peu loin... mais avec un *omnibus* ou un cabriolet à la minute on voyage maintenant dans Paris à peu de frais. Je vais rue Godot. Là, le portier me dit : « M. Dubois ne *reste* plus chez nous » depuis quinze jours. — Il ne reste donc nulle » part cet homme-là?... — Monsieur, vous le » trouverez maintenant cour du Harlay, sur le » Pont-Neuf. — Au diable si je vais le chercher » là!... »

Je m'en retournais chez moi d'assez mauvaise humeur, lorsqu'en face des bains Chinois je me trouve devant Dubois.

« Je viens de chez toi, » me dit Dubois en me prenant par le bras. « — Et moi je viens de trois » de tes logements... tu déménages donc tous » les demi-termes! — Mon ami, j'aime assez à » changer de logement, parce que ça fait faire » des connaissances nouvelles... On a d'autres » voisines, et, en allumant sa chandelle le soir, » on se faufile vite..... — Tu as donc quitté ta » brunisseuse? — Ah! par exemple!... j'en ai » eu quatorze depuis!... — Et ta Zénobie? — Je » l'ai passée à un courtier en vins, qui en est » très-content. Mais toi, l'amour, la passion » pour la dame que tu suivais partout comme » un carlin, est-ce toujours superbe?... Eh bien! » tu soupires?... — Je n'ai pas sujet d'être bien » satisfait!..... Si je te disais, Dubois, qu'avec » cette femme adorable je ne suis pas plus » avancé que le premier jour, si ce n'est qu'elle » me témoigne beaucoup d'amitié. — Alors, mon » petit, je te dirais, moi, que tu tombes dans » les infirmes... Pas plus avancé! depuis deux » mois!... Et tu vas souvent chez elle? — Ah! si » tu étais amoureux comme moi! — Si ça t'a- » muse, c'est différent. — Oh! non... je brûle » pour elle!... Mais elle est si sévère!... — Prrr! » ce sont des mots, mon cher ami : si à la se- » conde visite tu lui avais pincé la fesse catégo- » riquement, tu saurais maintenant à quoi t'en

» tenir. — Oui, elle m'aurait mis à la porte sur-
» le-champ. — Que non!... les femmes aiment
» les téméraires... D'ailleurs on s'excuse après.
» — Tu juges toutes les femmes sur tes brunis-
» seuses. — Mon petit, ne t'y trompe pas : j'ai
» trouvé souvent plus de résistance sous le ba-
» volet que sous le chapeau à blonde... — Lais-
» sons cela, Dubois : que fais-tu aujourd'hui?
» — Ma foi, rien... Ah! si, cependant, j'avais
» envie d'aller après le dîner à Auteuil; on ou-
» vre le bal, il y aura des beautés champêtres
» et de la poussière; c'est amusant, on danse et
» on fait ses frais. Veux-tu y venir? »

Je pense qu'Augustine voulait que j'acceptasse l'invitation de Jenneville; en y allant, je ferai donc ce qu'elle désirait; cette idée me détermine et j'accepte la proposition de Dubois. Nous nous décidons à dîner à Paris, quoiqu'on dîne parfaitement bien chez *Fauriez*, à la porte d'Auteuil. Mais un jour de fête il y a tant de monde que nous pourrions ne pas trouver de place. Après le dîner nous prenons un cabriolet, et nous arrivons sur les six heures et demie à Auteuil.

Nous nous dirigeons du côté du bal. Il y a déjà beaucoup de monde, de jolies femmes, des élégantes de Paris et quelques paysannes. J'ai dit à Dubois que Jenneville devait s'y trou-

ver avec sa maîtresse, mais nous ne les avons pas encore aperçus.

Dubois veut déjà suivre cinq paysannes, qui se donnent toutes le bras et se promènent du côté de la mare. Je ne me soucie pas de suivre cette ribambelle de bonnets ronds, sous lesquels je ne vois rien de joli.

« Laisse donc aller ces paysannes, » lui dis-je, « est-ce que tu veux faire la cour aux cinq?
» — Mon cher, il y a du choix... Vois-tu, elles
» se retournent et nous regardent en riant. —
» Parbleu! tu leur tires la langue depuis une
» demi-heure. — Je t'assure qu'il y a quelque
» chose à faire avec ces villageoises... Nous leur
» offrirons des ânes, et nous les prendrons en
» croupe. — Je ne me soucie pas de me prome-
» ner à âne avec une de ces demoiselles en
» croupe. — Tu ne connais pas le bonheur.
» Quand on a une petite femme en croupe, on
» fait trotter sa bête un peu vite, et alors votre
» particulière vous serre dans ses bras comme
» si elle voulait vous étouffer. — Ça peut être
» très-agréable, mais, si tu veux absolument
» suivre ces paysannes, je vais retourner du côté
» de la danse, tu m'y retrouveras. »

J'allais quitter le bras de Dubois, lorsqu'une voix me dit : « Bonjour, monsieur Paul. »

Je me retourne, et je reconnais Ninie qui

donnait le bras à une jeune fille de son âge.

« C'est vous, Ninie... — Oui, monsieur, je
» suis venue à Auteuil avec ma tante et une
» dame de ses amies; ma tante est assise là-bas,
» et nous nous promenons un peu, nous deux
» Louise... — C'est très-bien... — Vous ne dan-
» sez donc pas, monsieur Paul? — Non, vous
» savez que j'aime peu la danse... Adieu, Ninie,
» amusez-vous bien... »

Je m'éloigne avec Dubois, parce que je ne me soucie pas de faire société avec ces demoiselles dans un endroit où je puis rencontrer des connaissances de Paris. Ninie me regarde aller en me souriant, et Dubois, qui ne perd pas de vue ses cinq paysannes, m'entraîne de leur côté en me disant : « C'est la jeune amie de Char-
» lotte?... — Oui, mais ce n'est pas un mauvais
» sujet comme Charlotte. — Ah! parce qu'elle
» fait peut-être ses coups à la sourdine, tandis
» que Charlotte développe tous ses moyens de
» séduction... Mais pressons le pas un peu...
» voilà mes cinq bergères qui s'enfoncent dans le
» bois. — Est-ce que tu veux absolument être
» leur berger? — Mon ami, il me faut du cham-
» pêtre, j'en veux tâter, je n'ai pas passé la bar-
» rière pour faire ma cour à une femme de la
» rue Saint-Denis... Tiens... tiens, les voilà qui
» se lâchent... Elles sont venues dans le bois

» pour quelque chose... elles vont jouer... aux » quatre coins... Délicieux, je vais être leur pot- » de-chambre... — Puisqu'elles sont cinq, elles » n'ont pas besoin de toi. — C'est égal, nous fe- » rons deux coins de plus, viens donc. »

Dubois s'approche des paysannes et leur dit en souriant : « Voulez-vous, charmantes ber- » gerettes, nous permettre de nous mêler à vos » jeux? »

Les bergerettes nous regardent d'un air moqueur, et ne répondent que par de gros rires. Enfin l'une d'elles nous dit : « Tiens, jouez si » vous voulez, queuque ça nous fait à nous?

» Elles acceptent!... nous sommes des vôtres, » s'écrie Dubois, « à quoi voulez-vous jouer? — » Au chat. — Bon! je suis le chat, courez, je » vais vous attraper. »

Les paysannes se mettent en mouvement en poussant de grands cris; l'une des bergerettes, en voulant se garer du chat, a mis une fois sa main sur mon épaule, et m'a presque disloqué le bras; j'en ai bien assez, je ne me soucie pas de courir après ces dames, je laisse Dubois faire le chat tout à son aise, et je reviens du côté du bal.

Il y a beaucoup de monde à la danse. J'aperçois bientôt Jenneville et madame de Rémonde : je reconnais près d'eux trois jeunes gens que j'ai vus chez la belle Herminie. Il se-

rait ridicule de ne point aller leur parler, ce lieu n'étant pas assez grand pour qu'on ne s'y trouve pas; je m'approche de la société.

« Comment, tu es ici, » me dit Jenneville, « et tu ne pouvais pas y venir à ce que tu m'as- » surais hier. » — C'est-à-dire que monsieur ne » pouvait pas y venir avec nous, » ajoute madame de Rémonde d'un air ironique.

« — Ce n'est pas cela, madame; hier je croyais » en effet ne pas être libre ce soir, mais j'ai ter- » miné plus tôt que je ne le pensais mes affaires » à Paris, alors je me suis décidé à venir. »

Herminie écoute à peine ce que je réponds, et regarde ailleurs d'un air dédaigneux, comme si ma vue l'obsédait. Cette femme-là m'en veut toujours; ma foi, cela m'est indifférent. Pour lui épargner l'ennui de me voir; après avoir causé quelques minutes avec Jenneville, qui est assis près d'elle, je m'éloigne sous prétexte d'aller faire un tour dans le bal.

Je n'ai pas fait trente pas que je me sens saisi par le bras. C'est Ninie... je vais la gronder..... mais elle est pâle. tremblante.. .. son état me fait de la peine : « Qu'avez-vous donc? » lui dis-je, pendant qu'elle m'entraîne vers un endroit où il n'y a pas de monde.

La pauvre petite est si tremblante, qu'elle peut à peine parler. Enfin elle me dit : « Il est

» là !..... — Qui donc? — Adolphe.... — Adolphe?....... Eh bien! est-ce que cela doit vous » faire trembler... montrez-moi donc ce monsieur?.... — Mais vous le connaissez, puisque » vous venez de lui parler... — Je viens de lui » parler, moi? — Sans doute, c'est ce monsieur » qui est assis à côté de cette dame qui a un » chapeau blanc et rose !.... — Quoi..... ce se» rait? — Oui, il est avec la dame avec qui je l'ai » déjà rencontré plusieurs fois. Mon Dieu! il a dit » que quand il me verrait il me traiterait comme » une fille de ma sorte... je n'ose plus danser » à présent, ah! monsieur Paul, s'il allait me » faire une scène, vous me défendriez, n'est-ce » pas? — Tranquilisez-vous, Ninie, je vous ré» ponds que s'il vous voit il n'aura nullement » l'air de vous connaître et ne vous empêchera » pas de danser. Mais il ne faut pas non plus » que vous ayez l'air de faire attention à lui. — » Oh! je n'en ai pas envie!... allez, au contraire, » car...... Ah! mon Dieu! le voilà qui vient à » vous.. est-ce qu'il m'a vue? »

Ninie pousse un cri et se sauve. Je vois en effet Jenneville venir à moi; mais il ne semble pas faire attention à la jeune fille qui s'éloigne.

Jenneville est agité; il me prend le bras, et me dit en m'attirant vers une autre partie du

bois : « Mon ami, vous ne savez pas qui je viens
» de rencontrer ici ... ma femme..... — Votre
» femme?.. — Oui, ma femme ; oh ! parbleu ! je
» l'ai bien reconnue , quoiqu'elle ait un grand
» chapeau et semble vouloir se cacher... Je ne
» sais point si c'est pour épier mes actions
» qu'elle est venue à Auteuil... ou si elle y cher-
» che un tendre ami , c'est ce dont je ne m'in-
» quiète guère ; mais il faut que je vous la fasse
» voir... si nous la retrouvons toutefois.... elle
» donnait le bras à une de ses amies, que je con-
» nais aussi... elles étaient de ce côté, sous ces
» arbres. »

Je me laisse conduire par Jenneville ; je ne sais pourquoi mon cœur bat plus vite à l'idée de voir sa femme ! Jenneville s'arrête bientôt en me disant : « Tenez, les voilà... regar-
» dez là-bas.... à ma gauche..... ma femme est
» celle qui a le chapeau de paille... Tenez......
» vous pouvez dans ce moment voir très-bien
» sa figure. »

Je n'ai que trop bien vu, et je reste immobile de surprise, en reconnaissant Augustine dans la femme de Jenneville.

CHAPITRE XIV.

TOUT S'EXPLIQUE.

—

Augustine et son amie se sont éloignées; je ne sais si elles nous ont vus, mais elles se sont tout-à-coup éclipsées sous les arbres qui entourent la danse.

Je suis toujours à la même place, les yeux fixés sur l'endroit où je viens de la voir; je ne puis bouger, je ne puis parler, je serre avec force le bras de Jenneville; il me semble que je suis prêt de tomber.

« Eh bien! » me dit Jenneville, « comment la » trouvez-vous, hein? — Qui cela?... — Eh par-

» bleu, ma femme!.... — Votre femme ?.... —
» Sans doute, puisque c'est elle que je viens de
» vous montrer... Mais, qu'avez-vous donc.....
» mon cher Deligny, vous semblez souffrant ? —
» Oui....... en effet, il vient de me prendre un
» étourdissement... je ne me sens pas à mon
» aise... — Venez prendre quelque chose... —
» Non, cela commence à se passer... je vais me
» promener un peu.... Loin de la danse on est
» plus tranquille....... Ne vous gênez pas pour
» pour moi, Jenneville, madame de Rémonde
» vous cherche sans doute.... J'irai vous rejoin-
» dre tout-à-l'heure. — Comme vous voudrez,
» moi, je vais faire danser Herminie. »

Jenneville me quitte, je suis bien aise d'être seul pour me livrer aux sentiments qui m'agitent. Augustine est la femme de Jenneville! En un moment tout s'explique, tout s'éclaircit, je vois pourquoi elle m'a recu; pourquoi elle me questionnait sans cesse, je vois qu'elle ne s'informait de ce que je faisais que pour en venir à savoir ce que faisait Jenneville; cette découverte me fait mal, elle oppresse mon cœur, elle vient de détruire toutes mes illusions!..... Moi, qui me croyais aimé, je n'étais qu'un être indifférent dont elle se servait pour être instruite des actions de son époux. . Et, ces lettres de femme qu'elle voulait voir... c'est cela. ma-

dame de Rémonde.... Ninie.... Elle savait que cet Adolphe n'était autre que son mari... Oui, tout est expliqué, et elle ne m'aime pas... ah! c'est affreux !

Je me promène avec agitation autour du bal, je coudoie, je pousse plusieurs personnes que je ne vois pas. Les Parisiens murmurent après moi, les paysans me disent des injures ; mais je n'entends rien. Je n'ai plus qu'une seule pensée. Elle ne m'aime pas. Tout mon espoir s'est évanoui.

Dans ma colère, je la nomme perfide, ingrate! En ai-je le droit? Non, elle ne m'avait rien promis ; au contraire, elle me défendait de lui parler d'amour... Mais me permettre de la voir tous les jours, me témoigner de l'amitié, et ne pas m'avouer qu'elle est l'épouse de Jenneville... Ah! voilà qui est mal, voilà ce que je ne lui pardonne pas.

C'est fini ; je ne veux plus la voir, je ne veux plus penser à elle. Après tout, je trouverai mille femmes aussi jolies..... Plus, même. L'amour sans espoir s'éteint, dit-on, bien vite, le mien sera donc bientôt passé. Cependant je veux la voir encore. Il faut qu'elle sache que je suis instruit de tout, que je n'ignore plus qu'elle se servait de moi comme d'un instrument nécessaire à ses projets ; mais quand je lui aurai dit

ce que j'ai sur le cœur, c'est alors que je ne la reverrai jamais.

Tâchons de la rencontrer..... rapprochons-nous du bal... de Jenneville; sans doute on l'observe, elle ne le perd pas de vué... surtout n'ayons pas l'air triste .. Faisons l'aimable, le galant avec madame de Rémonde. Cela lui fera de la peine..... Hélas! non! puisqu'elle voulait toujours que j'allasse chez elle!

Je rentre dans l'enceinte de la danse; je m'approche de madame de Rémonde.... je trouve moyen de m'asseoir tout près d'elle, puis je lui dis tout ce qui me passe par la tête.

Herminie me regarde d'un air surpris, se met à rire, puis me dit à demi-voix : « Qu'est-ce » qui vous prend donc, monsieur, quoi! vous » m'aimez, vous m'adorez ce soir? Et c'est ce » moment que vous choisissez pour le dire? — » Comment.... madame, est-ce que je viens de » vous dire que je vous adorais?... — Mais il me » semble que oui, monsieur, et en termes assez » clairs.... — Ah! pardon... madame.... c'est » que je ne savais pas... c'est-à dire que je n'au» rais pas dû....... — Allons, c'est bien, taisez» vous; ce n'est pas ici le moment de vous ex» cuser... je vous attends demain matin... Nous » vérrons alors comment vous m'expliquerez » votre conduite, et si vous êtes encore digne

» que l'on ait quelque...... estime pour vous. »

Je ne sais pas ce que je réponds, car depuis quelques instants, j'écoutais à peine; j'avais cru reconnaître Augustine dans l'ombre, sous le feuillage, et je la suivais des yeux. Mais madame de Rémonde se lève en me tenant la main et me dit : « Eh bien! venez donc danser.
« Est-ce que vous avez oublié aussi que vous » venez de m'inviter? — Ah! c'est vrai, madame. » — En vérité, je ne sais pas ce que vous avez » ce soir! Mais vous êtes bien singulier! »

Madame de Rémonde m'entraîne, me voilà obligé de danser. Je suis en face d'une petite-maîtresse et d'un fashionable; le reste du quadrille est composé de bons bourgeois. Je ne suis pas à ma danse, je regarde sans cesse à droite ou à gauche; mes yeux voudraient percer sous les arbres ou dans les groupes qui m'entourent, chaque chapeau de paille me donne des mouvements nerveux; Herminie est obligée de me dire : « C'est à vous..... mais » allez donc.... ce n'est pas cela, prenez donc » garde. »

Jenneville, qui est venu nous regarder danser, rit à chaque bévue que je fais, et s'écrie : « C'est la suite de son étourdissement. »

Ma danseuse prend fort bien la chose, parce qu'elle croit que c'est elle qui me cause toutes

ces étourderies. Le fashionable et sa dame sont les seuls que je n'amuse pas. Je suis sûr qu'ils se promettent de me reconnaître pour ne plus danser devant moi.

Enfin la contredanse finit; je suis enchanté, je reconduis Herminie, je la laisse près de Jenneville, et je vais chercher un peu de calme loin du bal. D'ailleurs Augustine n'y est plus; j'en suis bien sûr; il est probable qu'elle se cache et se tient à l'écart sous le feuillage.

Je fais quelques pas dans le bois... On me prend le bras... Tout mon corps a tressailli; j'ai cru que c'était elle... Non, c'est Ninie.

« Eh bien! Adolphe m'a-t-il vue? vous a-t-il » parlé de moi? — Non, Ninie, il ne m'en a pas » dit un mot. — Ah! tant mieux. Je vous assure » qu'à présent je n'ai plus envie de le rencon- » trer... Vous venez de danser, monsieur Paul? » — Oui. — Et avec la dame d'Adolphe... Est-ce » que vous en êtes amoureux aussi, vous, de » cette dame-là? — Oh! non, je vous assure. — » On l'aurait cru, pourtant, à la manière dont » vous avez ri et causé avec elle!.. Ah! je vais » m'en aller, ma tante m'attend, nous retour- » nons à Paris... Je ne me suis guère amusée » ici!.. Adieu, monsieur Paul!.. — Adieu, Ninie. » — Vous viendrez me voir, n'est-ce pas? — Oui, » j'irai. »

Ninie me quitte tristement. Je m'enfonce dans le bois, je marche au hasard... Je cherche toujours Augustine.

Tout-à-coup des cris se font entendre. Ce n'est pas du côté du bal. Je me dirige vers l'endroit d'où ils partent, et bientôt j'aperçois Dubois se débattant entre quatre paysans dont deux tiennent des bâtons levés sur lui.

Je vole près de Dubois, qui, à ma vue, quitte le ton suppliant et prend un air furieux.

« Qu'est-ce donc, et pourquoi menacez-vous » monsieur? » dis-je aux paysans. « — Parce » qu'il s'avise, lui, de vouloir turlupiner nos » amoureuses. — Ça n'est pas vrai... je jouais au » chat avec elles, et voilà tout. — Ouais! nous » vous avons ben vu là-bas avec Madeleine que » vous aviez jetée par terre...—C'est en cou- » rant, le pied m'a manqué... D'ailleurs Made- » leine n'avait pas besoin de vous pour se dé- » fendre... J'en ai la preuve sur les joues. — » Vous mériteriez d'en avoir ben d'autres. — » Qu'est-ce à dire... Est-ce que je savais que c'é- » taient vos amoureuses, moi... D'ailleurs vous » n'êtes que quatre, elles étaient cinq. — Tiens, » ce faraud de Paris qui vient enjoler nos fil- » les... Et si nous te faisions danser sans violon, » dis donc, monsieur le chat! — Messieurs, ap- » prenez que je ne me bats qu'au pistolet ou à

» l'épée... Je ne joue pas du bâton, moi ; mais » venez chez moi à Paris demain matin... Je » vous rendrai raison à tous les quatre. — Oui, » je crois que tu ferais un beau merle avec tes » pistolets !.. »

J'emmène Dubois loin des paysans ; il leur crie, quand il est près du bal : « Je vous at- » tends demain matin tous les quatre .. et si » vous avez du cœur, vous me le prouverez... » Les lâches, ils s'étaient mis quatre contre moi, » heureusement que j'ai tenu ferme. — Oui, et » que je suis arrivé. »

Quand nous sommes près des lumières, je m'aperçois que Dubois a la figure tout égratignée.

« Il me paraît, » lui dis-je, « que ce n'est pas » toujours toi qui faisais le chat? — Ah !.. ces » petits coups d'ongles viennent de la grosse » Madeleine... parce qu'en voulant l'attraper, » je me suis trouvé avoir la main sous son ju- » pon au lieu de l'avoir dessus ; ces villageoises » n'ont aucune habitude des jeux innocents ! » Quant à ces misérables paysans, si jamais je » les retrouve !.. »

Dubois ne termine pas sa phrase, il vient de voir devant nous cinq paysannes avec leurs quatre galants, aussitôt il me lâche le bras et disparait sous les arbres.

Je ne m'occupe pas de Dubois, je parcours de nouveau toutes les avenues qui sont près de la danse. Elle n'est plus ici, j'en suis certain. Jenneville est parti avec sa société; déjà la danse n'est plus aussi animée. Rien ne me retient à Auteuil. Ah!.. j'étais venu avec Dubois. Mais je ne le vois plus. Il est parti sans doute... partons aussi.

Je n'ai point retenu de voiture; mais je suis décidé à revenir à pied. Il me semble que l'exercice m'est nécessaire, qu'il me fera du bien, peut-être aussi la fatigue me procurera-t-elle quelques heures de sommeil... Je ne trouve pas la route longue! J'ai trop de choses à penser.

Me voilà à Paris, sur les boulevards. Si j'osais, j'irais chez elle ce soir. Mais non... il est onze heures passées, cela serait trop inconvenant... Il faut attendre jusqu'à demain. D'où vient donc que je suis si impatient de la revoir, puisque je suis certain maintenant de n'en être pas aimé?

Après une nuit dont j'ai compté toutes les heures, je vois enfin naître le jour, qui ne m'apportera pas le bonheur, mais qui, j'espère, verra se terminer une liaison qui ne peut plus me causer que des peines.

Je me lève, je m'habille, je sors, je ne puis

rester en place, je vais dans sa rue... sous ses fenêtres. Tout est encore fermé!.. Ah! je ne croyais pas que je l'aimais autant!.. Si elle savait combien je l'aime, peut-être serait-elle sensible à mes tourments. Non, l'amour est un sentiment égoïste. On aime parce que cela plaît, mais on n'aime jamais pour faire plaisir à quelqu'un.

Je retourne sur les boulevards, j'entre dans un café, enfin j'atteins neuf heures, et je me décide à me présenter chez elle, quoiqu'il soit un peu matin.

Je demande à sa bonne si elle est levée.

« Oui, monsieur, madame est levée depuis » longtemps... — Demandez-lui si je puis la » voir. »

La bonne me quitte et revient bientôt me dire que sa maîtresse m'attend dans sa chambre.

Je tâche de calmer mon agitation... mais je ne le puis... Elle vient à moi... « Vous voici » de bonne heure, M. Deligny, » me dit-elle en me présentant un siége, « venez-vous déjeuner » avec moi? »

Je la regarde... ses yeux sont rouges, gonflés ; elle a pleuré... Je sens s'évanouir mon ressentiment... je demeure interdit et ne sais

que répondre. Augustine me regarde à son tour et s'écrie :

« Qu'avez-vous donc?.. êtes-vous malade?.. » vous est-il arrivé quelque événement fâ- » cheux?.. vous avez quelque chose, je le vois » bien. »

Je m'asseois près d'elle en balbutiant : « Vous » avez été hier à Auteuil, madame? — Hier... » oui... j'y ai été un moment avec Juliette... » Qui donc vous a dit cela? — Je vous ai vue... » — Moi, je ne vous ai pas aperçu... il est vrai, » je suis restée si peu de temps... Et avec qui » étiez-vous? — Avec Jenneville, et c'est lui qui » m'a fait vous apercevoir... — Lui... »

Augustine rougit et se tait; nous gardons le silence, enfin elle me prend la main en me disant :

« Eh! bien, maintenant, vous savez qui je » suis? — Oui, madame, mais j'aurais préféré » l'apprendre par vous... — Ah! M. Deligny... » ne m'en voulez pas... je vous en prie. Depuis » longtemps je voulais me confier à vous, mais » je n'osais pas. Mon mari a dû me peindre » sous des couleurs si défavorables!.. Mainte- » nant que vous savez que je suis cette femme » avec laquelle son époux n'a pu vivre, écoutez- » moi, je vous en conjure. . Ah! je serais si fâ-

» chée de perdre votre amitié... Écoutez-moi, » vous me jugerez ensuite. »

Déjà toutes mes résolutions se sont évanouies... je regarde Augustine... je soupire, et j'attends en tremblant ce qu'elle va me dire, non pour juger si elle fut coupable, mais pour savoir si elle aime toujours celui qui l'a quittée.

« Jenneville a dû vous dire, M. Deligny, qu'il » s'était marié à vingt-quatre ans, j'en avais » vingt lorsque je l'épousai. J'étais orpheline, je » demeurais avec un oncle qui était mon tu» teur. J'avais vu quelquefois Jenneville dans le » monde. Mon oncle me laissait prendre peu de » plaisirs, et, dans la solitude, j'aimais à réflé» chir, à me créer un avenir suivant mes goûts. » Je ne voyais pas de plus grand bonheur que » d'épouser un homme de mon choix, de ne » plus vivre que pour lui, de ne plus avoir d'au» tres pensées, d'autres désirs que les siens... » Ces rêves de ma jeunesse, je crus qu'ils se réa» liseraient lorsque Jenneville me fit la cour. » Jenneville me plut, il me jura qu'il m'aime» rait toute sa vie... Il était alors si tendre, si » aimable, si passionné!.. Tous les moments » qu'il passait loin de moi étaient, » disait-il, « des siècles de tourments; il ne se trouvait » bien qu'à mes côtés; moi, je partageais son » amour, et l'avenir ne s'offrait à mes yeux que

» sous les plus riantes couleurs! enfin nous fû-
» mes époux. Ma fortune était égale à celle de
» Jenneville, et mon oncle crut ainsi assurer ma
» félicité.

» Pendant les premiers six mois de notre hy-
» men, Jenneville me montra la même ten-
» dresse, le même empressement à être auprès
» de moi. Au bout de ce temps, il commença à
» former des parties de plaisir desquelles je n'é-
» tais pas... Hélas!.. j'ignorais qu'il fallait que
» cela fût ainsi, et qu'un mari ne peut pas tou-
» jours ne s'amuser qu'auprès de sa femme. Je
» n'avais aucune connaissance du monde, et en-
» core moins du cœur humain. Je ne savais pas
» que, pour être toujours bien vue de son mari,
» il faut lui laisser la liberté entière. Ce n'était
» pas là l'idée que je m'étais formée du mariage;
» mais j'avais fait un roman, et il s'agissait alors
» de la réalité. J'eus le malheur de me plaindre
» à mon mari, de trouver mauvais qu'il pût s'a-
» muser sans moi... ce fut mon premier tort!..
» je l'ai payé bien cher.

» Mes reproches donnèrent de l'humeur à
» mon époux, il ne fut plus aussi aimable avec
» moi. Craignant que quelque autre femme ne
» me ravît son cœur, je voulais le suivre par-
» tout, être sans cesse à ses côtés... j'étais ja-
» louse enfin!.. C'est encore un tort, et un bien

» grand !... non pas d'être jalouse, mais de ne » point savoir le cacher.

» Jenneville m'emmenait avec lui dans le » monde, mais ce n'était plus que contre son » gré. Il prétendait que j'étais coquette, et que » j'aimais trop les plaisirs... Ce n'était pas les » plaisirs que je cherchais, mais je voulais être » avec lui, et il n'en goûtait plus dans l'intérieur » de son ménage.

» Bientôt ce furent des plaintes, des scènes, » des emportements. Bien des fois, au moment » d'aller ensemble en soirée, lorsque ma toilette » était terminée, Jenneville changeait de résolu- » tion et ne voulait plus sortir ; ou bien lors- » qu'il était sorti d'avance, en promettant de » revenir me chercher, il me laissait, tout ha- » billée, passer ma soirée à l'attendre ; il me ca- » chait les invitations que l'on m'adressait, il » me faisait entendre au contraire que ma pré- » sence était ridicule dans beaucoup de réu- » nions, enfin il faisait tout ce qu'il pouvait » pour me dégoûter d'aller avec lui. Pardon, » monsieur Deligny, ces détails vous paraîtront » minutieux peut-être, mais, pour une femme, » ce sont tous ces riens qui composent le bon- » heur ou le malheur de sa vie !

» Jenneville me déclara enfin qu'il voulait » être son maître, et qu'il irait sans moi tant

» que cela lui conviendrait, parce que cela l'en-» nuyait beaucoup de *traîner* sans cesse une » femme avec lui Ce furent ses propres expres-» sions ; je pleurai, je me plaignis... j'eus encore » tort... d'ailleurs on a toujours tort quand on » n'est plus aimée.

» Un an s'était à peine écoulé depuis notre hy-» men, et ce bonheur que je m'étais promis » avait dejà fait place aux larmes, aux tour-» ments, aux regrets. Mon oncle mourut ; Jen-» neville sachant que je n'avais plus personne à » qui conter mes peines, n'eut plus aucun égard » pour moi. Bientôt il mit le comble à ma dou-» leur ; je sus qu'il m'etait infidèle ; qu'une au-» tre recevait ses hommages... J'adressai les » plus plus vifs reproches à mon mari, cela ne » fit que l'aigrir davantage... Je ne savais pas » qu'il est permis à ces messieurs d'être incons-» tants, mais qu'il ne nous est pas permis de » nous en plaindre.

» J'avais trouvé dans le monde Juliette, une » de mes amies de pension ; elle était veuve, et » venait souvent me tenir compagnie ; mon » mari le trouva mauvais ; il prétendit qu'elle » me donnait de mauvais conseils. Pauvre Ju-» liette ! elle m'engageait seulement à ne pas » tant pleurer. Enfin, un parent éloigné de » mon oncle, un jeune homme de dix-huit ans,

» arriva à Prris, où il avait cru trouver encore
» mon oncle. Il vint me voir; il ne connaissait
» personne dans cette ville, et désirait se faire
» un appui de mon mari; mais Jenneville le
» reçut si froidement que le pauvre garçon
» n'osa plus se présenter devant lui, et pour
» me rendre visite, il avait soin de s'informer si
» mon époux n'était plus à la maison. J'igno-
» rais cette circonstance... j'étais si loin de me
» douter que Jenneville s'en ferait une arme
» contre moi!... qu'il pourrait me soupçonner
» d'être coupable... moi, qui aurais voulu qu'il
» ne me quittât pas un instant!... Il osa ce-
» pendant me faire entendre que les visites de
» mon parent avaient un motif outrageant pour
» lui... Je fus indigné de ce soupçon, je fis dé-
» fendre à ce jeune homme de revenir, mais je
» ne cachai point à Jenneville toute la peine
» que me causaient sa conduire, son abandon
» et ses infidélités. Que vous dirai-je, enfin?...
» J'étais devenue insupportable à mon époux;
» il me le déclara, m'annonça qu'il ne lui était
» plus possible de vivre avec moi, et qu'il fallait
» nous séparer.

» Nous séparer!... après deux ans de ma-
» riage! et lorsque l'amour avait formé nos
» nœuds!... Ah! monsieur... vous ne pouvez
» concevoir tout le mal que me fit cette pro-

»position... J'aimais toujours Jenneville, et, »malgré ses torts, je me flattais encore qu'il »reviendrait à moi. Mais la proposition de nous »séparer détruisait toutes mes espérances... »elle brisait mon cœur... Je sentis combien »j'aimais l'ingrat... Je fondis en larmes... je »fus sur le point de tomber à ses pieds et de lui »demander la grâce de ne le point quitter en »lui jurant qu'il n'entendrait plus une plainte »sortir de ma bouche... Mais il n'était plus là, »il s'était éloigné aussitôt après m'avoir fait »connaître ses intentions.

»Lorsque je me vis seule, je donnai un libre »cours à mes sanglots, mais je pris la résolu- »tion de ne plus m'opposer aux désirs de mon »mari. Hélas! je payais bien cher cette résis- »tance que j'avais quelquefois apportée à ses »volontés. Puisque ma présence lui était in- »supportable, je me résignai à cette séparation, »et je lui écrivis que je me conformerais à ses »désirs.

»Jenneville cessa dès ce moment de se pré- »senter devant moi. Un homme de loi fut »chargé de divers arrangements relatifs à nos »fortunes respectives... Je redevins libre de »faire toutes mes volontés : mon mari me le »fit signifier un jour, et j'appris en même temps »qu'il ne demeurait plus avec moi. Je quittai

» le logement que nous avions habité ensemble ;
» il me rappelait des moments de bonheur qui
» avaient trop peu duré !... Je pensais aussi que,
» puisque M. Jenneville ne voulait plus que je fusse
» sa femme, ce serait l'obliger de ne plus porter
» son nom. Je repris celui de Luceval, qui est le
» nom de mon père, et me faisait passer pour
» je vins m'établir dans ce quartier, éloigné de
» veuve, celui qu'habite mon époux. Je pris la fer-
» me résolution de ne plus aller dans le monde,
» de ne plus voir personne que ma fidèle Ju-
» liette et la respectable madame Dermon qui
» m'avait toujours témoigné le plus tendre in-
» térêt.

» Je m'étais aussi promis de ne plus m'occu-
» per d'un époux qui ne voulait être qu'un
» étranger pour moi, mais je l'aimais toujours,
» et malgré tous mes raisonnements, malgré les
» conseils de mes deux fidèles amies, souvent,
» seule, enveloppée d'un grand manteau, la
» tête couverte d'un vaste chapeau et d'un voile
» épais, j'allais passer des heures entières près
» de la maison de mon mari. Je l'apercevais
» entrer ou sortir, quelquefois je ne pouvais ré-
» sister à l'envie de le suivre, de savoir ce qu'il
» faisait. Hélas! ce que j'apprenais ajoutait en-
» core à mes peines, mais nous ne pouvons pas
» résister à cette curiosité du cœur qui nous fait

» souvent désirer de savoir ce qui nous rendra
» plus malheureux encore!...

» Je sus le nom de plusieurs maîtresses de
» Jenneville; j'appris que, sous le nom d'Adol-
» phe, il avait mis dans sa chambre une jeune
» fille nommée Ninie; enfin, j'appris sa nou-
» velle passion pour madame de Rémonde. Je
» savais quels étaient les amis les plus intimes
» de Jenneville; c'est ainsi que votre nom me
» fut familier. Je ne vous connaissais pas, mais
» on m'avait dit que vous étiez un des compa-
» gnons de plaisir de mon mari, et, d'après ce
» qu'on m'avait conté de vous, je ne vous ju-
» geais ni plus sage, ni plus raisonnable que
» lui... pardonnez, je ne vous connaissais pas
» alors.

» Peu à peu, cependant, grâce à ma bonne
» Juliette, je cessai d'épier les démarches de mon
» mari. Je devins raisonnable, et je tâchai de
» me persuader que Jenneville n'était plus rien
» pour moi. Ce fut vers cette époque que je
» vous rencontrai au spectacle. Votre nom, pro-
» noncé près de moi, m'apprit que j'étais auprès
» d'un ami de mon époux, et je vous exa-
» minai avec plus d'attention.

» Je vous revis ensuite à l'Opéra; mais jugez
» de ma surprise en vous voyant avec cette
» jeune fille que j'avais aussi aperçue avec mon

» mari. Je fis là-dessus mille conjectures, mais » je ne soupçonnais pas la vérité. Enfin je vous » retrouvai au spectacle de Franconi. Je m'é- » tais déjà aperçue que vous désiriez me parler; » je crus que vous saviez fort bien que j'étais » l'épouse de Jenneville, et que c'était lui qui, » pour m'éprouver, vous avait engagé à me faire » la cour. Cette idée me piqua, et je résolus de » vous faire voir que je ne n'étais pas votre » dupe. Vous devez vous rappeler ce que je » vous dis en vous permettant de venir me » voir... J'étais persuadée que vous me com- » preniez, et que vous étiez envoyé par mon » époux.

» Mais bientôt je m'aperçus que je m'étais » trompée, et que vous ne saviez pas qui j'étais; » je m'aperçus aussi que vous n'étiez pas tel que » je vous avais jugé. On vous avait peint à mes » yeux sous des couleurs défavorables; je vous » croyais les mêmes principes que Jenneville. » En vous connaissant mieux, j'ai su apprécier » les qualités de votre cœur; alors sans doute » j'aurais dû avoir pour vous une entière con- » fiance, j'aurais dû vous apprendre que j'étais » cette femme avec laquelle votre ami n'avait » pas pu vivre. Mais, en vous cachant cette cir- » constance, je savais de vous mille choses que » vous ne m'auriez pas dites si vous aviez su

»mon véritable nom : l'amour de Jenneville »pour madame de Rémonde, les folies qu'il »fait pour elle, l'inconséquence de sa conduite, »vous m'auriez certainement caché tout cela, »si vous aviez su que j'étais sa femme, car »vous auriez craint de me faire de la peine, et »cette crainte vous aurait engagé à me taire la »vérité.

»Vous savez maintenant les motifs de mon »silence ; si j'ai été coupable en ne vous disant »pas plus tôt mon secret, pardonnez-moi, »monsieur Deligny, mais que cela ne me fasse »pas perdre votre amitié. Vous connaissez ma »triste situation dans le monde : repoussée par »celui que j'adorais, ai-je eu tort en vous di- »sant que je ne devais plus connaître l'amour? »mais faut-il aussi que cela me prive d'un »ami ? »

Elle se tait, je l'ai écoutée sans l'interrompre, et je reste muet encore. Que pourrais-je lui dire ?... je sens bien qu'elle n'a aucun tort envers moi, car elle n'a jamais encouragé mon amour, mais je n'en suis pas moins malheureux.

Voyant que je garde le silence, Augustine me dit en souriant : « Vous êtes toujours fâché contre moi?

« — Fâché... non, madame, je ne suis pas

» fâché, mais je suis désolé, désespéré !.. Avant
» de savoir que vous étiez l'épouse de Jenne-
» ville, je conservais l'espoir de ne pas vous être
» indifférent. Cette permission que vous m'ac-
» cordiez de vous voir presque tous les jours...
» la bonté avec laquelle vous me receviez... l'in-
» térêt que vous preniez à savoir ce que j'avais
» fait... à lire même les lettres que les dames
» m'écrivaient, tout cela ne devait-il pas me
» persuader que j'avais touché votre cœur ?...
» dites, madame, étais-je donc un fat de le
» supposer, d'après votre conduite avec moi ?

» — Non... non, sans doute, j'ai eu tort...
» bien tort... je ne réfléchissais pas à ce que je
» faisais...

» — A présent je vois bien que je me trom-
» pais complètement... que ce n'est que Jen-
» neville qui vous occupait... Jenneville !... un
» homme qui vous a trahie, abandonnée !.. qui
» a pu dédaigner le trésor qu'il possédait... et
» vous aimez encore cet homme-là !...

» — Il est mon époux.

» — Il ne l'est plus, puisqu'il a voulu se sé-
» parer de vous. Par sa conduite, il vous a ren-
» due entièrement libre... que lui importe dé-
» sormais qui vous aimerez ?... en vous quit-
» tant, ne vous a-t-il pas dégagée de tous vos
» serments ?

» — Oh! non... non... je ne le pense pas!..
» — Et moi, je vous assure qu'il s'inquiète fort
» peu de tout ce que vous faites, qu'il ne voit,
» ne pense qu'à sa madame de Rémonde; que
» cette femme-là fera de lui tout ce qu'elle vou-
» dra, parce que... Ah! pardon, madame, je
» vous afflige en disant cela... mais je trouve
» maintenant Jenneville inexcusable de ne pas
» vous aimer, vous!.. ne pas vous adorer... ah!
» c'est indigne... je ne lui pardonnerai jamais
» sa conduite envers vous... désormais je
» ne veux plus le voir... je ne veux plus lui
» parler...

» — Monsieur Deligny, je vous en prie, ne
» vous brouillez pas avec Jenneville à cause de
» moi... il était votre ami..... — Mon ami!...
» non, madame, il n'a jamais été ce qu'on ap-
» pelle un ami, c'était une connaissance, et
» voilà tout... mais mon ami... je vous jure
» qu'il ne le sera jamais... je ne puis être l'ami
» d'un homme qui a fait votre malheur... et
» que malgré cela, vous adorez toujours, ce qui
» n'a pas le sens commun.

» — Pouvez-vous me faire un crime de dési-
» rer de ramener mon époux près de moi?....
» Alors même que je n'aurais plus pour lui le
» même amour, et que mon cœur, ulcéré par
» ses mépris, aurait enfin plus de raison, Jen-

» neville n'est-il pas mon mari?... — Votre » mari!... vous voyez bien qu'il ne veut plus » l'être, puisqu'il vous a quittée. Au reste, ma- » dame, je sens que tout ce que je dirais serait » inutile, l'amour ne se guérit qu'avec un autre » amour. Je veux tâcher de faire usage de ce re- » mède, et comme ce n'est pas en continuant » de vous voir que je cesserais de vous aimer, » ou que je me livrerais à une passion nouvelle, » alors je ne vous verrai plus, car vous convien- » drez que ce serait une folie à moi de ne pas » me guérir d'un sentiment sans espoir, n'est-il » pas vrai, madame?—Je ne puis vous blâmer, » monsieur, cependant... cesser entièrement de » me voir... il me semble qu'en venant seule- » ment plus rarement...—Non, madame, non, » oh! en amour, il ne faut jamais prendre de » demi-mesures!... Il faut que je ne vous voie » plus du tout... ce ne sera pas une grande pri- » vation pour vous... à la vérité, vous aurez » moins souvent des nouvelles de votre mari; » mais, à Paris, il est facile, avec de l'argent, » de connaître toutes les actions de quelqu'un... » vous trouverez mille personnes obligeantes » qui vous rendront ce service. »

Augustine ne me répond pas, sa tête est penchée sur sa poitrine, elle semble réfléchir; je ne puis voir ses yeux, mais pourquoi désirer

les voir encore, ces yeux qui portent le trouble dans mon cœur !

Depuis assez longtemps nous gardons tous deux le silence. Enfin je fais un effort sur moi-même, et prenant brusquement mon chapeau, je m'écrie : « Adieu, madame ! » Puis je sors précipitamment de chez elle.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XXXIV.



Paris. — Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

LA FEMME,

LE MARI ET L'AMANT

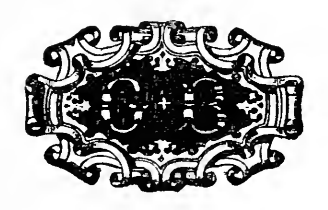
PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

(Maximes de LA ROCHEFOUCAULD).

TOME SECOND.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

34, RUE MAZARINE.

1845

LA FEMME,

LE MARI ET L'AMANT.

CHAPITRE XV.

UNE SCÈNE A LA RAPÉE.

—

Je suis content du courage que j'ai montré, et me voilà bien décidé à ne plus retourner chez madame... Luceval, car je ne puis m'habituer à l'appeler madame Jenneville.

Mais, pour me fortifier dans ma résolution, je sens que j'ai besoin de m'étourdir, de me distraire. Je suis comme ces poltrons qui se grisent la veille d'un combat.

Je rentre chez moi. Je voudrais travailler, et me créer une occupation. Mais non, je ne suis

pas assez calme pour travailler, il me faut du bruit, du mouvement. Je vais ressortir. Jolivet arrive.

« Dis donc, Paul, je n'ai pas laissé un para-
» pluie chez toi la dernière fois que je suis venu?
» Ah! tu te portes bien du reste? Un parapluie
» brun passé, à canne?—Je suis enchanté de te
» voir, Jolivet : que fais-tu aujourd'hui?—Moi?
» mais, comme tu vois, je cours partout pour
» tacher de retrouver ce maudit parapluie... —
» Laisse-là ton parapluie, et réponds-moi. —
» C'est que tu ne sais pas qu'il n'était pas à moi;
» c'est un monsieur qui me l'avait prêté, il y
» a trois ou quatre mois, j'avais toujours ou-
» blié de le lui rendre... mais, comme il a plu
» ce matin, il est venu me le redemander. C'est
» très-désagréable : il faudra que je le paie... Il
» était vieux, il faudra que j'en donne un neuf.
» — Jolivet, je suis décidé à m'amuser aujour-
» d'hui, ou à l'essayer du moins. Reste avec
» moi, je te paie à dîner, je te mène au specta-
» cle, je te mène où tu voudras. — Bah! vrai-
» ment? c'est assez séduisant. Et tu ne me lais-
» seras pas avec la carte chez le traiteur? — En
» tous cas, il me semble que je t'ai remboursé.
» — Oh! c'est juste! Je disais ça pour rire. Ma
» foi, je me laisse séduire, je reste avec toi...
» D'ailleurs, je vois bien qu'il faut que je fasse

» mon deuil de mon parapluie. Je tâcherai d'en » trouver un de hasard. »

En ce moment, on sonne avec violence à ma porte : c'est Dubois, il ne pouvait arriver plus à propos.

« Ouf! je n'en puis plus, j'arrive d'Auteuil, » dit Dubois, en se jetant dans un fauteuil. « — » Comment! tu y as couché? — Il a bien fallu, » je t'attendais toujours... Il était tard, plus de » voiture. Revenir seul... c'est une route si en » nuyeuse! Je me suis dit : Au fait, il y a des » lits à Auteuil comme ailleurs. J'ai couché dans » une auberge où il y a une servante qui n'est » pas piquée des vers!

» — Mais tu as été piqué par quelque chose, » toi? » dit Jolivet en examinant la figure de Dubois. « — Ça?... oh! ce n'est rien... Ce sont » les caresses de la vertu!... Eh bien! mes en- » fants, vous semblez disposés à sortir? Avez- » vous des projets pour aujourd'hui? — Tu vas » venir avec nous, Dubois : je veux me distraire » et m'égayer... si cela est possible. — Et c'est » lui qui nous régale, » dit Jolivet.

« — Oh! c'est lui qui régale!... c'est ça qui » te fait venir, toi, *cancre*... S'il fallait payer ta » part, tu n'en serais pas!... — Ah! par exem- » ple... c'est faux! — Quant à moi, j'avoue que » pour le moment il me serait difficile de payer

» la mienne, je suis à sec. Mais je me remon-
» terai!... Nous allons donc nous divertir, c'est
» le principal. — Dubois, je n'ai pas laissé un
» parapluie chez toi? — Va donc te promener
» avec tes riflards...—Dis donc, Paul, est-ce que
» tu as triomphé de ta belle? tu veux célébrer
» ta victoire? — Ne parlons pas de cela, Dubois,
» je t'en prie. — Tu soupires? Pauvre garçon!
» on s'est moqué de toi, j'en étais sûr. Tu as
» agi en troubadour du treizième siècle, et ce
» n'est plus ce genre-là qui plaît maintenant.
» Mais nous allons dîner ensemble, nous boi-
» rons chacun nos deux bouteilles de champa-
» gne, et je te réponds qu'en sortant de table
» tu ne sauras plus de quelle couleur sont les
» cheveux de ta maîtresse. — J'espère l'oublier
» sans avoir besoin de cela.

» — Messieurs, » dit Jolivet, « si nous allions
» chercher Jenneville, pour qu'il vienne avec
» nous?...

» — Non, non... c'est inutile, » dis-je aussi-
tôt, « Jenneville ne pourrait pas sans doute quit-
» ter madame de Rémonde...

» — Eh! d'ailleurs nous n'avons pas besoin
» de lui pour nous amuser, » dit Dubois. « Jen-
» neville n'a pas notre rondeur, notre fran-
» chise. Mais ce Jolivet est étonnant!... Du mo-
» ment que ce n'est pas lui qui paie, il invite-

» rait toutes ses connaissances, et il leur ferait » croire que c'est un dîner qu'il leur rend. Par- » tons, le temps est beau. Prenons la noble *cita- » dine* et faisons-nous mener à la campagne. » Qu'en dis-tu, Paul? — Tout ce que vous vou- » drez, messieurs, ne ménagez pas ma bourse. » Il y a quelques jours je désirais amasser, de- » venir riche. Mais aujourd'hui je ne tiens plus » à rien, il m'en restera toujours assez! — Eh » bien! sois tranquille, tu es avec deux gail- » lards qui feront ton affaire. »

Nous montons tous les trois en citadine, et Dubois dit au cocher : « Nous te gardons toute » la journée; mène-nous à la campagne. — » Quelle campagne, mon bourgeois? — Celle » que tu voudras!... nous n'y tenons pas; les » gens d'esprit s'amusent partout, pourvu qu'il » y ait des arbres, de jolies filles et de la fri- » ture : c'est tout ce que nous voulons. — Al- » lons, fouette tes chevaux, » dit Jolivet, « et » mène-nous argent comptant. »

La citadine roule. Dubois et Jolivet font tout ce qu'ils peuvent pour m'égayer. Ils disent toutes les folies qui leur passent par la tête : Jolivet est presque aimable lorsqu'on lui paie à dîner. Je fais mon possible pour partager leur gaîté, mais mon rire est forcé, j'ai au fond du

cœur comme un poids qui m'oppresse, et en riant même je le sens toujours.

Dubois a baissé les stores de la voiture, il veut que nous ayons le plaisir de la surprise, et que nous nous abandonnions à la sagacité du cocher; enfin la citadine s'arrête, nous descendons, et Dubois rit aux éclats. Nous sommes à la Râpée.

Peu m'importe à moi où nous dînerons; mais Jolivet fait la grimace en disant : « Jolie » campagne où l'on ne voit que des pièces de » vin! — Est-ce que vous n'êtes pas contents, » mes maîtres? » dit le cocher. « Dame! vous » m'avez demandé de la verdure, de la friture. » J'vous ai menés aux Gros-Arbres, *ous qu'on* » mange de fameuses matelotes. — C'est très-» bien, mon garçon, » dit Dubois, « autant la » Râpée qu'autre chose!... Et nous avons les » bords de l'eau pour promenade, ce qui doit » donner de l'appétit. Toi, cocher, attends-» nous dans les environs, nous te garderons » jusqu'à ce soir, tu nous ramèneras à Paris. » Allons, messieurs, il est trop tôt pour dîner, » cotoyons la Seine en folâtrant, et tâchons de » rencontrer des syrènes. »

Nous nous mettons en marche, mais Jolivet a de l'humeur de ce que Dubois a laissé le cocher nous mener à Bercy. Il prétend que nous

y dînerons mal, que nous n'aurons que du fromage pour dessert; il boude et marche loin de nous.

« A-t-on idée d'un garçon comme ce Joli-» vet?» me dit Dubois en me prenant le bras. « Il voudrait faire un dîner à vingt francs par tête » parce que tu paies, il est de mauvaise humeur » parce qu'il n'aura pas de charlotte russe à son » dessert... Ah! que je voudrais lui jouer quel-» que tour pour nous moquer de sa lésinerie! »

Nous continuons pendant quelque temps de suivre les bords de la Seine, quoique Jolivet s'écrie à chaque instant : « Messieurs, il est » l'heure d'aller dîner! » Enfin nous revenons du côté de la Râpée. En nous approchant de la barrière, nous apercevons trois femmes un peu loin devant nous. Une d'elles est en chapeau, les deux autres en bonnets.

« Je vais reconnaître les objets, » dit Dubois. Aussitôt il nous quitte; il a bientôt atteint les trois personnes qui nous devançaient. Nous le voyons avec surprise les saluer et leur parler.

« Ce Dubois connaît toutes les femmes, » dit Jolivet : « Jusqu'à la Râpée, où il trouve des connaissances!... »

Dubois revient bientôt vers nous d'un air indifférent.

« Eh bien! qu'est-ce que c'est? » dit Jolivet : « — Oh! il n'y a rien à faire!... il serait inutile de » perdre notre temps par-là. — Tu connais ces » dames cependant? — C'est justement pour » cela que je vous dis qu'il n'y a rien à faire. » Celle qui a le chapeau est la veuve d'un *demi-* » *gros* de la rue de la Verrerie... C'est une femme » qui, avec cette tournure simple que vous voyez, » a environ cinquante mille livres de rentes! — » Peste!... c'est joli ça! — A l'entendre on ne » s'en douterait pas... elle est toute ronde... » sans prétention... Elle ne se marie pas, parce » qu'elle se trouve fort heureuse. Je ne la crois » pas insensible cependant. — Et tu n'as pas » cherché à te faufiler par-là, toi, Dubois? elle » est donc laide? — Non, elle est très-bien, au » contraire, beaucoup de jeu dans la physiono- » mie. Il y a des gens qui prétendent qu'elle » louche, mais quand elle a les yeux baissés ça » ne se voit pas. J'ai voulu lui faire la cour... » je n'ai pas réussi... Oh! si je lui avais plu elle » me l'aurait sur-le-champ laissé voir. Elle est » très sans façon... Du reste ça m'aurait été as- » sez bien... C'est une femme qui est d'une gé- » nérosité!... Elle n'a rien à elle; quand on lui » plaît, elle vous assomme de cadeaux... Je » connais un jeune homme à qui elle a envoyé » dix-sept bourses et quarante-deux cravates.

» Elle se promène par ici avec deux de ses pe-
» tites cousines ; je suis sûr qu'elle vient de les
» régaler d'une matelote. »

Jolivet écoutait Dubois avec beaucoup d'attention, et, tout en l'écoutant, il ne perdait pas de vue les trois femmes. Bientôt nous les vîmes entrer chez un marchand de vin traiteur.

Jolivet s'arrête devant l'endroit où sont entrées les trois promeneuses et dit : « Entrons là,
» je crois que l'on doit y dîner très-bien. — Là !
» et pourquoi n'allons-nous pas au Gros-Arbre ? »
dit Dubois, « c'est le premier traiteur de l'en-
» droit. — Eh ! mon Dieu, messieurs, à la Râ-
» pée on est bien partout !... Les matelotes, tout
» le monde sait les faire ici !... Et puis, je crois
» que c'est horriblement cher au Gros-Arbre.
» — Tiens, tu prends les intérêts de Deligny, à
» présent ? — Pourquoi pas ?... Quand on peut
» être aussi bien, à quoi bon tant dépenser ?
» Messieurs, j'entre le premier, je vais donner
» un coup-d'œil à la cuisine.

» Est-ce que nous dînerons-là ? » dis-je à Dubois, « cela me fait l'effet d'une gargote... —
» Mon cher ami, quand nous devrions n'y dîner
» qu'avec des arêtes et des mies de pain, il faut
» y entrer... Mon avare mord à l'hameçon, j'en
» étais sûr ! — Qu'est-ce donc ? — Cette femme

» en chapeau que je lui ai dit avoir cinquante » mille livres de rentes et veuve d'un épicier » en gros, sais-tu qui c'est? — Non. — Tu » n'as pas reconnu sa tournure?... c'est Char- » lotte. — Charlotte!... — Elle-même, avec » deux demoiselles qui font des queues de bou- » tons. Charlotte demeure maintenant dans le » faubourg Saint-Antoine, et tous les lundis ces » demoiselles viennent se promener hors des » barrières, et entrent chez un marchand de » vin, où elles font leur provision pour la se- » maine, provision qu'elles passent dans des » vessies attachées sous leur jupon, ce qui fait » que l'entrée ne leur coûte qu'un tour de han- » che. — Comment diable sais-tu tout cela? — » Charlotte me l'a conté elle-même, il y a huit » jours. — Je te croyais brouillé avec elle. — » Mon ami, une femme ne peut jamais rester » brouillée avec moi! Je lui ai envoyé deux » livres de sucre tombé. En voyant ces demoi- » selles, il m'est venu sur-le-champ l'idée de » nous amuser aux dépens de Jolivet. Charlotte » ne le connait pas, et, en l'abordant tout-à- » l'heure, je lui ai dit que nous nous prome- » nions avec un jobard qui a soixante francs à » manger par jour... Les grisettes aiment beau- » coup ces jobards-là. Charlotte ne demande » qu'à faire sa connaissance; elles sont entrées

» ici faire leur provision hebdomadaire ; main-» tenant laisse-moi agir, et ne dis rien. »

Je suis Dubois. Nous pénétrons dans la guinguette ; cela y sent l'ognon à faire pleurer. Jolivet est dans la cuisine. Tout en ayant l'air de regarder dans les casseroles, il porte fréquemment ses regards dans le jardin qui est derrière la maison, parce qu'il a vu nos trois grisettes entrer dans un des cabinets particuliers qui sont au fond de ce jardin.

Un gros homme, en bonnet de coton, et dont le visage est cramoisi, met toutes ses casseroles sous le nez de Jolivet, tandis que deux servantes, qui prennent du tabac comme des Suisses, arrangent avec leurs mains des morceaux de fricandeau, qu'elles courent ensuite porter en léchant leurs doigts.

« Diable ! » dis-je tout bas à Dubois, « j'aime-» rais autant ne pas dîner ici. — Laisse-donc, » pour une fois !... Tu veux te distraire ; il faut » bien voir du nouveau... — J'aurais préféré » ne pas voir les servantes tatouer les plats avec » leurs mains. — Mon ami, ça ne se fait pas au-» trement chez les premiers traiteurs de Paris ; » la seule différence, c'est qu'on se garde bien » de laisser pénétrer le public dans la cuisine, » et on a raison. — Eh ! bien, » dit Jolivet.

« penses-tu que nous trouverons de quoi dîner » ici?

» — Très-bien, messieurs, très-bien... Voilà » monsieur le chef qui va nous soigner cela. — » Allons, monsieur le chef, une suberbe mate- » lote et de la friture... — C'est tout ce qu'il » nous faut, n'est-ce pas, Paul!... — Oui..... » mais surtout pas de fricandeau.

» — Si ces messieurs veulent monter au pre- » mier dans le grand salon, on y va mettre leur » couvert.

» — Nous ne voulons pas dîner dans un sa- » lon, » dit Jolivet ; « vous avez des cabinets » dans le jardin. — Oui, messieurs... des cabi- » nets bien agréables, bien gais. — Messieurs, » nous y serons mieux, nous y aurons de l'air. » Dis-donc, Dubois, ces dames sont dans un ca- » binet là-bas... — Eh! qu'est-ce que cela nous » fait, ces dames?... puisque je te dis qu'il n'y a » rien à faire!.. »

Nous entrons dans le jardin, qui ressemble beaucoup à une cour. Une servante nous ouvre un des cabinets agréables dans lesquels il n'y a que quatre murs, une table sans nappe et deux bancs de bois, et où la vue ne peut se porter que sur des lieux à l'anglaise.

« — Ils sont champêtres, les cabinets! » dit Dubois, il n'y a pas de luxe, mais si la mate-

» lote est bonne, c'est l'essentiel. — C'est ça, » dit Jolivet, « à la guerre comme à la guerre!... » Ah! Dubois, ces dames ouvrent leur cabi- » net! »

En effet, Charlotte venait de se montrer sur le seuil de la porte, Jolivet lui fait un salut profond, auquel elle répond par un sourire très-encourageant. Bientôt nous voyons entrer dans leur cabinet une des servantes avec un énorme broc de vin. Alors Dubois me regarde en se pinçant les lèvres.

« — Que diable ces dames vont-elles faire de » ce broc de vin, qui tient au moins dix li- » tres? » s'écrie Jolivet qui a vu la servante sortir du cabinet les mains vides.

« — Ah! c'est pour leurs cors, » dit Dubois. « — Pour leurs cors? — Sans doute; tu ne » connais pas ce remède-là pour les cors aux » pieds? — Quel remède? — Eh parbleu! de les » faire baigner dans du vin de vigneron... C'est » probablement pour cela que ces dames sont » entrées ici.... D'abord je sais que la veuve a » des cors.... je l'ai vue souvent boiter. »

Jolivet a toujours les yeux fixés sur le cabinet de ces dames, mais la porte en reste fermée, et personne ne se montre. On nous apporte notre diner, et nous nous mettons à table. Les souvenirs de la cuisine me poursui-

vent encore ; mais Dubois met le feu à la matelote qui flambe comme un bol de punch. Je songe que le feu purifie tout, et nous attaquons la matelote à la marinière, dont la sauce emporte la bouche, mais qui doit nécessairement rappeler son buveur.

« C'est singulier, » dit Jolivet tout en dînant, « je ne vois rien porter chez ces dames, excepté » le broc de vin. — Bath! » dit Dubois « j'ai vu porter une énorme carpe et une superbe volaille. » — Dans quel moment, donc? — Pendant que » tu cherchais tes arêtes. Mais le temps se couvre, messieurs ; vous voyez que nous avons » bien fait de garder la *citadine*, car par ici il » est fort difficile de trouver des voitures. »

Nous en sommes à la friture, et la pluie tombe avec violence, lorsque la porte du cabinet de ces demoiselles s'ouvre de nouveau, et Charlotte paraît. Je remarque qu'elle a des hanches beaucoup plus fortes qu'avant notre dîner. Jolivet, qui probablement ne fait pas attention à cela, quitte la table et va dans le jardin comme pour examiner le temps.

« Il pleut, » dit Charlotte, « c'est bien *vexant!* «—Il est impossible que vous reveniez à pied, » mesdames, » dit Jolivet en s'approchant d'un air galant. « — Dame... il est certain que si on » pouvait revenir autrement... on ne se crotte-

» rait pas... Mais le temps est bien pris..... ça » n'a pas l'air de vouloir cesser. »

Jolivet revient vers nous en s'écriant : « Mes» sieurs, nous avons une voiture ; il serait très» mal de laisser revenir ces dames à pied, par » le temps qu'il fait, surtout sachant qu'elles » ont des cors aux pieds... Qu'en pensez-vous? » — Est-ce que tu plaisantes? » dit Dubois ; « tu » veux nous faire tenir tous les trois avec ces » dames... Regarde-les donc... elles ne sont » pas minces. — C'est vrai, elles ne parais» saient pas si puissantes tout-à-l'heure. »

Les deux amies de Charlotte s'étaient aussi fait des hanches énormes, et ces trois demoiselles étaient debout à l'entrée de leur cabinet, où elles lorgnaient les nuages et Jolivet. Celuici, enchanté d'être lorgné par celle qu'il croit une riche veuve, revient encore vers nous, d'un air décidé, en s'écriant :

« Messieurs, j'ai une grâce à vous deman» der... — Est-ce que tu veux souper ici. — Ce » n'est pas cela... Mais si vous étiez assez aima» bles pour me céder la *citadine*... je vous avoue » que j'ai le plus grand désir de reconduire ces » dames ; entre nous, la veuve me fait des » yeux terribles, et je crois que mes hommages » ne seront pas mal reçus. — Laisse donc aller » ces dames, Jolivet, tu n'as pas seulement fini

» de dîner. — Je n'ai plus faim. — Tu en trou-
» veras mille plus jolies. — Oh! la veuve est
» charmante... — Si tu nous prends notre voi-
» ture, songe qu'il faudra la payer depuis
» l'heure où nous l'avons prise. — Ça m'est
» égal... je paierai argent comptant... Je suis
» amoureux... je ne calcule rien... — Eh bien!
» Paul, qu'en dis-tu? — Qu'il prenne la voiture, s'il
» le veut, j'y consens. — Merci, mon cher De-
» ligny... Je vous laisse, mes enfants, excusez-
» moi!... mais vous savez ce que c'est, quand
» ça vous tient, on n'y est plus... Adieu. »

Jolivet nous quitte, enchanté, et court à Charlotte, à laquelle il dit : « J'ai une *citadine*
» à mes ordres, si j'osais vous proposer de vous
» reconduire ainsi que vos jeunes cousines?.. »

Charlotte regarde ses compagnes en dessous, lorsque Jolivet lui parle de ses jeunes cousines. Mais ces demoiselles acceptent sans façon la proposition qu'on leur fait, et toutes trois sortent du cabinet. Jolivet offre son bras; on n'a garde de l'accepter, parce qu'on craint qu'il ne sente en marchant les objets qui sont attachés sous les jupons. On s'excuse sur la crainte de le crotter, et ces dames sortent de chez le marchand de vin, en allant à pas comptés, comme si elles marchaient sur des œufs.

La *citadine* nous attendait devant le Gros-

Arbre. Au train dont marchent ces dames, qui ont l'air d'avoir les jambes nouées avec des ficelles, Jolivet voit qu'elles seront trempées avant d'arriver là, et il court devant pour ramener la voiture. Pendant ce temps, comme nous sommes curieux de savoir comment les choses vont se passer, nous terminons à la hâte notre dîner ; je paie, et nous sortons de chez le traiteur quelques minutes après ces dames.

Nous apercevons Charlotte et ses deux amies à cinquante pas devant nous. La pluie a rendu les chemins fort mauvais, et ces dames ont déjà leurs robes toutes crottées, parce qu'elles ont des raisons pour ne point se retrousser. Enfin Jolivet arrive avec la *citadine*. Mais quand il s'agit de monter dans la voiture, aucune de ces dames ne veut que Jolivet ou le cocher l'aide, et cependant elles semblent fort embarrassées. Ce n'est qu'avec peine qu'elles atteignent le marche-pied, et leurs énormes hanches font un balancement continuel que Jolivet attribue à la timidité de ces dames. Enfin elles sont assises dans la voiture. Jolivet y monte et se jette à côté de Charlotte, qui se recule vivement pour lui faire place, en lui disant : « Prenez garde, monsieur, ne vous mettez pas trop » près de moi... il me faut beaucoup d'air dans » une voiture. »

Jolivet se blottit avec respect dans un petit coin, et le cocher demande où il doit aller. « Rue de la Verrerie, chez madame, » dit Jolivet en regardant Charlotte. « — Rue de la Ver-» rerie .. non, monsieur... Je demeure fau-» bourg Saint-Antoine, auprès du boulevard. — » Madame a donc déménagé ? — Oui, monsieur. » Oh ! je déménage très-souvent... Cocher, c'est » dans la maison du charcutier ; une allée » rouge. »

Jolivet commence à trouver singulier que la veuve, qui a cinquante mille livres de rente, loge dans une maison à allée du faubourg Saint-Antoine. Le cocher ferme sa portière et part... Dubois et moi nous suivons de loin la *citadine*.

Arrivés à la barrière, pendant que Jolivet écoutait avec surprise les discours un peu libres de mademoiselle Charlotte et de ses amis, la voiture s'arrête et le commis de l'octroi ouvre la portière en disant : « N'avez-vous rien à » déclarer ?

« — Rien absolument. » dit Jolivet, tandis que les trois demoiselles se tiennent bien droites et regardent par l'autre portière. Mais le commis a reconnu les trois jeunes femmes dont depuis quelque temps la conduite a éveillé les soupçons des employés de l'octroi. On a re-

marqué que ces demoiselles, qui sortent de Paris avec une taille fine et des formes très peu prononcées, y rentrent avec des appas dans le genre de la Vénus hottentote. Les commis ont jugé avec sagacité qu'un derrière ne pouvait augmenter d'un tel volume, même après le dîner; ils ont donc porté toute leur attention sur les formes de ces demoiselles, et le résultat fut qu'on en ferait la visite la première fois qu'elles se présenteraient de nouveau pour rentrer dans Paris.

D'après cela, et malgré la réponse laconique de Jolivet, le commis s'adresse d'un air malin à Charlotte et à ses amis, en disant : « Et vous, » mesdames, n'avez-vous rien à déclarer?

» — Pas le moindre chiffon! » dit une de ces demoiselles. « — Qu'est-ce qu'il veut donc » qu'on lui déclare? « s'écrie Charlotte, » est-ce » que nous avons l'air d'une contrebande? — » Monsieur le commis, j'ai l'avantage d'être avec » ces dames, » dit Jolivet, « et nous ne sommes » pas capables de vous frauder.

» — Je ne sais pas ce dont vous êtes capa- » ble, monsieur, » dit le commis, « mais je sais » qu'il faut que ces dames aient la bonté de des- » cendre et de passer au bureau pour se soumet- » tre à la visite. — Ah! Dieu, quelle horreur!... » nous visiter! nous!.....» s'écrie Charlotte,

« apprenez, méchand rat de cave, qu'on ne » m'a jamais visitée, ni moi, ni mes compagnes, » et qu'on ne nous visitera pas !.... — Pardon- » nez-moi, mesdames, nous nous visiterons. — » Ah! quelle indécence!..... Comment, mon- » sieur, est-ce que vous souffririez que l'on » tâte, que l'on touche des femmes qui sont » avec vous ? — Monsieur le commis, » reprend Jolivet, « je vous assure que vous êtes dans l'er- » reur... Fouillez dans la voiture, dans les cof- » fres, tant que vous voudrez, mais, quant à ces » dames, je réponds de leur innocence. — Si » ces dames sont innocentes, qu'elles se laissent » tâter les fesses..... — Ah! quelle infamie! le » plus souvent que vous nous les toucherez!... » Est-ce qu'une femme ne pourra plus entrer » dans Paris sans montrer son postérieur à l'oc- » troi! — Il n'est pas question de cela, mes- » dames, mais vous avez des hanches dont la » grosseur nous est suspecte. — Il paraît que » vous n'en avez jamais vu que de bien maî- » gres!..... C'est notre nature d'être dodues, » à nous. — Vous n'êtes pas aussi grasses quand » vous sortez de Paris. — C'est que l'air des » champs nous boursouffle apparemment. — Al- » lons, mesdames, pas tant de raisons, descen- » dez. — Nous ne descendrons pas. — En ce » cas nous allons vous sonder dans la voiture.

Le commis fait un signe à ses collègues ; deux de ces messieurs arrivent avec des sondes. A la vue de ces instruments, Charlotte et ses compagnes poussent les hauts cris ; Jolivet veut écarter les terribles pointes de fer ; les jeunes filles, qui ont peur d'être sondées, se réfugient au fond de la voiture ; mais, dans leur frayeur, elles ont oublié leur prudence habituelle ; et, en se jetant les unes sur les autres, elles crèvent les vessies pleines de vin qu'elles portaient sous leurs jupons. En un instant les sondes deviennent inutiles ; car les appas de ces demoiselles ont disparu, et la *citadine* est inondée de vin.

Les commis rient, le cocher jure, et Jolivet, qui a reçu une partie du broc de vin sur son habit et son pantalon, regarde d'un air pétrifié Charlotte et ses compagnes, en s'écriant : « Quoi!.. une femme qui a cinquante mille » livres de rente s'amuse à passer du vin sous » ses jupons !.. »

A ces mots les demoiselles éclatent de rire, et, se débarrassant de leurs fausses hanches, sautent lestement hors de la voiture, et rentrent dans Paris, laissant Jolivet se débattre avec les commis et le cocher.

Jolivet s'aperçoit qu'il a été la dupe de Dubois, il s'écrie :

« Je n'étais pas avec ces dames... je ne les
» connais pas... je les reconduisais par pure ga-
» lanterie...

» — Monsieur, » dit le commis, « vous aurez
» encore la galanterie de payer l'amende...
» D'ailleurs, vous nous avez dit tout-à-l'heure
» que vous répondiez de l'innocence de ces da-
» mes. — Et ma voiture donc, qui est toute
» pleine de vin... est-ce que vous croyez que
» vous ne me paierez pas le dégât, not' bour-
» geois? »

Jolivet est atterré : il veut en vain se défendre, on le mène au bureau. Nous passions, Dubois et moi, au moment où Jolivet était entraîné par le cocher, les commis et les badauds que cette scène avait attirés. Il nous aperçoit, nous appelle, montre le poing à Dubois ; mais nous faisons semblant de ne pas l'entendre : nous montons dans un cabriolet que nous trouvons à la barrière, et qui nous éloigne lestement de la Râpée.

Je n'ai pu m'empêcher de rire de la situation de Jolivet et de sa tournure quand il est descendu de la citadine tout couvert de vin. Mais, de retour chez moi, les images de cette journée s'effacent bien vite, il me semble même que j'éprouve un plus grand plaisir à me retrouver

seul et à pouvoir librement m'occuper d'Augustine.

Ma domestique me donne une lettre qu'on a apportée pour moi. Je brise le cachet avec précipitation... Si elle m'écrivait, si elle m'engageait à aller la voir... je sens qu'elle n'aurait qu'un mot à dire, et je serais à ses côtés.

Mais non!.. ce n'est pas d'elle!.. le billet est signé Herminie. Ah! mon Dieu! je me rappelle maintenant... Hier, à Auteuil, ne m'avait-elle pas donné un rendez-vous pour ce matin... Voyons ce qu'elle m'écrit.

« Monsieur, votre conduite est indigne, on » ne se joue point ainsi d'une femme; si vous » en valiez la peine, je me vengerais de votre » manque de procédés à mon égard. Mais je » vous défens de vous trouver en ma présence » et de revenir jamais chez moi. »

Elle est furieuse!.. je le conçois; je n'avais pas besoin de sa défense pour ne plus retourner chez elle. Je n'y allais que par condescendance... que pour obéir aux désirs de madame Luceval... Désormais je serai affranchi de toutes ces complaisances... désormais je ne ferai plus rien pour elle.

Je déchire le billet d'Herminie. Hélas! je m'étais flatté qu'il était d'une autre; et cet espoir déçu me donne de nouveaux regrets. Au-

gustine ne m'écrira pas!.... Peu lui importe que je cesse d'aller chéz elle... je lui suis indifférent. Quelle bizarrerie!.. cette madame de Rémonde, qui est adorée de Jenneville, aurait eu de l'amour pour moi, et celle que j'aime ne pense qu'à Jenneville qui l'a abandonnée!.. On dit qu'il y a un bon côté dans tout, mais je le cherche en vain dans ces maladresses du cœur qui nous font si mal placer nos affections.

CHAPITRE XVI.

CE QU'ON AVAIT PRÉVU.

—

Plus de quinze jours se sont écoulés, et j'ai eu la force de tenir ma résolution, je ne suis pas allé chez elle. Pendant tout ce temps, qui m'a semblé si long, j'ai couru les réunions, les spectacles, les concerts; je me suis étourdi, mais je ne me suis pas guéri!..

Dubois a été souvent avec moi. Il a mauvais ton, mais il a bon cœur; il voit que j'éprouve réellement une peine secrète, et il fait ce qu'il peut pour me distraire. Quant à Jolivet, nous ne l'avons pas revu depuis la partie de la Râpée.

Je me flattais qu'elle m'écrirait pour m'engager à retourner la voir... qu'elle s'informerait si je suis malade, pourquoi elle ne me voit plus

enfin... mais non, pas un mot! pas un souvenir!.. Ah! peu lui importe ce que je fais, ce que je deviens... Je ne suis plus rien pour elle!.. si elle avait, comme elle le disait, de l'amitié pour moi, me montrerait-elle maintenant autant d'indifférence?

Ninie n'a pas agi de même : elle m'a écrit plusieurs fois pour que j'aille la voir; elle veut que je lui dise sans doute d'où je connais son Adolphe... mais je ne suis pas pressé de parler de cet homme-là!.. La saison est belle... je devrais être à la campagne de mon père... Qui me retient encore à Paris, puisque je ne vais plus chez madame Luceval?

Un matin que seul chez moi, je me rappelle avec délices les moments si doux que j'ai passés près d'Augustine lorsque je croyais être aimé d'elle, on sonne avec violence à ma porte, et bientôt Jenneville entre dans mon appartement.

Je ne l'avais pas vu depuis la soirée d'Auteuil; car maintenant sa présence me fait mal... Que vient-il faire chez moi?

Jenneville paraît violemment agité, ses cheveux sont en désordre, ses traits altérés. Il se jette sur une chaise et me dit :

« Eh bien! Deligny, savez-vous ce qui nous » arrive? »

Je le regarde avec inquiétude, j'attends qu'il poursuive. Il frappe de son poing sur une table qui est près de lui en s'écriant :

« Ce misérable Blagnard est parti... — Bla-
» gnard ? — Oui, Blagnard... à qui nous avons
» confié notre argent... Moi quatre-vingt mille
» francs et vous trente... Il fait banqueroute...
» Il est parti ou caché... Enfin il doit plus de
» quatre cent mille francs !.. et on assure qu'il
» ne laisse pas de quoi payer cent écus !.. Eh
» bien ! vous ne dites rien ?.. Vous êtes bien
» heureux de prendre cette nouvelle avec tant
» de calme. — C'est que je ne suis pas surpris
» d'apprendre que cet homme était un fripon.
» Je vous assure que j'en ai toujours eu un se-
» cret pressentiment. — Alors pourquoi lui avez-
» vous confié des fonds ? — Je me suis laissé en-
» traîner... Je désirais m'enrichir en peu de
» temps... je vous ai vu une telle confiance en
» lui ! — Eh ! qui n'en aurait pas eu ? des maniè-
» res si brillantes, un ton si assuré dans les af-
» faires... un train de maison fastueux... de la
» grandeur dans les petites choses, voulant tou-
» jours traiter ses amis et le faisant avec luxe !..
» — C'est justement tout cela qui aurait dû
» nous donner des craintes. L'homme qui veut
» faire honneur à ses engagements met plus
» d'ordre dans ses dépenses ; les gens vraiment

» riches ne sont pas ceux qui veulent le plus le » paraître ; mais celui qui veut faire des dupes » dépense l'argent avec profusion : et pourquoi » le ménagerait-il? ce n'est pas sa fortune qu'il » mange, c'est celle des autres. Il reçoit, il traite, » il fait le grand seigneur... mais nous payons » bien cher ces dîners qu'il nous donne. Il » brille, il s'amuse avec les épargnes d'une pau» vre veuve, avec le fruit du travail d'un artiste, » avec les économies du modeste commerçant. » Ah! de tels êtres sont cent fois plus vils; plus » méprisables que le voleur de grand chemin, » qui, du moins, expose sa vie en vous deman» dant votre bourse; tandis que ces élégants vo» leurs de salon, ces impudents banqueroutiers, » ont l'air de se moquer de ceux qu'ils ruinent, » et rient aux dépens des malheureux qu'ils ont » faits.

» — Oui, vous avez parfaitement raison... » Mais ces réflexions ne nous rendront pas notre » argent. Quatre-vingt mille francs de perdus, » quand j'espérais en avoir bientôt le double!..

» — Du moins cette perte ne vous ruine pas... » Vous êtes encore à votre aise... tandis que » moi!.. me voilà réduit à dix-huit cents francs » de rente... tout au plus, car depuis quelque » temps je dépense aussi beaucoup plus que je » ne devrais... Mais il faut bien prendre son

» parti!.. Il m'en restera toujours assez.—Vous
» êtes bien heureux d'être philosophe!.. J'avoue
» que cet événement me désespère!.. je ne suis
» pas aussi riche que vous le pensez... l'habi-
» tude de dépenser beaucoup... et puis, comp-
» tant sur ce misérable Blagnard pour me re-
» monter... j'ai été un peu vite... Je n'aime pas
» à calculer... Fi donc!.. de quoi a-t-on l'air?..
» surtout avec une femme! — Je croyais que
» madame de Rémonde ne vous occasionnait
» nulle dépense. — Nulle dépense! c'est une
» manière de parler... Vous savez bien qu'il est
» mille présents qu'une femme ne refuse ja-
» mais... Ce sont des bagatelles, mais des ba-
» gatelles qui coûtent cher... Ce qui me désole,
» c'est que justement dans ce moment Hermi-
» nie vient de perdre son procès!.. et cela va la
» gêner horriblement. Elle ne veut pas me le
» dire!.. Elle pousse avec moi la délicatesse
» jusqu'à l'excès... Mais je l'ai appris, ainsi que
» le refus qu'elle a fait aux offres d'un Allemand
» millionnaire qui mettait sa fortune à ses
» pieds... C'est pour moi qu'elle l'a refusé, je
» n'en puis douter!.. Quand une femme nous
» donne tant de preuves d'amour, convenez,
» Deligny, qu'elle mérite bien qu'on fasse aussi
» quelques sacrifices pour l'en récompenser.
» Dans ce moment elle a besoin de cent mille

» francs pour payer les frais de ce maudit procès » et les dommages à sa partie adverse. Mais j'ai » une terre qui vaut cette somme, et certaine- » ment je ne laisserai pas Herminie dans l'em- » barras. —Vous vendriez votre terre pour ma- » dame de Rémonde? — Sans doute... cela me » réduira à peu de chose, j'en conviens... Mais » Herminie n'est gênée que momentanément : » je suis bien certain qu'elle me rendra la somme » que je veux lui avancer...—Jenneville... pre- » nez garde... — Que voulez-vous dire? — Ma- » dame de Rémonde n'est pas votre maîtresse. » Songez que les femmes sont capricieuses; ce » ne sont pas celles pour qui on fait beaucoup » qui nous aiment le plus. — Herminie m'a » donné assez de preuves de son amour, je ne » crains pas qu'elle change. »

J'ai sur le bord des lèvres certaine confidence à lui faire... Mais non, je ne le dois pas... je ne puis me résoudre à perdre Herminie dans son esprit... Il ne me croirait pas; d'ailleurs, elle peut avoir eu un caprice pour moi et aimer toujours Jenneville... Cela s'est vu, surtout chez les femmes du genre d'Herminie.

Nous gardons quelque temps le silence. Cependant je sais que je lui rendrais un grand service en le détachant de cette maîtresse-là... Mais comment y réussir?.. Si je parvenais à le

réconcilier avec sa femme... Augustine serait heureuse et j'en serais la cause. Je sens que cette idée peut me donner le courage de tenter cette entreprise... Etre cause de son bonheur, ce serait m'assurer sa reconnaissance... Alors je ne lui serais plus indifférent!..

Je me rapproche de Jenneville, qui sans doute réfléchit à la perte de ses quatre-vingt mille francs. Je ne sais comment en venir à mon but... Je crois que le plus court est de l'aborder franchement :

« Jenneville... est-ce que vous ne songez pas » quelquefois que vous êtes marié? »

Jenneville me regarde avec surprise, puis me répond :

« C'est la chose à laquelle je songe le moins! » —Vous avez donc tout-à-fait oublié... votre » femme? — Oh! tout-à-fait!.. Mais pourquoi » diable me demandez-vous cela?—C'est que je » croyais qu'il était impossible de ne pas penser » quelquois à celle à qui l'on est enchaîné pour » la vie. — Enchaîné! c'est bien ce qui me fâ- » che! . mais vous voyez que cela ne nous em- » pêche pas de vivre chacun comme si nous ne » l'étions pas... — Oui, vous; mais peut-être » que votre femme...—Elle fait ce qu'elle veut, » cela m'est fort égal! — Vous n'avez donc pas » quelquefois envie de vous remettre avec elle?

» — Me remettre avec elle!.. Dieu m'en garde! » je me souviens du mariage!.. comme c'est » amusant!.. — Cependant, quand vous avez » épousé... votre femme, vous en étiez amou- » reux? — Je crois que oui... mais cela n'a pas » duré longtemps...—Si cela avait duré, n'au- » riez-vous pas été aussi heureux, et plus même » que vous ne l'êtes maintenant?.. Tenez, Jen- » neville, on se lasse tôt ou tard d'aimer toutes » les belles... on sent qu'il est plus doux, plus » naturel de n'en aimer qu'une... Vous éprou- » vez déjà cela, puisque vous êtes constant avec » madame de Rémonde... mais il me semble » qu'il vaudrait mieux être constant à sa femme » qu'à sa maîtresse; je suis persuadé qu'on s'en » trouverait plus heureux.

» — Mon cher Deligny, vous parlez bien » comme quelqu'un qui n'a jamais été marié!.. » Si vous saviez comme ces dames deviennent » exigeantes, fatigantes, assommantes, du mo- » ment que nous sommes liés à elles! D'abord, » leur premier désir est d'être maîtresses abso- » lues et par conséquent de nous rendre leurs » esclaves. Quand nous montrons de la fermeté, » quand nous ne voulons pas nous laisser me- » ner comme des *M. Pépin*, alors nous sommes » des tyrans! des monstres!.. Oh! parbleu! si » j'avais voulu faire toutes les volontés de ma

» femme, depuis le matin jusqu'au soir nous » aurions vécu très-bien ensemble, elle m'au- » rait peut-être adoré!..

» — Est-ce que vous pensez qu'elle ne vous » aimait pas?

» — Ma foi, mon cher ami, je ne crois ja- » mais qu'on m'aime quand on me rend mal- » heureux... Je ne connais rien de plus détes- » table que ces femmes qui vous font enrager » en vous disant qu'elles vous adorent... Eh! » morbleu! haïssez-moi, et laissez-moi tran- » quille.

» — Vous mettez tous les torts du côté de » votre épouse, mais n'en avez-vous jamais eu » envers elle?..

» — Des torts envers... envers ma femme?.. » Ah çà, Deligny, qu'est-ce qui vous prend au- » jourd'hui?... vous plaidez la cause de ma » femme avec une chaleur!.. vous, qui ne m'en » parliez jamais... Est-ce que vous en êtes » amoureux depuis que je vous l'ai fait voir à » Auteuil? »

Quoique Jenneville dise ces mots en riant, je ne puis m'empêcher de rougir et d'être embarrassé, mais il ne s'en aperçoit pas et reprend :

« — Auriez-vous revu Augustine depuis? vous » aurait-elle pris pour son avocat?

» — Je me suis en effet trouvé... une fois...

» en société... avec madame votre épouse... et » je vous avoue qu'elle m'a paru si différente du » portrait que vous m'en aviez fait... — Ah! » parbleu!... en société ces dames sont char» mantes!.. c'est dans leur intérieur qu'il faut » les voir... Mais c'est assez... c'est beaucoup » trop parler de ma femme... c'est d'avoir de » l'argent que je dois m'occuper maintenant... » Misérable Blagnard!.. un homme en qui j'a» vais une confiance! C'est qu'il avait des ma» nières si élégantes! et toujours mis à la der» nière mode!.. allons... il faut que je vende » ma terre... »

Jenneville se lève, il va me quitter; je l'arrête, je lui prends la main. je veux faire un » dernier effort :

« — Jenneville, avant d'en venir à cette extré» mité, réfléchissez encore. — A quoi voulez» vous que je réfléchisse? Il me faut de l'argent, » il m'en faut absolument... Est-ce que vous » pouvez me trouver cent mille francs? — Non... » malheureusement, si je le pouvais... — Eh » bien, mon ami, laissez-moi alors vendre ma » terre... — Mais enfin... vous n'auriez pas be» soin de vous dépouiller de votre fortune... si, » retournant vivre avec votre femme... — Ma » femme!.. encore ma femme!.. Ah! mon cher » ami, c'est trop fort!.. Figurez-vous que me

» parler de ma femme, c'est parler à Pourceau-
» gnac d'un apothicaire... vous voulez me faire
» fuir... — Non!... je voudrais, au contraire,
» vous apprendre à la mieux connaître, vous
» forcer à lui rendre justice... De grâce, écou-
» tez-moi un moment... vous avez mal jugé
» votre épouse; elle vous adorait, elle vous
» adore toujours..... j'en suis certain.....
» elle a pu vous paraître exigeante, jalouse,
» parce que, dans les premiers temps de son
» mariage, une femme ne sait pas laisser assez
» de liberté à son époux; mais, désormais, soyez
» persuadé qu'elle ferait votre bonheur... que,
» plus indulgente pour vos faiblesses, elle les
» excuserait en faveur de vos qualités, et se
» montrerait pour vous l'amie la plus tendre et
» la plus sincère. Croyez-moi, retournez avec
» elle, et vous me remercierez bientôt du con-
» seil que je vous donne en ce moment... »

Jenneville me regarde avec un grand sang-froid, et pour toute réponse, me dit : « — Mon
» cher ami, je vais vendre ma terre. »

Il est parti!.. Ma foi, j'ai fait ce que j'ai pu!.. Il refuse ce bonheur que je suis désolé de ne pouvoir obtenir!.. qu'il se ruine, qu'il se dépouille pour une femme indigne de son amour, tant pis pour lui!.. Refuser de voler dans les

bras d'Augustine!.. il ne mérite vraiment pas d'être heureux.

Avec tout cela, me voilà ruiné aussi... Comptant doubler mes trente mille francs, et ne voulant plus amasser, depuis quelques jours je dépense sans compter!.. C'est tout au plus s'il me restera dix-huit cents livres de rente... Si mon père savait comme j'ai bien mené ma fortune!... mais je n'ai plus d'ambition, plus de vains désirs!... Ce modeste revenu me suffira; comme je ne veux ni emprunter à mes amis, ni porter des habits râpés, je sens qu'il faudra que je vive avec beaucoup d'ordre et d'économie.

Je suis en train de faire un nouveau budget, lorsque Dubois entre chez moi en sautillant. Je me rappelle que nous devions aujourd'hui aller dîner chez Véfour. Je lui tends la main et lui dis en soupirant :

« Mon cher Dubois, je ne puis plus te donner à dîner, ni même payer mon écot chez » Véfour... Ne compte plus sur moi pour des » parties de traiteur, de cheval, de campagne... » c'est fini, mon ami, je suis ruiné!.. — Allons » donc!.. tu me fais une farce!.. — Non, je te » dis la vérité... M. Blagnard m'emporte trente » mille francs qu'il devait me doubler... — » Blagnard!.. sais-tu de quel côté il est parti?

» je cours sur ses traces, je le trouve... et s'il ne » te rend pas ton argent, je lui passe mon épée » au travers du corps. — Je te remercie; mais » on tuerait dix mille fois un fripon plutôt que » de lui faire rendre un sou de ce qu'il vole. Il » faut que je me résigne; il me reste dix-huit » cents francs de rente, avec cela je puis encore » vivre; mais tu conçois que je ne puis plus dî» ner tous les jours à dix francs par tête? — Dix » huit cents francs et une jolie figure... Ah! si » tu voulais! comme je te trouverais bien vite » une riche douairière... une femme sensible » de quarante à cinquante ans, qui se charge» rait de te procurer toutes les jouissances de » la vie sans que tu touches à ton revenu!... — » Je te remercie, mais j'aime mieux dépenser » modestement mes dix-huit cents francs. — » Alors, il faudra te contenter de la grisette sen» timentale, qui, pourvu que son amant soit bel » homme, ne demande qu'à être promenée le » dimanche. et avec laquelle la dépense n'excède » jamais la bouteille de bière et la demi-dou» zaine d'échaudés, parce qu'on lui fait prendre » en amour ce qu'on lui refuse en comestibles. » — Je ne veux ni grisettes, ni douairières... » je serai sage... je penserai à celle... que je ne » puis oublier! — Ah! par exemple, l'amour » platonique, c'est ce qu'il y a de mieux quand

» on n'est pas en fonds; mais, en attendant, tu
» vas venir dîner avec moi. Je t'ai dit que je ne
» le pouvais plus. — Je te dis que tu viendras.
» C'est moi maintenant qui te régale... J'ai fait
» une affaire superbe en cassonnade, j'ai gagné
» cinquante louis de commission... Je les man-
» gerai avec toi jusqu'au dernier : c'est trop
» juste... Tu m'as donné des dîners, c'est à
» mon tour. — Dubois, je ne veux pas que... —
» Tu ne veux pas!.. est-ce que tu te fiches de
» moi? me prends-tu pour un ladre, pour un
» Jolivet?.. Tu as payé pour moi quand je n'a-
» vais rien, aujourd'hui c'est mon tour... Je veux
» te promener, t'amuser, te traiter quinze jours
» de suite .. — Mais... — Mais si tu me refuses,
» je me fâche, et il faudra te battre avec moi...
» Tu sais que j'ai une mauvaise tête d'abord! »

Je prends en riant le bras de Dubois, il me mène au Palais-Royal, il commande ce qu'il y a de mieux, prend les vins les plus chers. dépense cinquante francs pour notre dîner... Les cinquante louis ne dureront pas longtemps.

CHAPITRE XVII.

CONVERSATION DANS L'OMBRE.

—

Avec dix-huit cents francs de revenu un garçon ne doit pas avoir un logement de six cents francs, ni garder une domestique. J'ai sur-le-champ senti cela, et comme j'aime à terminer promptement ce que j'ai résolu, surtout les choses désagréables, je donne congé à ma propriétaire et à ma domestique. Ne voulant plus avoir sous les yeux des souvenirs de ma grandeur passée, je vends une partie de mes meubles pour payer plusieurs dettes pressées... d'ailleurs, je n'aurai pas besoin de tant de meubles pour un petit logement, et je vais m'installer dans un modeste appartement de la rue Charlot. Au Marais, les logements sont moins

chers, et puis la rue Charlot est tout à côté de la rue Boucherat... je passerai tous les jours devant chez elle... Je ne regrette pas mon bel appartement; mes deux petites chambres, au troisième étage, me semblent charmantes... voilà du moins une compensation à mes peines; si je n'avais pas toujours l'amour en tête, je ne supporterais pas aussi philosophiquement la fuite de M. Blagnard.

Dubois ne m'a pas encore laissé un moment de libre depuis qu'il sait le malheur que j'ai éprouvé, il me mène tous les jours chez les premiers traiteurs de la ville, et là, me traite comme un seigneur; j'ai beau l'engager à ménager sa bourse, il prétend que nous devons faire bombance pour que je ne m'aperçoive pas de mon changement de fortune. Il me fournirait aussi des maîtresses, si je le laissais faire. Quant à Jolivet, je l'ai rencontré une seule fois; en apprenant la banqueroute que j'ai essuyée, il m'en a compté sur-le-champ une douzaine dans lesquelles il s'est soi-disant trouvé... Il avait peut-être peur que je lui empruntasse de l'argent; enfin il m'a fallu entendre le récit de spéculations malheureuses, d'affaires manquées; si bien que c'est moi qui étais obligé de le plaindre. Après cela il s'est rappelé qu'il avait une

course très-pressée à faire. Il ne viendra sans doute plus me voir : j'aime autant cela.

Ce qui m'étonne, c'est l'entier oubli de madame Luceval. Je sais bien que c'est moi qui ai cessé d'aller chez elle, que c'est moi qui lui ai dit que je ne voulais plus la voir... mais j'espérais qu'elle ferait quelque chose pour me rappeler. Si elle savait ce que j'ai dit à Jenneville, ce que j'ai tenté pour le ramener à elle... mais elle ne saura pas cela.

Il y a dix jours que j'habite mon petit logement de la rue Charlot, et depuis deux jours Dubois m'a laissé dîner seul, car les cinquante louis sont mangés ; au train dont il les menait. cela ne pouvait pas durer longtemps Mais il n'en est pasplus triste, et, dès qu'il sera de nouveau en fonds, il recommencera le même genre de vie. C'est un garçon bien heureux que Dubois, si toutefois l'insouciance est vraiment un bonheur !

Je reviens chez un modeste traiteur, où pour mes deux francs, j'ai fait un repas très-suffisant; je suis étonné que, pour un prix si modique, on puisse dîner, et bien ; et je me dis que s'il est facile, à Paris, de dépenser beaucoup d'argent, il est fort aisé d'y vivre agréablement et avec économie ; c'est un avantage qu'on ne trouve pas dans toutes les grandes villes. Je

songe que je serais encore riche si j'avais tout l'argent que j'ai dépensé inutilement..... C'est étonnant comme les revers de fortune nous font faire de sages réflexions.

Avant de rentrer chez moi, je fais un tour au jardin Turc; mes yeux y cherchent ma voisine, et ne l'y rencontrent jamais. En revanche, j'y vois souvent les mêmes figures: les vieux couples qui se mettent en évidence sur la terrasse, les jeunes amants qui se cachent dans les bosquets, le bourgeois économe qui reste assis quatre heures avec sa femme et ses enfants devant une bouteille de bière, tandis qu'en dix minutes quelques jeunes étourdis ont pris du café, du punch et des glaces; l'habitué sur le retour, qui vient y lorgner les dames, et en passant devant la maîtresse du comptoir ne manque pas d'ôter son chapeau, en faisant un gracieux sourire; et cette famille. qui n'est composée que de femmes. et qui se promène tout l'été, comme Diogène, en ayant l'air de chercher un homme; et ces vieux amants qui ont été beaux jadis, qui croyent l'être encore, et qui, pour l'être toujours, sont chaque année plus recherchés dans leur mise, et se redressent le plus possible; et cette mère qui porte un bonnet et fait mettre à sa fille un énorme chapeau sous lequel on voit à peine ses traits;

et cette femme de cinquante-cinq ans qui donne constamment la main à un enfant tout jeune, pour que l'on croie que c'est le sien; et cette famille dont l'accent trahit l'origine, qui, en sortant de table, vient prendre pour dessert une bavaroise au chocolat; et ce monsieur et cette dame qui se promènent toute la soirée sans s'adresser la parole; et ces grandes demoiselles qui toisent tous ceux qui passent devant elles, comme si elles étaient chargées de faire leur signalement; et mille autres originaux comme il y en a eu, comme il y en aura toujours; ce qui est fort heureux, car les endroits publics perdraient de leur charme si on n'y trouvait pas de quoi critiquer.

J'ai bientôt fait le tour du jardin, et comme je n'y vois rien qui m'intéresse, je rentre sagement chez moi. Mon portier est assis devant la porte de la maison, avec toute sa famille : c'est assez la coutume des portiers du Marais; cela donne à notre rue un air patriarcal et tout-à-fait de province. Du reste, mon portier est aux petits soins pour moi, par la raison qu'il fait mon ménage ; et, du plus loin qu'il me voit, il me dit: « Monsieur, j'ai une lettre » pour vous... Je vais vous la chercher. »

Une lettre! c'est probablement de Ninie : je ne l'ai pas vue depuis le bal d'Auteuil, et je m'é-

tonnais qu'elle ne vînt pas ou ne m'écrivît pas de nouveau. Peut-être est-ce de mon père..... Il doit être fâché contre moi.

Je suis mon portier jusqu'à sa loge. Il me donne la lettre en me montrant qu'elle a été envoyée à mon ancien logement, d'où elle est revenue à celui-ci.

Je prends la lettre, je regarde l'écriture : ce n'est ni de mon père, ni de Ninie ; mais je gagerais que c'est d'une femme... Ces dames ont une manière particulière de plier et de cacheter leurs billets.

J'ouvre la lettre... Mes yeux se posent sur-le-champ à la signature... Se pourrait-il !.... C'est elle... c'est Augustine qui m'écrit !... oui, il y a bien Augustine, et cette écriture charmante devait être la sienne.... Ah ! lisons vite :

« Je viens d'apprendre le malheur que vous
» avez éprouvé et la banqueroute de cet homme
» qui vous a trompé, ainsi que Jenneville. Vous
» ne vouliez plus me voir, et j'aurais respecté
» votre résolution.. mais un tel événement doit
» me permettre de me rapprocher de vous.
» N'avez-vous donc nul besoin de vos amis? Mal-
» gré le ressentiment que vous avez contre moi,
» j'espérais que vous ne doutiez pas de ma sin-
» cère amitié. Je veux que vous me rassuriez

» vous-même sur votre situation; n'aurez-vous
» pas encore cette dernière complaisance?

» AUGUSTINE. »

Je baise mille fois cette lettre, je fais mille exclamations de joie, je ne m'aperçois pas que mon portier est devant moi la chandelle à la main, me regardant d'un air curieux. Enfin, quand je suis un peu plus calme, il se hasarde à me dire :

« Il paraît que la lettre que monsieur reçoit
» n'est pas mauvaise... je suis bien charmé que
» pour la première lettre que monsieur reçoit
» dans notre maison... — Oh!..... oui..... elle
» m'enchante! elle me fait un plaisir! — C'est
» peut-être quelque héritage que monsieur n'at-
» tendait pas? »

Tous ces gens-là croient donc qu'il n'y a que l'argent qui rend heureux!... Mais il est vieux! il faut l'excuser. Voyons la date de cette lettre.

Je rouvre la lettre; mon portier me remet la chandelle sous le nez en me disant : « C'est
» singulier... C'est pourtant de la chandelle des
» six, et elle n'éclaire pas très-bien... — Com-
» ment! cette lettre est datée d'avant-hier!... et
» je ne la reçois qu'aujourd'hui? — Monsieur,
» les épiciers s'entendent tous avec les chande-

» liers..... — Répondez donc à ce que je vous » demande. .. Est-ce que vous avez gardé cette » lettre deux jours dans votre loge? — Moi !... » monsieur... ah! par exemple! Elle est là de » ce matin seulement....... mais monsieur est » descendu si vite que je n'ai pas eu le temps » de l'attraper...... je me suis dit, il l'aura ce » soir, c'est la même chose. »

La même chose!... et depuis ce matin je serais heureux... j'aurais été chez elle... Mais il n'est que dix heures; je puis encore y aller ce soir... Oui... depuis assez longtemps je me fais violence pour résister au désir de la voir... désormais, je ne serai plus si dupe!... Puisqu'en me privant de ce bonheur je ne me suis point guéri de mon amour, je veux maintenant la voir, être aussi souvent près d'elle qu'elle me le permettra... mais jamais, non jamais, je ne lui dirai un mot d'amour.

Tout en faisant ce nouveau plan de conduite, j'ai franchi le court espace qui me sépare de la demeure d'Augustine. Je suis chez elle. sa bonne m'a ouvert, et s'est écriée en me voyant: — » Ah! monsieur. il y a ben longtemps qu'on ne » vous a vu!.. »

Bonne fille! elle s'en est aperçue! je lui serre la main!... Elle court ouvrir la porte du salon; à l'empressement qu'elle montre . pense-t-elle

donc que ma présence fera plaisir à sa maîtresse? Enfin elle a dit : « Madame, c'est M. Deligny. » Et j'entre dans le salon dont elle referme la porte sur moi.

Le salon est grand; une seule lampe est placée sur la cheminée, et elle n'éclaire que faiblement cette pièce, dont une partie est dans l'obscurité. Le temps est magnifique, un beau clair de lune donne à cette soirée quelque chose de solennel; une fenêtre du salon est ouverte. Augustine est placée à cette croisée, sa tête est appuyée sur une de ses mains. Elle n'a pas bougé lorsque je suis entré; sans doute elle n'a pas entendu sa domestique m'annoncer; elle se croit seule encore.

Je reste immobile au milieu du salon. Je suis si content d'être auprès d'elle que j'ose à peine respirer... il me semble que je jouis d'une illusion que le moindre mouvement va faire évanouir.

A quoi pense-t-elle en ce moment, si on pouvait lire dans l'âme de ceux qu'on aime! Non, je crois qu'il vaut mieux qu'on n'ait pas cette science-là.

Mais elle a porté son mouchoir à ses yeux, elle les essuie, elle pleure!

Ah! elle pense à son mari.

Malgré moi, je fais un mouvement qui lui fait tourner la tête.

« Ah! mon Dieu!.... qui donc est là?.... —
» C'est moi, madame. — Monsieur Deligny!..
» c'est vous!... — Oui, votre bonne m'avait an-
» noncé, mais vous ne l'avez peut-être pas en-
» tendue. — Et vous restez là sans me parler?
» — Je vous voyais, j'étais déjà heureux. — Et
» cependant... si je ne vous avais pas écrit.....
» Mais vous voilà... ah! je suis bien contente de
» vous revoir. »

Elle me tend la main, je la presse tendrement, puis je m'assieds auprès d'elle, contre la croisée. Nous sommes éloignés de la lumière; mais il me semble que l'ombre qui nous enveloppe donne encore plus de charmes à cette entrevue.

« Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu,
» je m'étais tellement habituée à vos visites.....
» que j'en ai trouvé les soirées d'une longueur!
» — Oui... on s'habitue à tout! — A tout! c'é-
» tait aussi un plaisir, monsieur... et il me sem-
» ble que je vous l'avais témoigné!..... — Cer-
» tainement, madame, je n'ai jamais eu qu'à me
» louer de votre accueil... Mais, mon Dieu!....
» nous voilà sur un ton de cérémonie!... Vous
» me permettiez autrefois d'être plus amical
» avec vous... J'ose espérer que vous aurez en-

» core la même bonté. — Oui, sans doute, je » suis encore la même. Mais parlez-moi donc » de ce qui vous intéresse... Vous avez été vic- » time d'un fripon! — Oui madame, c'est une » chose bien commune aujourd'hui!... J'aurais » dû pourtant me méfier de celui-là : il avait » tout ce qui caractérise un intrigant, de l'im- » pudence, du babil, tranchant dans la conver- » sation, affecté dans ses manières!...... enfin » tout ce qui annonce un homme qui cherche à » faire des dupes. — Et vous avez été la sienne? » — Que voulez-vous... cela ennuie d'être tou- » jours sur ses gardes... on finit par s'abandon- » ner au hasard.... Je voulais réparer les folies » que j'avais faites... Je voulais m'enrichir très- » vite!... — Il vous a emporté beaucoup... — » Trente mille francs. — Et vous n'espérez pas » retrouver cet homme? — Le retrouver, c'est » possible, mais en tirer quelque chose, jamais! » Les banqueroutiers arrangent si bien leurs af- » faires que ce sont plutôt leurs créanciers qui » leur redevraient quelque chose!... — Et cette » perte ne vous gêne-t-elle point? Pardonnez- » moi cette question... une amie a le droit de » vous la faire.... je sais que vous ne voudriez » pas avoir recours à votre père...

» — Oh! non, et j'espère au contraire lui ca- » cher cet événement. Mais, grâce au ciel, je ne

» suis pas ruiné entièrement; il me reste de » quoi vivre... et maintenant que je n'ai plus » d'ambition.... que je ne puis plus espérer de » changement dans mon sort..... avec dix-huit » cents francs de rente j'ai tout autant qu'il m'en » faut. Je n'en suis pas moins sensible à l'inté- » rêt que vous me témoignez..... Je dois même » me féliciter de la perte que j'ai éprouvée, puis- » qu'elle m'a valu cette lettre que j'ai reçue de » vous.... Sans cet événement sans doute, vous » ne m'auriez jamais donné de vos nouvelles.

» — Mais, vous ne vouliez plus me voir... De- » vais-je vous y forcer? — Oui, c'est vrai.... je » ne voulais plus vous voir!... ou plutôt j'avais » dit cela dans un moment de dépit... J'ai bien » senti depuis que j'avais tort... Désormais je » ne me priverai plus du plaisir d'être avec vous » si vous voulez bien recevoir mes visites comme » autrefois... — Sans doute... je n'ai aucune » raison pour les refuser. »

Augustine m'a répondu cela d'une façon singulière. Il y a quelque chose de contraint dans ses manières, dans sa voix. Il me semble qu'elle n'a plus avec moi cet abandon, cette franchise d'autrefois. Je voudrais pouvoir lire dans ses traits... Mais nous sommes dans l'ombre; je ne puis pas bien voir l'expression de ses yeux.

Nous gardons quelque temps le silence... J'ai pourtant mille choses à lui dire... mais je cherche... on dirait qu'elle cherche aussi; elle ne doit pas cependant éprouver le même embarras que moi.

« — Comment donc avez-vous su que j'étais » dans la banqueroute de ce Blagnard? — J'ai » d'abord appris par Juliette que M. Jenneville » se trouvait pour beaucoup dans cette affaire. » Juliette a un parent qui perd aussi quelque » chose avec ce fripon.... Elle m'a dit que vous » vous trouviez au nombre des créanciers, mais » pour une somme moindre que M. Jenneville. » — Oui... votre mari perd quatre-vingt mille » francs... — Si du moins cela le rendait plus » raisonnable! — Je crains qu'il n'en soit pas » ainsi... Cette madame de Rémonde lui fera » faire quelque folie .. Une intrigante! qui, sous » le masque du désintéressement, cherche peut-» être à le ruiner!... — Que voulez-vous? puis-» que cela lui plaît!. ... Il est le maître de dis-» poser de son bien à sa fantaisie. — S'il avait » voulu écouter mes conseils!... — Vous l'avez » donc vu depuis peu? — C'est lui qui est venu » m'apprendre la fuite de Blagnard..... Il était » furieux... d'autant plus qu'il lui fallait à tout » prix de l'argent... et cela parce que madame » de Rémonde a perdu un procès!... Mais, par-

» don, je ne devrais pas vous dire cela peut-être.
» Cependant, comme vous aimez à savoir ce
» que fait votre mari... — Oh! ce que vous me
» dites là ne me surprend pas; depuis longtemps
» je l'avais prévu!... J'ai jugé cette dame de Ré-
» monde; les femmes se trompent rarement
» dans les jugements qu'elles portent sur leur
» sexe. Cette Herminie ruinera M. Jenneville,
» ou à peu près. — Vous dites cela avec une
» tranquillité!... — Puisqu'on ne saurait l'em-
» pêcher, il faut bien se soumettre. — Encore,
» si cette femme-là l'aimait!... Je conçois que
» l'on fasse des sacrifices pour une femme dont
» l'amour nous est prouvé... — Pourquoi pen-
» sez-vous qu'elle ne l'aime pas? — Parce que
» j'en suis sûr... — Vous en êtes sûr? Ah! cette
» dame vous l'a dit? — Elle ne me l'a pas dit...
» mais j'ai vu qu'il serait facile de la rendre in-
» fidèle à Jenneville. — Ah! je comprends...
» vous avez fait sa conquête... — Une telle con-
» quête n'a rien de bien flatteur; ces grandes
» coquettes ont toujours des caprices pour les
» hommes qui leur montrent le moins de galan-
» terie... elles veulent les forcer à reconnaître
» l'empire de leurs charmes... — Et madame
» de Rémonde vous a forcé à reconnaître le
» sien?... — Non... je ne serais jamais amou-
» reux de cette femme-là... Pourtant, en voyant

» l'aveuglement de Jenneville, je me disais que » le meilleur moyen de lui faire connaître sa » folie serait peut-être de... de lui enlever sa » maîtresse.

» — Eh! mon Dieu, monsieur... il y en a » mille qui se chargeront de ce soin sans que » cela fasse ouvrir les yeux à M. Jenneville. Cette » femme-là doit savoir bien tromper, c'est son » métier!... Quand il sera ruiné, elle ne le » trompera plus; mais je ne pense pas qu'il soit » nécessaire de vous sacrifier pour obliger votre » ami; non que je veuille cependant vous dé» tourner d'une conquête qui peut avoir quel» ques attraits pour vous!

» — Elle n'en a aucun, je vous le jure, et si » je vous ai fait cette confidence, c'est parce » que je suis désolé de voir votre mari entiché » de cette femme-là!... — Laissons-là madame » de Rémonde... je m'en suis trop occupée..... » Est-il vrai que vous ayez quitté votre logement » du faubourg Poissonnière? — Oui, madame. » — Je l'ai su encore par Juliette... elle est si » bonne!... Il y a deux jours que je vous ai écrit, » et, ne vous voyant pas... je craignais que ma » lettre ne vous fût pas parvenue... Juliette pas» sant ce matin près de chez vous, je l'avais » priée de s'informer de ce que vous étiez de» venu. — Je n'ai reçu votre lettre que ce soir,

» vous voyez que je n'ai pas été longtemps à y
» répondre. — Et... où donc demeurez-vous à
» présent? — Ici à côté... rue Charlot... je suis
» votre voisin. — Ah! c'est très-bien d'être venu
» au Marais... c'est un commencement de ré-
» forme. — Ce n'est pas pour cela seulement
» que j'y suis venu !.. Je croyais vous rencon-
» trer quelquefois à la promenade dans les en-
» virons... mais il paraît que vous êtes bien sé-
» dentaire... Comme je sais que vous avez une
» campagne à Lucienne, je vous y croyais. —
» En effet... je devrais y être.... la saison est
» charmante.. Je ne sais ce qui m'a retenue;
» depuis que vous n'êtes venu, et il y a près
» d'un mois... je ne suis presque pas sortie de
» chez moi; et vous? vous êtes-vous beaucoup
» amusé?

» — Amusé! oh! non... mais j'ai couru de
» côté et d'autre... Dubois était presque toujours
» avec moi... C'est un fort bon garçon. Depuis
» la banqueroute que j'ai essuyée, il m'a donné
» mille preuves de son attachement. — C'est
» fort bien. . cela fait excuser ses défauts, car
» je crois qu'il est un peu dérangé... qu'il court
» après toutes les femmes. — Oui... il dit qu'il
» faut les aimer toutes pour n'en pas trop aimer
» une seule... Il pourrait bien avoir raison. —
» Ah! vous pensez comme cela maintenant? La

» société de M. Dubois vous a fait voir les choses » autrement qu'autrefois! — Si cela était il me » semble que cela serait fort heureux pour » moi. »

Elle ne répond rien; elle se lève, se met à la fenêtre... J'en fais autant, et pendant quelques minutes nous regardons la lune. Mais ce n'est pas la lune qui m'occupe, je réfléchis aux changements que je remarque dans les manières d'Augustine ; je ne la trouve plus aussi gaie, aussi enjouée avec moi dans la conversation. Qu'a-t-elle donc?... que se passe-t-il dans son cœur?... Par une bizarrerie bien singulière, plus elle me semble disposée à la mélancolie, plus je sens la mienne se dissiper, et une satisfaction, dont je ne puis me rendre compte, s'empare de mon âme.

Tout-à-coup je ne puis m'empêcher de partir d'un éclat de rire, et Augustine s'écrie : « De » quoi riez-vous donc? — C'est que je songe » que depuis un quart-d'heure nous regardons » tous les deux la lune, sans rien dire. — Mon » Dieu! comme vous êtes gai maintenant! — » C'est le plaisir d'être auprès de vous... — Ce » plaisir-là ne vous rendait pas si gai autrefois... » au reste, je vous félicite de ce changement... » il prouve que vous n'avez plus rien qui vous » chagrine. »

Je ne réponds pas à cela. Je regarde dans la rue, et il me semble alors qu'un homme est arrêté devant la maison où nous sommes et a les yeux fixés sur nous. Je ne me trompe pas; il y a bien là quelqu'un. J'observe pendant quelque temps cet individu ; il va et vient lentement, mais ne s'éloigne jamais de la demeure de madame de Luceval.

Augustine a fait la même observation, car elle me dit au bout d'un moment : « On croi-
» rait qu'il y a, dans la rue, quelqu'un qui nous
» guette. — C'est ce que je remarquais. — C'est
» peut-être quelqu'une de vos maîtresses qui
» s'impatiente de vous voir rester si longtemps
» chez moi. — D'abord ce n'est pas une femme...
» C'est un homme... et un homme d'une assez
» mauvaise tournure, autant que je puis voir...
» Mais il est probable que ce n'est pas pour nous
» qu'il se promène : il a sans doute quelque
» rendez-vous par ici ! — Je pense que vous
» avez raison... A propos de rendez-vous, et la
» petite Ninie, qu'en faites-vous?

» — Je n'en fais rien... je ne l'ai pas vue de-
» puis le bal d'Auteuil..... Elle m'a cependant
» écrit plusieurs fois d'aller la voir... elle veut
» sans doute me parler de... de son Adolphe
» avec lequel elle m'a vu causer... Pauvre pe-
» tite!... elle était tout effrayée en le voyant là...

» elle craignait qu'il ne lui fît une scène... il ne » pensait guère à elle. . j'irai un de ces soirs sa- » voir ce qu'elle devient. — Est-ce qu'elle n'a » pas à présent quelque autre amant? — Je n'en » sais rien, mais je ne le crois pas... Ninie est » vraiment laborieuse, rangée, et, sans les con- » seils d'une de ses amies, je suis sûr qu'elle se- » rait restée sage. — Oh! oui!... sage!... comme » toutes ces demoiselles le sont. »

Il me semble qu'autrefois Augustine était plus indulgente, je voudrais lire dans ses regards... En ce moment, un rayon de lune vient frapper sur sa figure... j'en profite pour la regarder; mais, en s'apercevant que mes yeux sont attachés sur les siens, elle se retire de la fenêtre et se replace dans l'ombre. Bientôt la pendule du salon sonne minuit.

« Minuit! » s'écrie Augustine. « — Comme » les instants passent vite avec vous! — C'est-à- » dire que vous êtes venu fort tard... mais je ne » croyais pas qu'il fût déjà minuit. Il faut vous » en aller... que va-t-on penser dans la mai- » son?... Partez... partez vite... je suis bien aise » que vous demeuriez tout près... car cet homme » qui se promenait dans la rue me donnerait des » craintes. — Ah! quelle folie!... d'ailleurs il » n'est plus là depuis longtemps... Adieu, ma- » dame, vous me permettez de vous revoir bien-

» tôt. — Sans doute, si cela vous est agréable.
» Adieu, monsieur Deligny... courez vite dans
» la rue... Je vais vous suivre des yeux. »

Quel aimable intérêt! je ne l'ai jamais vue si tendre, si craintive pour moi! Je prends congé d'elle, et, de la rue, je la vois encore qui est à sa fenêtre... Il me semble aussi que j'aperçois dans l'ombre ce même homme que nous avons remarqué.. mais, sans faire plus d'attention à cela, je rentre chez moi sans mésaventure; je ne puis pas dire toutes les pensées qui se croisent dans ma tête, mais je sais que je n'ai jamais été si heureux!

CHAPITRE XVIII.

MON PÈRE A PARIS. — POSITION SINGULIÈRE.

—

Je suis retourné chez Augustine le lendemain dans la journée, j'y suis encore retourné le soir, avec quel plaisir je reprends ces douces habitudes!... elle me reçoit si bien sa conversation a tant de charmes!... Cependant tout confirme mes premières remarques : elle a moins d'abandon, elle me semble moins libre avec moi qu'autrefois; ses yeux, lorsque je lui parle, ne s'arrêtent plus avec bonté sur les miens; quand nos regards se rencontrent, elle détourne bien vite la tête; souvent elle est distraite, rêveuse, et, lorsque je lui en fais la guerre, elle tache en vain de rire, de paraître gaie; il me semble que cela n'est pas naturel.

Fidèle au plan que je me suis tracé, je ne lui ai pas dit un seul mot d'amour; quelquefois on croirait qu'elle cherche à amener la conversation sur ce chapitre; mais alors c'est moi qui ai soin de ne point aborder ce sujet, et de parler aussitôt de choses indifférentes. Je vois alors comme de l'impatience ou du dépit dans les traits d'Augustine. Le cœur des femmes est si bizarre que je ne serais pas surpris que, tout en ne voulant pas m'aimer, elle ne conçût du dépit de mon indifférence. Oh! non, ce n'est pas un sentiment si frivole qui peut causer la mélancolie d'Augustine. Quelquefois je me flatte qu'enfin... mais non!... ne nous flattons pas : il est trop cruel ensuite d'être désabusé.

Je remarque aussi qu'elle ne me parle plus de son mari. Lorsque je prononce le nom de Jenneville, lorsque je vais conter quelque fait qui le concerne, c'est elle maintenant qui change de conversation. Ce n'est donc plus pour savoir ce qu'il fait qu'elle me reçoit... c'est à présent pour moi-même, et non parce que je lui suis utile, qu'elle me permet de la voir tous les jours. Il me semble que, sans amour-propre, je puis bien penser cela.

Sa vieille amie, madame Dermont, passe l'été dans une de ses terres où Augustine a promis d'aller la voir. Je tremble qu'elle ne tienne

cette promesse, mais elle ne semble pas y songer.

Juliette vient souvent la voir, et nous nous trouvons ensemble; Juliette me témoigne beaucoup d'amitié; elle est gaie, aimable, très-rieuse; je m'aperçois que maintenant la mélancolie d'Augustine ne l'inquiète plus; au contraire, elle a l'air de la plaisanter lorsqu'elle la voit distraite ou pensive; elle part d'un éclat de rire, lorsque Augustine soupire; alors celle-ci se fâche, se dépite, et son amie ne fait que rire davantage.

Un matin, je viens de me rendre chez madame Luceval que je trouve plus rêveuse qu'à l'ordinaire, lorsque Juliette y arrive aussi. Elle a reçu des nouvelles de madame Dermont, qui attend avec impatience Augustine à sa campagne.

« Eh bien! » dit Juliette en souriant, « que » faudra-t-il que je lui réponde? — Tout ce que » tu voudras, » dit Augustine avec humeur, « tu » es donc bien pressée de me voir quitter Paris? » — Non, mais cependant je suis surprise que » tu n'ailles même pas à ta campagne... — Eh! » mon Dieu! j'irai... n'ai-je pas tout le temps? » — Nous sommes déjà à la fin de juin!... Tu » aimais tant la campagne autrefois! — Je l'aime » toujours..... mais il n'y a pas encore assez

» d'ombre. — Ah! c'est différent! je n'avais pas
» pensé à cela... Répondrai-je à madame Der-
» mont que tu n'iras la voir que lorsque les bos-
» quets seront bien touffus? — Que vous êtes
» moqueuse, Juliette! je ne sais pas ce que je
» vous ai fait, mais depuis quelque temps vous
» ne cherchez qu'à me causer de la peine. »

En disant cela, Augustine porte son mouchoir sur ses yeux; elle pousse de gros sanglots, elle pleure, elle pleure avec force pour une plaisanterie de son amie; je ne comprends rien à cela... Juliette court près d'elle pour l'embrasser, mais Augustine se lève, et, honteuse sans doute des larmes qu'elle vient de répandre, elle sort vivement du salon et va s'enfermer dans son appartement.

Je suis resté avec Juliette. « Comprenez-vous
» quelque chose à sa douleur! » lui dis-je.
« — Mais... oui... je crois la comprendre... et
» je vous assure que j'aime mieux la voir ainsi
» que telle qu'elle était autrefois. — Autrefois
» pourtant elle était plus gaie. — Oui, avec
» vous... devant le monde.. mais, lorsqu'elle
» était seule, elle ne s'occupait que de son
» mari! elle voulait savoir tout ce qu'il faisait!
» Enfin elle l'aimait toujours; et moi, je vous
» avoue que cela me faisait mal, parce que,
» quand un homme se conduit aussi indigne-

» ment que M. Jenneville l'a fait, quand il
» abandonne une jeune femme qui n'a eu d'au-
» tres torts que de trop l'aimer, de trop le lui
» dire, certainement il ne mérite plus un seul
» de nos regrets. — Oh ! vous avez bien raison,
» et vous pensez donc que madame Luceval...
» s'occupe moins de son mari? — Il me semble
» que c'est bien visible... — Mais se fâcher,
» pleurer, pour un mot que vous avez dit en
» riant. — J'ai peu-être eu tort... mais il y a
» des jours où les femmes ont besoin de pleu-
» rer? je crois qu'Augustine était dans un de ces
» moments-là. Au reste, je connais son cœur,
» je vais faire ma paix avec elle... Adieu, mon-
» sieur Deligny, revenez la voir ce soir, je vous
» réponds qu'elle ne pleurera plus. »

En disant cela, Juliette me sourit d'un air malin et va retrouver son amie ; moi, je sors de chez madame Luceval, réfléchissant à ce que je viens d'entendre, n'osant encore me livrer à l'espoir d'être enfin payé de retour, mais déjà heureux par tout ce que j'ai vu ; et puis les hommes ont leur coquetterie tout comme les femmes : depuis que je ne lui parle plus d'amour, Augustine semble faire son possible pour savoir si j'en éprouve toujours pour elle, mais je ne le lui dirai pas sans être bien certain que l'on m'aime aussi.

Je vais rentrer chez moi ; mon portier m'arrête en me présentant une lettre, et me dit d'un air aimable : « Celle-ci, monsieur, je puis » vous assurer que je ne l'ai que d'*à* ce matin. » — Il me semble pourtant qu'elle est arrivée » hier à Paris, d'après le timbre. — Ah ! mon- » sieur... c'est qu'elle a été encore à votre an- » cien logement, c'est ce qui occasionne les *ar-* » *rêtements*.

J'ai reconnu l'écriture de mon père, je monte chez moi pour lire sa lettre, au grand désappointement de mon portier, qui restait là pour voir sans doute si j'éprouverais la même émotion qu'à la dernière lettre qu'il m'a remise. Je pense que mon père me gronde encore de ce que je ne vais pas le voir. Je n'ai jamais tant tardé !... Mais comment me résoudre maintenant à m'éloigner d'Augustine, ne fût-ce que pour trois jours... elle qui semble rester à Paris pour moi ?...

J'ouvre tranquillement la lettre de mon père, mais dès les premières lignes je ne suis plus aussi calme... mon père vient à Paris ! ah ! mon Dieu !... lisons encore : « Mon cher fils, » puisque tu n'as pas le temps de venir me voir, » puisque tes nombreuses affaires, tes brillantes » spéculations, prennent tous tes moments, je » vais aller passer quelques jours à Paris, où je

» suis bien aise de jouir de la vue de ton bon- » heur et de ta fortune. Je voulais d'abord te » surprendre ; mais je connais fort peu ton beau » Paris, où je n'ai été que deux fois en ma vie, » et il y a vingt ans de la dernière, j'aime mieux » te trouver tout de suite en descendant de voi- » ture... Fais-moi donc le plaisir de venir m'at- » tendre à la cour des diligences : notre voiture » arrivera à cinq heures du soir à Paris ; j'y serai » le lendemain de ma lettre. »

Le lendemain de sa lettre !... et elle est arrivée hier ; c'est donc aujourd'hui, à cinq heures , que mon père arrive... et pour jouir de la vue de ma fortune... pour voir la brillante figure que je fais à Paris !... Mon pauvre père ! quand il connaîtra le résultat des spéculations que j'ai faites !... quand il saura que mes nombreuses occupations m'ont amené dans un petit logement au troisième, dans le Marais... et plus de domestiques, plus rien qui annonce l'opulence... Ah ! mon Dieu !... que va-t-il dire ?... il faudra donc qu'il sache la vérité..... qu'il apprenne que son cher fils est presque ruiné ?... Pauvre père !... lui dire cela lorsqu'il vient à Paris pour s'amuser, pour se réjouir... comme cela va le réjouir de savoir qu'en moins de sept ans j'ai mangé près de dix mille francs de rente !... Oh ! il faut absolument lui cacher

ma situation..... mais comment la lui cacher?

Je me promène à grands pas dans mes deux petites chambres ; je regarde autour de moi, j'examine mon logement avec plus d'attention que je ne l'ai jamais fait... Je range mes meubles avec plus de soin... j'époussette, je place et déplace quelques chaises ; j'ai beau faire, tout cela ne rendra pas mon appartement plus beau, plus vaste ; mon père, qui a une maison toute entière pour lui seul, ne va pas pouvoir se retourner dans mes deux petites pièces qui font même un peu mansarde, ce dont je ne m'étais pas encore aperçu jusqu'alors, parce que, de ma croisée, je ne pensais qu'à la rue Boucherat.

C'est bien embarrassant! Mon père est bon sans doute, mais c'est une raison de plus pour que je désire ne lui causer aucun chagrin, et il en aura beaucoup s'il apprend que son fils, qu'il a cru très-sage, a si mal géré sa fortune! et puis, en sachant cela, il va vouloir me faire quitter Paris, m'emmener habiter sa petite ville pour que j'aille apprendre à économiser. Quitter Paris, c'est ce que je ne veux pas... Un logement sur les toits mais que je voie Augustine tous les jours, et je suis heureux... Mon père n'entendra pas cela... il me parlera de

mariage... il m'en a déjà dit quelques mots; si je lui avoue que je suis amoureux d'une femme riche, il me dira : Épouse-la!... L'épouser!... c'est absolument impossible, quand même nous le voudrions tous les deux. Pour éviter tous ces ennuis, pour ne point entendre les reproches de mon père, il faut décidément que je trouve moyen de l'abuser sur ma position.

Je regarde ma montre, il n'est pas encore une heure, ce n'est qu'à cinq heures que mon père arrive, j'ai plus de trois heures devant moi, et à Paris on peut en trois heures opérer bien des métamorphoses. Je sors, je prends un cabriolet et je me fais conduire chez Dubois. La dernière fois que je l'ai vu il m'a dit qu'il demeurait rue des Lombards! pourvu qu'il y loge encore! Il y a plusieurs jours que je ne l'ai vu : dans ce moment lui seul peut me tirer d'embarras.

Je presse mon cocher; enfin nous arrivons à l'adresse qu'il m'a donnée. Je renvoie mon cabriolet et j'entre dans une maison qui doit avoir été bâtie sous le roi Jean. Je découvre une portière qui semble être aussi vieille que la maison. Je demande M. Dubois? « Il est chez » lui, monsieur, au second, sur le derrière. »

Il est chez lui!... parbleu! c'est un bien heu-

reux hasard!... Je monte lestement et je frappe chez Dubois.

On ne m'ouvre pas... me serais-je trompé de porte? Je frappe à côté; une vieille femme paraît... il n'y a donc que de vieilles figures dans cette maison?

« — M. Dubois?... — Monsieur, c'est cette » porte... — Ah! je vous demande pardon, ma» dame. »

Je ne m'étais pas trompé de porte, frappons de nouveau. La portière ne sait peut-être pas qu'il est sorti... Peut-être aussi Dubois est-il en bonne fortune dans ce moment, et ne veut-il pas ouvrir. J'en suis fâché, mais je ferai tant de bruit qu'il faudra bien qu'il réponde.

Ah! j'entends enfin venir quelqu'un, et je reconnais la voix de Dubois qui crie : « Un mo» ment donc! vous êtes bien pressé! qu'est-ce » qui est là?... — Eh! c'est moi, c'est Paul : » ouvre donc..... — C'est toi..... mon cher » ami? »

En disant cela, Dubois m'ouvre sa porte, et paraît devant moi en chemise.

« Comment, paresseux!... tu étais encore » couché... — Oui, mon ami. — Couché à une » heure après midi!... — Oh! ça m'est bien » égal à moi!... — Tu as donc passé la nuit au

» bal ? — Non pas ! je l'ai passée dans mon » lit... »

Tout en disant cela, Dubois rentre dans sa chambre et se recouche.

» Eh bien ! Dubois, y penses-tu ? tu te recou- » ches ? — Oui, mon ami. — Est-ce que tu es » malade ?... — Non, vraiment !... j'ai au con- » traire une santé magnifique. — Et tu te re- » couches à une heure ?... — Il le faut bien, » mon ami... Dis-moi, as-tu fermé ma porte ? » — Oui, oui, ta porte est fermée ; mais je t'en » prie, Dubois, lève-toi, j'ai besoin de ton se- » cours pour sortir d'embarras... le temps presse. » — Mon ami, je ne demanderais pas mieux » que de me lever... est-ce que tu crois que » c'est pour m'amuser que je passe la journée » dans mon lit !... moi qui avais mille courses » à faire... dix rendez-vous pour ce matin... et » un entre autres avec une petite ouvrière en » dentelle !... Ah !... si je n'avais pas fait la sot- » tise d'en parler... — Allons Dubois, pas de » plaisanterie, habille-toi, je t'en prie. — Eh ! » mon ami ! comment veux-tu que je m'habille ? » je n'ai pas de culotte !... — Pas de culotte !... » — Ou pas de pantalon, pour mieux dire. — » Tu n'as pas de pantalon ici ? — Hélas ! plus » un seul. — Si tu n'en as pas d'été, mets-en » un d'hiver... — D'abord, je n'ai pas l'habi-

» tude de garder chez moi en été mes affaires
» d'hiver, j'ai trop peur qu'elles ne se mangent
» aux vers; ensuite, malgré la chaleur, si j'en
» avais un seul, fût-il en cuir de laine, je le met-
» trais. — Mais tu n'es pas rentré hier chez toi
» sans culotte? — Non, assurément, j'avais hier
» un pantalon de croisé à raies lilas, qui m'al-
» lait comme un gant, plus, trois autres dans
» cette vénérable commode que tu vois là-bas.
» — On t'a donc volé cette nuit? — Ah! ah!
» ah! ah! c'est l'histoire la plus drôle... — Ça
» te fait rire d'être sans culotte? — Mon ami,
» quand on est bâti comme moi, on ne peut
» jamais qu'y gagner, et si l'on connaissait ma
» situation, je te réponds que je recevrais ce
» matin la visite de beaucoup de dames!... —
» Dubois, je suis pressé, explique-toi, je t'en
» supplie. — Écoute : figure-toi qu'hier au soir,
» sur les onze heures, j'ai reçu la visite d'une
» femme sensible, couturière de son état, la-
» quelle femme sensible venait passer la nuit
» dans mon ermitage, pendant qu'on la croyait
» à veiller une de ses tantes, à laquelle, pour
» venir chez moi, elle donne toutes les semaines
» une colique de *miserere*. Or, tu sauras que
» ma couturière est jalouse comme *Othello*; et
» cette nuit tout en plaisantant, j'ai eu le mal-
» heur de lui parler de certaine ouvrière en den-

» telle chez qui j'avais affaire aujourd'hui. Mon » Ariane n'a rien dit; sais-tu ce qu'elle a fait? » Ce matin elle m'a quitté pendant que je dor- » mais; et, pour m'empêcher d'aller à mon » rendez-vous, la cruelle a emporté tous mes » pantalons .. Oh! elle ne m'en a pas laissé un » seul!... Quand j'ai voulu m'habiller, j'ai vu » que j'étais prisonnier chez moi... Pas même » moyen de sortir en *mitron*, puisque à présent » ces messieurs ne se montrent plus en sauva- » ges. — C'est un tour affreux!... Mais tu pou- » vais appeler ta portière, l'envoyer acheter un » pantalon. — Ah! oui, acheter!... c'est facile » à dire... mais je crois que j'ai tout au plus » douze sous chez moi... tu conviendras qu'à » moins d'acheter une culotte en papier gris, » comme Cadet-Roussel!... — Comment, tu es » sans argent, et tu ne m'en demandais pas? » — Tu n'en as plus trop pour toi-même ; je ne » croyais pas en avoir besoin sitôt... J'ai crédit » chez mon traiteur, et, d'ici à huit jours, je » termine trois affaires superbes. D'ailleurs, je » suis bien sûr que ma femme sensible revien- » dra ce soir avec mes culottes; elle n'a voulu » que me faire manquer mon rendez-vous de » ce matin. — Moi, j'ai besoin de toi sur-le- » champ. Mon père vient à Paris, il arrive au- » jourd'hui à cinq heures... Je voudrais trouver

» moyen de lui cacher ma situation .. je voudrais qu'il crût que son fils est toujours riche, » qu'il fait une brillante figure... Il ne faudrait » le tromper que quelques jours ; car mon père » qui chérit ses habitudes campagnardes, restera tout au plus cinq jours à Paris. Pendant » cinq jours, si je puis l'abuser, il repartira » bien content et me laissera vivre tranquillement ici... Voyons, Dubois, cherche, invente, » tu sens bien que je ne puis pas mettre mon » père dans un hôtel garni... Cependant, comment faire?... Si tu connaissais quelqu'un qui » pût nous prêter un beau logement... des domestiques... je ferais tous les sacrifices nécessaires... — Attends, attends que je me rappelle... D'abord, je puis t'offrir mon logement. » — Bien obligé! le mien est un palais auprès » de cette vieille chambre!... — Diable!... je » connais bien plusieurs peintres qui ont des » ateliers immenses... ton père serait à son aise » là-dedans... mais il n'y a pas de meubles... » J'ai aussi plusieurs maîtresses qui se feraient » un plaisir de loger ton père, mais elles n'ont » qu'un lit. — Es-tu fou? mettre mon père » chez une femme! Songe donc qu'il faut qu'il » se croie chez moi. que je loge avec lui... dans » une maison honnête et dans un bel appartement. — Oui, c'est assez difficile à trouver...

» Ah!... attends... je crois que j'ai ton affaire, » oui... la maîtresse de la maison m'a fait des » yeux en coulisse. Depuis longtemps elle a un » faible pour moi.., Ça ne me tentait pas trop, » vu qu'elle a neuf lustres accomplis ; mais, » pour un ami. je me sacrifie... et si elle a un » logement de disponible, nous sommes sau- » vés. »

En disant cela. Dubois se jette à bas de son lit et s'écrie : « Prête-moi ton pantalon... — » Mon pantalon !... pourquoi faire ? — Parbleu, » pour que je puisse sortir... Si nous étions en » hiver, je me risquerais bien dans la rue avec » un manteau, mais en été... d'ailleurs, je n'ai » pas de manteau. Allons, prête-moi ton pan- » talon ; n'est-ce pas pour toi que je vais sortir ? » — J'aime mieux aller t'acheter un pantalon. » — Et pendant ce temps-là l'heure s'écoule. » ton père arrivera et nous ne saurons où le » conduire. Prête-moi ta culotte, te dis-je, et » sois tranquille, je ne serai pas plus d'une » demi-heure absent. Je vole chez la personne » qui peut nous servir. en revenant je passe » chez ma couturière, je reprends mes vête- » ments et je reviens ici en deux temps. »

Dubois a l'air tellement sûr de son fait, que je me laisse persuader. J'ôte mon pantalon, et, pendant qu'il s'habille, je lui demande ce

qu'il compte faire. Il me dit qu'il connaît une dame qui a une superbe maison dans l'allée des Veuves; que, quoiqu'elle ne loge pas en garni, elle a quelquefois de fort beaux appartements tout meublés qu'elle loue à des Anglais, et qu'elle pourra sans doute m'en céder un pour quelques jours, et nous aidera volontiers à tromper mon père,parce qu'elle est très-indulgente pour les jeunes gens.

Cette idée me semblerait assez bonne si la maison n'était pas située allée des Veuves ; mais Dubois m'assure que maitenant ce quartier-là est habité par la meilleure société de Paris ; d'ailleurs nous n'avons pas le choix des moyens. Va donc pour l'allée des Veuves. Je donne à Dubois de l'argent pour qu'il prenne un cabriolet ; je lui fais aussi emporter ma montre pour qu'il n'oublie pas l'heure ; enfin je lui rappelle que mon père doit être à cinq heures dans la cour des diligences. Il me jure qu'il sera de retour dans trois quarts d'heures, et s'éloigne en me criant de l'attendre... Parbleu! il sait bien que je ne m'en irai pas.

Me voilà seul chez Dubois, me promenant dans sa chambre avec mes bottes et tout le reste de mon costume, excepté mon pantalon. Je ris de cette situation et de la figure que je ferais, s'il arrivait quelque visite à Dubois ; mais

je suis décidé à n'ouvrir la porte qu'à lui. Pour passer le temps je veux me mettre à la fenêtre ; elle donne sur une petite cour noire et sale, autant ne pas voir cela. J'examine de nouveau la grande pièce où je suis. Pauvre Dubois!... il n'y a rien de superflu ici ; à la rigueur même on n'y trouverait pas le nécessaire, et j'en vois une preuve sur moi en ce moment.

Je me jette dans un vieux fauteuil et je songe à Augustine... à ce que m'a dit Juliette... au changement que j'ai remarqué dans l'humeur de madame de Luceval... mon cœur s'ouvre de nouveau à l'espérance, et, comme le temps passe vite quand on pense à l'objet qu'on aime, je supporte d'abord avec assez de patience l'absence de Dubois.

Mais cependant il me semble qu'il y a déjà longtemps que Dubois est parti ; je ne puis pas jeter les yeux sur moi sans penser à l'embarras dans lequel je serais s'il ne revenait pas avant cinq heures. Je me lève, je me promène de nouveau dans la chambre... l'impatience commence à me gagner... je ne sais pas l'heure qu'il est... je suis fâché maintenant d'avoir donné ma montre à Dubois, car dans ma situation je ne puis pas même aller demander l'heure chez une voisine... j'aurais dû penser à cela.

J'ai beau vouloir ne m'occuper que d'Augustine, ma chemise qui voltige et le zéphir qui souffle sur mes cuisses me rappellent sans cesse ma position ; encore s'il y avait quelques livres ici... Voyons, cherchons...

J'ouvre deux armoires : l'une est vide, l'autre contient quelques bouteilles d'eau de Cologne et des savons parfumés de chez *Dumarson*, rue de la Verrerie... Peste! M. Dubois ne se refuse rien... Il se fournit chez un de nos meilleurs parfumeurs. Ah! sur cette planche j'aperçois quelques volumes..... Voyons : *Traité du mépris des Richesses*, par *Sénèque*... C'est fort bien de mépriser les richesses, mais cela ne va pas jusqu'à mépriser les culottes, et Sénèque, malgré toute sa philosophie, ne m'apprendra pas à m'en passer. Voyons ce petit volume : de l'*Utilité de la flagellation*, par Mirabeau le jeune : parbleu! si je voulais juger si l'auteur a raison, rien ne me gênerait dans ce moment. Passons à un autre : *De l'homme dans sa nature primitive*...

Il semble que tous ces ouvrages soient rassemblés là pour faire allusion à ma situation. Je jette les volumes avec colère. Je vais à chaque instant pour regarder à ma montre!... Mais pas plus de montre que de pantalon... Maudit Dubois!... S'il allait m'oublier?... Oh! non...

l'allée des Veuves n'est pas près d'ici, il faut bien le temps... Mais il me semble qu'il y a un siècle qu'il est parti... Il faut absolument que je sache l'heure... Ah! sans sortir on peut demander...

Je cours à la fenêtre, je penche mon corps en avant pour apercevoir chez les voisins. Je vois la vieille femme qui loge sur le carré de Dubois; elle travaille près de sa fenêtre; bon, elle m'entendra. Je crie : « Madame..... madame, pourriez-vous me dire l'heure, s'il vous plaît? »

La vieille voisine lève la tête, ôte ses lunettes, me regarde et me répond : « Mon coucou ne va pas depuis longtemps... Mais allez chez madame Bertrand, ici-dessus... Elle sait toujours l'heure au juste... Elle a un cadran de *Beurget*. »

Me voilà bien avancé. Je remercie cependant et je quitte la fenêtre. Je ne puis aller ainsi en *écossais* demander l'heure à madame Bertrand. Si j'avais une redingote encore... Misérable Dubois!... Voilà au moins trois heures qu'il est parti!... Le moment d'aller au devant de mon père doit approcher... Et il me laisse là... il est capable de courir maintenant après un petit minois chiffonné et d'oublier ma situation... Je n'y tiens plus... Il faut absolument que je

sache l'heure... Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas ici quelque robe de chambre, quelque vieille redingote... cherchons.

Je visite les tirroirs de la commode, je culbute le lit, je regarde partout, enfin j'aperçois quelque chose de pendu à un porte-manteau dans un cabinet... C'est une vieille houppelande... Je la décroche, je m'en empare comme si je venais de conquérir la toison d'or. Mais, en examinant le trésor que je viens de trouver, je vois que ce n'est pas sans raison que Dubois l'a mise au rancart. La houppelande est d'un vieux drap jadis noisette, qui est tout râpé, tout passé : le collet et si bas que c'est comme si on l'avait coupé. N'importe, cela me couvrira toujours mieux qu'un habit. Essayons-la.

J'ôte mon habit et je passe la vieille houppelande ; je vois avec plaisir qu'elle me descend jusqu'aux chevilles... Elle ne s'ouvre pas par derrière, c'est fort heureux pour ma situation, il ne s'agit plus que de faire fermer hermétiquement par devant... mais il manque plusieurs boutons, et d'ailleurs elle ne boutonne que jusqu'à la ceinture... je mettrai des épingles jusqu'en bas.

Je me regarde dans la glace. — Ah! mon Dieu!... j'ai absolument l'air de ces vieux juifs qui vendent des lorgnettes et des colliers d'am-

bre. N'importe, le principal est de sortir sans commettre un attentat aux mœurs. Vite! des épingles!

Mais trouvez donc des épingles chez un garçon!... c'est comme si vous cherchiez un canif chez une demoiselle!... pas une seule épingle!... tant pis pour madame Bertrand... Au reste, je ferai attention à moi... j'aurai soin que ma houppelande ne s'ouvre pas. Me voici à peu près dans la situation du voisin Fouyou, dont nous avons ri chez Charlotte; mais j'aurai soin, moi, de ne pas m'asseoir.

Je sors de chez Dubois, je ne referme pas la porte, et je monte à l'étage au-dessus. J'aperçois une porte entr'ouverte, j'entends chanter, ce sont des voix de femmes, et chacune chante un air différent, ce qui produit une harmonie toute particulière. J'avance la tête... je vois des demoiselles qui savonnent, d'autres qui repassent. Il me paraît que madame Bertrand est blanchisseuse. Je ne me soucie pas de me risquer au milieu de toutes ces demoiselles... Mais je n'entrerai pas.

J'ouvre entièrement la porte et je demande d'un ton très-poli si on peut me dire l'heure qu'il est. Toutes les ouvrières se retournent, me regardent et chuchotent; une grosse mère, fraîche et piquante, qui est en train de tordre

du linge, me répond : « Oui, monsieur, cer- » tainement... J'ai toujours l'heure juste... C'est » moi qui règle toute la maison... Est-ce que » monsieur a loué la petite chambre au-des- » sus?...

» — Non, madame, non... je suis chez Du- » bois... c'est lui qui m'a prié de vous deman- » der cela... — Ah! monsieur Dubois!... c'est » ça un farceur, Quand il vient, il apprend tou- » jours des chansons à ces demoiselles ; il nous » a appris la dernière fois : *Tu n'auras pas ma* » *rose*!... Dieu, la *jolie air*, comme il chante » bien!...

» — Madame, je vous demande pardon, mais » nous avons un rendez-vous et... — Ah! mon- » sieur, c'est juste... je n'y pensais plus; Vic- » toire, va voir à mon horloge quelle heure il » est. »

Mademoiselle Victoire quitte son fer à repas- ser et va dans la pièce voisine, d'où elle crie : « Madame, quand la grande aiguille est tout en » bas et que la petite est à côté, combien ça fait- » il? — Ah! mon Dieu, que c'te fille est bête!... » elle ne sait pas encore c'que ça veut dire quand » les pointes sont baissées!... vas-y donc, toi, » Françoise. »

Mademoiselle Françoise quitte son baquet et va dans l'autre chambre, d'où elle me crie :

« Monsieur, il est trois heures..... non, qua-
» tre heures..... c'est-à-dire ça fait plus que
» ça... il n'est pas encore cinq heures pour-
» tant »

Je me décide à aller voir l'heure moi-même, et madame Bertrand m'y engage aussi. Je passe au milieu de ces demoiselles en tenant bien fermé le devant de ma houppelande, ce qui donne lieu à un nouveau chuchotement et à quelques petits ricanements étouffés : sans avoir l'air de m'en apercevoir, je vais regarder l'horloge.

« Ah! mon Dieu! cinq heures moins un
» quart!... et vous allez bien, madame? — Très-
» bien, monsieur. »

Je n'ai pas un moment à perdre!... je regagne la porte; je remercie madame Bertrand, et je vais m'éloigner... je reviens vers la blanchisseuse.

« Madame, auriez-vous la complaisance de
» me prêter quatre épingles? — Quatre épin-
» gles... oui, monsieur, avec plaisir... Eh bien!
» mesdemoiselles... pourquoi riez-vous? .. Si
» ces messieurs ont besoin de quatre épingles,
» certainement on sait bien que ce n'est pas
» pour eux; mais tous les jours on reçoit des
» visites... on déchire la robe d'une dame... il
» faut bien réparer cela... n'est-ce pas? mon-

» sieur... Tenez, voilà quatre épingles solides,
» mon bijou. »

Je remercie madame Bertrand, qui m'a présenté les épingles d'un air fort malin, je m'en empare et me sauve. Je rentre chez Dubois ; là, j'attache les épingles par devant, de manière à ce que ma houppelande ne puisse pas s'ouvrir, et je descends l'escalier. J'ai encore cent sous sur moi, c'est plus qu'il n'en faut pour prendre un fiacre. Il me conduira aux diligences, où je trouverai mon père, et le fiacre nous ramènera à mon logement, rue Charlot ; car, puisque ce misérable de Dubois me laisse là, c'est qu'il n'a rien obtenu de sa dame de l'allée des Veuves, et il faut bien que mon père sache toute la vérité. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne puis le laisser m'attendre inutilement dans la cour des diligences. Mon père est bon, il m'aime, mais quand il se croit offensé, il se fâche bien fort ; et quand on ne voit son père qu'une ou deux fois par an, il faut tâcher ne ne point le faire mettre en colère.

Me voilà descendu... comment avoir un fiacre ?... Si j'envoie la portière, elle ne reviendra pas d'une heure, et le temps me presse... Aller en chercher un moi-même m'épouvante !... Malgré mes épingles, il me semble que toutes

les personnes qui passent près de moi doivent deviner que je n'ai pas de culotte.

Je me place un moment sur le seuil de la porte, j'implore mentalement la Providence pour qu'elle fasse passer dans la rue un fiacre vide... et la Providence ne fait passer que des charrettes. Enfin j'aperçois un cabriolet, je fais signe au cocher, il vient à moi, je monte avec autant de précaution que Charlotte lorsqu'elle passait du vin sous ses jupons. Me voilà dans la voiture, je respire plus à l'aise! « Vite, cocher, aux diligences! »

Nous brûlons le pavé. J'espère arriver à temps; mais quand je songe à mon costume... que pensera mon père?... Maudit Dubois, si je le tenais!... et il faudra mener mon père rue Charlot! il faudra qu'il connaisse ma situation... il va vouloir me faire quitter Paris!... Quant à cela, je suis très-décidé à n'en rien faire.

Nous sommes arrivés. Notre cabriolet entre dans une des cours. Je fais descendre le cocher, et lui dis d'aller s'informer si la voiture de Chartres est arrivée. Moi, je reste cloué en place... et j'ai soin de tenir le cabriolet fermé. Mon cocher revient. La voiture n'est pas encore arrivée; mais elle entre par une autre cour, dans laquelle les voitures de Paris ne peuvent

pas pénétrer. Diable, il faudra donc que je descende!... Je ne puis pas envoyer le cocher chercher mon père, il ne le connaît pas! Et puis mon père trouverait singulier que je n'aie pas pris la peine d'être là moi-même... Quand on habite la province, on est susceptible pour tout ce qui tient aux égards, et mon père l'a toujours habitée.

Je me décide à descendre, je le fais avec tant de précaution que le cocher me dit : « Vous » avez mal aux jambes, monsieur? — Oui, j'ai » la goutte... Attendez-moi là. »

Je passe dans la cour qu'on m'a indiquée, et, pour attendre l'arrivée de la voiture, je vais m'asseoir dans un coin sur un banc de pierre. Là, j'enfonce mon chapeau sur mes yeux, car je tremble que quelque personne ne me reconnaisse ; je dois être si drôle avec ma vieille houppelande.

C'est un lieu où l'on voit des scènes fort plaisantes que celui où arrivent les diligences ; mais dans ce moment je n'ai nulle envie de m'amuser à observer les autres ; j'ai bien assez de veiller sur moi-même.

Il n'y a qu'un moment que je suis assis lorsque la voiture que j'attends entre dans la cour. Le cœur me bat... je vais voir mon père! Attendons que les voyageurs descendent...

Pendant que j'ai les yeux fixés sur la voiture, on rit aux éclats à côté de moi. Je me retoure... C'est Dubois... Dubois, avec mon pantalon!... et qui rit aux larmes en me regardant... Ah! si je ne me retenais pas... si je ne craignais d'attirer l'attention sur moi, je lui sauterais aux yeux.

« Te voilà, misérable!... — Ah! ah! ah!...
» J'ai reconnu de loin la vieille houppelande
» de mon oncle!... Ah! mon ami... elle te va
» supérieurement... — Tu ris maintenant!...
» mais je te forcerai bien à me rendre raison de
» ta conduite... — Ah! Paul, laisse-moi rire un
» peu... Si tu pouvais te voir; tu es impayable
» avec toutes tes épingles... Ah! ah!... je parie
» cent francs que tu ne fais pas une pirouette
» au milieu de la cour. — Il faut que j'aille vers
» mon père, mais je te retrouverai... — Allons,
» calme-toi... tout va le mieux du monde! J'ai
» un appartement superbe... des domestiques...
» Tout l'hôtel, si tu veux, à ta disposition... et
» une hôtesse d'une amabilité... Que diable
» aussi! on arrange pas tout cela en deux mi-
» nutes... Est-ce que tu crois que je n'ai pas
» fait autant de mauvais sang que toi?... Et ma
» scélérate de couturière que j'ai trouvée faisant
» essayer mes culottes à un pompier!... Je te
» conterai tout cela. — Voilà mon père... —

» Viens l'embrasser... puis prétexte un rendez-
» vous d'affaire... et laisse-moi le mener à notre
» hôtel de l'allée des Veuves; tu iras t'habiller
» et tu viendras nous rejoindre... — Ah çà,
» Dubois, puis-je cette fois être sûr de toi? —
» Viens donc... et ne serre pas tant tes jambes
» en marchant; on croirait que tu es noué. »

Je me laisse emmener: ce qu'il vient de me dire m'a rendu toute ma gaîté. Mon père est descendu de la voiture... je le vois, je vais à lui. Il m'aperçoit, me tend les bras. Nous nous embrassons, et Dubois se jette aussi sur le sein de mon père et l'embrasse comme du pain, quoique ce soit la première fois qu'il le voie. Mon père ne parvient qu'avec peine à se débarrasser des bras de Dubois; il me regarde d'un air qui signifie: « Quel est donc ce mon-
» sieur que je ne connais pas, et qui semble
» m'aimer si fort? » Je me hâte de lui dire:
« — Mon père, je vous présente un de mes
» bons amis, Dubois... courtier en marchandi-
» ses... il désirait beaucoup vous connaî-
» tre.

» — Connaître le père de mon ami! ah!
» monsieur!... j'en suis d'une joie... que je
» vous embrasse encore... nous vous attendions
» avec bien de l'impatience.

» — Vous êtes trop bon, monsieur; je me

» suis dit, moi : Puisque mon fils ne vient pas, » il faut aller le trouver. — Ah ! que c'est bien » raisonné, monsieur, c'est comme Mahomet a » dit à la montagne !... — Embrasse donc ton » père, mon ami... tu restes là... Monsieur, » c'est qu'il est si satisfait de vous voir, que ça » lui casse bras et jambes. »

Dubois me pousse de nouveau sur mon père, et mon père pousse un cri en disant : « — Aïe ! » qui diable m'a piqué ? »

Je rougis : c'est une de mes épingles qui vient d'entrer dans le mollet de mon père. Dubois se pince les lèvres, et mon père, examinant alors mon costume, me dit : « Ah çà, mais, mon » ami, il me semble que tu es singulièrement » vêtu. »

Je balbutie : « Mon père... c'est que j'étais si » pressé... » Dubois se hâte de dire : — « C'est » son costume d'été... au coup-d'œil, vous » croiriez qu'il doit avoir bien chaud avec cette » longue redingote... eh bien ! je vous assure » que là-dessous il est très à son aise. — Mais » pourquoi ces épingles, au lieu de boutons ? — » Ah ! toujours, monsieur. — Comment, tou- » jours ? — Oui, monsieur, nous avons toujours » porté des épingles à Paris. –Des épingles à la » chemise, mais aux habits... — Aux habits, » monsieur, c'est le dernier genre. — Cepen-

» dant, il me semble qu'autrefois les femmes » seules se garnissaient ainsi d'épingles, et que » les hommes n'avaient que des boutons. — » Avant la révolution, c'est possible, monsieur; » mais depuis les progrès des lumières, les » hommes se sont déboutonnés, et ils portent » des épingles, parce que c'est plus décent, » et à cause du proverbe : Qui s'y frotte s'y » pique. »

Je marche sur le pied de Dubois pour le faire taire, et je m'empresse de changer la conversation, en m'écriant : « Nous parlerons plus » tard de toilette; mon père doit être fatigué... » il a besoin de repos.—Tu as raison, mon ami, » conduis-moi vite chez toi.

» — Oui, monsieur, nous allons vous y conduire, » dit Dubois en prenant le bras de mon père ; « c'est-à-dire... c'est moi qui vais vous y » conduire, si vous voulez bien le permettre... » J'ai là-bas une voiture qui vous y mènera en » deux temps. — Comment, est-ce que tu ne » viens pas avec nous, Paul? —Mon père, je vous » demande mille pardons, mais une affaire très- » pressée...—Oui, monsieur, il ne s'agit de rien » moins que de gagner un millier d'écus. Oh! » votre fils est un gaillard qui s'entend joliment » aux affaires!... Si vous connaissiez seulement » sa situation dans ce moment-ci. Il n'y a pas

» deux hommes à la Bourse qui soient aussi à
» leur aise que votre fils. — Vraiment, ce cher
» Paul. Vous me faites bien plaisir, monsieur.
» —Mon père, je vous rejoins dans une demi-
» heure. Dubois, tu ne quitteras pas mon père.
» — Moi, quitter ton père!... J'aimerais mieux
» recevoir cent coups de bâton que de le quit-
» ter une minute. Venez, monsieur Deligny...
» Avez-vous votre sac de nuit?—Oui, monsieur.
» — Vous n'avez pas d'autres effets? — Non,
» monsieur. — En ce cas, en route. Je vous
» mène dans un hôtel qui appartient à mon-
» sieur votre fils... et vous m'en direz des nou-
» velles!.. »

Dubois entraîne mon père, je suis libre; je retourne à mon cabriolet, je monte et je me fais conduire rue Charlot. Ah! qu'il me tarde d'être arrivé!... qu'il me tarde de changer de costume.

Nous voici dans la rue, enfin; mais il y a une maudite charrette stationnée devant la porte de ma maison. Mon cocher veut la faire reculer, je suis trop pressé d'être chez moi pour attendre la fin d'une querelle entre lui et le charretier; je lui dis de m'attendre, et je descends à dix pas de chez moi.

Je marche très-vite, et les yeux baissés... je désire éviter les regards de mes voisins; mais,

au moment de rentrer chez moi, je me jette entre deux dames que je n'avais pas vues... je lève la tête. Ah! mon Dieu!... c'est Augustine avec Juliette.

Je deviens rouge comme un coq; Augustine me regarde avec surprise en disant : « Comment, c'est vous? » et Juliette part d'un éclat de rire, en s'écriant : « Ah! qu'il est drôle comme ça!... ah! monsieur Deligny, où avez-vous été chercher cette vieille redingote sans collet?... est-ce pour en faire venir la mode?... »

Je ne sais comment me tirer de là. Je balbutie : « Madame... c'est que je suis sorti très-vite... pour affaire... c'est une redingote du matin... je n'avais pas eu le temps d'en changer. »

Augustine me regarde attentivement, mais elle ne rit pas : mon embarras, ma rougeur semblent lui déplaire. et elle me dit : « Vous n'étiez pas habillé ainsi quand vous êtes venu ce matin me voir. — Non, madame ; mais c'est quand je suis rentré que j'ai... »

Je suis interrompu par Juliette, qui rit bien plus fort, parce qu'elle vient d'apercevoir mes épingles, et qui les montre à son amie en disant : « Tiens, ma chère, voilà qui est bien plus joli que tout le reste!... Une garniture en

» épingles!... Oh! par exemple, c'est donc une » gageure?

» — Oui, madame. oui... c'est une gageure.
» — Et avec qui donc, monsieur? » reprend Augustine d'un air d'humeur; « vous disiez tout-» à-l'heure que vous étiez sorti pour affaire. — » Madame... c'est vrai... je... Mais je vous expli-» querai cela, madame... Pardon, on m'at-» tend... Je rentre bien vite... — On vous at-» tend?—Non... on ne m'attend pas... mais... » il faut absolument que je vous quitte. Je » ne puis rester comme cela plus long-» temps. »

Je salue ces dames et je rentre vivement chez moi. Que pensera Augustine? Ma foi, elle pensera tout ce qu'elle voudra, mais je n'y tenais plus; il y avait trop longtemps que j'étais dans cette cruelle position.

Ah! me voilà chez moi... J'ôte, j'arrache les épingles; je jette de côté la vieille houppelande, je passe un pantalon... Je le passe avec un plaisir!... Ah! qu'on est bien ainsi. Comment font les femmes pour aller comme j'étais tout-à-l'heure?... Mais l'habitude!... et d'ailleurs ces dames font très-bien de n'en pas porter. Maintenant, descendons et faisons-nous mener à l'allée des Veuves.

CHAPITRE XIX.

LA MAISON DE L'ALLÉE DES VEUVES.

—

Tout en roulant vers l'allée des Veuves, je pense à la singulière figure que faisait Augustine lorsque je l'ai quittée ; elle ne semblait pas ajouter foi à ce que je lui disais. Au fait, je devais avoir l'air si gauche, si embarrassé ! Je l'ai laissée bien brusquement. J'irai m'excuser, je lui apprendrai que mon père est à Paris. Mais il y avait dans son mécontentement, dans son incrédulité, quelque chose qui me faisait plaisir.

Nous voici dans l'allée des Veuves. Le cocher me demande le numéro. « — Ma foi, je » n'en sais rien, mais c'est une espèce d'hôtel » garni.—Ah ! je sais, mon bourgeois ; c'est où

» loge un fameux médecin étranger, qui guérit
» toutes les maladies avec des fines herbes...
» Oh! j'ai déjà conduit du monde là... — Je ne
» sais pas si c'est bien là... mais nous demanderons. »

Mon cocher m'arrête devant une belle maison que précède une cour garnie d'arbustes. J'aperçois Dubois qui se promène sous le vestibule qui donne dans la cour.

« C'est bien là, » dis-je à mon cocher. « — Eh
» bien! not' maître, je ne me trompais pas, c'est
» là où loge le médecin étranger. »

Je paie mon cocher, et j'entre dans la cour de la maison. Dubois vient au-devant de moi, en se frottant les mains d'un air satisfait.

« Eh bien! Paul. comment trouves-tu cette
» maison?—C'est fort bien; et si l'intérieur ré-
» pond à ce que je vois...—Oh! c'est bien mieux
» encore, tu seras enchanté. — Il y a donc un
» médecin fameux dans cet hôtel?—C'est-à-dire
» qu'il y logeait, mais il est à la campagne pour
» quinze jours, fort heureusement pour nous,
» c'est son logement qu'on t'a donné.—Bah!—
» Au premier. un appartement magnifique, ton
» père est dans l'ivresse. Je lui ai dit que la
» maison était à toi.—Ce n'était pas la peine.—
» Pourquoi! puisque ça le rend heureux. Il a
» l'air d'un bon homme, ton père. — Où est-il

» maintenant? — Chez toi, il se repose en admi-
» rant tes appartements. — Il me semble que je
» ne ferais pas mal d'aller aussi faire connais-
» sance avec mon logement. — Un instant, mon
» ami, il faut d'abord aller saluer ton hôtesse.
» C'est une femme qui tient aux politesses, qui
» aime les petits soins. Pour loger ton père ici,
» il a fallu que je fasse bien des choses. Ma-
» dame Ledoux m'adore depuis longtemps ;
» mais si elle te plaît, ne te gêne pas ; au con-
» traire. tu m'obligeras. »

En disant cela, Dubois m'introduit dans une pièce du rez-de-chaussée où nous trouvons une grosse maman de quarante-quatre à quarante-huit ans, qui s'occupe à glacer de petits pots de crême. Elle nous accueille avec un sourire fort gracieux.

« Madame Ledoux, » dit Dubois, « je vous
» présente mon ami, Paul Deligny, qui brûlait
» du désir de vous voir et de vous remercier de
» ce que vous voulez bien faire pour lui. — Je
» suis charmée de pouvoir être agréable à mon-
» sieur, » dit madame Ledoux en me souriant
et en lorgnant Dubois du coin de l'œil. « Je sais
» d'ailleurs qu'il faut excuser un peu les jeunes
» gens. — Vous êtes trop bonne, madame ; j'ai,
» comme vous a dit Dubois, des raisons pour
» faire croire à mon père que j'habite depuis

» longtemps cette maison. Quant au prix de
» l'appartement, j'espère bien que... — Ah! ne
» parlons pas de cela, monsieur, l'appartement
» m'est payé : il est loué par un médecin espa-
» gnol ou italien, un charlatan, à ce que je crois,
» mais qui dépense beaucoup d'argent. On est
» venu le chercher pour guérir un Anglais. Les
» Anglais viennent beaucoup le consulter; mais
» on l'a emmené fort loin, dans un château
» d'où il ne peut être revenu avant quinze jours
» au plus tôt. — Et moi, je sais que mon père
» n'en passera pas huit à Paris. — Alors, mon-
» sieur, soyez sans inquiétude. — Je vais rejoin-
» dre mon père. »

Je salue mon hôtesse, et Dubois va me suivre, lorsque madame Ledoux lui dit en minaudant : « Monsieur Dubois... Je voudrais bien
» vous consulter... sur le prix des denrées colo-
» niales .. »

Dubois fait une légère grimace en me disant à l'oreille : « Mon ami, je crois que c'est moi
» qui paierai le loyer du logement... Tâche que
» ton père reparte bien vite. »

Je laisse Dubois en tête-à-tête avec madame Ledoux, et je monte à mon nouvel appartement.

J'entre dans une belle antichambre; j'y trouve un domestique fort poli qui me dit qu'il sera à

mon service tant que le signor *Delzini* sera absent. Ce garçon est attaché à la maison, et je vois que notre hôtesse l'a déjà mis au fait de ma situation. Vraiment, madame Ledoux est une femme charmante : il est impossible d'être plus obligeant.

Je remercie Lapierre, c'est le nom du valet que l'on me prête, et, après avoir traversé plusieurs pièces élégamment meublées, je trouve mon père assis sur un sofa dans mon salon. Il vient à moi et m'embrasse d'un air radieux, en s'écriant :

« Mon ami, je te fais compliment... — De
» quoi donc, mon père? — Eh! parbleu, de la
» manière dont tu as géré tes affaires... Sais-tu
» que c'est superbe chez toi! — Oh! mon père,
» à Paris il est facile d'avoir tout ce qu'on veut.
» — Je sais qu'à Paris, pour avoir un si beau lo-
» gement, des meubles. des domestiques, il faut
» de l'ordre et de l'économie. — Ce n'est pas
» toujours une preuve, mon père. — Allons, ne
» vas-tu pas faire le pauvre. à présent? Mais ton
» ami t'a trahi... Je sais aussi que cette maison
» est à toi... — A moi?... pas entièrement... —
» Enfin. que tu fais des affaires magnifiques ;
» que tu as triplé tes capitaux... — Ah! mon
» père, par exemple... — C'est bien... Je ne te
» demande rien. puisque tu veux faire le dis-

» cret... Mais tu ne m'empêcheras pas d'être » content de toi, d'être fier de la confiance que » je t'ai accordée... C'est que, vois-tu, dans ma » petite ville, on me raillait quelquefois ; on me » disait : Ah ! vous croyez que votre fils est sage » à Paris, qu'il ne mange pas son bien ; vous » verrez ! Et je t'avoue que ce sont ces discours » qui m'ont un peu décidé à venir à Paris... » Comme je vais confondre tous ces gens-là, à » mon retour ! ah ! ah ! — Tenez, mon père, » laissons ce sujet... Vous devez avoir faim... » moi-même, je n'ai pas dîné... je vais m'infor- » mer... Holà ! Lapierre... »

Mon valet arrive et Dubois en même temps. Je demande à mon valet si l'on a pensé à nous faire dîner, il me répond que l'on n'attend que mes ordres, et Dubois s'écrie : « Oh ! j'ai pensé » à tout. Toi, tu étais si pressé d'aller au-devant » de ton père, que tu n'avais pas donné d'ordres » à ton maître d'hôtel !...

» Comment, tu as un maître d'hôtel ? » s'écrie mon père. « — Et un des premiers cuisiniers de » France, » dit Dubois, « auquel il donne mille » écus de gages...

» — Mille écus à un cuisinier ! » dit mon père, « pour le coup, mon cher Paul, tu m'avoueras » qu'il faut faire de bien belles spéculations pour » payer si cher un cuisinier... Mais un pareil

» luxe... — Dubois plaisante, mon père... — » Un instant, » s'écrie Dubois, » expliquons-nous. » Votre fils lui donne mille écus, mais le cuisi- » nier fournit tout. — Oh! alors!... c'est diffé- » rent, ce n'est plus trop cher... »

Nous allons nous mettre à table, on nous sert un joli repas ; Dubois boit et mange comme quatre, en me disant à l'oreille qu'il a bien gagné le diner. Mon père fait aussi honneur au repas; il boit sec, et je vois qu'il griserait Dubois sans rien perdre de sa raison. Je crains que Dubois ne dise quelques bêtise; déjà plusieurs fois je lui ai marché sur les pieds pour le faire taire, lorsqu'il parle de ma fortune, de mes gens et de mes chevaux; heureusement mon père est bien loin d'avoir le moindre soupçon. Ce bon père me regarde avec joie, puis s'écrie : « A la bonne heure!.. tu es bien mieux » habillé ainsi que quand je t'ai rencontré dans » la cour des diligences. . — Vous trouvez, » mon père? — Franchement, ta capote avec » tes épingles ne me plaisait pas du tout. —Eh! » bien, moi, monsieur Deligny, je ne suis pas » de votre avis, » dit Dubois en trinquant avec mon père ; je vous assure que son costume de » ce matin avait son bon côté. . d'abord il était » très-galant. — Il ne m'a pas fait cet effet-là ! » Ah! çà, mes enfants, je ne puis pas rester

» longtemps à Paris... il faudra bien employer » le peu de jours que je vous donnerai... il faut » me faire voir ce qu'il y a de plus curieux... je » ne serais pas fâché non plus d'aller au spec- » tacle... — Je vous y mènerai mon père. — » Soyez tranquille, papa Deligny, nous vous » amuserons... Si nous pouvions vous faire tout » voir en un jour, nous le ferions, pour vous » amuser plus vite ! mais il me semble que ce » quartier est un peu éloigné du centre de Pa- » ris ? — Éloigné !.. non, monsieur, il en est le » cœur au contraire !.. vous êtes entre la cité » Beaujon et la ville de François Ier ; vous avez » tout sous la main ici... l'Arc-de-Triomphe... » le jeu de boule... les maisons de santé, le che- » min du bois de Boulogne !.. Il est impossible » d'être dans un quartier plus commode !... — » Mais le Palais-Royal !.. C'est que nous autres » provinciaux nous ne connaissons que cela » dans Paris. — Eh ! bien, le Palais-Royal est » ici à côté... à deux pas, en marchant un peu » vite. — Voyons, mes enfants, ce soir que me » ferez-vous voir ?... est-il encore temps d'aller » au spectacle ? — Certainement, où voulez-vous » aller ? — Au meilleur. — Au meilleur ?... ça » dépend du goût ; êtes-vous romantique ou » classique ? — Qu'est-ce que c'est ça, mon fils ? » — Mon père, ce sont deux genres différents...

» —Ah! ça, papa Deligny, vous êtes en arrière...
» est-ce que vous ne lisez pas les journaux dans
» votre petite ville? — Oui, le journal des agri-
» culteurs, et il ne m'a jamais parlé de ces gen-
» res-là. — Alors, il faut mener ton père à l'O-
» péra; on donne la *Muette de Portici;* vous se-
» rez content, papa Deligny, c'est le seul opéra
» qui ne m'ait pas fait bâiller... Et puis des
» danses délicieuses... des danseuses qui font
» des pirouettes sans poser les jambes... et des
» poses, ah!.. Avez-vous une bonne lorgnette?..
» à l'Opéra, nous avons des habitués qui ont
» presque des télescopes pour mieux apprécier
» les objets... — Dubois, cesse donc tes folies..
» Il faudrait nous avoir une voiture... — Par-
» bleu, je vais demander la tienne...

» — La sienne? » s'écrie mon père; « com-
» ment, mon garçon, tu as une voiture?..—Mais
» non, mon père... c'est une plaisanterie... —
» — Quand je dis sa voiture, papa Deligny, je
» veux dire celle dont il se sert habituellement...
» ce qui revient au même. »

En disant cela, Dubois ordonne tout bas à Lapierre de nous avoir une citadine. Je vois bien que ce soir il me sera impossible de quit-
» ter mon père, et par conséquent d'aller chez madame Luceval. Il faut me résigner; demain je trouverai bien un moment pour aller

la voir... D'ailleurs mon absence aujourd'hui me servira peut-être mieux que ma continuelle assiduité... Les femmes sont si singulières ; ce n'est pas toujours en leur montrant le plus d'amour que l'on parvient à les charmer.

Nous attendons plus de vingt minutes avant d'avoir une voiture, parce qu'elles ne sont pas tout près de l'allée des Veuves. Heureusement nous sommes restés à table et Dubois fait causer mon père, qui cependant s'écrie plusieurs fois : « Ta voiture d'habitude n'était donc pas » près d'ici? »

Enfin, Lapierre revient ; il me dit à l'oreille qu'il n'a point trouvé de citadine ; mais il nous amène un fiacre, nous nous en contenterons.

Nous descendons, madame Ledoux était dans la cour, elle nous fait de belles révérences ; mon père me demande quelle est cette dame, et Dubois répond que c'est ma femme de confiance. Mon père veut aller lui faire compliment de la manière dont elle tient ma maison ; mais je l'entraîne vers la voiture en lui disant que le spectacle sera commencé.

Nous sommes tombés sur le fiacre le plus sale et les rosses les plus maigres de Paris : mon père trouve que ma voiture d'habitude va bien doucement. Dubois lui répond : « C'est par

» prudence, monsieur; il y a tant de monde
» ici... il ne faut écraser personne. »

Mon père met la tête à la portière, nous sommes dans les Champs-Élysées, et il ne passe personne : je crie au cocher de se presser, il fouette en vain ses chevaux. Mais mon père ne s'ennuie pas avec moi qu'il n'a pas vu depuis longtemps, et au bout de trois quarts d'heure nous arrivons enfin à l'Opéra.

Nous nous plaçons à l'orchestre. Mon père est tout au spectacle, Dubois ne cesse de bavarder, il fait ses réflexions si haut qu'il incommode tous ses voisins, et, lorsqu'on murmure, il regarde chacun d'un air insolent comme s'il défiait le public en masse. Je ne suis occupé qu'à le faire taire, je ne serais pas content qu'il nous fît avoir quelque scène.

Je lui dis à l'oreille de se rappeler que mon père est avec nous, et il me répond tout haut. « Il n'y a pas de mal que ton père voie que tes
» amis sont des lurons à qui l'on ne fait pas
» peur. »

Après le second acte, je parviens à faire sortir Dubois avec moi; je le mène promener dans les couloirs des quatrièmes, j'ai mon projet; en effet, nous rencontrons par là deux minois chiffonnés que Dubois prétend avoir vus quelque part. Il remarque que ces dames en-

trent à l'amphithéâtre des quatièmes, et qu'il y a de la place derrière elles. Aussitôt il me quitte le bras en me disant : « Mon ami, je t'ai con-
» sacré toute ma journée, ton père est en sûreté
» à l'orchestre, permets-moi de donner le reste
» de la soirée aux amours. Voilà deux petites
» mères qui m'ont l'air de savoir que les enfants
» ne se font pas par l'oreille ; je vais me placer
» près d'elles... ça ne te fâche pas? — Non,
» vraiment... adieu, à demain. »

Je m'éloigne, enchanté d'avoir laissé Dubois aux quatrièmes. Avant de retourner près de mon père, j'entre un moment au foyer. J'y ai fait à peine deux pas que je me trouve en face de Jenneville et de madame de Rémonde. Je ne puis pas passer sans leur dire bonsoir. Les yeux de la belle Herminie me feraient peur, si nous étions en tête-à-tête... S'ils pouvaîent lancer la foudre à coup sûr je serais réduit en poussière. Je feins de ne point voir leur courroux, mais je remarque que Jenneville me regarde d'un air ironique ; ce n'est plus de l'amitié que je vois dans son accueil, c'est un tout autre sentiment.

« Comment!.. vous êtes à l'Opéra? » me dit Jenneville d'un ton persifleur ; « par quel ha-
» sard... vous qu'on ne voit plus dans le monde...
» qui fuyez les plaisirs bruyants pour vous con-

» sacrer entièrement à la dame de vos pensées?
» — Ah! il paraît que la dame qui occupe mon-
» sieur lui a permis d'aller ce soir au spectacle,»
dit Herminie en riant avec effort.

Je tâche de prendre un air impassible en répondant: « Si je ne vais pas plus souvent dans
» le monde, c'est qu'apparemment cela ne me
» convient pas... Si je m'occupe de quelque
» dame. il me semble que cela ne regarde per-
» sonne, et que je suis maître de faire ce qu'il
» me plaît.

» — Aussi, mon cher ami, n'a-t-on nulle-
» ment envie de vous détourner de l'objet de
» vos affections!.. — Monsieur place trop bien
» son amour pour qu'on ait jamais la pensée de
» le troubler!.. — Je crois, madame, qu'il se-
» rait heureux pour beaucoup de personnes de
» le placer aussi bien. »

Madame de Rémonde se mord les lèvres et rougit; et Jenneville rit, et réprend: « Oh!
» mon cher, c'est que votre passion fait plus de
» bruit que vous ne croyez. »

Je me trouble malgré moi, car je vois bien que tout cela ne m'est pas dit sans motif. Mais on a commencé le troisième acte, Herminie entraîne Jenneville qui, en s'éloignant, me dit:
« — J'irai vous faire mes compliments et mes
» remercîments. »

Saurait-il que c'est chez sa femme que je vais tous les jours?.. Qui donc a pu le lui dire?.. lui qui s'occupe si peu de ce que fait sa femme. Ah! s'il en est instruit, c'est par madame de Rémonde... Cette femme-là me déteste, maintenant; elle fera tout ce qu'elle pourra pour me tourmenter... Cependant, elle-même, comment a-t-elle su cela? mais à Paris, avec de l'argent, ne sait-on pas tout ce qu'on veut?...

Je retourne près de mon père; pendant qu'il s'occupe du spectacle, je ne songe qu'à la conversation que je viens d'avoir avec Jenneville et sa maîtresse; mais je me promets bien de n'en pas parler à Augustine. Cela me sera facile; maintenant elle ne me questionne plus au sujet de son mari.

Vers le milieu du dernier acte, des cris, qui partent de l'amphithéâtre des quatrièmes, interrompent le spectacle. On se querelle, on fait un tapage que les paisibles habitués de l'Opéra ne sont pas accoutumés à entendre. J'ai bien dans l'idée que Dubois n'est pas étranger à ce bruit. Je crois même le reconnaître en haut, gesticulant et menaçant tout le monde! Enfin le spectacle finit; j'entraîne vivement mon père, et une voiture nous ramène à l'allée des Veuves.

Mon père veut absolument que je couche

près de lui, il a chez lui sa petite servante à ses ordres, et à Paris il se trouve tout désorienté. Je vois bien qu'il n'y a pas moyen d'aller coucher dans la rue Charlot ; mais demain!... ah! demain, il faudra bien que je trouve l'instant d'aller chez Augustine.

En me désabillant, je cause, avec Lapierre, de ce signor Delzini dont nous occupons le logement, et qui, à ce que m'a dit mon cocher, guérit toutes les maladies avec des fines herbes. Lapierre m'apprend que ce docteur étranger ne se sert en effet que de *simples* avec ses malades, et que, comme il se fait payer extrêmement cher, on lui croit beaucoup de talent. Je m'endors en priant le ciel pour que le savant docteur ne revienne pas à Paris avant le départ de mon père.

J'espérais en me levant de bon matin, avoir le temps d'aller chez moi avant le réveil de mon père ; mais j'ai affaire à un campagnard qui est toujours debout avec le jour. Je trouve mon père levé et réglant déjà l'emploi de sa journée. Je l'entends sens cesse répéter : Tu me mèneras, là, puis tu me mèneras ensuite là!...

Tout cela ne fait pas mon compte ; j'espère que Dubois viendra me relayer.

Je le vois avec joie arriver.

Mon père lui demande pourquoi il n'est pas resté au spectacle avec nous. « Mon cher mon- » sieur Deligny, » dit Dubois, « c'est que j'ai trouvé » deux... de mes cousines, dans les loges du » cintre... et vous sentez que l'on se doit à sa » famille...

» C'est toi qui as fait tant de bruit? » dis-je tout bas à Dubois, « le spectacle en a été trou- » blé. — Que diable! mon ami, est-ce ma faute? » ces deux mijaurées qui s'avisent de trouver » mauvais que j'appuie mes mains sur leur han- » ches!... — Aujourd'hui j'espère que tu seras » sage, que tu boiras moins à ton dîner, et que » tu ne quitteras pas mon père. — Sois tran- » quille... aujourd'hui ton père me prendra » pour Caton II. »

Mon père veut aller visiter le Jardin-des-Plantes, le Luxembourg, les Tuileries, le Palais-Royal; il veut voir tous les passages, et se promener en bateau sur le canal. En voilà au moins pour toute la journée, mais je pense que je trouverai le moyen de m'échapper

J'ai proposé à mon père de le mener déjeuner au Palais-Royal. Nous allions nous mettre en route, lorsque madame Ledoux fait dire à Dubois qu'elle désire savoir le cours des denrées coloniales Dubois fait une grimace hor-

rible, mais il nous dit d'aller devant, et nous partons.

Les provinciaux sont terribles ; ils veulent tout voir tout examiner de près. Mon père me force de m'arrêter à chaque instant. Je conçois que des personnes qui n'ont passé que quinze jours à Paris connaissent mieux tous les monuments et toutes les curiosités de la ville que celles qui l'habitent depuis trente ans.

Nous arrivons aux Tuileries. Dubois ne nous a pas encore rejoints... Il paraît que madame Ledoux aime à faire durer les conversations. Si Dubois allait me laisser mon père à promener toute la journée!... J'ai presque envie de retourner à l'allée des Veuves, mais mon père ne le veut pas. Nous allons déjeuner, j'ai dit à Dubois chez quel traiteur nous serions, je pense qu'il viendra nous y retrouver. J'allonge le déjeuner tant que je puis, mais mon père a fini de manger depuis longtemps ; il me presse, il veut bien employer sa journée.

« — Il faudra attendre Dubois, » dis-je à mon père. « — Mon cher Paul, ton ami nous » rejoindra... — Mon père, à Paris on ne se re» trouve pas si facilement. — Alors, mon fils, » nous nous passerons de lui ; pourvu que tu » sois avec moi, c'est tout ce qu'il me faut. »

Que répondre à cela? rien : il faut se sou-

mettre et avoir l'air content!... Nous partons, et je promène mon père dans les quatre coins de la ville. Tout bas je donne Dubois au diable! Le perfide m'abandonne quand il sait que j'ai tant besoin de lui. Ah! que la journée me semble longue!... Certainement j'aime mon père de toute mon âme, mais quand on est amoureux!... quand on a mille raisons pour désirer voir celle que l'on adore... Ceux qui aiment comprendront tout le mauvais sang que je fais!... Si du moins je pouvais dire à mon père que je suis amoureux... lui parler d'Augustine; mais non, c'est impossible.

Enfin, à six heures du soir, nous revenons dîner au Palais-Royal. Je suis excédé, harassé, je n'avais jamais tant vu de choses en un jour... mon père ne semble pas fatigué. Les habitants de la campagne ont de meilleures jambes que les citadins.

Nous sommes revenus dîner où nous avons déjeuné; j'ai encore un faible espoir sur Dubois; en effet, nous ne sommes qu'au potage lorsqu'il entre dans le salon, et vient s'asseoir à notre table.

« Ah! te voilà donc enfin! — Oui, mon » ami... Papa Deligny, vous êtes frais comme » une rose!...—Pourquoi n'es-tu pas venu nous » rejoindre ce matin? nous t'avons attendu. —

» Ah! pourquoi?... D'abord madame Ledoux...
» tu sais, ta femme de confiance... m'a forcé à
» lui faire une petite causette... dont je me se-
» rais bien passé... Mais il ne faut pas qu'elle
» s'y accoutume... Après cela, je me suis rap-
» pelé que j'avais un rendez-vous important... »
(Dubois se penche vers moi et me dit à l'o-
reille : « chez un commissaire de police) pour
une affaire très-majeure... (pour mes panta-
» lons) et dont la perte m'aurait un peu embar-
» rassé. . (je veux bien donner mon cœur à la
» beauté, mais je ne veux pas lui donner mes
» culottes). »

Je profite de la circonstance pour dire à mon tour : « J'ai aussi un rendez-vous pour ce soir.
» C'était pour une affaire assez importante...
» mais comme mon père est ici...

» — Il ne faut pas te gêner. mon ami, » s'écrie mon père, « si tu as ce soir une affaire à
» terminer, il faut aller à ton rendez-vous...
» Monsieur Dubois sera assez aimable pour me
» tenir compagnie. — Comment donc!... mais
» avec le plus vif plaisir... Ce soir je suis tout à
» vous! — Seulement. mon fils tu tâcheras de
» nous rejoindre le plus tôt possible. — Oh! je
» vous le promets. mon père. — Soyez tran-
» quille. papa Deligny. je vous réponds que
» nous nous amuserons tous les deux... Nous

» ferons nos farces... Je ne vous dis que ça. »

L'assurance de pouvoir aller ce soir chez Augustine me rend toute ma bonne humeur; nous faisons un dîner fort gai. Dubois nous conte mille folies, mon père rit et boit sec : Dubois, qui veut lui tenir tête, est déjà aussi en train que la veille. Après le dessert je les laisse aller prendre le café. Je leur donne rendez-vous pour neuf heures dans la nouvelle galerie, et je recommande mon père à Dubois, qui me crie : « Laisse-nous faire, et ne t'inquiète » pas de nous. »

Enfin me voilà maître de faire ce que je veux... Je regarde ma montre, il est sept heures et demie... Je cours à une place de cabriolets, je monte... Je promets un bon pourboire au cocher, et il fouette son cheval. Il me semble qu'il y a un siècle que je n'ai vu Augustine!... Hier je l'ai quittée si brusquement!... elle a bien vu que mon embarras n'était pas naturel... je suis curieux de savoir comment elle va me recevoir.

Me voici chez elle : je monte l'escalier comme si j'étais poursuivi; j'ai sonné, on m'a ouvert. J'ai seulement entendu que madame y est, et déjà je suis dans le salon .. Juliette est avec elle : ah! que les amis sont quelquefois insupportables!...

On me reçoit poliment... Mais que cette politesse est froide!... que ce salut est sévère!... On me remarque à peine, on répond sèchement à mes compliments. Allons, elle est fâchée... Tant mieux... c'est bon signe. Je saurai bien m'excuser en lui apprenant que mon père est ici, mais auparavant je ne suis pas fâché de voir si vraiment on s'est inquiété de ce je suis devenu.

Juliette a aussi un air plus réservé avec moi, et me regarde en dessous, puis elle regarde Augustine. Pendant quelque temps nous n'échangeons que des phrases indifférentes; on ne me demande pas ce que j'ai fait depuis la veille, mais je vois bien qu'on en meurt d'envie.

Enfin Juliette me dit en souriant : « Vous » avez quitté votre joli doliman à épingles?... » Ah! vous avez eu tort : vraiment il vous al- » lait bien... — Ah! » dit Augustine avec amertume, « monsieur a trop bon goût pour se met- » tre ainsi sans y être forcé... Sans doute il fal- » lait qu'il se déguisât pour tromper la surveil- » lance de quelque jaloux... — Vous êtes bien » loin de deviner la vérité, mesdames!.. — Vous » seriez, je crois, bien embarrassé pour nous la » dire!.. — Non, madame, rien de plus facile. »

Je fais à ces dames le récit de mes aventures de la veille. En apprenant que mon père

est à Paris, Augustine daigne enfin jeter les yeux sur moi ; enfin un léger sourire reparaît sur ses lèvres, quoique ses regards conservent encore l'expression du doute. Juliette rit aux larmes, lorsque je conte ma position, attendant chez Dubois qu'il me rapporte mon pantalon. Je termine mon récit en faisant connaître toute l'impatience que j'ai éprouvée depuis la veille, et je vois ses beaux yeux se fixer sur les miens avec une expression plus douce et plus tendre, qu'ils n'avaient jamais eue en me regardant.

« — Voyez un peu, » s'écrie Juliette, « ce » que c'est que de juger sur les apparences. » Nous vous supposions déjà un fort mauvais » sujet... Augustine même avait formé le projet » de ne plus vous voir... — Quoi! madame... » — Écoutez donc!... un jeune homme qui se » déguise... qui ne couche pas chez lui... — » Ah ! vous avez su... — Oui... par hasard, Au- » gustine voulait aller ce matin se promener à » la campagne ; on a envoyé le domestique pour » vous le faire savoir ; mais le portier a dit que » vous n'étiez pas rentré depuis la veille et qu'il » était très-inquiet de vous. »

Je conçois maintenant pourquoi l'on me faisait si froide mine ... Si j'étais indifférent, qu'est-ce que cela lui ferait que je ne couche

pas chez moi?.. m'en voilà encore aux espérances... Je la forcerai bien à se trahir.

Après avoir beaucoup ri de mes aventures de la veille, Juliette nous quitte, et je reste seul avec Augustine; elle se rapproche de moi, il me semble qu'il y a dans sa voix plus de douceur qu'à l'ordinaire : peut-être est-ce parce que j'ai été plus longtemps sans l'entendre... ses yeux me sourient avec bonté... Ah!.. si je ne me retenais, je tomberais à ses genoux... mais non, non... il faut que je sois certain d'être aimé : il serait trop cruel d'ètre encore abusé.

Depuis plus d'une heure, nous sommes seuls; nous parlons peu... je ne sais pas trop ce que nous disons... mais qu'importe quand on est bien ensemble? Augustine soupire quelquefois, je feins de ne point m'en apercevoir. Enfin elle me dit : « Pourquoi donc craignez-vous » tant que votre père apprenne que vous avez » perdu votre fortune? — D'abord... parce que » cela lui ferait de la peine... — Mais ne faudra-t-il pas que tôt ou tard il sache la vérité? » — Sans doute... mais s'il la connaissait maintenant, il voudrait me faire quitter Paris... il » voudrait surtout me marier... — Vous marier! ah!... vous croyez qu'il pense... en » effet... vous vous marierez quelque jour!.. »

Elle a prononcé ces derniers mots bien tristement et en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. Je garde le silence, mais je respire à peine. Elle reprend au bout d'un moment : « — Pourquoi ne voulez-vous pas vous marier » maintenant? — Le mariage n'a rien qui me » charme... qui me séduise à présent!... — Cependant il faudra bien un jour obéir à votre » père... d'ailleurs ne faut-il pas toujours finir » par là?.. vous vous marierez!... puissiez-vous » dans votre ménage être plus heureux que » moi!... »

Elle achève à peine ces mots, que deux ruisseaux de larmes s'échappent de ses yeux, les sanglots oppressent sa poitrine, elle couvre son visage de son mouchoir. Mais qui fait couler ses pleurs? est-ce le souvenir de son mari? est-ce la pensée que je me marierai?

Je prends sa main que je presse dans la mienne, pendant qu'elle se livre à une douleur dont je voudrais bien connaître la principale cause. Nous restons quelques minutes ainsi. Enfin, Augustine essuie ses yeux et me dit : « Je suis bien ennuyeuse, n'est-ce pas? par» donnez-moi... mais le souvenir de mon ma» riage... Ne parlons plus de cela... il est bien » tard... est-ce que vous retournerez ce soir à

» l'allée des Veuves?.. Tenez... écoutez... c'est » la pluie qui tombe à verse. »

En effet, il fait un temps horribles et il est minuit passé; auprès d'elle je n'ai remarqué ni l'heure, ni le temps. Mon père doit maintenant être couché et endormi. Je puis bien aller rue Charlot, et demain, je lui dirai que j'ai fait une course avant son réveil; par ce moyen, je pourrai revoir Augustine demain matin, avant d'aller aux Champs-Elysées. Elle approuve mon idée; je passe encore une demi-heure près d'elle, et, en me quittant, elle me répète : « A demain! »

CHAPITRE XX.

MON PÈRE ET DUBOIS. — L'ANGLAIS MALADE.

—

Pendant qu'ivre d'amour et d'espérance, je passais une soirée charmante près d'Augustine, oubliant mon père et Dubois auxquels j'avais donné parole pour neuf heures ; de leur côté, ils n'avaient pas été plus exacts au rendez-vous.

Resté seul au café avec mon père, Dubois veut lui faire goûter de toutes les liqueurs. Malheureusement il se trouve être en fonds ; il a touché de l'argent dans la matinée, et l'on sait qu'il aime autant à le dépenser que Jolivet aime à garder le sien.

Mais les gens de province mettent ordinairement de l'amour-propre à ne point se laisser vaincre en politesses par les Parisiens. Toutes

les fois que Dubois a payé quelque chose, mon père veut avoir sa revanche, et il paie à son tour; Dubois fait revenir autre chose parce qu'il veut avoir le dernier; mon père prétend aussi ne pas être moins généreux; ces messieurs y mettent un entêtement qui pourrait finir par les conduire sous la table.

Heureusement la chaleur du café et les différentes libations qu'ils ont faites leur donnent le désir d'aller respirer le grand air. Alors le temps était encore superbe. « — Allons nous » promener, » dit mon père. « — Oui, allons » lorgner les femmes sur le boulevard, » dit Dubois.

Ces messieurs se mettent en route. La raison de mon père n'a pas tenu contre tous les petits verres, celle de Dubois est depuis longtemps déménagée; et, tout en se promenant sur le boulevard, il se permet de parler à toutes les femmes qui lui semblent un peu jolies. Mon père lui dit avec naïveté : « Vous connaissez » beaucoup de monde à Paris? — Moi, respec» table vieillard, je suis connu du beau sexe » comme les peintres connaissent l'Apollon du » Belvédère. »

Cependant plusieurs des soi-disant connaissances de Dubois se sont offensées de ses propos. Quelques hommes s'en sont mêlés : alors

Dubois fait doubler le pas à son compagnon : ces messieurs se jettent dans les petites boutiques qui encombrent maintenant les boulevards ; ils renversent les marchandises ; les marchands leur disent des injures, et mon père, tout étourdi de la promenade que Dubois lui fait faire, lui dit : « Pourquoi tous ces gens-»là crient-ils après nous? — Parce que ce sont »des drôles qui ont envie que je les rosse... »mais je ne les rosserai pas ce soir, parce que »vous êtes avec moi. »

Il est nuit depuis longtemps. Mon père, fatigué de sa promenade, a envie de rentrer se coucher, mais Dubois lui dit : « Vous n'y pen-»sez pas !... il n'est pas dix heures, et, à Paris, »un honnête homme ne peut pas se coucher »avant minuit. . — Mais si j'ai envie de dor-»mir... — Non, respectable vieillard, vous n'a-»vez pas envie de dormir... je ne souffrirai pas »que vous dormiez. Nous allons prendre un sa-»pin, et je vais vous mener dans un endroit »charmant, qui, d'ailleurs, n'est qu'à deux pas »de votre logis ; ce qui nous sera commode pour »nous en revenir. »

Ces messieurs montent en voiture, et Dubois dit au cocher de les mener au salon de Flore, aux Champs-Élysées.

« — Qu'est-ce que c'est que le salon de

» Flore? » demande mon père pendant que le
» sapin roule. « — C'est un des bals champê-
» tres de la capitale où l'homme aimable a le
» plus d'agréments. — Que voulez-vous que je
» fasse dans un bal?... je ne danse plus. —
» Vous y ferez tout ce que vous voudrez; nos
» bals champêtres sont très-agréables, en ce
» qu'on y fait autre chose que de danser... —
» Dans mon temps cependant, j'étais un ama-
» teur de danse... j'avais un jarret étonnant....
» — Quel âge avez-vous maintenant? — Cin-
» quante-huit ans. — C'est le plus bel âge pour
» danser, c'est celui où l'on met le moins de
» raideur dans ses pas... Vous pincerez ce soir
» votre rigodon... Et si ça vous fait plaisir, vous
» pincerez bien autre chose!... »

On arrive au salon de Flore, Dubois prend mon père sous son bras, et le promène partout en le faisant s'arrêter devant chaque femme, et le forçant d'offrir du tabac à celles qu'il trouve gentilles. Mon père, qui croit que c'est l'usage à Paris, et qui d'ailleurs ne sait plus trop où il en est, se promène avec sa tabatière ouverte à la main. Dubois propose du punch pour se rafraîchir, le punch est accepté, et on se met dans un bosquet d'où l'on aperçoit la danse. Mais bientôt la pluie qui tombe avec force chasse tous les promeneurs dans le salon. Mon

père et Dubois vont s'y installer avec un autre bol de punch.

Au bout de quelque temps, Dubois dit à mon père : « A présent que nous nous sommes rafraîchis, nous allons danser. — J'aimerais » mieux aller me coucher. — Vous n'y pensez » pas... Il pleut à seaux, impossible de s'en al» ler de ce temps-ci. Dansons... — Je ne con» nais pas de dames... — Oh! on a bientôt fait » connaissance!... Invitez celle qui sera le plus » à votre goût. — Invite-t-on aussi à danser en » offrant une prise de tabac? — Non... vous » ferez un compliment à votre choix... Allons, » papa Deligny, de la verdeur... Je vais me » mettre en face de vous. »

Mon père prend son chapeau à la main, se donne un air déterminé, et, après avoir fait quelques tours dans le salon, invite une dame de cinquante ans, qui n'était venue que pour faire danser ses nièces. La bonne dame, enchantée d'une proposition que depuis longtemps on ne lui fait plus, prend aussitôt la main que mon père lui présente, et tous deux vont se placer pour la contredanse.

Dubois vient de se mettre en face de mon père avec une demoiselle qui a sous son bonnet un peigne de six pouces de haut. En voyant la danseuse de mon père, Dubois s'écrie : « Si

» celle-là ne sait pas encore les figures, ça sera
» malheureux!... Attention, jeune couple, on a
» les yeux sur vous! »

En effet, beaucoup de jeunes gens qui ne dansaient pas paraissent curieux de voir comment le jeune couple s'en tirera. L'orchestre donne le signal; on sait que la première ritournelle n'est que pour avertir les danseurs. Mon père qui ne sait plus cela, part avec sa dame; tous deux s'élancent en bondissant vers Dubois qui retient mon père par le pan de son habit, en lui criant : « Un instant, mes petits gail-
» lards!... pas encore... à présent, c'est cela;
» déployons tous nos moyens. »

Dubois. échauffé par le punch, danse comme un possédé, mon père et sa danseuse se sont déjà perdus dans la chaîne anglaise; mais ils se jettent sur tout le monde et dansent toujours; on rit de tous côtés en les regardant. Dubois trouve mauvais que l'on rie de ses vis-à-vis, il jure entre ses dents, et dit à l'oreille de mon père, lorsqu'il passe près de lui : « Don-
» nez-moi des coups de pieds à tous ces drô-
» les-là. »

Mon père et sa danseuse ne donnent pas de coups de pieds; mais ils s'égarent de nouveau dans une figure, et ils terminent une pastourelle en valsant. Les jeunes gens qui les entou-

rent rient de plus belle; Dubois leur jette alors son chapeau à la tête, en leur criant : « Vous » ètes des insolents!... Vous n'ètes pas f..... » pour danser comme ça!... et je vous défie » tous! »

Aussitôt plusieurs hommes se précipitent sur Dubois; la danse est interrompue, les femmes crient, les enfants pleurent; on se pousse on se menace; mon père, bousculé par chacun, et ne sachant pas même qu'il est la cause de ce tapage, perd sa danseuse et son mouchoir. Mais Dubois, qui se voit menacé par une dizaine d'individus, prend le bras de mon père, et se sert de sa personne comme d'un bouclier pour parer les coups.

La garde arrive; on met Dubois et mon père à la porte, parce qu'il est prouvé que ce sont eux qui sont cause de ce tumulte, et, sans trop savoir comment, parce que la bataille les a beaucoup étourdis, ils se trouvent tous deux, à près de minuit, et par un temps horrible, au milieu des Champs-Elysées.

« Ah çà... où sommes-nous? » dit mon père qui ne voit que ténèbres autour de lui. « — Ah! les gredins! les gueux! se mettre » trente sur deux hommes..... Malgré cela, » si la garde n'était pas venue, je les rossais » tous! — Moi, j'aime autant qu'elle soit venue

» et que nous soyons partis... Je ne sais pas
» trop comment est arrivée cette querelle, mais
» je sais bien que je me trouvais au milieu des
» combattants, et, comme vous ne me lâchiez
» pas... j'ai reçu, je crois, plusieurs coups... —
» Vous avez reçu des coups? — Certainement.
» — Venez avec moi, vertueux vieillard; il ne
» sera pas dit qu'on aura impunément battu le
» père de mon ami... — Où voulez-vous aller?
» — Nous allons retourner au bal et nous les
» rosserons comme tout-à-l'heure... — Non,
» non... j'en aî bien assez comme cela. — Ve-
» nez donc... je vous répète que nous pouvons
» à nous deux assommer tous ces cuistres-là. —
» Et moi je vous dis que je ne veux assommer
» personne, mais que je veux me coucher... il
» en est bien temps. — Je vous obéis parce que
» vous êtes le père de mon ami, et qu'il vous a
» confié à mes soins... Mais sans cela! mille
» tonnerres!... Ah çà, mais il pleut à verse. —
» C'est vrai. — Et j'ai perdu mon chapeau dans
» la mêlée... — Dépêchons-nous de rentrer,
» mon ami... Connaissez-vous le chemin? —
» Soyez donc tranquille, est-ce que je suis fait
» pour vous égarer? — Mais on ne voit pas clair
» du tout. — C'est égal... en avant et ferme...
» Aie! — Qu'est-ce que c'est? — J'ai mis le
» pied dans un trou. — C'est égal. — Mais j'ai

» de l'eau jusqu'au genoux. — Ca se sèchera...
» donnez-moi le bras... appuyons-nous l'un sur
» l'autre. — Serons-nous bientôt arrivés ? — Il
» faudra bien que nous arrivions quelque part.
» — Vous dites que ce quartier-ci est le plus
» beau de Paris. Pourquoi donc ne l'éclaire-t-on
» pas ? — C'est justement pour cela : on n'éclaire
» que les vilains quartiers où il y a des voleurs.
» — Mais celui-ci me semble bien désert... —
» Bah !... vous ne voyez pas les gens qui pas-
» sent parce qu'il fait nuit... — On trébuche à
» chaque pas... — C'est que nous n'avons pas
» pris le trottoir... attendez, je vais le cher-
» cher... — Ah ! mon Dieu... vous m'entraî-
» nez !... »

Ces messieurs venaient de rouler dans un fossé rempli d'eau et de boue. Dubois jure comme un damné, et mon père en fait autant, en maudissant le beau quartier où son fils a été se loger. Tous deux parviennent cependant à se retirer du fossé, mais leurs habits, leurs mains, sont couverts de boue. Il faut se mettre ainsi en marche. Enfin, après avoir erré pendant une heure dans les Champs-Élysées, ils se trouvent dans l'allée des Veuves et devant la maison de madame Ledoux.

Le portier, en leur ouvrant la porte, est effrayé de l'état dans lequel ils sont. Dubois lui

dit de se taire et de leur donner de la lumière. Tout en leur présentant une chandelle, le portier dit à Dubois : « Madame Ledoux m'a-» vait chargé de faire savoir à monsieur, si je » le voyais ce soir, qu'elle désirerait lui parler » pour connaître le cours des denrées colo-» niales.

» — Que madame Ledoux aille se prome-» ner ! » s'écrie Dubois en prenant la lumière... « Je ne lui dirai pas seulement le cours des ha-» ricots !... La petite mère mord un peu trop à » la friandise... Allons nous coucher, père de » mon ami. »

Mon père ne demandait par mieux ; étourdi de sa soirée, il avait grand besoin de prendre du repos, il est bientôt couché et endormi.

Il n'en est pas de même de Dubois ; comme il ne sait pas encore dans quel lit il couchera, il prend une chandelle et se met à parcourir la maison pour se chercher une chambre.

Il était plus de minuit, tout le monde dormait. Dubois qui n'est jamais embarrassé, parcourt les corridors et ouvre plusieurs portes. Mais il n'est encore entré que dans des chambres où il n'y a pas de lit.

A force de chercher, il entre dans une pièce où il voit une couchette sans rideaux... Il

avance : le lit est occupé, et Dubois reconnaît mademoiselle Girard, la cuisinière de la maison, qui ronfle comme un cheval poussif. Mademoiselle Girard n'est ni très-jeune, ni très-jolie ; elle a un gros nez plein de tabac, et une peau qui ressemble à un bouillon gras ; mais quand on a beaucoup dîné, et qu'on a bu du punch, qu'on a dansé, et qu'on a roulé dans un fossé, on doit avoir la tête montée. Aussitôt Dubois se déshabille, souffle sa chandelle et se couche près de mademoiselle Girard, en disant « Je ne suis pas fâché de savoir si elle fait » l'amour aussi bien que le macaroni. »

En s'éveillant le lendemain matin, mon père repasse dans sa mémoire tous les événements de la veille ; il n'est pas content de lui ; il ne conçoit pas comment, à son âge, il a pu commettre autant de folies ; il est surtout en colère contre Dubois qui l'a fait danser au salon de Flore... voulant me faire compliment de mon ami, mon père m'appelle, je ne lui réponds pas par la raison qu'au lieu d'avoir couché près de lui, je suis à mon logement de la rue Charlot.

Mon père appelle Lapierre, mais Lapierre était déjà sorti pour des commissions..... Mon père se lève, s'habille, mais tout en s'habillant il murmure, il gronde : il est de fort mauvaise humeur.

Surpris de ne point me voir, mon père va sortir pour s'informer de ce que je suis devenu lorsqu'il entend frapper doucement à sa porte; il va ouvrir, et un jeune homme, mis avec beaucoup d'élégance, se présente en lui faisant un profond salut.

« — *Master* Dézini? » dit l'étranger avec un accent qui fait sur-le-champ reconnaître un de nos voisins d'outre-mer. Mon père, qui croit que le jeune Anglais demande son fils, parce que le nom qu'il a prononcé est à peu près le sien, présente un siége à l'étranger, en lui disant :

« Mon fils est déjà sorti, monsieur, mais si » vous voulez me dire ce qui vous amène, ce » sera absolument la même chose. »

Le jeune Anglais ne semble pas avoir très-bien compris mon père, et tout en s'asseyant il lui répète : « Êtes-vous le signor Dézini? — » Oui, monsieur Deligny...... c'est comme cela » qu'il faut prononcer, mais je vois que vous » êtes étranger, et on ne peut pas tout de suite » bien dire les noms. Monsieur est Anglais? — » *Yes*, et vous il avait beaucoup grandement été » utile à plusieurs compatriotes à moi, qui » avaient donné le adresse de vous. — Ah! j'en- » tends!... mon fils a fait des affaires avec de » vos compatriotes!.... cela ne m'étonne pas, il

» est très-répandu dans le monde : c'est un
» garçon qui ira loin!... — *Yes*, *sir*; je venais
» aussi pour que vous soulagiez moi.... Je paie-
» rai très-fort beaucoup sans marchander.... —
» Fort bien, monsieur vient pour le consul-
» ter? — *Yes*, *consultation*...... — Si monsieur
» veut avoir la complaisance de m'expliquer ce
» que c'est... »

Le jeune Anglais rapproche sa chaise de celle de mon père, et lui dit d'un ton très-grave : « Je avais le ver tout seul. »

Mon père penche l'oreille vers le jeune homme en disant : « Pardon, je n'ai pas bien entendu.
» — Je avais le ver tout seul. »

Mon père ouvre de grands yeux, et se gratte la tête en murmurant : « Vous avez le ver......
» Ah! vous voulez dire que vous faites des vers!
» — *Yes*, *yes*... je faisais! — Et c'est pour des
» vers que vous venez consulter mon fils?.. Ma
» foi, je ne sais pas s'il est poète... mais comme
» il a beaucoup d'esprit, il est possible...... et
» puis, à Paris, c'est peut-être l'usage de con-
» sulter les hommes d'affaires pour les ouvrages
» littéraires. Donnez-moi vos vers, je les mon-
» trerai à mon fils. »

L'Anglais regarde mon père d'un air d'impatience, en répétant : « Je dis à vous que je
» voulais plus avoir le ver tout seul. — Ah! bon,

» je comprends, vous ne voulez pas en faire
» seul, c'est-à-dire que vous voulez que mon
» fils en fasse avec vous... C'est un ouvrage
» que vous désirez terminer en société! »

L'Anglais se lève avec colère en s'écriant : « Je avais le ver toute seul.... God dem!..... » vous devez chasser lui de là... »

En disant ces mots, l'Anglais prend la main de mon père et se la pose sur le ventre. Mon père trouve cette façon d'agir très-cavalière : il retire sa main brusquement en s'écriant à son tour :

« Allez-vous-en au diable avec votre ver!....
» est-ce que vous croyez, monsieur, que l'usage
» est ici de se faire tâter le gousset pour prouver
» qu'on est en état de payer les hommes d'af-
» faires?... je vois très-bien que vous avez de
» l'argent... mais vous vous expliquerez avec
» mon fils. »

L'Anglais devient rouge de colère, il frappe du pied dans l'appartement, et poursuit mon père en lui criant aux oreilles : « Je avais le ver
» toute seul... vous, chasser lui... vous, don-
» nèr drogue à moi... vous, être obligé pour
» guérir moi. »

Mon père commence à perdre patience, il crie aussi fort que l'Anglais, parce que beaucoup de gens croient qu'en criant ils se font

mieux comprendre. Dans ce moment, d'autres cris se font entendre dans la maison ; ils partent de la chambre de la cuisinière, c'est madame Ledoux qui, surprise de ne point voir descendre mademoiselle Girard pour apprêter le déjeûner, est montée jusque chez elle, où elle a trouvé Dubois apprenant à sa cuisinière le cours des denrées coloniales. Madame Ledoux est furieuse, elle n'a pas eu des complaisances avec Dubois pour que ce soit mademoiselle Girard qui en profite. Elle crie, elle tempête, elle ordonne à sa cuisinière de faire son paquet, et à Dubois de m'annoncer qu'elle ne peut plus me prêter son logement.

Dubois est descendu à demi-habillé pour m'apprendre cette nouvelle, il trouve mon père aux prises avec le jeune Anglais, qui ne veut pas absolument le lâcher qu'il ne lui ait prescrit une drogue. Dubois qui devine sur-le-champ le quiproquo, se jette dans un fauteuil en riant aux éclats, et, pour compléter le tableau, madame Ledoux paraît à l'entrée de l'appartement, jetant sur Dubois des regards furibonds.

« Pour Dieu, monsieur Dubois, » s'écrie mon père, « débarrassez-moi de monsieur.......
» et vous...... madame, qui êtes femme de
» confiance de mon fils, pourquoi avez-vous

» laissé monter cet Anglais lorsque que mon » fils n'y est pas?

» — Moi, femme de confiance, » dit madame Ledoux en s'avançant vers mon père, « qu'est-» ce à dire, monsieur?... Apprenez que je suis » chez moi, que cette maison m'appartient! et » que si j'ai bien voulu prêter à monsieur votre » fils le logement du signor Delzini, ce n'est » pas pour que l'on débauche mes cuisinières, » et que chez moi l'on se permette.... Ah! fi! » quelle horreur!... un homme qui a de l'édu-» cation... donner dans le torchon! je n'aurais » jamais cru cela!.... — Comment, madame, » mon fils n'est pas ici chez lui? — Non, mon-» sieur, il est chez moi, et encore n'est-ce que » par bonté de ma part... Mais vous arriviez.... » on voulait vous faire croire qu'on était riche, » vous cacher le mauvais état de ses affaires.... » moi, je me suis prêtée à cela, parce que j'ai » cru qu'on avait des mœurs, mais il faut qu'on » me rende ce logement ce matin même, le si-» gnor Delzini va revenir, une cuisinière, une » demoiselle Girard! c'est indécent!

» — Pourquoi vous pas toujours vouloir gué-» rir moi? » dit l'Anglais avec fureur, tandis que mon père qui commence à deviner une partie de la vérité, se promène avec agitation dans le salon.

» — Un instant, » dit Dubois, « qu'avez-vous » d'abord? — J'ai déjà dit à monsieur que je » avais le ver tout seul. — Ah!... ah!... ah!.... » j'entends!...... c'est le ver solitaire que vous » voulez dire? — Yes, yes, le solitaire tout seul! » — Et vous venez pour que l'on vous guérisse? » — Parfaitement, je voulais plus du tout gar- » der le solitaire! — Eh bien, milord, ayez la » complaisance de repasser ici dans quelques » jours : monsieur n'est pas le médecin étran- » ger que vous demandez; le savant docteur » est absent, mais il reviendra, et alors, je ne » doute pas qu'il ne vous ôte tout ce que vous » voudrez; en attendant, ayez la bonté de vous » en aller, vous et votre solitaire, c'est ce que » vous pouvez faire de mieux. »

Ce n'est pas sans peine que l'on fait entendre à l'Anglais que le docteur est absent; enfin il se décide à s'en aller, et madame Ledoux le reconduit elle-même jusqu'à la porte de sa maison.

C'est en ce moment que je reviens. J'étais dans le ravissement, je venais encore de voir Augustine; tout semblait m'annoncer que j'étais aimé, et je me promettais déjà de trouver le soir quelque prétexte pour retourner chez elle. Mais, en entrant dans l'appartement où est mon père, je m'aperçois que, depuis mon

absence, les choses ne sont plus dans le même état.

Dubois me fait des signes, des grimaces, auxquels je ne comprends rien : mais mon père vient à moi, sa figure est sévère, et je vois qu'il n'a pas cette fois des compliments à me faire.

« Mon fils, pourquoi m'avez-vous trompé? » pourquoi m'avez-vous dit que cette maison » était à vous? Pourquoi m'avez-vous conduit » dans un logement qui n'est pas le vôtre? Est-il » vrai que, loin d'être à votre aise, vous ayez » mangé tout le bien de votre mère? allons, » parlez, monsieur, et cette fois dites la vé- » rité. »

J'étais si loin de m'attendre à une si brusque sortie que je restai muet ; je ne sais que répondre, mais enfin la vérité l'emporte et je m'écrie : « Oui, mon père, je vous ai trompé, mais si » la fortune m'a été contraire, je puis vous as- » surer qu'il n'y a point de ma faute ; j'ai été la » dupe de fripons ; j'ai mis ma confiance dans des » misérables, voilà tout mon malheur.

» Du moins, je ne dois rien à personne, et » votre fils n'a point flétri l'honneur de votre » nom.

» — Oui, monsieur, » s'écrie Dubois, « vous » avez dans ce fils-là un des plus braves garçons

» qui existent. Une probité intègre, une réputation sans tache : papa Deligny, cela vaut bien trente mille livres de rentes. Parbleu ! si votre fils avait voulu faire comme tant de gens qui brillent dans le monde, il aurait calèche, cabriolet, maison, domestiques ! Mais comment aurait-il acquis tout cela ? il y a tant d'intrigue, tant de fourberie dans les affaires !... Maintenant être pauvre, c'est prouver que l'on a conservé une vertu sévère, et au lieu de gronder votre fils, vous devriez lui faire compliment de ce qu'il n'a plus rien.

» — Je vous conseille de parler, monsieur, après la manière dont vous vous conduisez ! Mais je dois me taire.... je n'ai pas été plus sage que vous, et lorsque dans une seule journée, j'ai fait tant de sottises, j'aurais mauvaise grâce à réprimander les autres. Paul, je vais repartir. — Quoi ! mon père, déjà ?... — Oh ! sur-le-champ, j'ai bien assez de ton Paris. Veux-tu me suivre ? — Mon père, il me reste encore de quoi vivre ici, modestement, à la vérité ; mais cela me force à être sage, rangé, économe... et je m'en trouve plus heureux. — C'est fort bien...... mais n'attends pas de secours de moi, ne me demande pas un sou ! Tu as mangé dix mille francs de rentes, c'est bien assez ; quand tu n'auras plus rien viens

» habiter avec moi, dans ma petite ville, tu ver-
» ras qu'on peut y être tout aussi heureux qu'à
» Paris, et que cela coûte beaucoup moins cher.
» Fais-moi chercher un fiacre.... et vite aux di-
» ligences... La voiture ne part qu'à neuf heu-
» res; s'il y a encore une place je pars sur-le-
» champ. Je me souviendrai de ce voyage et de
» ma journée d'hier. »

Je ne cherche pas à retenir mon père, et Dubois me dit à l'oreille : « Mon ami, c'est à moi
» que tu dois ce brusque départ. Ton père s'est
» tant amusé hier avec moi, qu'il sent que c'est
» assez pour une fois... Ça se trouve bien, puis-
» que madame Ledoux nous met à la porte... »

Je n'ai pas le temps de lui demander d'autres explications. Mon père a déjà refait son sac de nuit. Le fiacre est venu, je monte dedans avec lui, et nous arrivons aux voitures, où j'apprends avec joie qu'il y a encore une place. J'ai donné à mon père ma nouvelle adresse ; je lui promets d'aller le voir cet été; il m'embrasse et va monter en voiture; mais, avant de partir, il me dit : « Mon ami, tu as fait des folies... je dois te par-
» donner; j'en ai bien fait encore, moi, grâce à
» ton mauvais sujet de Dubois. Mais pour te ran-
» ger, mon fils, il n'y a qu'un moyen ; c'est de
» te marier, et je vais m'occuper de te trouver
» ce qu'il te faut. » Je ne réponds rien à mon

père, et je le laisse monter en voiture. J'ai pour principe qu'il faut le moins possible contrarier les gens, même quand on n'a pas dessein de faire leurs volontés.

CHAPITRE XXI.

LES VISITES.

—

Me voilà donc entièrement libre; jamais, je l'avoue, je n'ai goûté si vivement le bonheur d'être maître de mes actions. Je pourrai voir Augustine aussi souvent qu'elle le voudra, et si j'en crois ses yeux, sa voix, si j'en crois mille riens qu'un amant seul devine, j'obtiendrai bientôt le plus doux aveux ; de là au comble du bonheur il n'y a jamais loin... Je commence à me lasser de n'avoir que des espérances.

Il faut que je revoie Dubois pour savoir où j'en suis avec madame Ledoux. Je me rends chez lui, où il m'a promis de m'attendre, et je le trouve se faisant mettre des papillotes par une de ses voisines les blanchisseuses.

Dubois me dit tout ce qu'il a fait hier avec mon père, je suis tenter de le gronder; mais je ne puis m'empêcher de rire. Il me raconte la scène de l'Anglais et la colère de madame Ledoux, qui a mis mademoiselle Girard à la porte; enfin, il prétend que nous ne devons rien à madame Ledoux, et qu'il lui a payé dix fois la valeur de son appartement. Je laisse Dubois se faire friser tout à son aise, et je retourne dans mon quartier.

Je ne suis plus qu'à deux pas de ma rue, lorsqu'une jeune femme pousse un cri en s'arrêtant devant moi. C'est Ninie, que je n'avais pas vue depuis longtemps, et qui est mise avec beaucoup plus de recherche qu'autrefois.

« Ah! vous voilà? monsieur Paul, je suis bien » contente de vous rencontrer!... Je viens de » chez vous. — Ah! vous venez de chez moi? — Oui, » il y a si longtemps que je ne vous ai vu!... » Vous ne viendriez jamais me voir chez ma » tante, vous! — Vraiment, Ninie, je n'ai pas » eu le temps; cependant j'ai souvent pensé à » vous : j'étais étonné de ne pas avoir de vos » nouvelles. Mais vous avez une toilette char- » mante... Quelle coquetterie maintenant dans » la mise!.. Ah! Ninie! il vous est arrivé quel- » que aventure depuis que je vous ai vue.. — » Oh! oui, j'ai bien des choses à vous raconter.

» C'est pour cela que j'étais allé chez vous...
» mais vous y retournez... je vais aller avec vous,
» si ça ne vous gêne pas. — Non, sans doute. »

J'aime mieux que Ninie vienne chez moi que de causer avec elle dans la rue. Nous nous acheminons vers mon logement qui est à deux pas. Mon portier me dit : « Monsieur, il est venu une
» jeune demoiselle pour... »

Il n'achève pas, il vient d'apercevoir Ninie qui monte avec moi ; il sourit d'un air malin, et rentre sa tête dans sa loge en disant : « Ah !
» je vois que monsieur sait qui est-ce qui était
» venu. »

Nous voici chez moi. Je fais asseoir Ninie ; je l'embrasse... avec amitié seulement, car je suis trop occupé d'Augustine pour avoir des distractions; et je prie la petite blonde de parler.

« Vous savez, monsieur Paul, que je suis rac-
» commodée avec ma tante, que je ne vois plus
» Charlotte, que je suis bien sage, bien tranquille,
» que je travaille toute la semaine sans quitter ?
» — Oui, Ninie, vous m'avez dit tout cela, et je
» vous crois. — Nous étions allées au bal d'Au-
» teuil avec ma tante et des dames de ses amies,
» par hasard... et je ne m'étais guère amusée !
» — Enfin, Ninie ? — Enfin, pour revenir, comme
» ma tante était lasse, nous avons pris un cou-
» cou. J'étais assise à côté d'un jeune homme,

» et, comme le coucou nous secouait un peu, à
» chaque cahot je me trouvais sur lui ; mais le
» jeune homme était bien honnête, c'était tou-
» jours lui qui me demandait excuse de ce que
» je tombais sur ses genoux ; si bien que l'on a
» causé tout le long du chemin, et que ce jeune
» homme nous a tout de suite dit qu'il était
» garçon pâtissier, mais que son père devait lui
» donner de quoi s'établir traiteur quand il se
» marierait. Nous sommes rentrés chez nous ;
» mais le lendemain j'ai rencontré ce même
» jeune homme en sortant de chez moi. Il m'a
» abordée en me disant qu'il avait rêvé de moi
» toute la nuit, et qu'il voudrait bien être encore
» dans le coucou. Puis il m'a demandé la per-
» mission de venir me voir chez ma tante, parce
» qu'il n'avait que des vues honnêtes, et qu'il
» voyait bien que je n'étais pas une demoiselle
» qui écouterait des bêtises.

» — Eh! bien, Ninie, vous lui avez permis
» d'aller vous voir? — Dame, quoiqu'il ne soit
» pas bien grand et qu'il n'ait pas votre tournure,
» comme M. Bénin parle toujours de mariage,
» ça m'a fait faire des réflexions... Bref, il est
» venu chez ma tante ; et depuis ce temps-là, il
» me fait la cour bien sérieusement !.. Ma tante,
» qui a pris des informations, dit que c'est un
» honnête garçon qui me rendra heureuse. Moi

» je le trouve un peu bête, et je n'en suis pas » très-amoureuse ; mais je serais pourtant bien » aise de me marier. Je lui ai dit que je n'avais » rien du tout en dot ; il m'a répondu que j'a- » vais mon innocence, et que ça lui suffisait. » J'avais bien envie de lui parler de ma liaison » avec Adolphe et vous, mais ma tante me l'a- » défendu. — Je crois que votre tante a eu rai- » son : ces confidences-là ne font jamais plaisir » à recevoir. Si M. Bénin vous aime, il sera fort » content de vous épouser telle que vous êtes. » — M. Bénin est très-galant, très-généreux ; il » m'apporte chaque jour quelque petit présent, » que ma tante veut bien que je reçoive : mais » je ne voulais pas l'épouser sans vous en avoir » demandé la permission. — A moi? Ninie!... » Est-ce que j'ai des droits sur vous? — Il me » semblait que oui. »

Pauvre petite! elle me dit cela d'un air attendri ; il y a plus de sentiment dans ce peu de mots que dans de longs serments !... Je prends une des mains de Ninie, je la presse avec amitié, et je lui dis : « Ainsi donc, si je vous priais » de ne point épouser M. Bénin, vous refuse- » riez sa main? — Oh! mon Dieu! oui : je n'y » tiens pas beaucoup, je vous assure. — Et moi, » Ninie, je tiens à vous voir heureuse et établie ; » épousez ce jeune homme : puisqu'il vous of-

» fre sa main, quoique vous n'ayez rien, c'est » qu'il vous aime réellement. Je suis persuadé » que vous serez heureuse en ménage, et que » votre mari ne se repentira jamais de son choix. » — Dame... certainement que si je l'épouse... » je lui serai fidèle... et puis M. Bénin a l'air » bien doux, et il m'a promis qu'il ferait toutes » mes volontés, que je serais la maîtresse. — Ma- » riez-vous donc, ma chère amie, je vous y en- » gage très-fort. — Allons... en ce cas-là, j'épou- » serai Bénin dès qu'il aura le consentement de » son père, et nous nous établirons dans les en- » virons de Paris... Je vous enverrai mon adresse, » et vous viendrez me voir quand vous passerez » par là... n'est-ce pas ? — Sans doute ; j'irai vous » voir comme ami. — C'est bien ainsi que je » l'entends, monsieur ; quoique çà, si vous aviez » pu venir à ma noce, j'aurais été bien contente. » Oh ! je n'ai qu'à dire que vous êtes de nos » amis, et Bénin ne dira rien... Il ne voit abso- » lument que par mes yeux, ce garçon-là. — » Ma chère amie, je crois qu'il est beaucoup plus » convenable que je ne sois pas à votre noce. — » Alors je me marierai sans vous. Et vous, mon- » sieur Paul, quand vous marierez-vous ?.. Vous » ne me dites rien. Est-ce que vous n'avez pas » de confiance en moi ?... — Ah ! Ninie, je ne » puis pas me marier, moi !... — Cependant.

» vous n'êtes pas sans avoir un sentiment, à
» coup sûr... — Oui, mais je ne puis pas épou-
» ser ce sentiment-là... Quelque jour, Ninie, je
» vous conterai tout cela. »

Ninie reste encore longtemps chez moi; elle me détaille ses projets, ses plans de conduite lorsqu'elle sera mariée; je l'écoute avec plaisir, on en a toujours à voir heureuses les personnes que l'on a aimées. Cependant l'heure se passe. Ninie songe qu'il est temps de retourner chez sa tante, moi je sens qu'il est l'heure de mon dîner. La petite se lève, me dit adieu. Je l'embrasse sur le front, je la regarde déjà comme mariée. Je ne sais pas si cela lui plaît beaucoup, mais elle tourne et retourne autour de moi, elle ne s'en va pas; c'est moi qui répète : « Adieu, » Ninie. » Enfin, elle part tout d'un trait, en murmurant un adieu étouffé. Ah! monsieur Bénin!.. je crains bien que... Mais cela ne me regarde pas.

Allons vite dîner pour être plus tôt chez Augustine. Mon portier sourit malicieusement en me regardant : ces portiers du Marais ne sont pas accoutumés à ce qu'un jeune homme reçoive des visites de femmes?...

J'ai bientôt fini de dîner; je cours chez Augustine : je pense qu'elle ne sera pas fâchée

d'apprendre que mon père n'est plus à Paris, et je monte gaîment chez elle.

« — Madame n'y est pas, » me dit la domestique en m'ouvrant la porte. « — Madame n'y » est pas?.. Et elle ne vous a pas dit de m'ap» prendre où elle est allée? où je pourrai la re» trouver? — Non, monsieur. »

Je ne conçois rien à cela; elle qui ne sort presque jamais!... Et elle devait bien penser que je viendrais... Je m'éloigne tristement, je marche au hasard; si je savais où la rencontrer... cette absence ne me semble pas naturelle. Je me suis promené, allons voir si elle est rentrée.

« — Madame n'y est pas, » me répète la bonne. Ces gens-là vous disent cela avec un sang-froid qui vous tue!... Madame n'y est pas!... c'est d'un ridicule!... il faut encore m'éloigner sans la voir... et ne pas daigner me faire dire où elle est! Allons, je ne reviendrai pas de quinze jours.

Un quart d'heure ne s'est pas écoulé que je brûle de retourner m'informer si elle est rentrée. J'attends la nuit cependant, alors je retourne vers sa demeure, je regarde vers ses fenêtres... Il y a de la lumière dans sa chambre à coucher. On ne me dira pas cette fois qu'elle est sortie.

Je monte, je sonne, je ne donne pas à la bonne le temps de me parler, je m'écrie : « Madame y est... j'en suis sûr : je l'ai vue à sa » fenêtre. — Oui, monsieur, madame y est, » c'est vrai... mais elle ne veut recevoir personne... — Recevoir personne !... Mais je ne » suis pas une personne, moi, mademoiselle, » et cette défense ne peut me regarder. — Si, » monsieur, puisque c'est pour vous justement » que madame l'a donnée. — Pour moi !... »

Je suis anéanti !.. Elle ne veut plus me recevoir... Qu'ai-je donc fait ?... En quoi ai-je de nouveau mérité sa colère ? Ah !.. quelle idée !.. Si c'était... si elle avait vu... courons interroger mon portier.

En un instant je suis chez moi, je prends mon portier à l'écart, et je lui dis : « — Pendant » que cette jeune fille était chez moi aujour» d'hui, est-ce qu'il est venu une dame me de» mander ? »

Mon portier commence par sortir gravement sa tabatière de sa poche, et le bourreau se fourre une énorme prise dans le nez avant de me répondre : « Monsieur... attendez donc... » On est venu... oui... non, on n'est pas venu » pour vous... — Vous êtes sûr ? — Ah !.. on a » bien apporté la lettre qui est là... mais c'est » depuis. — Une lettre ?... pour qui ? — Pour

» monsieur. — Et vous ne me la donniez pas?
» — Oh! j'avais toujours le temps... j'étais bien
» sûr de saisir monsieur quand il rentrerait pour
» se coucher. »

Moi, je suis tenté de saisir ce drôle-là à la gorge, mais je me retiens et je me fais donner la lettre. C'est de sa main... ah! je vais savoir la cause de sa conduite.

« Je pars demain pour la campagne. Ne vous
» donnez pas la peine de venir chez moi, vous
» ne m'y trouveriez plus. Je suis persuadée que
» vous ne vous ennuierez pas en mon absence;
» quand on reçoit des visites agréables, le temps
» passe vite. Adieu, monsieur, je vous fais com-
» pliment de vos amours.

» AUGUSTINE. »

Des visites agréables... mes amours... tout est éclairci!.. Elle sait que Ninie est venu chez moi... et c'est pour cela qu'elle ne veut plus me voir! C'est donc la jalousie qui cause sa colère!.. Ah! je respire... cette découverte me fait un bien!... Mais il faut que je me justifie... je n'entends pas qu'elle parte pour la campagne sans m'avoir entendu... écrivons-lui sur-le-champ... elle aura ma lettre ce soir.

Je prends la lumière de mon portier, je

monte chez moi, je n'écris que ces deux lignes: « Daignez m'entendre, madame, et vous verrez » si c'est encore par amour que l'on vient me » rendre visite. »

Je mets l'adresse, puis je descends quatre à quatre, et sans songer à reprendre la lumière, je veux remettre la lettre à mon portier. Arrivé en bas, je cours brusquement vers sa loge, je n'ai pas vu que la porte de la cave était ouverte, je me jette dedans... Mon front a porté contre un angle... je reçois un coup affreux, je tombe sans connaissance sur le pavé.

Lorsque je reviens à moi, je suis dans mon lit, ma chambre est éclairée faiblement; une vieille femme que je reconnais pour la sœur du portier, est assise à mon chevet, la tête me fait bien mal. « — On vous a saigné, » me dit la vieille » c'était bien nécessaire... Tâchez de dormir, » car vous avez reçu un furieux coup. »

Ah! je me rappelle maintenant!.. il faut donc se résigner et rester là. Je passe une nuit fort agitée, j'ai de la fièvre, et la contrariété que j'éprouve doit l'augmenter encore. Le lendemain, cependant, mes idées sont plus nettes... je me rappelle ma lettre... je fais venir mon portier... Hélas! il l'a trouvée à mes pieds et l'a mise dans sa poche au lieu de la porter à son adresse... il prétend que le plus pressé

était de me secourir... Vous verrez qu'il faudra que je lui donne raison. Elle sera partie pour la campagne !.. Si pourtant elle avait différé son départ ! J'envoie à tout hasard mon portier chez madame Luceval. S'il la trouve, je lui recommande de remettre la lettre à elle-même, et de raconter l'accident qui m'est arrivé. Quand il s'agit de bavarder, je suis certain qu'il s'acquittera bien de la commission.

Je compte les minutes de son absence, il est longtemps... tant mieux !... il revient, il l'a trouvée... elle n'était point partie !.. elle a ma lettre, elle sait ce qui m'est arrivé !... « — Et » qu'a-t-elle dit en apprenant cela ? — Oh ! mon- » sieur ! cette dame a pâli, que j'ai cru qu'elle allait » aussi s'évanouir. — Fort bien !.. — Et puis elle » tremblait de tout son corps. — Très-bien ! — » Et puis elle avait l'air d'avoir tant de chagrin. » — Bon ! bon !... — Ah ! oui, bon ! bon ! c'est- » à-dire que c'était capable de lui donner une » maladie. Enfin je l'ai rassurée sur monsieur, » mais, quoique ça, elle a dit qu'elle enverrait » tous les jours savoir de vos nouvelles. »

Tous les jours ! elle ne partira donc pas ! cette idée me console un peu. Je ne suis pas encore en état de sortir. J'ai de la fièvre, j'éprouve un abattement général. Il faut que je me soigne, si je ne veux pas devenir sérieusement malade.

C'est l'arrêt du médecin. Soignons-nous donc pour guérir plus vite.

Quel ennui lorsqu'on est malade de n'être entouré que de gens qui nous sont indifférents, de ne recevoir que les soins d'un mercenaire! combien alors on regrette le toit paternel et les douces attentions d'une mère ou d'une sœur!

Quatre jours se passent, ils m'ont semblé bien longs!... mais elle a tous les jours fait demander de mes nouvelles. Enfin je me sens beaucoup mieux. Je me lève, et après demain j'espère pouvoir sortir... D'ici chez elle c'est si près!... Comment passer le temps jusque-là?.. Ah! écrivons à Dubois pour qu'il vienne me voir, cela me distraira.

J'ai écrit à Dubois, mais on ne l'a pas trouvé chez lui. La journée s'écoule, et le lendemain je renvoie ma vieille garde, je me sens assez bien pour n'avoir plus besoin de personne; j'ai même envie de sortir, quoique le médecin me l'ait défendu; je balance, je suis prêt à céder au désir qui me presse, lorsqu'on frappe doucement à ma porte.

C'est Dubois sans doute... je vais ouvrir. O bonheur!... c'est elle!... c'est madame Luceval qui est devant moi, et qui pousse un cri de surprise en me trouvant levé, parce que mon portier lui avait dit que j'étais très-mal!...

« Ah madame! que vous êtes bonne!... vo-
» tre présence va me rendre entièrement la
» santé. — J'ai pensé que ma visite vous cau-
» serait peut-être quelque plaisir... et cela m'a
» fait passer au-dessus de certaines convenances;
» quand on a véritablement de l'amitié pour les
» gens, il me semble qu'on leur doit bien quel-
» ques sacrifices.... Mais je vous avoue que je ne
» vous croyais pas en état de vous lever... on
» vous avait dit si malade. — Est-ce que vous
» êtes fâchée de me trouver guéri? — Non...
» mais.... »

Je la conduis à un siége, je m'assieds près d'elle; je suis si content, que pendant quelques intants je ne puis que la regarder, en répétant: « Vous venez me voir... Ah! que je suis heu-
» reux de l'accident qui m'est arrivé! — Il est
» certain que sans cela... — Vous partiez pour
» votre campagne, et vous me défendiez d'aller
» vous voir!... Qu'avais-je fait, madame, pour
» mériter tant de rigueur? — Tenez, ne parlons
» plus de cela... quelquefois je suis si bizarre...
» si ridicule... je ne sais pas ce que j'avais...
» Monsieur votre père n'est donc plus à Paris?
» — Non, madame, il s'est aperçu que je le
» trompais sur ma position, il s'est fâché, et il
» est reparti brusquement... Je me trouvais de
» nouveau heureux d'être libre, et j'allais vous

» faire part de cet événement. Quelle a été ma » surprise, lorsqu'on m'a dit que vous ne vou- » liez pas me recevoir!... Qu'avais-je donc fait, » madame?... d'où pouvait naître votre cour- » roux?... — Mon courroux? mais vous vous » trompez... je n'en avais point... — Ainsi, c'est » sans aucun motif que vous refusiez de me » voir? » Elle se tait... elle rougit, elle ne veut pas convenir qu'elle m'a vu avec Ninie; je l'y forcerai bien.

« Du moins, madame, vous voudrez bien, je » l'espère, me donner l'explication de ce que » disait votre lettre?... — Ma lettre... je ne sais » vraiment plus ce que je vous ai écrit... dans ce » moment-là... j'ignore à quoi je pensais. Je » vous avais aperçu dans la rue, causant avec » cette petite fille, que j'ai bien reconnue... je » vous ai vu ensuite la mener chez vous... cela » m'a semblé singulier... d'après ce que vous » m'aviez dit... Mais j'ai eu tort dans ma lettre » de vous plaisanter à ce sujet... vous êtes bien » libre, et je ne vois pas ce qui vous empêche- » rait de continuer d'avoir cette jeune fille pour » maîtresse. »

Elle veut cacher sa jalousie... elle ne veut donc jamais que je sache qu'elle m'aime!..... Mais je n'y tiens plus, et je m'écrie : « Non, » madame, non, cette jeune fille n'est plus ma

» maîtresse ; elle ne venait me voir que pour » m'annoncer son prochain mariage, et me de- » mander les conseils d'un ami. Je sais qu'il » vous est fort indifférent que j'aime quelqu'un, » pourvu que ce ne soit pas vous, à qui vous » m'avez si bien défendu de parler d'amour. » Vous devez être contente, madame, je » vous ai obéi ; pour vous satisfaire plus encore, » je vais aimer toutes les femmes, je vais cher- » cher à plaire, je vais me marier enfin... Peut- » être alors m'honorerez-vous de toute votre » amitié. »

Augustine veut sourire, mais sa voix est altérée, et elle se lève brusquement en me répondant : « Vous ferez très-bien, monsieur, et je » vous y engage. »

Elle va partir, je l'arrête, je tombe à ses genoux, en murmurant : « Ne savez-vous pas que » je ne puis en aimer une autre que vous !..... » que ce n'est que pour vous obéir que je me » contrains à vous taire mes sentiments ! Mais » dussiez-vous me bannir encore de votre pré- » sence, il faut que je vous répète que je vous » aime... que je vous adore... que je ne veux » aimer que vous. »

Elle lève les yeux sur moi... mais ce n'est pas du courroux que j'y vois... Ses yeux sont

mouillés de larmes, elle me sourit tendrement : « — Quoi !... vous m'aimez toujours ?... — » Depuis que je vous connais, mon cœur n'a » point changé. — Hélas ! le mien a bien changé » au contraire... Moi qui croyais ne plus pou- » voir aimer... moi, qui en vous recevant d'a- » bord, ne voulais que savoir par vous des nou- » velles d'une autre personne .. je ne sais com- » ment cela s'est fait... je me suis habituée à » vous voir chaque jour ; je pensais n'éprouver » pour vous que de l'amitié... Je le croyais » alors... Mais le temps où j'ai été sans vous voir » me sembla bien long... Déjà je commençais à » craindre de vous aimer trop pour un ami. Ju- » liette me parlait souvent de vous ; elle préten- » dait que j'avais agi avec dureté à votre égard .. » Vous êtes revenu... mais vous ne me parliez » plus de vos sentiments... Je me persuadai que » vous aviez cessé de penser à moi... et cela me » fit de la peine... Je ne voulais pas vous ai- » mer... et pourtant... je voulais être aimée de » vous... C'est bien ridicule, n'est-ce pas ?... Je » sens que j'ai trop compté sur mes forces... Il » ne faut pas à mon âge avoir un ami comme » vous. Notre cœur s'y trompe quelquefois ?... » — Si un autre n'a pas su apprécier le trésor » qu'il possédait, faut-il pour cela vous condam- » ner toute la vie à une froide indifférence ? —

» Mais.... en vous aimant... ne suis-je pas bien
» coupable ?... »

Elle m'aime... Cet aveu vient de lui échapper, et, dans son trouble, elle cache ses beaux yeux, et veut se détourner de moi... Je saisis sa main, je la couvre de baisers... En ce moment on frappe à ma porte.

Maudite visite !... Augustine a pâli, elle se lève et me regarde avec terreur. « Je n'ouvrirai
» pas, » lui dis-je à demi voix. « Mais votre por-
» tier qui m'a vu monter chez vous? — Ah! je
» suis sûr que c'est Dubois !... — Ouvrez, je
» vais entrer dans ce cabinet... Je ne voudrais
» pas qu'il me trouvât chez vous... — Eh bien !
» entrez... Oh! je vous réponds que je vais le
» renvoyer bien vite !... »

Augustine entre dans un petit cabinet qui est à la tête de mon lit, j'en ferme sur elle la porte vitrée. Je me promets de faire des signes à Dubois pour qu'il comprenne que j'ai du monde, et qu'il s'en aille sur-le-champ.

Je vais ouvrir. O funeste méprise!... c'est Jenneville qui entre chez moi !...

CHAPITRE XXII.

LE MARI CHEZ L'AMANT.

—

Je suis resté immobile en voyant Jenneville. Je ne sais s'il s'aperçoit de mon trouble, de ma pâleur; mais il sourit d'un air ironique, en me disant : « Je suis enchanté de vous trouver chez » vous. »

Il entre, il s'assied dans le fauteuil que sa femme occupait un instant auparavant, et qui n'est qu'à deux pas de la porte vitrée. Je n'ai pas la force de l'arrêter, je le suis; mais je reste debout devant lui en lui disant : « C'est bien un » hasard si vous m'avez trouvé..... j'allais sor- » tir. — Votre portier m'a dit que vous étiez ma- » lade..... que vous aviez fait une chute terri- » ble!..... — Oui, c'est vrai, mais je suis guéri.

» Je crois même que le grand air me fera du » bien... — Vous paraissez encore faible cependant..... Je vous trouve très-pâle. — Oh !... » c'est la suite de ma chute..... Je vais aller » chez mon médecin, et... — Alors je vous accompagnerai, car j'ai à causer avec vous. »

Il m'accompagnera, dit-il, je ne pourrai donc pas m'en débarrasser !..... Je crois que le plus court est de l'entendre. Pauvre Augustine ! quelle doit être ton anxiété en ce moment !

Je me jette sur une chaise avec un air d'impatience que je ne cherche point à cacher. Jenneville ne semble pas y faire attention ; il me dit d'un ton moqueur :

» Eh bien ! mon cher Deligny, avez-vous tou- » jours envie de me faire retourner avec ma » femme ? »

Je sens que la rougeur me monte au visage. Je veux en vain prendre un air indifférent, en répondant : « Moi... je... il m'est fort égal..... » il me semble que vous êtes bien le maître de » faire ce qu'il vous plaît... — Oui, sans doute, » mais lorsque je vins vous apprendre la ban- » queroute de Blagnard, ne vous rappelez-vous » plus la manière énergique avec laquelle vous » m'avez parlé en faveur de mon honorable » épouse ?...., le beau sermon que vous me fi-

» tes, pour me persuader que j'avais eu grand » tort de m'en séparer, et que je ne pouvais être » heureux qu'en retournant avec elle? — En » effet, je me le rappelle... et je ne crois pas, » monsieur, vous avoir donné alors de mauvais » conseils. — Comment donc! mais vos con- » seils étaient excellents... Je vous jure même » que, dans le moment, j'en ai été touché..... » Mais je ne sais plus à quelle occasion..... en » causant de vous avec madame de Rémonde, » elle m'a appris certaine chose qui a beaucoup » diminué l'estime que j'avais pour vos avis... » — Je m'inquiète peu de ce que cette dame a » pu vous dire .. Vous ne me parlez plus de » Blagnard... A-t-on de ses nouvelles? et cet ar- » gent dont vous aviez besoin?... — J'ai trouvé » de l'argent, je vous remercie; revenons à ce » que madame de Rémonde m'a appris. Par- » bleu! cela m'a bien fait rire, surtout en me » rappelant les beaux discours que vous m'avez » tenus au sujet de ma femme!... — Monsieur, » je suis pressé : je vous ai dit que j'avais à sor- » tir... — Oh! vous me donnerez encore quel- » ques instants. Eh bien! mon cher, madame de » Rémonde m'a appris .. ah! ah! ah! j'en ris » encore... elle m'a dit que vous étiez l'amant » de ma femme!... — Madame de Rémonde » vous a trompé, monsieur. » dis-je d'une voix

tremblante. « J'ai eu en effet le plaisir de me
» trouver... souvent avec madame Luceval.....
» car c'est sous ce nom que je l'ai connue, et
» j'ignorais alors qu'elle vous fût attachée....
» Mais je puis vous assurer... — Allons, mon
» cher Deligny, pourquoi vous en défendre?
» Eh! mon Dieu! qu'est-ce que ça me fait, à
» moi, qu'elle ait vous ou un autre pour amant!
» Quand j'ai quitté Augustine, je l'ai laissée
» maîtresse de faire ce qu'elle voudrait... C'est
» trop juste... Nos femmes nous trompent quand
» nous vivons avec elles, ce serait bien singulier
» si elles nous restaient fidèles quand nous les
» quittons... à moins que ce ne fût par esprit
» de contradiction. — Je vous assure, mon-
» sieur, que l'on vous a trompé sur les rapports
» qui existent entre madame... Luceval et moi.
» — Oui, oh! je sais qu'elle se fait appeler ma-
» dame Luceval... c'est très-délicat de sa part.
» Mais vous oubliez, mon cher, qu'avant d'avoir
» le beau projet de me raccommoder avec ma
» femme, vous m'aviez avoué que vous étiez
» amoureux, passionnément amoureux!... —
» J'ai pu être amoureux, j'ai pu aimer madame
» votre épouse, cela ne prouverait pas que j'aie
» su m'en faire écouter. — Ah! vous êtes trop
» modeste; mais ce n'est pas à moi qu'il faut
» dire ces choses-là. Nous ne sommes plus dans

» le siècle de l'amour platonique... si toutefois » ce siècle a existé, ce que j'ai peine à croire. » Nous voulons du réel, du positif, et nous al- » lons vite au fait. D'ailleurs, ma femme est » sensible... extrêmement sensible ; j'en sais » quelque chose... Est-ce donc quand on a rien » obtenu d'une femme que l'on passe chez elle » toutes les journées, que l'on y reste le soir jus- » qu'à une heure du matin !.... Hein?.... vous » voyez que pour un mari je suis assez bien » instruit. — Je vous certifie que les apparences » sont trompeuses. Qui vous dit que, sachant » notre liaison, ce n'était pas pour me parler de » vous que madame votre épouse me recevait? » — De moi!.. ah! c'est bien aimable!.. Com- » ment! c'est de moi que vous parliez tous les » matins et tous les soirs?.. Vous aviez là un » beau sujet de conversation, et je ne m'étonne » plus que cela vous fît veiller si tard chez elle. » — Vous êtes libre de ne pas me croire... je » vous dis pourtant la vérité. — Mon cher Deli- » gny, j'ai trop bonne opinion de vous pour » vous croire... — Monsieur, en voilà beaucoup » trop sur ce sujet, et je vous prie de cesser vo- » tre conversation. — Ah! c'est vous qui vous » fâchez!... Parbleu! c'est trop drôle!... Il me » semble que si quelqu'un doit se fâcher ici, ce » devrait être moi, non pas de ce que vous êtes

» le tendre ami d'Augustine, mais de ce que vous
» vouliez me faire reprendre celle dont vous
» êtes l'amant. — Encore une fois, monsieur...
» — Oh! mettez-vous en colère, si vous voulez;
» moi je ne m'y mettrai pas. Je ne suis pas de
» ces maris jaloux et susceptibles qui, non con-
» tents d'être trompés, veulent encore recevoir
» un coup d'épée de celui qui les remplace; moi,
» monsieur, je me battrais dix fois, vingt fois
» pour une maîtresse... mais pour ma femme...
» oh! pas si dupe! je ne veux pas me faire mon-
» trer au doigt. Convenez que ce serait d'un ri-
» dicule!.. se battre pour une femme qui ne
» vaut pas mieux que les autres. »

En ce moment, un faible gémissement part du petit cabinet où Augustine s'est cachée, il est suivi d'un bruit assez fort.

Jenneville me regarde. Je suis tremblant. Elle a peut-être besoin de secours, et je n'ose lui en porter, de crainte de la découvrir.

Jenneville se lève froidement en me disant: « Vous avez du monde là?.. Je suis désolé de
» vous avoir dérangé... — Moi... je n'ai personne,
» et d'ailleurs, que vous importe?... — Je crois,
» mon cher, que votre dame a besoin de pren-
» dre l'air. »

En disant ces mots, et avant que j'aie le temps de me jeter au-devant de lui, il ouvre la porte

du cabinet et me montre Augustine étendue sur le carreau.

Je ne vois que la femme que j'adore; je cours, je la relève, je la porte dans l'appartement en m'écriant : « Voyez dans quel état!...
» Elle se meurt.... Et c'est vous, vous, qui en
» serez la cause!. .

» — Ah ! c'est moi qui en serai la cause?...
» C'est delicieux, d'honneur! Eh bien! me di-
» rez-vous encore que vous n'avez aucune liai-
» son avec ma femme? — Ah! de grace, aidez-
» moi à la secourir; ensuite, monsieur, vous
» me trouverez prêt à vous donner toutes satis-
» factions que vous exigerez... — Eh! encore
» une fois, je vous dis que je ne vous en veux
» pas!.. Qui diable vous cherche querelle? Ras-
» surez-vous, les évanouissements ne sont jamais
» dangereux! Je vous laisse, car, si elle rou-
» vrait les yeux maintenant, il me faudrait en-
» core subir une scène tragique, et je ne les
» aime pas. Adieu... Je suis seulement bien aise
» de vous avoir prouvé que je n'étais pas votre
» dupe. »

Il est parti! mais en ce moment ce n'est qu'elle que je vois. Elle est toujours sans connaissance. Je l'inonde d'eau, de vinaigre. Je ne sais plus ce que je fais... Moi-même, à peine convalescent, je sens que les forces m'abandon-

nent. Je me mets à genoux près d'elle. Je pose sa tête sur ma poitrine... Je me traîne avec elle contre ma fenêtre, que j'ouvre entièrement. Je crie, j'appelle... On entre chez moi en chantant.

C'est Dubois, qui, en me voyant à genoux près de la chaise sur laquelle est Augustine, s'écrie : « Comment! tu as une dame et tu lais- » ses ta porte entr'ouverte!... — Ah! viens, » viens m'aider à la secourir.... Elle est sans » connaissance.... Je ne sais plus que faire..... » Ah! Dubois, si tu étais venu plus tôt, elle » n'aurait pas vu son mari. — Diable!..... si le » mari est venu, je conçois l'évanouissement... » — Tu es cause que Jenneville l'a trouvée ici! » — Jenneville?... comment?... ce serait... — » Mais donne-moi donc quelque chose... — Je » ne trouve rien ici... c'est pis que chez moi. . » — Va me chercher un médecin... va, je t'en » supplie!... — C'est un bouillon qu'il lui faut. » — Dubois, je t'en conjure, va me chercher » du secours... Elle ne peut pas rester comme » cela... — Allons, calme-toi, je vais t'amener » tous les docteurs du quartier. »

Il est sorti. Je suis toujours près d'Augustine, je ne cesse pas de la regarder... Enfin, une légère rougeur vient colorer son visage...... Elle rouvre les yeux..... Son premier mouvement

est de les porter autour d'elle, puis elle se couvre la figure de ses mains en s'écriant : « Il est
» parti ! mais il m'a vue... n'est-ce pas?... Oh !
» mon Dieu... je suis perdue... — Augustine...
» revenez à vous... Pourquoi ce désespoir?.....
» Ne vous a-t-il pas, par sa conduite, laissée li-
» bre de vos actions?..... D'ailleurs, vous savez
» bien que vous n'êtes pas coupable!..... — Je
» le suis aux yeux du monde. Vous le voyez...
» on dit que vous êtes mon amant!... — Et que
» vous importe ce que dit une femme comme
» madame de Rémonde... qui craignait que vo-
» tre mari ne revînt vers vous?...—Ah! je sens
» maintenant toute l'inconséquence de ma con-
» duite ; mais vous, Paul, combien j'apprécie la
» vôtre!... Vous avez donc voulu le ramener à
» moi?...—Je voulais vous rendre heureuse, et
» alors je pensais que vous ne pouviez l'être sans
» lui. — Maintenant vous ne pensez plus cela de
» moi... maintenant vous me méprisez aussi?..
» — Moi, vous mépriser, Augustine!.... Reve-
» nez à vous... — Comme il m'a traitée!..... O
» mon Dieu! suis-je assez avilie!... — Avilie!..
» vous!... »

Elle ne m'écoute plus, elle pleure avec abondance... Je sens que la vue de Dubois et des personnes qu'il doit amener ne peut qu'ajouter à son chagrin, et je lui apprends qu'on

va venir, que j'avais demandé du monde pour lui donner des secours. Aussitôt elle me tend la main, me dit adieu en sanglotant, et, tenant son mouchoir sur ses yeux, elle s'éloigne précipitamment de chez moi.

Pauvre Augustine! La présence de son mari, la manière dont il a parlé d'elle ont dû lui faire un mal!.... Mais j'espère que la réflexion calmera son chagrin... Elle sentira qu'elle ne doit pas sa constance à un homme qui se conduit comme Jenneville le fait. Plaisanter, rire des infidélités dont il la croit coupable!..... Il a donc tout-à-fait cessé de l'aimer?... Il me semble que je lui en veux encore plus; je l'aurais estimé s'il m'avait cherché querelle.

Tout en me rappelant cette scène pénible, je n'oublie pas la conversation charmante qui l'avait précédée... Augustine m'aime! Pourquoi ce qui vient d'arriver changerait-il ses sentiments? Non, je la consolerai... j'essuierai ses larmes; et puisque, sans l'être, je passe pour son amant, pourquoi ne recevrais-je pas le prix de ma constance, de mon amour?..... Aux yeux du monde, elle n'en sera pas plus coupable; et peut-elle encore se faire un crime de ne plus aimer son époux!

Je me suis jeté sur une chaise; je repasse dans ma mémoire ce qu'elle me disait avant

cette visite funeste ; je n'ai pas entendu ouvrir ma porte, mais, en levant les yeux, je suis tout étonné de voir devant moi une petite femme que je ne connais pas et qui promène des regards curieux dans l'appartement, en me disant :

« Où est donc la dame qui a besoin de mon » ministère ? — De votre ministère ? madame... » — Sans doute, on vient de venir me chercher..... On a cassé ma sonnette à force de » carillonner !... c'est bien ce logement qu'on » m'a indiqué... Voyons, monsieur, conduisez-» moi près de la personne... Depuis quand » sent-elle des douleurs ?... Est-ce un premier ? » la dame est-elle jeune !... »

J'y suis maintenant !... C'est Dubois qui m'a envoyé cette femme !... « Est-ce que madame » serait..... — Sage-femme, monsieur, et fort » connue dans le quartier, je m'en vante.... — » Mon Dieu, madame, je suis désolé qu'on vous » ait dérangé ; mais je n'ai nullement besoin de » vos services. — Je pense bien que ce n'est » pas vous, monsieur, qui en avez besoin...... » Mais on m'a fait venir pour quelque chose, » je présume ? — On s'est trompé, madame, » c'est une méprise ! — Qu'est-ce à dire, mon-» sieur ? est-ce qu'on fait venir une femme com-» me moi pour se moquer d'elle ? mon temps

» est précieux, monsieur. . et ma sonnette » qu'on a cassée. — Je vous entends, ma- » dame. »

Je glisse une pièce de cinq francs dans la main de la sage-femme, qui veut bien alors me laisser. A peine est-elle partie, que Dubois arrive, tenant une demi-douzaine de fioles dans ses mains ; il les dépose sur une table, en disant : « Voilà pour les maux de nerfs... voilà » pour les pamoisons..... voilà pour les léthar- » gies...... voilà pour les syncopes..... — C'est » inutile, mon cher Dubois, elle a repris ses » sens et elle est partie...—C'était bien la peine » alors de me faire acheter une pharmacie?.... » — Es-tu fou, toi, de m'envoyer une sage- » femme?— Tu voulais absolument du monde, » du secours...... J'ai vu un tableau avec une » sonnette en bas..... j'ai même cru que c'était » un dentiste. mais j'ai dit, envoyons toujours. » C'est égal, je rempoche mes drogues, j'en fe- » rai des cadeaux dans mon quartier, quoique » mes jeunes conquêtes n'aient pas l'habitude » des évanouissements.... Mais on ne sait pas! » ça peut leur prendre... Ah çà, causons donc » un peu : sais-tu que tu es discret comme un » eunuque? Comment! ta passion est la femme » de Jenneville, et je n'en savais rien!...

» — Ah! tais-toi, Dubois, tais-toi!...... Que

» jamais ce secret ne sorte de ta bouche..... —
» Ce secret?... puisque le mari le sait, je ne
» vois pas trop ce que vous avez à craindre.....
» D'ailleurs n'est-il pas séparé d'avec sa fem-
» me?.... ça ne le regarde plus!..... — Je te le
» repète, ne dis jamais un mot de cela, si tu ne
» veux pas que je me fâche sérieusement avec
» toi... Tout ce que je puis te dire maintenant,
» c'est que les apparences sont trompeuses, et
» que, quoiqu'il n'en soit nullement digne, Au-
» gustine a toujours été fidèle à son mari. —
» Écoute, mon petit, si ça te fait plaisir, je croi-
» rai qu'un rat est un bœuf, tu vois que j'y mets
» de la complaisance. Mais depuis le temps que
» tu soupires, si tu n'en es pas plus avancé, je
» ne t'en ferai pas mon compliment. Parlons de
» toi, maintenant : tu t'es blessé, tu as été ma-
» lade. Je ne l'ai su que ce matin... J'ai encore
» déménagé... Mais comment te trouves-tu? —
» Ah! mon ami!... j'étais guéri tout-à-l'heure!
» Elle m'avait enfin avoué qu'elle m'aimait......
» mais la présence inattendue de son mari a
» renouvelé tous ses chagrins... et j'ai peur
» que... — Tu as toujours peur! Fi donc! Re-
» garde, moi... je n'ai jamais su ce que c'était
» qu'avoir peur. Aussi je mène lestement les
» amours!... Voyons, te sens-tu de force à ve-
» nir manger la côtelette et le poulet avec moi?

» — Non, mon ami... pas aujourd'hui encore..
» Je suis trop faible..... et les événements de
» cette journée m'ont tellement agité, que j'ai
» besoin de repos. — A ton aise! je m'en vais
» dîner : pour aujourd'hui, je veux bien te lais-
» ser vivre de soupirs et d'amour; mais demain
» je te forcerai d'y joindre une julienne et un
» beefsteak : c'est moins romantique, mais c'est
» plus nourrissant. »

Dubois me quitte, et je me jette sur mon lit.

CHAPITRE XXIII.

QUINZE JOURS A PASSER.

—

La journée s'est écoulée vite quoique je l'aie passée seule. Je sais que je suis aimé d'Augustine, cette douce certitude me fait voir tout en rose. Il me semble même que l'aventure de ce matin ne peut me nuire; car il n'est pas possible qu'Augustine puisse garder sa foi à un homme dont elle est bien certaine de n'être plus aimée. à un homme qui fait si peu de cas de sa fidélité.

Le lendemain, je me sens tout-à-fait rétabli; sans la blessure dont je conserverai longtemps la cicatrice, je ne croirais pas avoir été malade. Je me promets, tout en déjeunant, d'aller bientôt chez madame Luceval. . ma-

dame Luceval!... Oui, je me plais à lui donner ce nom : celui de Jenneville n'était pas digne d'elle !

Je vais sortir, lorsque mon portier entre chez moi une lettre à la main. Il va me questionner sur ma santé, sur ma blessure, sur ce que je pense de sa sœur qui m'a servi de garde. Je ne lui en laisse pas le temps, je lui arrache la lettre qu'il ne me donnerait que dans cinq minutes; un secret pressentiment me dit que c'est d'elle, et je vois à l'écriture que je ne me suis pas trompé. Je mets mon portier à la porte, j'ouvre cette lettre... Que peut-elle m'écrire aujourd'hui?... lorsqu'elle doit bien penser qu'elle me verra... Lisons :

« *Mon ami...* » Son ami!... Ce mot me rassure, elle n'est point fâchée... « *La scène d'hier* » *m'a fait bien du mal; je ne puis m'habituer à* » *penser que mon mari a maintenant le droit de* » *me mépriser...* » La mépriser!. . Que dit-elle là!... N'est-ce pas lui seul qui est coupable?... lui seul qui mérite son mépris?... « *Pour réparer, s'il se peut, l'inconséquence de ma conduite,* » *et surtout pour tâcher de triompher de la faiblesse* » *dont je vous ai fait l'aveu, il me semble que le* » *meilleur parti serait de ne plus vous voir...* » Ne plus me voir!... Ah! par exemple, c'est trop fort... « *Convenez-en, mon cher Paul, ce parti*

» *serait sans doute le plus sage, car en continuant* » *de vous voir, qui me dit que je ne deviendrai pas* » *entièrement coupable?...* » Parbleu! je l'espère bien... Mais elle appelle cela coupable!... » *Je* » *n'ose plus maintenant compter sur mes forces...* » *ni sur ma raison...* » Sa raison!... sa raison!... Cette femme-là me fera perdre la mienne..... « *Mais renoncer entièrement à vous voir me sem-* » *ble aujourd'hui un bien cruel sacrifice!... et ce* » *monde à qui je le fais ne m'en saura aucun gré.* » Oh! non, certainement!... on ne lui saura aucun gré!... » *Dans le trouble où je suis, tout ce* » *que je sais, c'est que je dois vous fuir pour quel-* » *que temps, jusqu'à ce que mon cœur ait repris* » *un peu d'empire sur lui-même... Nous nous re-* » *verrons, je vous le promets. Je pars à l'instant* » *pour la campagne : ne cherchez pas à me suivre,* » *je vous en supplie, donnez-moi encore cette preuve* » *de votre attachement.* »

Elle veut me fuir? c'est-à-dire qu'elle ne veut me revoir que lorsqu'elle ne m'aimera plus?... Voilà donc quelle sera la récompense de mon amour! Lorsque je suis enfin parvenu à me faire aimer, elle s'éloigne de moi parce qu'elle me craint. En vérité, je finirai par trouver que cette femme-là est extrêmement ridicule. Son mari la quitte, son mari trouve bon qu'elle ait un amant, et madame est fâchée

que je sois parvenu à toucher son cœur!..... N'ai-je pas bien du malheur d'être tombé justement sur une femme qui veut être sage, lorsqu'on lui donne la permission de ne l'être pas! On a bien raison de dire que ces dames aiment surtout ce qu'on leur défend.

J'en suis bien fâché, madame, mais je n'obéirai pas à la dernière prière de votre lettre, je ne vous laisserai pas tranquillement partir, et, pour commencer, je vais aller chez vous. Si cela vous fâche, eh bien! nous nous brouillerons tout-à-fait : je préfère ne pas être aimé des gens, à n'en etre aimé que de loin.

Ma résolution est bien prise, et je me rends chez Augustine; mais, quand je vais pour monter chez elle, son portier m'arrête en criant : « Monsieur ne sait donc pas que madame Luceval est partie avec sa bonne à sept heures » du matin? — Elle est partie!... par où? — » Pour sa campagne, à ce que je *présuppose*..... » Il paraît que madame avait fait faire tous ses » paquets dès la veille, et... — Mais cette campagne, où est-elle? — Ah!... madame ne me » l'a pas dit... Il paraîtrait qu'elle n'y veut pas » recevoir de visites.... car je lui avais demandé » si... — Quelle voiture a-t-elle prise? — Un » fiacre, tout bonnement. — Et quand revient-» elle? — Ça, par exemple, je n'en sais rien. »

« Moi, tout ce que je sais, c'est que sa campagne est dans les environs de Luciennes..... Mais de quel côté?... Je n'ai jamais songé à le lui demander. Elle est partie à sept heures du matin! .. Elle avait donc bien peur que je ne vinsse avant son départ. Peut-être ma vue l'aurait-elle fait changer de résolution? mais elle est partie!...

Comment savoir où est sa maison?... Il faut cependant que je découvre sa retraite; je n'ai pas soupiré depuis si longtemps pour lui laisser le temps de m'oublier, au moment où elle commence à devenir sensible. Ah!... Juliette connait sa campagne! elle y a été, je le lui ai entendu dire!.. Oui. Juliette est bonne, sensible, compatissante; elle est jolie, elle doit savoir ce que c'est que l'amour; d'après ce que j'ai cru entendre, elle déteste Jenneville, tandis qu'elle m'a toujours témoigné beaucoup d'amitié!... Allons trouver Juliette. Heureusement je sais son adresse,

Juliette est veuve, je puis donc sans inconvénient me présenter chez elle. Je tremble que celle-là ne soit aussi à la campagne!...

Grace au ciel, je trouve madame Darbelle, c'est le nom de dame de Juliette; on m'introduit près d'elle, et elle sourit en me voyant.

« Je vous attendais, me dit-elle. — Vous

» m'attendiez?... — Sans doute ; vous avez » reçu une lettre d'Augustine ? — Oui, madame. » — Elle vous apprend son départ, et vous avez » couru bien vite chez elle, dans l'espoir qu'elle » ne soit pas encore partie? — Oui, madame. » — Enfin, vous avez su qu'elle était à sa cam- » pagne, et vous veniez me demander où est si- » tuée sa maison ? — Oui, madame... Mais » comment savez-vous ? .. — J'ai vu hier Au- » gustine.. elle pleurait, elle se désolait... j'ai » tâché de la consoler, et je le devais, car, si elle » a été chez vous hier, c'est bien ma faute. Je » lui répétais sans cesse que vous étiez blessé, » souffrant, désespéré... — Ah ! que vous êtes » bonne ! .. — Enfin, je l'ai donc trouvée se dé- » solant... elle voulait mourir, elle voulait sur- » tout ne jamais vous revoir ; j'ai eu bien de la » peine à lui faire comprendre que sa douleur » n'avait pas le sens commun ; il n'y avait rien » de changé dans sa situation, si ce n'est qu'elle » avait acquis la conviction que son mari était » un homme méprisable, tandis que vous vous » étiez conduit très-noblement, en faisant tous » vos efforts pour ramener son époux dans ses » bras. — Ah ! madame, que de bontés !... — » Taisez-vous donc. Je suis parvenue à rame- » ner un peu de calme dans ses esprits... Quant » à son cœur, je ne puis trop vous dire ce qu'il

» pense. Je lui ai fait observer que ne plus vous » voir serait bien mal reconnaître la générosité » de votre conduite; alors elle a réfléchi... elle » a soupiré, enfin elle a murmuré : « Nous ver- » rons dans quelque temps... »

» — Ah! madame... demain, aujourd'hui...
» — Mais, monsieur, laissez-moi donc ache- » ver. Quand j'ai vu qu'elle était bien décidée » à se rendre à sa campagne, je n'ai plus cher- » ché à combattre sa résolution ; mais je lui ai » promis d'aller la voir, et quoiqu'elle ne m'en » ait pas donné la permission, je vous y mènerai » avec moi.

» — Vous m'y mènerez?... que de reconnais- » sance !... Quand partons-nous, madame? — » Oh! un moment, il faut laisser Augustine » s'ennuyer dans sa solitude... Dans trois se- » maines nous irons la voir... — Trois semai- » nes!... mais c'est trois siècles... Je ne pour- » rais jamais attendre si longtemps!... — Eh » bien! dans quinze jours... — Et pourquoi pas » demain? — Parce que je connais Augustine, » elle a une tête un peu exaltée ; elle avait formé » le projet de ne plus vous revoir ; en vous pré- » sentant sur-le-champ chez elle, vous pourriez » fort bien ne pas être reçu... mais quinze jours » de solitude ramèneront beaucoup de calme » dans ses idées... — C'est-à-dire que je la re-

» trouverai bien raisonnable, bien froide, bien » indifférente !... Eh ! monsieur, ce n'est pas » aux champs, ce n'est pas sous un épais feuil- » lage, qu'une jeune femme retrouve son indif- » férence. Au reste, je vous l'ai dit, dans quinze » jours, pas avant, voilà mon dernier mot. — » Et... si... si j'allais seul chez elle. — D'abord » je ne vous dirai pas où est sa maison ; mais, » dans le cas où vous parviendriez à la décou- » vrir, je suis persuadée qu'étant seule à sa » campagne, elle ne vous y recevrait pas... ou » se fâcherait tout de bon de votre visite... — » Elle est venue chez moi, cependant..... — » Parce qu'elle était persuadée que vous étiez » fort malade. — Allons, madame, puisque vous » le voulez, dans quinze jours... vous êtes bien » cruelle !... — Il me semble que je suis bien » bonne, au contraire ; mais je déteste tant ce » Jenneville, qui a rendu si malheureuse ma » pauvre Augustine, que je vous aime, vous, » pour l'avoir enfin guérie de son indigne fai- » blesse... Ah ! si mon mari m'en avait seule- » ment fait le quart ?... Mais, adieu, monsieur » Deligny, prenez patience, et revenez me voir » dans quinze jours. »

Me voilà donc condamné à être quinze jours loin d'elle, et cela au moment où je suis certain qu'on ne me voit plus avec indifférence,

où je crois toucher au bonheur.... Ah! je ne sais à quoi me conduira ma liaison avec madame Luceval, mais, jusqu'à ce jour il faut convenir qu'elle m'a causé plus de peine que de plaisir.

Je suis sorti de chez Juliette, sans projet, sans but; je n'ai qu'un désir, c'est d'être plus vieux de quinze jours.... Pauvres mortels que nous sommes, nous redoutons la mort, et cependant, par nos vœux, nous n'aspirons qu'à voir écoulé le peu de temps qui nous est donné à passer sur la terre!.. Enfants, nous désirons grandir; adolescents, nous brûlons de prendre place parmi les hommes; mais alors, loin d'être satisfaits de notre sort, l'amour, l'ambition, l'amour-propre, nous font enfanter mille projets pour l'avenir, et désirer avec ardeur le lendemain qui doit toujours nous rendre plus heureux que la veille. Le père de famille veut voir ses enfants établis; l'amant veut obtenir le cœur de celle qu'il aime; l'ambitieux veut arriver aux honneurs, le poète, le peintre, le musicien rêvent des succès plus éclatants que ceux qu'ils ont obtenus!... Tous ces lendemains arrivent, et nous trouvent aspirants au lendemain encore!...

Quant à moi, dans ce moment, je voudrais devenir marmotte et dormir quinze jours de

suite sans me reveiller. J'ai envie d'en aller faire l'essai, et je vais pour cela prendre le chemin de chez moi, quand je me sens arrêté par le bras : c'est Jolivet qui est derrière moi, Jolivet beaucoup plus élégant que je ne l'ai jamais vu.

« Bonjour, mon petit, comment va cette » santé?... il y a un siècle que je ne t'ai aperçu, » j'ai tant d'affaires!... je ne sais où donner de » la tête... »

Je me rappelle que je n'ai pas vu Jolivet depuis le jour où je lui ai appris que j'étais victime de la banqueroute de Blagnard; je ne sais si c'est parce qu'il me regarde maintenant comme un pauvre diable, mais je lui trouve un ton de suffisance et presque de protection qu'il n'avait jamais eu avec moi; je ris en moi-même de cette nouvelle preuve de la sottise et de la petitesse de Jolivet, et je me promets de lui faire changer de ton.

« Depuis que tu m'as vu, mon petit, tu ne te » doutes pas combien le cercle de mes affaires » s'est agrandi... je fais de tout maintenant..... » j'ai pris un cabinet, je suis même obligé d'a- » voir un commis... que je paie très-cher! mais » je ne pouvais pas m'en passer... J'ai fait des » opérations très-importantes!.... j'ai prêté..... » c'est-à-dire j'ai fait prêter de l'argent, mais je

» ne vais qu'avec prudence... il me faut des ré-
» pondants ou de bonnes hypothèques.

» — J'entends, c'est-à-dire que tu ne prêtes
» jamais aux malheureux, aux pauvres diables?
» — Mon cher, les malheureux ne rendent pas,
» il ne faut jamais faire d'affaires avec ces gens-
» là. Eh bien! et toi, tu n'as pas rattrapé ton
» banqueroutier, tu en es pour tes trente mille
» francs?... c'est dur!

» — Oh! il y a longtemps que j'ai oublié ce
» petit malheur... un de mes oncles... du côté
» de ma mère, qui est extrêmement riche, m'a
» envoyé le double de cette somme pour réparer
» ce déficit.

» — Diable!... le double!.... mais c'est gen-
» til, ça. »

Et Jolivet, qui jusque-là s'était contenté de marcher à côté de moi, passe son bras sous le mien.

« Et que fais-tu de cet argent? tu devrais le
» faire valoir, cela te rapporterait beaucoup....
» — Tu sais bien que je m'entends mal aux af-
» faires, dans lesquelles je n'ai pas été heureux.
» — Oui, mais en étant prudent ou en s'associant
» à quelqu'un d'intelligent... — Oh! non, et
» puis je n'ai pas besoin de me donner tant de
» peine; cet oncle me laissera au moins quinze
» mille livres de rente, avec ce que j'ai encore...

» et la fortune de mon père que je ne compte
» pas... puis en me mariant à une femme qui en
» aura autant... ça pourra me faire une cin-
» quantaine de mille francs de rente... avec ça
» on peut vivre. »

Ici, Jolivet s'appuie beaucoup plus sur mon bras, en s'écriant : « Oui, mon ami, c'est fort
» joli cinquante mille livres de rente; mais enfin
» s'il te prenait envie de les augmenter... je te
» demande la préférence. Avec moi, tu n'auras
» aucun danger à courir... d'ailleurs, l'ancienne
» amitié qui nous lie, et dont j'espère tu n'as
» jamais douté..... A propos, et Dubois, qu'en
» fais-tu?... il y a fort longtemps que je ne l'ai
» rencontré... sans doute il mange tout avec des
» femmes, comme à son ordinaire... Ce garçon-
» là ne fera jamais rien!

» — Mais, au contraire, Dubois a fait de très-
» belles affaires depuis quelque temps; il a placé
» ses bénéfices dans une maison de commerce
» où il a un intérêt... et je sais qu'il est plus à
» son aise qu'il ne veut le paraître.

» — Ah! fort bien, je comprends, c'est pour
» qu'on ne lui emprunte pas d'argent... ça n'est
» pas trop bête... ce diable de Dubois... je n'au-
» rais pas cru ça de lui..... Après tout, c'est un
» fort bon enfant! un bon vivant! il faudra que
» j'aille le voir. »

J'ai déjà assez de Jolivet, je retire avec peine mon bras qu'il a enlacé avec le sien. « Adieu, » Jolivet, il faut que je te quitte.... je vais chez » une marquise qui demeure ici près... J'espère » y trouver une jeune comtesse charmante.... à » laquelle je fais la cour. » Jolivet ouvre des yeux où se peignent la surprise et la considération, en s'écriant : « Bah! vraiment... tu vois des » marquises et des comtesses? — Pourquoi pas. » — Ah! c'est bien bon ça, mon ami! ça peut » te faire avoir des places!.... des..... — Au re- » voir. »

Jolivet ne veut plus me lâcher, il me retient par la main en me disant : « J'irai te voir... Tu » demeures, je crois, rue Charlot? — Oui, mais » je n'y suis jamais.... — Il faut pourtant nous » rencontrer... Où dînes-tu? — Oh! j'ai chaque » jour dix invitations...... — C'est bien contra- » riant, n'est-ce pas? Moi, je suis désolé quand » j'ai deux invitations pour le même jour, parce » qu'il faut qu'il y en ait une de perdue. — En- » fin, nous nous reverrons.... — Oui, oui. »

Je m'en suis débarrassé. Pauvre Jolivet, autrefois sa lésinerie me faisait rire, maintenant, sa suffisance me fait pitié. Un sot est un être bien ennuyeux, mais quand il devient riche il est insupportable. Pour connaître jusqu'où peut

aller la sottise des gens, il ne faut que les enrichir.

Ce n'est pas avec des personnages comme Jolivet que les quinze jours me sembleront moins longs... Ah! Juliette, que vous êtes cruelle!... Mais elle prétend que c'est dans mon intérêt, peut-être a-t-elle raison...... N'est-ce pas pendant le temps que j'ai cessé d'aller la voir qu'Augustine s'est aperçue que ma présence ne lui était pas indifférente? Il faut donc être privé des choses pour sentir ce qu'elles valent!

Je suis entré chez moi, on est mieux seul qu'avec des gens comme Jolivet; la compagnie des sots nous fait trouver encore plus de charme à la solitude. Mais Dubois vient. Avec celui-là je puis causer au moins.

« Eh bien! noble ami, comment vont les » forces et les amours! — Mal!.... très-mal! — » Est-ce que tu es plus malade? — Non, je me » porte fort bien... mais elle est partie, partie » sans me voir.... et il faut que je passe quinze » jours loin d'elle! — Eh bien! mon ami, on en » prend une autre pour quinze jours, ça fait pas» ser le temps.... Je te mène ce soir dans un » cercle où doivent venir deux couturières qui » veulent suivre un cours de langue française » pour entrer dans les chœurs des Bouffes. Nous » les appellerons *signora*, ça ne peut pas man-

» quer de les séduire. — Non, Dubois, je n'irai » pas à ton cercle, et je ne veux pas de tes cou- » turières. Ah! tu ne sais pas ce que c'est que » d'être amoureux! — Je ne sais pas ce que » c'est, moi qui ne fais que ça!... En attendant, » viens dîner, on a beau être bien amoureux, il » faut manger... c'est vexant, mais c'est comme » ça. »

En dînant avec Dubois, je lui conte mon entretien avec Jolivet; Dubois rit de l'idée que j'ai eu de le faire riche, et désire rencontrer Jolivet pour s'amuser à ses dépens.

Malgré les instances de mon fidèle compagnon, je ne vais pas avec lui le soir dans la société où doivent se rendre les deux couturières. La sagesse n'est peut-être pas seule cause de mon refus; mais quand on aime une femme distinguée par son esprit et ses manières, on ne goûte plus autant de plaisir avec des grisettes; il semble même qu'on n'y soit plus aussi à son aise. Tout est habitude dans la vie; mais le meilleur moyen pour se bien conduire, est de bien placer ses affections.

Huit jours sont passés! encore sept et je la reverrai... Mais comment me recevra-t-elle? Enfin je la reverrai, c'est le principal, ne nous inquiétons pas toujours de l'avenir.

Dubois a été souvent avec moi pendant les

huit jours qui viennent de s'écouler, aujourd'hui encore nous venons de dîner ensemble. Il ne me presse plus de faire une connaissance *momentanée*; mais il m'appelle *Amadis*, *Tancrède*, *Palmérin*. Il prétend que tous les paladins d'autrefois baisseraient pavillon devant moi.

Nous nous promenons en causant dans le jardin des Tuileries; lorsqu'un homme vient en courant nous prendre la main à chacun. C'est Jolivet.

« Bonjour, mes amis... Bonjour, Dubois, et » ce cher Deligny!... je vous ai vus de loin, et » j'ai couru pour vous rattraper. Ces chers amis! » ça me fait plaisir de vous voir.

» — Dieu me pardonne, Jolivet, je crois que » tu as un habit neuf... Autrefois, tu sais bien » que tu achetais des habits de hasard. — Tou» jours farceur, Dubois! toujours.... Messieurs, » prenons-nous une glace? — Il offre des glaces, » est-ce que tu es malade, Jolivet?.... — Je ne » vous offre pas, je dis prenons-nous chacun » notre glace? — Nous en avons déjà pris cha» cun trois; ah çà, tu es donc devenu bien ri» che, toi, que tu te permets une glace?... C'est » sans doute depuis que tu prêtes sur gages. — » Je ne prête pas sur gages, moi!... — C'est ce » qu'on dit au moins..... — Je prête si peu sur » gages, que je viens encore de prêter.... c'est-à-

» dire de faire prêter soixante mille francs à Jen-
» ville. — A Jenneville? — Pas à lui positive-
» ment, mais à une certaine madame de Ré-
» monde, pour laquelle il a répondu... je n'avais
» pas très-envie d'abord de faire cette affaire...
» Mais les intérêts sont si beaux.. Et puis Jen-
» neville est un ami... — Mon pauvre Jolivet,
» je crois que tes soixante mille francs courent
» de grands risques! »

Jolivet pâlit et regarde Dubois avec terreur, en s'écriant : « Qu'est-ce que tu veux dire? —
» Je veux dire que Jenneville est enfoncé, ou
» ruiné, si tu aimes mieux. — Pas de mauvai-
» ses plaisanteries comme ça! savez-vous que je
» me trouverais enfoncé aussi, moi, par contre-
» coup. — Qu'est-ce que cela te fait, puisque
» ce n'est pas toi qui as prêté? — Je suis asso-
» cié dans l'affaire. — Comment un homme
» prudent comme toi fait-il de telles affaires? —
» Eh! messieurs, l'appât du bénéfice... on se
» laisse aller quelquefois... mais non, non....
» nous avons hypothèque, nous avons... oh! je
» suis tranquille... Quoique ça, je vais courir
» chez mon associé et m'assurer encore. Adieu,
» messieurs. — Eh bien, Jolivet, tu ne prends
» pas une glace? — Oh! je n'en ai plus en-
» vie. »

Jolivet nous quitte en courant, et Dubois le regarde, en riant, s'éloigner.

« — Ce n'est sans doute que pour le tour-» menter que tu lui as dit cela ? » dis-je à Dubois. « — Non, vraiment ; d'après ce qu'on » disait encore aujourd'hui à la Bourse, les af-» faires de Jenneville sont très-mauvaises, sa » maîtresse lui coûte un argent fou ; il paraît » que moins il en a, et plus elle lui en deman-» de ; c'est toujours ainsi que font ces dames : » quand elles voient qu'un homme se ruine, » elles ne le ménagent plus, elles lui donnent » ce qu'elles appellent le coup de grâce. »

La situation de Jenneville me fait de la peine ; si j'étais encore riche, je sens que j'aurais du plaisir à l'obliger ; mais à présent cela est impossible ! Ah ! cet homme-là mérite pourtant bien son malheur !

J'ai quitté Dubois. Je pense toute la soirée à Jenneville, à madame de Rémonde ; je pense aussi qu'Augustine ne laissera jamais son mari dans l'embarras.

Enfin, le terme est expiré, les quinze jours sont finis d'hier, et à dix heures du matin je me rends chez Juliette.

Je la trouve tout habillée, toute prête à se mettre en voyage : « Vous voyez que je vous at-» tendais, » me dit-elle.

Pour toute réponse, je prends sa main qu'elle me présente; un cabriolet nous attend en bas, et nous partons.

CHAPITRE XXIV.

L'AMOUR ET LES CHAMPS.

—

J'ai loué un cabriolet pour la journée, c'est moi qui le conduis, et nous allons comme le vent. Juliette me dit à chaque instant . « Pas si » vite ! monsieur... — Madame, voilà quinze » jours que je meurs d'impatience, je suis bien » aise de toucher le but, enfin. — Monsieur, en » allant de la sorte, ou nous verserons, ou notre » voiture se brisera, ou notre cheval s'abattra ; » l'un de nous sera blessé, peut-être le serons- » nous tous les deux, et il me semble qu'alors, » loin de seconder votre impatience, cela pour- » rait encore reculer ce moment que vous dé- » sirez tant. »

Juliette a raison, je cesse de tourmenter mon cheval.

« A propos, madame, depuis quinze jours, » est-ce que vous n'avez pas eu de ses nouvel- » les?—Pardonnez-moi, monsieur. — Elle vous » a écrit?—Oui, monsieur. — Et vous ne me le » disiez pas!... — Comment voulez-vous que je » vous dise quelque chose? vous êtes comme un » fou!... vous ne m'écoutez pas!...—Ah! par- » don, pardon, madame.—On m'a écrit au bout » de trois jours pour me dire qu'on désirait me » voir, qu'on m'attendait... puis on me de- » mandait si je vous avais rencontré...—Et que » lui avez-vous répondu? — Rien; je me serais » bien gardée de lui répondre! Quatre jours » après, elle m'a écrit que la campagne lui » semblait triste, que c'était bien mal de l'ou- » blier... que sans doute vous ne songiez plus » du tout à elle...—Ah! vous l'avez détrompée, » j'espère...—Mais non, monsieur, je ne lui ai » pas répondu davantage. Je suis sûre qu'en ce » moment elle est furieuse contre moi.... et » peut-être un peu contre vous! — Quoi! ma- » dame, c'est ainsi que vous la préparez à nous » bien recevoir?... — Que vous êtes enfant!... » plus on craint d'être oublié de ceux qu'on » aime, plus leur présence cause de joie... En

» vérité, je n'aurais pas cru que ce serait moi
» qui vous apprendrais ces choses-là. »

Je ne dis plus rien, mais je fouette de nouveau le cheval ; nous dépassons Neuilly, Nanterre, Malmaison..... Nous voici à Bougival.

« Sommes-nous arrivés, madame? — Non,
» monsieur, pas encore, mais bientôt ; il faut
» prendre ce chemin qui monte et que l'on
» nomme : *Le chemin de la Princesse ;* il nous
» conduira à Luciennes... La maison d'Augus-
» tine est tout près des aquéducs que vous aper-
» cevez devant nous. »

Nous montons .. il n'y a pas moyen d'aller au galop ; les rues de Luciennes ne sont pas tirées au cordeau. Enfin, nous sommes arrivés... « C'est là, » me dit Juliette, « cette maison
» qui fait le coin... à gauche. »

Nous sommes descendus. Le cœur me bat comme si j'allais commettre une faute... ou plutôt comme si je craignais quelque grand malheur, car je crois que le cœur de l'innocent s'émeut bien plus facilement que celui du coupable.

Juliette a pitié de mon trouble, elle me dit :
« Remettez-vous... pouvez-vous penser que
» votre présence ne lui sera pas agréable!—Ah!
» madame, quand on aime bien, on a toujours

» peur. — C'est donc pour cela, messieurs, que » vous êtes ordinairement si hardis? »

Une vieille paysanne nous a ouvert la porte cochère. « Madame Luceval est au jardin, » nous dit-elle, et elle veut aller la chercher; Juliette s'y oppose; elle préfère que nous allions la rejoindre dans le jardin, et je la suis.

Le jardin me paraît être bien grand. Nous avons déjà parcouru deux allées, et je ne vois pas Augustine. Tout-à-coup Juliette s'arrête, en me montrant un bosquet. « — Elle est là, » me dit-elle. « Tenez-vous un moment derrière » cette charmille. »

Je fais ce qu'elle me dit, mais je ne suis qu'à deux pas, et je puis entendre sa voix chérie.

« C'est toi! » s'écrie Augustine en apercevant son amie. « Ah! que je suis contente!... et » pourtant je t'en veux beaucoup!... ne pas » m'avoir même répondu!... Embrasse-moi » toujours... je te gronderai après.

» — Ma bonne amie, tu avais l'air d'être si » pressée de quitter Paris, tes amis, tout le » monde, que j'ai voulu te laisser jouir de cette » solitude que tu désirais tant. — Ah! oui... » sans doute... il le fallait bien... j'aurais dû y » vivre toujours depuis que mon mari m'a quit-

» tée !... — Comment donc ! mais tu aurais dû » même aller habiter dans le fond d'un désert » et ne vivre que de racines, parce que ton » mari t'abandonnait et mangeait son bien avec » ses maîtresses !... et cela eût été beaucoup » plus édifiant. — Ah ! Juliette... je t'en prie... » ne parlons pas de M. Jenneville... — Non, tu » as raison, n'en parlons jamais, cela vaudra » mieux. Mais je ne suis pas venue seule... je » t'ai amené de la société... — De la société !... » qui donc ? — Quelqu'un qui n'ose pas se mon- » trer, tant il a peur de toi !... »

Juliette m'a fait signe ; je m'avance... Augestine m'avait deviné... Elle rougit... puis elle reprend son air doux, aimable, son air charmant, en me disant : « Vous n'osiez pas » vous montrer ?... — Si vous m'aviez mal reçu, » j'aurais été si malheureux ! »

Pour toute réponse, elle me présente sa main que je presse dans les miennes, et Juliette s'écrie : « Mal reçu !... ah ! j'aurais bien » voulu voir que l'on reçût mal quelqu'un que » je présentais ! »

En un moment toute contrainte est bannie. J'ai retrouvé Augustine aussi aimable qu'autrefois, et bien plus encore, car je lis dans ses yeux l'expression du sentiment dont elle m'a fait l'aveu. Juliette veut qu'on me fasse voir la

maison; les jardins. Je suis ces dames : peu m'importe où l'on me mènera, je serai toujours bien où Augustine sera.

La maison est jolie, commode, ornée avec goût. Le jardin est grand. Il y a des pelouses, de larges et belles allées, mais il y a surtout un petit bois bien épais, bien touffu, dans lequel il doit être charmant de se reposer : j'ai déjà lorgné le petit bois.

Plusieurs heures se sont écoulées, je ne m'en doutais pas; entre gens qui se conviennent, qui s'aiment, le temps passe si vite!

Juliette a promis à Augustine de passer quelque temps avec elle. Moi... on ne me dit pas de rester... mais on m'engage à revenir. Après une journée qui n'a été pour moi que de quelques minutes, je reprends, avec mon cabriolet, la route de Paris.

Le lendemain, je ne prends pas de cabriolet, cela me coûterait trop cher. Je m'embarque dans la voiture de Saint-Germain, je descends à Marly, et de là je suis bientôt à Luciennes.

On m'attendait pour déjeuner. Comme avec elle un repas me semble charmant! Mais tout acquiert du charme par la présence de ce qu'on aime. La lecture, la musique, la promenade, tout est plaisir avec elle. Je trouve seulement

que la journée passe trop vite... et le soir il faut repartir... ce serait bien plus doux de ne pas s'en aller.

Juliette devine sans doute ce que je désire; lorsque le soir je dis tristement : « Il faut m'en » retourner à Paris... » elle s'écrie : « Comment » donc irez-vous?.. vous n'avez pas de voiture? » —Je vais attendre à Marly qu'il en passe une. » —Et s'il n'y a pas de place dedans? — Alors, » je reviendrai à pied.—A pied... ce serait bien » amusant! Trois grandes lieues à pied. Il me » semble, moi, que vous feriez beaucoup mieux » de rester ici... Augustine ne manque cer- » tainement pas de chambres pour vous cou- » cher... »

Je regarde Augustine, elle a les yeux baissés, elle répond en hésitant : « Mais... rester ici... » c'est bien alors que dans le monde on dira... » — Le monde!... le monde!.. Eh! ma bonne » amie, ne te mets donc pas toujours en peine » de ce que diront des gens qui jugent si sou- » vent de travers. N'es-tu pas ta maîtresse main- » tenant?... Quel mal, après tout, d'avoir de la » société à la campagne? Ne suis-je pas ici, » moi? D'ailleurs, tu n'as en fait d'homme, » dans cette maison, que ton vieux jardinier, et » j'ai peur la nuit. Vous resterez, monsieur, et » désormais vous répondrez de nous. »

Bonne Juliette!... ah!... si j'osais, je lui sauterais au cou. Je reste, c'est convenu ; la bonne reçoit l'ordre de me préparer une chambre. Je vais coucher sous le même toit qu'elle!... Il y a quelque chose de délicieux dans cette pensée, et puis, cela donne beaucoup d'espérance.

Me voilà dans la maison, je suis d'une gaîté qui charme ces dames. Dans la soirée, il n'y a pas moyen de faire quelque chose avec moi; jeu, musique, lecture, je fais tout de travers; mon bonheur me cause trop de distraction; on me pardonne parce que je promets d'être plus raisonnable à l'avenir.

Chacun a pris sa lumière, nous nous sommes dit bonsoir; cela n'a rien de pénible, lorsqu'on sait que l'on va dormir à quelques pas de celle que l'on adore... mais aussi qu'il est difficile de dormir, quand on pense qu'on est tout près d'elle!... C'est ce que j'éprouve dans la jolie chambre que l'on m'a donnée. Je me tourne et me retourne dans mon lit... je ne puis fermer l'œil... je suis pourtant bien heureux!... mais je ne le suis pas encore assez... C'est quand on n'a plus de désirs que l'on dort bien! et moi j'en suis brûlé!.. L'idée que je couche dans sa maison n'est pas faite pour les calmer.

Je me lève avec le jour. Je vais promener

mes rêveries dans le jardin. Je voudrais bien y rencontrer Augustine, mais je voudrais la rencontrer seule... Jusqu'à ce moment, je n'ai pas encore eu un tête-à-tête avec elle. Juliette était toujours là... Maintenant que j'habite la maison, j'espère que je trouverai des occasions!...

Bon! en voici déjà une. Je viens d'apercevoir Augustine qui entre dans le jardin; je cours la rejoindre, je lui exprime la joie que j'éprouve en habitant avec elle. Elle m'écoute avec bonté, avec plaisir même, si j'en crois ses yeux. Mais il n'y a pas dix minutes que nous causons, et Juliette vient déjà nous rejoindre. Ah! Juliette, vous êtes bien bonne, bien aimable; mais vous devriez être moins matinale.

Aujourd'hui ces dames me font parcourir les environs. Il y a, auprès de Luciennes, des bois charmants que je ne connaissais pas, des taillis épais où le soleil pénètre à peine, des bruyères, des chemins coupés de buissons, d'où l'on a une vue magnifique; on domine sur Paris et ses environs. Nous trouvons même un petit étang, qu'on a décoré du nom de lac, au milieu duquel il est une petite île plantée de grands saules et qui rappelle un peu celle de Jean-Jacques à Ermenonville, quoique cette

dernière soit plantée de peupliers. Tout cela est fort joli, fort pittoresque ; ces bois offrent de plus l'avantage d'une solitude presque complète ; car ce n'est que rarement que les bons habitants de Paris viennent les visiter ; les bourgeois, les marchands, les grisettes aiment mieux les Prés-Saint-Gervais, qui, à la vérité, sont moins éloignés de la ville, et où l'on trouve quantité de petits restaurateurs avec cabinets particuliers. Ici la nature est plus sauvage ; ici l'on peut, tout à loisir, rêver, méditer, soupirer... Ah ! je sens que ces bois me sembleraient encore plus agréables, si je m'y promenais seul avec Augustine.

Comme on ne peut pas toujours se promener, nous sommes retournés à Luciennes. Rentrés à la maison, ces dames travaillent ; moi, je suis chargé de leur faire la lecture. Je m'en acquitte quelquefois bien, quelquefois mal. J'ai souvent des distractions ; lorsque mes yeux rencontrent ceux d'Augustine, je m'arrête, puis je m'embrouille, ou je lis trois fois de suite le même passage sans m'en apercevoir ; alors Juliette s'écrie : « Dieu ! quel mauvais lecteur ! A quoi pensez-vous donc, monsieur ? » Augustine sourit : elle sait à quoi je pense.

Les journées, les soirées s'écoulent rapide-

ment chez Augustine ; cependant les occasions que j'espérais avoir pour lui parler d'amour ne se présentent jamais : Juliette est presque toujours avec nous, et quand elle n'est pas là, quand je rencontre Augustine sans témoins, elle me quitte bien vite pour aller rejoindre son amie... Elle craint d'être seule avec moi... tout semble me l'annoncer. Me craindre, n'est-ce pas sentir qu'elle ne pourrait me résister? On ne fuit pas l'homme près duquel le cœur est muet ; c'est donc encore une preuve de son amour... Mais je me passerais bien de cette preuve-là.

Si je n'ose me plaindre, du moins je soupire souvent. En devine-t-elle la cause?... Oh! oui, les femmes devinent tout ce qui tient à l'amour. Voilà quinze jours que j'ai passés chez elle, et point de tête-à-tête. Je ne suis plus gai comme les premiers jours, et Juliette m'en fait en riant la guerre ; elle prétend qu'on me renverra si je ne suis pas plus amusant. Augustine m'excuse, elle prend mon parti. Elle sait bien ce qui me fait soupirer.

J'ai beau me lever matin, ces dames arrivent presque toujours ensemble au jardin... Aujourd'hui j'ai été plus paresseux, je descends plus tard, je me dirige vers un joli bosquet qu'Au-

gustine affectionne..... Elle y est, elle y est seule!

Je cours me placer près d'elle; elle veut se lever, je la retiens. « Voulez-vous donc me priver de ce moment après lequel je soupire depuis que je suis chez vous?... Voilà la première fois que je vous trouve seule...— Et pourquoi désirer de me trouver seule?... n'êtes-vous pas avec moi toute la journée?... ne pouvez-vous pas me parler, me voir sans cesse?... — Oui... mais je ne puis vous parler de mon amour... vous dire. . vous répéter que je vous adore... — Ne vous suffit-il pas que je le sache... que je le croie?... — Non, quand on aime avec ardeur, cela ne suffit pas, et en vous voyant constamment me fuir, m'éviter, ne dois-je pas croire que vous ne me voyez plus avec plaisir... que ma présence vous fatigue? — Paul, vous ne pensez pas ce que vous dites... je vous ai laissé lire dans mon cœur, dans ce cœur qui ne sait pas assez feindre. Le sentiment que vous m'avez inspiré est criminel peut-être, mais, puisque je n'ai pas eu la force de vous le cacher, je ne vous priverai pas du moins du plaisir que vous cause la certitude d'être aimé. — Il est donc vrai!.. vous m'aimez... — Oui... je vous aime... Mais, je vous en supplie, ne me rendez pas plus cou-

» pable ; l'assurance que votre image sera tou-
» jours là doit suffire à votre bonheur. — Vous
» m'aimez ! et vous voulez que cette idée n'em-
» brase pas mes sens, que je ne désire pas d'en
» avoir la preuve la plus forte !... — La preuve
» la plus forte n'est donc pas de vous avouer que
» je vous aime ? Ah ! mon ami, ce que vous dé-
» sirez encore n'est pas toujours une grande
» preuve d'amour !..— Si c'est moins à vos yeux
» que ce que vous m'avez déjà accordé, pour-
» quoi me le refuser ?... — Mon ami, vous vou-
» driez donc que je fusse tout-à-fait coupable ?..
» — Mais pourquoi trouvez-vous que cela vous
» rendrait coupable ?... Qui donc fut jamais plus
» libre de soi-même que vous ? — Paul, je ne
» veux plus vous écouter. »

Elle me fuit... mais elle était émue, attendrie... Quelque chose me dit qu'elle ne me fuira pas toujours... espérons... il faut bien espérer ; sans cela, ce serait désolant.

Voilà près d'un mois que j'habite à la campagne ; pendant ce temps, j'ai été, tous les deux ou trois jours, faire un tour à Paris. Aujourd'hui je vais m'y rendre ; ces dames me chargent toujours de plusieurs commissions ; j'ai soin de les expédier promptement pour retourner bien vite à Luciennes.

Je passe un moment à mon logement, rue

Charlot; on m'apprend que Dubois est venu plusieurs fois; il a, dit-on, à me parler. Il y a en effet plus d'un mois que je ne l'ai vu, mais que peut-il avoir de si pressé à me dire?... Aller chez lui... Il n'y sera pas... et, d'ailleurs, où demeure-t-il maintenant?

Tout en disant cela, je monte chez moi et je change de toilette; je vais repartir, lorsque Dubois ouvre ma porte.

« Diable!... tu es à Paris... ce n'est pas mal-» heureux de te rencontrer; il paraît que mon-» sieur a maintenant une campagne à sa dispo-» sition... — Mon ami... on a bien voulu m'in-» viter à passer quelques jours, et... — Et tu y » passes des mois, ça n'est pas mal; ça prouve » qu'on ne te fait pas coucher sur des orties : » au reste, tu as raison, il faut profiter des bon-» nes occasions... Moi, j'ai rarement une cam-» pagne où je puisse me refaire, les grisettes » n'ont pas l'habitude d'avoir des châteaux. » Mais, à propos, depuis que tu habites les » champs, tu ne sais pas ce qui se passe à Pa-» ris... il y a du nouveau ici. — Quoi donc? — » Jolivet est enfoncé par Jenneville... Je ne » croyais pas si bien dire, quand je le lui ai pré-» dit, le jour où nous l'avons rencontré... — » Comment?... explique-toi donc. — Eh! par-» bleu! tu sais bien qu'il avait fait prêter soixante

» mille francs à Jenneville... c'est-à-dire à ma-
» dame de Rémonde ; mais Jenneville avait ré-
» pondu... — Eh bien?... — Eh bien ! ce qui
» devait en résulter est arrivé : madame de Ré-
» monde est partie un beau matin avec un jeune
» Anglais, ou Russe, ou Turc... Elle a laissé là
» le pauvre Jenneville, avec ses dettes à payer.
» Quand on a été pour saisir chez elle, il s'est
» trouvé que rien ne lui appartenait, et qu'elle
» avait encore fait des traits au propriétaire de
» l'hôtel qu'elle louait... Jolivet, en apprenant
» cela, a eu la jaunisse, mais cela ne l'a pas em-
» pêché de faire agir les huissiers ; enfin, com-
» me Jenneville ne peut pas payer, parce qu'il
» s'est ruiné avec cette femme-là, notre ami,
» oubliant les dîners qu'il a reçus de son créan-
» cier, l'a fait conduire rue de la Clef... — Se-
» rait-il possible !... Jenneville serait... — En
» prison... à Sainte-Pélagie... dans le quartier
» du Jardin-des-Plantes .. — Et c'est Jolivet qui
» l'a fait arrêter ? — Oui, mais, depuis, beau-
» coup d'autres créanciers se sont présentés, et
» ont également fait écrouer Jenneville... il doit,
» dit-on, plus de cent mille francs !.. et comme
» il a tout vendu, tout mangé, il est probable
» qu'il restera là longtemps. Ayez donc une maî-
» tresse à plumes, avec voiture et cachemires !
» On ne mange jamais cent mille francs avec

»une femme qui fait des queues de bou-
»tons »

Je n'écoute plus Dubois, une seule pensée m'occupe : Jenneville est en prison .. il est malheureux et par conséquent abandonné de ce monde dans lequel il vivait, et où les amis ne sont que des compagnons de plaisirs, qui nous fuient dès que nous ne sommes plus en état de lutter de folies avec eux. Ah!... si j'étais riche encore!.. mais je n'ai plus que de quoi vivre avec beaucoup d'économie ; mon capital ne pourrait même libérer Jenneville. Et mon père... Il n'y a pas de danger qu'il m'envoie de l'argent maintenant... Cent mille francs... c'est énorme!...

« — A quoi donc penses-tu? » me dit Dubois. — « Je pense que Jenneville est bien à plain-
»dre... lui qui pouvait être si heureux!... —
» C'est vrai... mais c'est sa faute... malgré ça,
» tu me connais, si je pouvais l'obliger... S'il
» ne s'agissait que de cinquante louis, on se re-
» muerait .... mais cent mille francs!..... c'est
» comme si je voulais tenir une pyramide d'É-
» gypte dans mes deux bras. — Dubois, sais-tu
» où demeure Jolivet ? — Toujours au même en-
» droit, rue du Cadran ; c'est un garçon qui ne
» déménage pas souvent, lui ; ça use les meu-
» bles. Est-ce que tu vas payer pour Jenne-

» ville?... est-ce que tu as gagné à la loterie? —
» Non... mais je veux voir Jolivet... je veux le
» prier, intercéder pour une ancienne con-
» naissance. — Je t'assure que tu perdras ton
» temps. »

Quoi qu'en dise Dubois, je le quitte vivement pour prendre un cabriolet et me faire conduire chez Jolivet.

Je trouve le nouvel homme d'affaires dans un petit carré vitré, qu'il a propablement fait lui-même dans le coin de sa chambre à coucher. Ce carré vitré est son cabinet; mais je me rappelle le faste, l'élégance qu'étalait Blagnard, et cela me prouve de nouveau qu'il ne faut jamais juger sur les apparences; car Jolivet est riche, et Blagnard voulait le paraître.

Jolivet vient au-devant de moi avec empressement, il me fait même entrer dans son cabinet, où il serait impossible de mettre plus de deux chaises. Mais il me croit riche et présume que je viens lui parler pour moi. Dès que je prononce le nom de Jenneville, sa figure se décompose.

« — Jenneville!... ah! le coquin!... le mi-
» sérable!... il nous a mis dedans, moi et mon
» associé!... Soixante mille francs, mon cher
» ami!... et cette scélérate de femme avec un
» mobilier superbe!... tout est dû... engagé. —

» Mais il me semble que tu as mis Jenneville
» dedans aussi, car on m'a dit qu'il était en pri-
» son. — Oui, certes, il est en prison... et il
» n'en sortira pas que je ne sois payé... — Et
» s'il n'a plus rien? — Ça m'est égal. — Tu ou-
» blies qu'il était ton ami... que tu as souvent
» dîné chez lui. — Ça ne fait rien du tout!...
» Quand il me donnait à dîner, il ne m'emprun-
» tait pas d'argent... s'il m'en avait emprunté
» alors, je n'aurais pas accepté ses dîners, parce
» que cela m'aurait semblé louche; et, en y ré-
» fléchissant bien, je ne vois dans les dîners
» qu'il m'a donnés que de nouvelles ruses dont
» il s'est servi pour m'amorcer. Ensuite Jenne-
» ville n'a jamais été mon ami... c'était le tien,
» mais pas le mien; il dépensait trop d'argent
» pour avoir mon estime et mon amitié. — Mais
» s'il ne peut pas payer, à quoi te sert de le gar-
» der en prison?... — Il a de belles connaissan-
» ces!... Au reste, je te le répète, il ne sortira
» de Sainte-Pélagie qu'avec de l'argent comp-
» tant. — Et combien doit-il en tout? — A moi,
» d'abord, soixante mille francs, plus les frais
» qui montent déjà à mille francs. — Et aux au-
» tres créanciers? — A peu près autant, à ce que
» je crois..... mais il y en a qui entreraient en
» accommodement... Est-ce que, par hasard,
» tu te sentirais capable de payer pour Jenne-

» ville?... Ce serait un trait magnifique... — Si » je le pouvais, je le ferais avec plaisir... mais » puisque tu trouves que ce serait un si beau » trait, pourquoi donc ne lui remets-tu pas ta » créance, toi? — Je ne le peux pas non plus, » mon ami. D'ailleurs je ne vois pas pourquoi » je paierais la maîtresse et le cabriolet de ce » monsieur, lorsque je n'en ai pas joui. »

Je quitte Jolivet, je me hâte de terminer les commissions, les achats dont ces dames m'ont chargé, et je suis de retour à Luciennes deux heures avant le dîner.

Ces dames sont au jardin ; je vais les y trouver, je rends compte de mes emplettes, mais Augustine s'aperçoit que je suis agité, préoccupé. Elle sort du bosquet où elle était assise, elle vient vers moi.

« — Qu'avez-vous donc ? » me dit-elle à demi- » voix, qu'avez-vous appris à Paris qui vous ait » chagriné?... avez-vous reçu des nouvelles de » votre père?... — Non... ce n'est pas de moi » qu'il s'agit... — Et pourtant vous avez quel- » que chose? je le vois bien... — Oui... je ne sais » comment vous le dire, cependant il me sem- » ble que je ne dois pas vous laisser ignorer cet » évenement. — Parlez donc.., — M. Jenne- » ville... — Eh bien! M. Jenneville? — Est en » prison. — En prison!... — Il s'est endetté ..

» il avait dejà engagé tout son bien... enfin il » doit près de cent vingt mille francs, et il pa- » raît qu'il n'a plus rien à offrir à ses créanciers... » — En prison! mon mari!... »

Augustine reste pendant quelques minutes à rêver, puis elle me dit : « Mon ami... attendez- » moi là... »

Elle est allée vivement du côté de la maison. Que va-t-elle faire?... je me promène lentement dans le jardin. Juliette est restée assise sous le berceau, elle est loin de se douter de ce qui nous occupe dans ce moment.

Au bout de dix minutes, Augustine revient, tenant une lettre à la main, elle me prend à l'écart.

« Mon ami, vous m'avez déjà donné des » preuves de votre sincère attachement, j'en at- » tends encore une nouvelle aujourd'hui. — » Que faut-il faire? — Je ne dois pas laisser » mon mari en prison... Ma fortune n'est pas » considérable, mais j'en sacrifie volontiers la » moitié pour rendre M. Jenneville libre... Ah! » s'il le fallait, je donnerais tout ce que je pos- » sède !..... La richesse ne peut me donner le » bonheur! Tenez, voici une lettre pour mon » notaire, dans laquelle je vous donne plein » pouvoir pour recevoir de lui les fonds néces- » saires et terminer entièrement cette affaire.

» Je pense que vous voudrez bien avoir la bonté » de vous charger de payer toutes les dettes de » M. Jenneville. Cependant je ne veux point » qu'il ignore que c'est moi qui lui fais rendre sa » liberté. Je n'affecterai point ici une fausse » grandeur d'âme. M. Jenneville me croit cou» pable envers lui, il verra que du moins tout » sentiment de générosité n'est point éteint » dans mon cœur. Je charge aussi mon notaire » de prévenir M. Jenneville qu'il lui paiera, par » an, une pension de mille écus ; il m'en res» tera autant... n'est-ce pas bien assez... surtout » si vous me tenez quelquefois compagnie? »

Quelle femme!... mais j'étais certain qu'elle se conduirait ainsi. « — Mon ami, » reprend-elle, « vous savez qu'obliger vite est obliger deux » fois ; quand retournerez-vous à Paris?..... — » Sur-le-champ. Donnez-moi cette lettre..... je » ne reviendrai que lorsque tout sera arrangé... » adieu... — Ah! que vous êtes aimable!... » mais embrassez-moi avant de partir. »

Pour une si douce faveur, que ne ferait-on pas ! Je l'embrasse... de toute ma force... puis je pars. Je redescends lestement à Bougival, je rencontre un coucou, et me voilà sur la route de Paris.

Je ne sais pourquoi j'éprouve une secrète satisfaction à penser que madame Luceval ne

sera plus aussi riche..... il me semble que ce revers de fortune la rapproche de moi ; elle n'en devient pas plus libre, et malgré cela... Après tout s'il fallait toujours analyser les causes de sentiment qui nous agitent, on n'en finirait pas.

De retour à Paris, je cours chez le notaire ; il me promet de solder les créanciers de Jenneville au nom de sa femme, et moi, je me mets en course pour lui envoyer le plus vite possible tous ceux qui retiennent en prison le mari d'Augustine. Je ne me donne pas un moment de repos que je ne sache les noms, les adresses des créanciers. Je leur fais dire de se rendre chez le notaire de madame Luceval. Mais je ne vais pas leur parler moi-même, je ne veux pas que Jenneville puisse savoir que je me suis mêlé de cette affaire... Je craindrais que cela ne blessât sa délicatesse... quoiqu'il ne m'ait pas prouvé qu'il en eût beaucoup.

Enfin, le quatrième jour, le notaire d'Augustine, qui a bien voulu seconder mon impatience, et qui éprouve autant de plaisir à rendre un homme à la liberté, qu'un huissier en ressentirait à en mettre un en prison, me remet toutes les quittances des créanciers, en m'apprenant que depuis le matin, Jenneville

est libre et sait ce que sa femme a fait pour lui.

Je prends les quittances et je pars tout de suite pour Luciennes. Je n'ai été que quatre jours pour terminer cette affaire; je suis certain qu'Augustine sera contente de moi.

Ces dames sont dans le salon; je ne sais si je dois parler devant Juliette; à mon air satisfait, je pense qu'Agustine devinera que j'ai rempli ses intentions; mais Juliette me dit : « Vous » pouvez parler, monsieur Deligny, je sais pour- » quoi on vous a envoyé si vite à Paris .... on » m'a tout dit... Je l'ai grondée... puis je l'ai » embrassée... ce qui ne m'empêche pas de » trouver que c'est de l'argent jeté à l'eau. — » — Ah! Juliette!.... tu en aurais fait tout au- » tant à ma place, j'en suis sûre. — Ma foi, » non, je ne crois pas, ou du moins j'aurais » laissé mon mari passer quelques mois en pri- » son pour le corriger un peu. — Eh bien! » monsieur Deligny? — Voici toutes les quit- » tances, madame; M. Jenneville est libre. »

Augustine, en prenant les papiers, me serre doucement la main, et ses yeux me remercient plus tendrement encore; tandis que Juliette murmure : « Comme c'est amusant un mari » qui vous ruine! »

Loin que cet événement altère l'humeur

d'Augustine, il semble au contraire qu'elle soit gaie, plus contente depuis que son revenu est diminué des trois quarts. Jamais elle n'a été plus aimable, plus tendre avec moi; si je pouvais obtenir un tête-à-tête, je crois que je serais le plus heureux des hommes.

Depuis quelques jours, Juliette annonce son prochain retour à Paris; je désire et redoute ce moment : Augustine me permetra-t-elle d'habiter avec elle quand son amie ne sera plus là?

Enfin Juliette a dit adieu à Augustine, elle retourne à Paris. Je dois l'y accompagner ce matin; mais reviendrai-je ce soir? Non... Augustine me dit aussi adieu.... en m'engageant à venir quelquefois passer la journée avec elle... Hélas! c'est me dire que je ne suis plus de la maison... N'importe, Juliette ne sera plus là le matin, et, à moins qu'on ne fasse rester la bonne avec nous, à coup sûr nous serons en tête-à-tête.

Je trouve à Paris une lettre de mon père; voyons ce qu'il m'écrit :

« Mon fils, je ne vous ai point fait de reproches de ce que vous ayez dissipé à Paris la fortune de votre mère, parce que les reproches n'auraient point réparé le mal; mais je me

» suis occupé ici de vous chercher une femme.
» Je vous ai trouvé une demoiselle de dix-huit
» ans, spirituelle, bonne, jolie et riche, qui
» vous épousera volontiers, parce que je lui ai
» dit que vous étiez gentil garçon, et que ses
» parents consentent à vous donner, parce que
» j'ai répondu de votre sagesse à venir. Hâtez-
» vous donc de quitter votre Paris, dont j'ai
» par-dessus la tête, et votre ami Dubois, que
» vous aurez soin de ne pas amener avec vous.
» Adieu, mon ami, je vous attends : pressez-
» vous, la chose en vaut la peine. »

Il veut me marier!... je devais m'y attendre, d'après ce qu'il m'avait dit en partant. Une femme jolie, aimable et riche..... je conviens que beaucoup de jeunes gens à ma place se féliciteraient de trouver tout cela..... mais j'en suis bien fâché, mon père, je n'épouserai pas votre demoiselle... fût-elle millionnaire et belle comme Vénus, je n'en voudrais pas. Je ne veux pas me marier, c'est très-décidé, car il faudrait m'éloigner d'Augustine, renoncer à la voir, et cela m'est impossible.

Je m'ets la lettre de mon père dans ma poche, et, le lendemain, je l'emporte avec moi à Luciennes. Je ne veux point me faire, près d'Augustine, un mérite du sacrifice; mais

pourtant, si cette nouvelle preuve de mon amour pouvait la décider à me rendre heureux... pourquoi n'en profiterais-je pas? Ce n'est que l'orsqu'on a tout obtenu, qu'il faut pousser à l'excès la délicatesse.

Augustine est au jardin, et je suis certain de l'y trouver seule; c'est idée me cause une douce émotion. En abordant Augustine, je crois voir qu'elle partage mon trouble, cela me semble d'un heureux augure.

Je m'assieds près d'elle, sous ces frais ombrages, où, depuis six semaines, nous nous sommes trouvés ensemble presque tous les matins. Mais, aujourd'hui, combien ces bosquets me semblent plus délicieux encore! les fleurs, la verdure, le balancement du feuillage, ont à mes yeux un aspect plus doux..... c'est qu'aujourd'hui je suis seul avec elle dans ces jardins. Ah! Juliette avait raison, en me disant : Ce n'est point aux champs qu'un cœur aimant retrouve son indifférence : les prés, les bois, les gazons, le silence de ces lieux, l'air pur qu'on y respire, tout, dans les champs, invite à l'amour. Si je ne triomphe point ici d'Augustine, elle ne sera jamais à moi.

J'ai déjà passé deux heures auprès d'elle, et je ne lui ai parlé que de mon amour. Souvent elle m'a interrompu, souvent elle a voulu changer

de conversation ; mais j'en suis toujours revenu à ce qui m'occupe, et, quoiqu'elle me gronde, je vois bien qu'elle n'est pas fâchée de m'entendre.

L'heure du dîner est venue ; elle veut que je dîne avec elle, puis que je reparte ensuite. « — Vous ne pouvez m'en vouloir, » me dit-elle, « si je ne vous engage pas à rester ici, » comme lorsque Juliette y était... Que penserait-on, mon ami, que n'aurait-on pas le droit » de dire, si habitant seule cette maison, je vous » y logeais avec moi? ce serait blesser toutes » les convenances. »

Elle peut avoir raison, mais je ne veux pas en convenir ; je me contente de presser le dîner ; car ce n'est pas à table, ayant à chaque instant sa domestique près de nous, que je puis lui parler d'amour.

Après le repas, j'obtiens encore une promenade au jardin. L'air est lourd, étouffant, il annonce un orage; pour trouver de la fraîcheur, je conduis Augustine vers ce joli petit bois que depuis longtemps je convoitais; elle ne veut y entrer qu'à condition que je ne lui parlerai pas d'amour. Je promets tout, et nous voilà sous les arbres dont les branches, entrelacées sur notre tête, nous cachent les derniers rayons du soleil.

Augustine s'appuie sur mon bras ; nous nous promenons quelque temps. Je ne parle pas, mais le silence est quelquefois éloquent. « — Eh bien ! monsieur, pourquoi donc gar-» dez-vous le silence ? » me dit-elle. « — Vous » m'avez défendu de parler, madame. — Est-ce » que vous ne savez parler que d'une seule cho-» se ? — Auprès de vous, je n'ai que celle-là » dans l'esprit..... — Et moi, je veux que vous » me parliez de Paris : y avez-vous appris quel-» que événement nouveau ?... Et votre père ?... » comment se fait-il qu'il ne vous écrive pas ? » — Il m'a écrit, madame : j'ai reçu une lettre » de lui aujourd'hui. — Et que vous dit-il ?.... » Vous gronde-t-il bien fort ?... — Non... mais » il veut...— Eh bien !... il veut que vous alliez » le voir, sans doute ?... il a raison. — Je n'irai » point cependant. — Et pourquoi cela, mon-» sieur ? pourquoi n'iriez-vous point passer quel-» ques jours près de votre père ?..... Ne doit-on » rien à ses parents ? — C'est que ce n'est pas » seulement pour quelques jours qu'il me de-» mande.... Il veut.... — Il veut ?... achevez » donc... — Il veut me marier. »

Augustine a tressailli ; elle quitte mon bras, je vois son émotion ; cependant elle s'efforce de prendre un air calme, en me disant : « Il » vous a donc déja trouvé une femme ? — Il le

» dit au moins..... — Et..... comment est-elle, » cette femme?... »

Pour toute réponse, je lui présente la lettre de mon père. Elle la prend et va s'asseoir à quelques pas sur un banc de gazon ; je la suis, je vais me placer près d'elle, et j'attends en silence qu'elle ait achevé de lire. Enfin, sans se tourner vers moi, elle me tend la lettre en me disant d'une voix étouffée : « Il faut partir... il » faut épouser celle qu'on vous destine.

» — Partir!... m'éloigner de vous !... ah ! ja» mais! jamais! » Elle tourne alors la tête vers moi, et me regarde avec tendresse en me disant : « Mais songez donc, mon ami, que cette » femme est jeune... jolie... — Il n'y a qu'une » femme jolie à mes yeux!... — Elle a des ver» tus, de l'esprit... elle vous aimera... — Mais » je ne l'aimerai pas, moi.... — Elle est riche, » vous pourrez de nouveau satisfaire tous vos » désirs. — Je n'en ai plus qu'un, un seul..... » c'est de vous plaire, d'être aimé de vous... de » vous voir sans cesse, de ne plus vous quitter.. » — Rappelez-vous encore que des nœuds in» dissolubles... que je ne puis être votre épouse. » — Ah! soyez à moi par votre cœur, par votre » seule volonté... Heureux d'avoir votre amour, » aurai-je encore des vœux à former?... »

Je suis à ses genoux, je les presse, et elle ne

me repousse pas; je prends ses mains, je les couvre de baisers, j'entoure sa taille, je cherche sur les lèvres des baisers plus doux encore... Elle ne sait plus se défendre, sa tête est tombée sur mon épaule; mais elle veut en vain éviter mes caresses... Je vais être heureux..... lorsqu'une voix se fait entendre.... c'est sa domestique qui l'appelle; la voix s'approche de nous, il faut que je m'éloigne d'elle! il faut reprendre un maintien composé... Maudit contre-temps!

Augustine s'est levée, elle a fait quelques pas vers sa bonne qu'elle ne tarde pas à rencontrer : « — Qu'avez-vous donc? » lui dit-elle, « pourquoi m'appeler ainsi? qu'est-il arrivé?— » Mon Dieu, madame, il est arrivé un homme de » Paris... un monsieur qui vous demande, qui » veut absolument vous parler... et comme j'ai » dit que madame y était...... — C'est quelque » ennuyeuse visite qui vous arrive...... Elle n'a » qu'à dire qu'elle s'est trompée... que vous n'y » êtes pas, qu'elle ne vous a pas trouvée... »

Augustine me serre la main en me disant à l'oreille : « Oh! non, mon ami.... Que penserait cette fille?... Mais qui donc peut venir?.. » Je n'attends personne... Marianne, comment » est-il, ce monsieur?

» — Dame, madame, il est ben mis.... Mais

» il a un air tout sans gêne, il m'a dit : Votre » maîtresse y est-elle? — Oui, monsieur ; » que » j'ai répondu, « elle est dans les jardins. — Eh » ben! » qu'il a dit, « j'vas la trouver. » Après » ça, il s'est ravisé, et il est entré dans le salon, » en disant : « Non, au fait, j'aime mieux que » vous alliez la prévenir de mon arrivée.... Elle » pourrait être en société, et je ne veux pas la » déranger... Allez la chercher, mais qu'elle ne » se presse pas, j'ai le temps. » Et en di- » sant ça, dame, il s'est étendu sur un grand » fauteuil, ni pus ni moins que s'il était chez » lui. »

A mesure que Marianne parle, Augustine se trouble et pâlit ; moi-même je ne puis me défendre d'une certaine inquiétude.

« — Et ce monsieur ne vous a-t-il pas dit son nom? » demande Augustine avec anxiété.

» — Ah! pardonnez-moi, madame, j'y pen- » sais plus. Il m'a dit : « Vous direz à votre » maîtresse que c'est monsieur.... monsieur » Jenne... Jenneville qui désire la voir. »

Augustine frémit et s'appuie sur mon bras en murmurant : « — C'est lui!... je l'avais de- » viné!. . Oh! mon Dieu! que vient-il faire ici? » que me veut-il?

» — Il veut vous remercier de ce que vous » avez fait pour lui... c'est là, n'en doutez pas,

» ce qui le conduit près de vous. Pourquoi » trembler?... pourquoi vous effrayer d'une dé- » marche si naturelle?... »

Quoique je tâche de rendre le calme à Augustine, je sens que mon cœur est oppressé. L'annonce de la visite de Jenneville m'a fait éprouver une pénible sensation. La bonne Marianne, qui s'aperçoit que l'arrivée de l'étranger nous afflige tous d'eux, s'écrie : « — Bon » Dieu! madame, i gnia pas tant besoin de se » gêner pour ce monsieur!... j'vas le renvoyer, » quoi! et j'lui dirai que vous n'y étiez pas...

» — Non, non, gardez-vous-en bien! » s'écrie Augustine en arrêtant Marianne. « Allez, au » contraire, lui dire que je vous suis... que je » viens à l'instant... ne dites pas que j'étais avec » quelqu'un...

» — Oui, oui, madame... ça suffit... Oh! il » attendra puisqu'il dit n'est pas pressé. »

Marianne s'éloigne, et Augustine porte son mouchoir sur ses yeux en s'écriant : « Hélas! » qui m'aurait dit qu'un jour je craindrais... je » redouterais la vue de mon époux!... Ah! » Paul. . je suis déjà bien coupable... mais, si » j'ai cessé de l'aimer, n'est-ce pas lui qui l'a » voulu... qui m'y a forcée?... — Calmez-vous » remettez-vous... Jenneville ne veut que vous » remercier des sacrifices que vous avez faits

» pour lui... — Des sacrifices!... que ne puis-» je donner tout ce que je possède, et vous ai-» mer sans remords!... Mais, mon ami, il m'at-» tend... partez... partez vite par cette petite » porte qui donne sur les champs... ne passez » pas près de la maison, je vous en prie... — » Pourquoi me renvoyer?... Sans doute la vi-» site de Jenneville ne sera pas longue, permet-» tez-moi de rester au fond de ces jardins, pour » en connaître le résultat... — Oh! non!..... » non... je n'aurais pas la force de parler... de » répondre à... monsieur Jenneville, si je vous » savais encore dans ces lieux... Partez... je le » veux... je vous en prie... je tremble déjà qu'il » ne vous rencontre... — Eh bien! puisque » vous le voulez, je pars... mais qu'il m'en » coûte de vous quitter ainsi!... — Et moi..... » croyez-vous donc que je ne souffre pas?..... » mais il le faut... Tenez, mon ami... voilà la » porte... Adieu... — Je vous verrai demain? » — Oui, oui. »

J'ai ouvert la porte qui donne sur les champs, j'ai pressé la main d'Augustine... je vais m'éloigner... elle me retient, me tend encore cette main chérie, et me dit en versant des larmes : « Adieu, mon ami; il me semble que c'est pour » la dernière fois!... »

Je la presse contre mon cœur ; mais elle rappelle son courage ; elle séchappe de mes bras, et la porte fatalc se referme entré nous.

CHAPITRE XXV.

LE MARI CHEZ SA FEMME.

—

Lorsque Jenneville avait répondu des soixante mille francs pour madame de Rémonde, il était déjà lui-même fort gêné dans ses affaires. Depuis quelque temps, la belle Herminie, qui, dans les commencements de leur liaison, ne voulait rien accepter de son amant, avait totalement changé de manières avec lui : elle était devenue prodigieusement coquette, et pour satisfaire ses caprices sans cesse renaissants, il lui fallait chaque jour beaucoup d'or. A la vérité, elle ne faisait que l'emprunter à Jenneville ; elle devait lui rendre tout cela sur le gain d'un soi-disant procès qui ne se jugeait jamais.

Jenneville n'avait point d'ordre, il détestait

les calculs, l'économie; habitué à satisfaire toutes ses fantaisies, il ne l'était pas à régler ses dépenses sur ses revenus. Déjà obéré par ses folies, la banqueroute de Blagnard lui avait porté un coup funeste; mais alors, loin de modérer ses dépenses, il avait vendu, emprunté, et cherché dans le jeu à réparer ses pertes. Plus épris que jamais de madame de Rémonde, dont il se croyait adoré, il ne voulait rien lui refuser, persuadé qu'un jour elle rentrerait dans ses biens dont elle lui parlait sans cesse, et qu'alors elle les partagerait avec lui.

Mais quelque temps après avoir répondu pour elle, il crut pouvoir lui avouer qu'il se trouvait lui-même gêné et avait besoin d'argent. Il désirait qu'elle lui prêtât une dixaine de mille francs sur les soixante dont il avait répondu; la belle Herminie ne répondit à cette demande de Jenneville que par un sourire méprisant. Elle lui dit qu'il était un monstre indigne de son amour, et lui tourna le dos. Jenneville commença alors à douter de l'excessive tendresse de son Herminie, et le lendemain en apprenant qu'elle venait de quitter Paris avec un jeune étranger, il vit enfin qu'il n'avait été que la dupe d'une vile courtisane.

Mis en prison par les soins de Jolivet, il y maudissait toutes les femmes, et surtout celle

qui l'avait si indignement trompé ; quelquefois le souvenir de son épouse se présentait à sa mémoire : alors il était forcé de s'avouer qu'elle valait mieux que madame de Rémonde ; il connaissait le cœur d'Augustine, il savait qu'elle viendrait à son secours s'il lui faisait part de son embarras ; mais, au milieu de ses défauts, de ses vices mêmes, Jenneville avait de la fierté, et il ne voulait pas implorer celle qu'il avait abandonnée.

Lorsqu'on lui rendit la liberté, il courut chez un de ses créanciers, et, en apprenant que c'était par les ordres de sa femme que toutes ses dettes étaient payées, il en éprouva presque autant de dépit que de reconnaissance. Il reçut bientôt après la lettre du notaire qui le prévenait que sa femme lui faisait trois mille francs de pension. Cette nouvelle marque de la générosité d'Augustine augmenta sa mauvaise humeur. Il se rendit chez le notaire, et le prévint qu'il ne voulait pas de la pension que sa femme lui faisait, en le priant de le lui faire savoir. Mais, deux heures après, il retourna chez le notaire lui dire qu'il comptait lui-même aller voir sa femme et qu'il était inutile de lui écrire. Enfin, après avoir encore hésité, réfléchi pendant quelques jours, il se rendit à Paris chez sa femme. On lui dit qu'elle était à sa campa-

gne; il connaissait sa jolie habitation de Luciennes et s'y rendit le même soir.

Augustine venait de me quitter, ses yeux étaient encore rouges des pleurs qu'elle avait versés; son sein était oppressé, sa marche chancelante, et elle entra en tremblant dans le petit salon du rez-de-chaussée où son mari l'attendait, nonchalamment étendu sur une bergère.

En voyant entrer sa femme, Jenneville se lève et lui fait un salut gracieux, tandis qu'Augustine reste immobile et n'ose point lever les yeux sur lui.

« Mille pardons, madame, si je vous ai dé-
» rangée... vous aviez de la société peut-être?
» Au reste, j'avais dit à votre domestique que
» je n'étais nullement pressé. Ma visite vous
» surprend?

» — Oui, monsieur... je l'avoue... j'étais loin
» de m'attendre... — Ah! madame, j'espérais
» que vous me jugiez assez poli pour venir vous
» remercier. Après la manière généreuse dont
» vous avez agi envers moi... — Monsieur... je
» n'ai fait que mon devoir... — Votre devoir!
» non vraiment, vous n'étiez aucunement obli-
» gée à payer mes dettes ; votre bien était à
» vous, et vous n'aviez pas répondu pour moi.
» — Monsieur, il est quelquefois des devoirs
» que notre conscience seule nous impose. —

» Madame, ce que vous me dites-là est très-
» beau!... Mais, si nous prenions des siéges,
» il me semble que nous causerions tout aussi
» bien assis... à moins, madame, que quelqu'un
» ne vous attende... — Non, non, monsieur
» personne ne m'attend. »

Jenneville prend la main de sa femme et la conduit devant un fauteuil ; Augustine s'assied sans lever les yeux sur son mari, qui se place près d'elle, et continue la conversation sur le même ton leste et dégagé dont il a commencé.

« Je vous disais donc, madame, que, sans
» vous, je restais en prison, j'y restais peut-être
» fort longtemps !... car qui diable m'en eût
» tiré ?..... ce ne sont pas mes bons amis qui
» m'ont aidé à me ruiner. . ce ne sont pas les
» coquettes qui m'ont dupé..... Ah! les fem-
» mes!... les femmes!...je les ai en horreur!..
» Je ne dis pas ça pour vous, madame, mais
» vraiment j'ai reçu là une terrible leçon... Le
» monde ne vaut pas grand'chose!..... vous me
» le disiez autrefois, et vous aviez raison ! Rui-
» né ! en si peu de temps !..... il y aurait
» de quoi devenir mysanthrope! Vous vous êtes
» dépouillée pour moi de la moitié de votre
» fortune!...

» -- Monsieur, je vous en prie, ne parlons

» plus de cela !... — Pardonnez-moi, madame, » je dois y songer ; et non-seulement vous payez » mes dettes, mais vous voulez encore me faire » une pension montant à la moitié de ce qui » vous reste !..... voilà ce que je ne souffrirai » pas.

» — Quoi ! monsieur, vous refuseriez ?... — » Oui, madame, je ne puis vraiment pas accep- » ter cela... vivre à vos dépens... lorsque je » vous ai jadis quittée... abandonnée.... car je » sens bien maintenant que ma conduite ne » fut pas très-exemplaire...

» — Ah ! monsieur, ne parlons plus de ce » qui s'est passé... et, je vous en supplie, dai- » gnez accepter ce que je vous ai offert .. si » cela ne vous suffisait pas, je pourrais faire » plus encore..... il me serait si doux d'assu- » rer votre tranquillité ! Monsieur, je vous en » conjure, ne me refusez pas... c'est une grâce » que je vous demande ; s'il le faut, je l'implore » à vos genoux...

» — Augustine !... que faites-vous ?... y pen- » sez-vous ?... à mes genoux ! quand c'est moi » qui devrais !... relevez-vous, madame..... Al- » lons, vous pleurez maintenant .. je ne suis » cependant pas venu chez vous dans l'inten- » tion de vous affliger... — Non, monsieur, je » ne pleure plus... mais vous consentez, n'est-

» ce pas ?...—Il n'y a qu'un moyen, madame,
» de me faire accepter vos bienfaits sans que
» j'en rougisse. — Quel est-il, monsieur ?.....
» Ah! je l'adopte d'avance... — Prenez garde,
» ma chère Augustine, vous allez peut-être vous
» repentir de vous être autant avancée !... Mais
» tenez, ma chère amie, sans plus de détours,
» je vais au fait : je vous ai quittée, j'ai peut-
» être eu tort !... Pendant que nous avons vécu
» l'un sans l'autre, nous avons fait chacun ce
» que nous avons voulu, c'était trop juste !.....
» moi, j'ai fait des sottises, j'en conviens, et
» la preuve, c'est que je suis ruiné... Vous, vous
» avez profité de la liberté que je vous avais
» rendue... c'était tout naturel !..... — Mon-
» sieur... je conviens que les apparences... que
» ma conduite fut inconséquente... mais... —
» — Eh! mon Dieu! ma chère amie, je vous
» le répète, en vous quittant, je vous avais
» dégagée de vos serments, du moins, c'est
» ainsi que je pense. Mais ce n'est pas du
» tout de cela qu'il est question. Aujour-
» d'hui, je n'ai plus rien, et, après avoir payé
» mes dettes, vous voulez encore me faire une
» pension !... Je ne puis la recevoir... mais je
» puis retourner avec vous, je puis revenir à l'é-
» pouse que j'ai jadis abandonnée; alors tout re-
» devient commun entre nous, et je cesse de

» rougir en vivant de vos bienfaits.... Le passé
» n'est plus rien pour nous!... Aucun reproche
» ne sortira de la bouche ni de l'un, ni de l'au-
» tre car, tous deux coupables, nous n'avons
» pas le droit de nous en faire. Je vous connais
» assez pour être persuadé qu'habitant avec
» moi, vous romprez toute liaison.... que mon
» abandon seul avait autorisée. Je vous le ré-
» pète, jamais un mot sur le passé!.... et nous
» vivrons ensemble... non comme des amants,
» je pense que maintenant cela serait difficile,
» mais comme de bons amis, ce qui vaut peut-
» être mieux. Voilà, madame, la proposition
» que j'avais à vous faire, mais remarquez bien
» que ce n'est qu'une proposition!... quoique je
» sois toujours votre mari, et qu'avec ce titre,
» comme nous nous sommes quittés jadis sans
» aucune décision judiciaire, je puisse aujour-
» d'hui venir m'établir chez vous, sans que vous
» ayez le droit de vous y opposer, soyez per-
» suadée, madame, que telle n'est point et ne
» sera jamais mon intention Si ce que je vous
» propose ne vous convient pas, eh bien! n'en
» parlons plus Alors je quitte la France, je m'ex-
» patrie; je vais sous un autre ciel essayer de
» rencontrer la fortune que j'ai menée trop les-
» tement à Paris, ou mourir ignoré dans quel-
» que coin de la terre..... ce qui n'est pas un

» grand mal quand on ne fait rien de bon des-
» sus. Mais en quelques lieux que j'aille, soyez
» assurée, madame, que je me souviendrai que
» c'est à vous que je dois d'être sorti de la pri-
» son. »

Augustine n'a point interrompu son mari. Dès qu'elle a compris que son intention est de revenir avec elle, une pâleur subite s'est répandue sur ses traits; elle a de nouveau baissé ses regards vers la terre, elle garde le silence; mais les fréquents mouvements de son sein décèlent l'agitation de son cœur.

Jenneville attend pendant quelques minutes que sa femme lui réponde; voyant qu'elle se tait toujours, il lui dit: « Eh bien! madame quelle est
» votre décision? dans un cas pareil, il me sem-
» ble que l'on doit sur-le-champ voir ce qu'on
» veut faire. Vous ne répondez pas... Allons, je
» devine que ma proposition ne vous tente pas;
» au fait, je devais m'y attendre. Adieu donc,
» madame, et pour longtemps, ce qui est présu-
» mable... je vois qu'il faut m'expatrier. »

Jenneville va se lever, Augustine le retient en s'écriant : « Vous expatrier! oh! non, mon-
» sieur, non... Pardonnez si j'ai réfléchi long-
» temps à votre proposition... Mais je pensais...
» qu'auprès de moi, maintenant, il vous serait
» difficile de trouver le bonheur... Vous aimez

» le monde, les plaisirs... Moi, j'aime la retraite,
» la solitude... Pour m'être agréable, vous contraindrez peut-être vos penchants... et cependant, il ne tiendrait qu'à vous d'être libre, d'être heureux, sans reprendre des chaînes qui vous sont pénibles à porter. Ma fortune est à vous, elle est à vous toute entière; je vous le répète, disposez-en, ce sera me prouver que vous avez encore quelque amitié pour moi : les dons d'une épouse ne peuvent humilier... Mais devez-vous, pour les recevoir, vous priver de cette liberté qui pour vous a tant de charmes? Non, monsieur, soyez heureux sans vous imposer aucun sacrifice.

» — Ma chère Augustine, vous êtes dans l'erreur; en vivant avec vous, je ne regretterai ni le monde, ni la vie que je menais : j'ai pris en haine tout cela !... Si j'ai des regrets, c'est d'avoir été dupé par des intrigants et dépouillé par des coquettes. Quant à ce que vous me proposez de disposer de ce qui vous reste de fortune, sans retourner avec vous, c'est absolument impossible; ma fierté s'y oppose. C'est bien assez qu'en vivant avec vous, l'argent ne vienne que de votre côté.... Mais tous les jours un homme qui n'a rien épouse une femme riche sans que cela puisse lui être reproché. Ma résolution est donc invariable. Voyez ce que

» vous voulez faire... Mais, je vous en prie, ne
» faites que ce qui vous arrangera. »

En disant ces mots, Jenneville se lève, il fait quelques tours dans le salon. Pendant ce temps, Augustine, vivement émue, cherche à triompher des sentiments qui agitent son cœur. Enfin, elle s'avance vers Jenneville, et lui dit d'une voix tremblante : « Je suis votre femme, mon-
» sieur; quels que soient les jugements que
» vous ayez portés sur moi, je ne l'ai jamais
» oublié : à ce titre, je dois toujours être prête
» à remplir vos volontés...

» — Encore une fois, ma chère amie, ce n'est
» pas de mes volontés qu'il est question, mais
» des vôtres. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas
» vous remettre avec moi?...

» — Je le veux bien, monsieur. — En ce cas,
» tout est terminé. Je retourne à Paris faire mes
» dispositions, et demain je viens m'installer
» ici. — Ici?... Mais, monsieur... je comptais
» demain retourner à Paris. — Eh bien! comme
» il vous plaira; ce sera donc à Paris que j'au-
» rai le plaisir d'aller vous retrouver. Oh! je suis
» maintenant le meilleur homme du monde,
» vous verrez que l'adversité est bonne à quel-
» que chose. Adieu, ma chère amie, à de-
» main. »

Jenneville prend la main de sa femme, qu'il

baise assez tendrement, puis il sort lestement de la maison. Dès qu'il est éloigné, Augustine se laisse retomber sur son siége, et donne un libre cours aux larmes qui l'étouffaient.

CHAPITRE XXVI.

UN AMI ET UNE AMIE.

—

J'étais revenu à Paris fort inquiet du résultat de la visite de Jenneville à sa femme. J'étais loin cependant de deviner quel en serait le résultat ; mais j'avais laissé Augustine tremblante, alarmée, et il me tardait de la revoir, de pouvoir de nouveau rassurer son cœur, et lire dans ses yeux cet amour qui répondait au mien.

J'ai mal dormi, je me lève de bonne heure... je n'ose déjà me rendre à Luciennes. Je pense qu'il faut au moins que je réponde à mon père, puisque je ne veux pas aller le trouver. Je commence une lettre, mais je ne puis mettre deux phrases qui aient le sens commun. J'ai sans

cesse présent à l'esprit Jenneville chez sa femme. Je déchire ma lettre ; je répondrai une autre fois. Mais je puis bien partir maintenant, il est neuf heures passées, et avant que je ne sois arrivé !...

Je vais sortir... mon portier me remet une lettre qu'on vient d'apporter, en disant que c'est extrêmement pressé. Avant qu'il ne me l'ait donnée, j'ai déjà reconnu l'écriture d'Augustine. Qu'est-il donc arrivé, pour qu'elle m'écrive de si grand matin?... Je ne sais pourquoi je tremble, il me semble que mon sort, mon avenir, tout mon bonheur est dans cette lettre.

Je m'enferme chez moi et je brise le cachet.

« Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée, mon ami : la tristesse que j'éprouvais » hier en vous disant adieu semblait m'avertir » que c'était la dernière fois que je devais vous » voir et vous parler. Tout est fini entre nous : » M. Jenneville revient à moi... il est malheureux, c'est vous dire assez que j'ai dû accepter sa proposition, lors même que mon devoir » ne m'y aurait point obligée.

» Une barrière insurmontable existe maintenant entre nous ; n'essayez jamais de la fran-

» chir, car, malgré la douleur profonde que j'é- » prouve, et dont je ne me flatte pas de guérir, » vous devez me connaître assez pour savoir » que tous vos efforts seraient inutiles, et que » je mettrais désormais autant de soin à éviter » votre présence, que j'avais autrefois de plai- » sir à la chercher. Pourquoi vous ai-je connu! » Pourquoi m'avez-vous aimée!... je serais à » présent heureuse du retour de mon époux.... » et je rougis en m'avouant qu'il n'en est point » ainsi. Ah! ne croyez pas que ce soient des re- » proches que je vous adresse..... moi seule je » fus coupable, mais j'en suis bien punie. Notre » amour ne fut qu'un rêve que le réveil ne de- » vait jamais réaliser! Oubliez-moi, c'est la der- » nière prière qu'il me soit permis de vous faire, » oubliez-moi, et soyez heureux... Mais, je vous » en supplie, si le hasard vous faisait me ren- » contrer, faites en sorte que mes yeux ne puis- » sent vous apercevoir..... Ce sera me prouver » que vous avez encore pitié de mon cœur. » Adieu pour toujours! »

J'ai lu cette lettre, et je ne puis me persuader que ce qu'elle contient soit vrai; je la relis plusieurs fois, puis je la jette avec violence à mes pieds. Dans ce moment, ce n'est point du chagrin, ce n'est point de la peine que je res-

sens, c'est de la colère, de la fureur; au moment d'être heureux, perdre pour jamais l'espoir de posséder Augustine, cela me semble impossible... je marche dans ma chambre, je frappe de mes pieds et de mes poings sur mes meubles; je casse, je brise, puis je descends précipitamment chez mon portier. Je ne sais si j'ai fait le mouvement de le traiter comme mes meubles, mais le pauvre homme se sauve de sa loge, et se met en garde avec son balai, en s'écriant : « Monsieur, arrêtez! arrêtez, je vais » vous chercher le médecin! »

Je reviens à moi, je rougis de ma violence, et je lui dis d'un ton plus calme : « Je désire seu» lement savoir qui vous a remis cette lettre.... » — Ah! pardon, monsieur.., c'est qu'en des» cendant vous aviez les yeux si ouverts que ça » m'a fait peur... — Cette lettre?... — Monsieur, » c'est un commissionnaire qui n'avait pas l'air » d'être de Paris... je croirais même assez que » c'est un homme de village. — Il suffit; allez » me chercher un cabriolet. »

Je remonte chez moi, car j'étais descendu sans chapeau. Je ramasse la lettre fatale que j'avais jetée à terre; je ne veux plus m'en séparer maintenant. Je la relis encore... elle ne veut plus me voir!.... Ah! dussé-je exciter sa colère, je veux la voir, moi, je veux lui parler

encore ; il n'est pas possible que son mari habite déjà avec elle... avec elle!... un autre!... ah! si ce n'était pas son mari, quel plaisir j'aurais à le provoquer, à l'appeler au combat..... mais il faut tout souffrir et se taire!... Il faut même éviter ses regards de crainte de faire naître les soupçons... et cela sans avoir été heureux!. . Mais, quoiqu'elle dise, je la verrai.

Le cabriolet m'attend. Le cocher me demande où nous allons : « A Luciennes! — A » Luciennes!... diable! la course est bonne!... » — Va promptement, je te paierai ce que tu » voudras. — Oh! alors mors aux dents! »

Nous sommes en route... je pense qu'elle va peut-être refuser de me voir, mais une fois dans la maison, je n'en sors pas sans lui parler. Le chemin que j'ai fait tant de fois me semble éternel aujourd'hui ; cependant mon cocher ne cesse de fouetter son cheval. Arrivés à Bougival, je descends, car j'irai plus vite à pied. Je cours sans m'arrêter ; je suis chez elle, j'entre dans la cour, je vais aller dans le jardin, où il me semble qu'elle doit être. Je n'entends pas la vieille jardinière qui me crie : « Monsieur, » madame n'y est pas, elle est retournée à Pa- » ris. »

Fatigué de chercher en vain dans la maison,

je reviens vers la vieille paysanne : « Où donc
» est votre maîtresse ? — Mais, monsieur, si
» vous aviez voulu m'écouter en entrant, je
» vous ai crié que madame est partie de grand
» matin ; mais bah !... vous ne m'écoutez pas !
» vous courez toujours ! — Elle est partie ! et
» et qu'a-t-elle dit en partant ?... — Rien, mon-
» sieur... Mais madame avait si l'air triste que
» ça faisait de la peine... Une si bonne dame ne
» devrait pas avoir de chagrin ! »

Elle est revenue à Paris... Elle était près de moi et je m'en éloignais !... Je retourne à Bougival ; je remonte dans le cabriolet, et je dis au cocher : « Brûlez le pavé, retournons vite à
» Paris. — Dame, monsieur, nous brûlerons
» ce que nous pourrons ; mais mon cheval
» est fatigué, et à peine s'il a eu le temps de
» souffler. »

Elle a quitté sa campagne de grand matin... Pourquoi cet empressement à revenir à Paris ? Elle avait l'air bien triste, a dit la vieille jardinière ; oh ! oui, elle doit avoir du chagrin...... Elle souffre, car elle m'aimait... Elle me le disait encore hier, et pour le dire, il fallait qu'elle l'éprouvât bien !... Désormais elle ne peut plus être heureuse avec son mari !... Elle me réduit au désespoir.... et tout cela pour un homme qui ne l'aime point, qui l'a jadis abandonnée.

oubliée, pour se ruiner avec d'autres femmes. Elle prétend que c'est son devoir!... Pourquoi donc les hommes ont-ils le privilége de faire toutes leurs volontés, et les femmes n'ont-elles que celui de toujours pardonner?

Nous sommes à Paris, je quitte mon cabriolet, et je me dirige vers la rue Boucherat; j'éprouve un serrement de cœur en regardant cette maison où je lui parlai pour la première fois... où je passai des heures si douces à côté d'elle. L'idée que ces moments-là ne reviendront jamais est cruelle, je ne puis la supporter, je ne veux pas même me le persuader.

J'entre en tremblant dans la maison, et je m'adresse au portier :

« Madame... Luceval est revenue de la cam-
» gne?... — Oui, monsieur; madame est reve-
» nue ce matin..... Ah! monsieur, permettez,
» madame m'a dit qu'elle s'appelait maintenant
» Jenneville, parce que son mari, qui était en
» voyage..... car il paraît qu'elle n'était pas
» veuve, son mari va arriver; elle l'attend au-
» jourd'hui même. Alors elle m'a dit : Je n'y
» suis plus pour les personnes qui demande-
» raient madame Luceval, vu que je suis main-
» tenant madame Jenneville. Ainsi, monsieur,
» voyez qui vous demandez : si c'est madame

» Jenneville, elle est y est ; mais si c'est mada-
» me Luceval, elle n'y est plus. »

Mon oppression augmente en écoutant le portier. Mais le nom de madame Jenneville me dicte mon devoir : je suis certain que c'est pour moi qu'Augustine a donné cet ordre; elle a pensé que je le comprendrais. En effet, je ne dois point voir madame Jenneville, et madame Luceval n'existe plus pour moi.

Je sors brusquement de cette maison, je m'en éloigne le plus vite possible. Je rentre chez moi, et là, je m'abandonne sans contrainte à ma douleur.

Je ne sais combien d'heures se sont écoulées : dans l'excès de la peine, il est des moments où l'on ne pense plus, où l'on ne sait plus si l'on existe.

Tout-à-coup le souvenir de Juliette s'offre à moi, il ranime mes esprits. Juliette ne pouvait souffrir Jenneville, et elle me traitait comme un frère ; courons chez elle et apprenons-lui mes tourments.

La pensée que je vais voir quelqu'un qui partagera mes chagrins semble déjà me rendre un peu d'espérance. Je cours chez Juliette; elle est seule... Je pénètre près d'elle.

« Pauvre garçon ! » dit-elle en me voyant et en me tendant la main. A cet accueil, à ce

soupir qu'elle laisse échapper, je vois qu'elle sait déjà tout. Je n'ai plus la force de parler, je m'assieds près d'elle, je lui présente la lettre d'Augustine, puis je cache mes yeux avec mon mouchoir. Un homme craint de laisser voir ses larmes; mais, en ce moment, je n'ai pas la force de les retenir.

Après avoir lu la lettre, elle me prend la main, la serre dans les siennes, en me disant: « Plus je vois à quel point vous l'aimiez, plus »j'éprouve de colère en pensant que c'est pour »ce Jenneville qu'elle se sacrifie!... Cependant »nous ne pouvons la blâmer!..... il est son »mari, et il n'est plus heureux. Malgré cela, »j'avoue que je n'aurais pas eu autant de ver- »tu!... je lui aurais dit très-franchement: Mon »cher monsieur, vous m'avez quittée quand je »vous aimais, vous revenez quand je ne vous »aime plus : j'en suis bien fâchée, mais res- »tons chacun chez nous, et je vous ferai une »pension.

»— Par qui avez-vous donc su ces événe- »ments? — Par Augustine elle-même; à peine »arrivée à Paris, ce matin, elle m'a écrit tout »cela, et moi, je me suis rendue sur-le-champ »près d'elle; je voulais encore essayer de la »faire changer de résolution. Je lui ai dit »qu'elle se rendait malheureuse à jamais, ainsi

» que vous; quoique les hommes!... ça se con-
» sole toujours, n'importe; je l'ai engagée à
» bien réfléchir avant de se remettre avec un
» homme qui est capable maintenant de la rui-
» ner, comme il s'est ruiné lui-même. Elle m'a
» dit qu'elle avait tout examiné, tout calculé;
» qu'elle savait fort bien qu'elle ne pouvait plus
» être heureuse; mais que son parti était pris;
» qu'elle ne devait pas hésiter devant son de-
» voir; que cela lui était fort indifférent que
» M. Jenneville achevât de la ruiner; qu'elle l'en
» laisserait le maître; que son seul désir main-
» tenant était d'habiter loin du monde, loin de
» Paris, dans une profonde retraite, et d'y ap-
» prendre que vous êtes heureux.

» — Heureux!... et je ne la verrai plus!.....
» Ah! madame, c'est impossible!... ma passion
» pour elle fera le tourment de ma vie. — Mon
» cher Deligny, le temps est un grand méde-
» cin; il guérit des maladies que l'on croit d'a-
» bord incurables, et cela est fort heureux. Le
» sort s'est trompé en ne vous faisant pas le
» mari d'Augustine; mais il se trompe souvent
» dans les mariages qu'il arrange. Il faut pour-
» tant bien prendre votre parti; car vous con-
» naissez comme moi Augustine, et vous de-
» vez savoir qu'elle tiendra ce qu'elle a ré-
» solu.

» — Refuser même de me voir!... — Quant » à cela, convenez qu'elle a raison ; à quoi ser- » virait de vous voir maintenant? à renouveler » toutes vos peines... Ensuite, songez qu'elle » n'est plus libre, que Jenneville est persuadé » que vous avez été son amant, et que, s'il » savait qu'elle vous voit encore, cela pourrait » amener entre eux des scènes fort désa- » gréables.

» — En effet, madame, je sens que je ne » dois plus la voir ; c'est à son repos que je fe- » rai ce dernier sacrifice. Mais vous, madame, » vous la verrez toujours, et par vous, du » moins, je pourrai quelquefois avoir de ses » nouvelles.

» — Oui, je la verrai..... parce que je l'aime » beaucoup...... car, sans cela, je déteste tant » son mari, que la crainte de le rencontrer » m'empêcherait d'aller voir Augustine.... mais » j'espère bien que je ne le rencontrerai pas, et » comme ils auront chacun leur appartement » séparé...

» — Ils auront leur appartement séparé?... » en êtes-vous sûre, madame? — Comment! si » j'en suis sûre!... Quand même Augustine ne » me l'aurait pas dit, pensez-vous, monsieur, » que je ne sache pas comment une femme » doit se conduire dans sa position?... Est-ce

» que vous croyez que c'est l'amour qui a opéré
» ce raccommodement?... non... Lors même
» qu'Augustine ne vous aurait point connu, son
» cœur, justement blessé, ne se serait point
» rendu à l'infidèle qui l'a dédaignée. Oh! nous
» avons de la fierté, monsieur!... et si le devoir
» force Augustine à retourner avec son époux,
» il ne la force pas, du moins, à lui témoigner
» un amour dont lui-même l'a dégagée. Eh
» bien! monsieur, voilà votre front qui n'est
» plus aussi soucieux ; ce que je vous dis là vous
» vous fait plaisir, n'est-ce pas? — Oh! oui,
» madame, cela me fait un plaisir extrême! —
» J'en étais sûre! — Mais pourquoi est-elle re-
» venue si vite à Paris? — Parce qu'elle ne vou-
» lait point se réunir à M Jenneville dans cette
» campagne où nous avons passé ensemble des
» journées si agréables. Cette même raison lui
» fera quitter bientôt son logement de Paris;
» elle veut éloigner de ses yeux tout ce qui vous
» rappelle à son souvenir. Précaution inutile!..
» Pauvre Augustine! elle ne vous oubliera pas!..
» — Comment, madame, est-ce que vous vou-
» driez qu'elle m'oubliât? — Certainement, je
» le voudrais, ne serait-elle pas plus heureuse?
» mais vous, vous désirez qu'elle vous aime
» toujours, quoique cela ne puisse plus faire que
» son tourment. Vous voyez bien que les hom-

» mes sont plus égoïstes que nous, qui vous » permettons d'être inconstans, quand nous ne » pouvons plus faire votre bonheur. Mais rassu- » rez-vous, monsieur, Augustine s'éloignera en » vain des lieux où elle vous a connu ; le cœur » voit encore ce que les yeux ne voient plus, et » ma pauvre amie sera toujours malheureuse !.. » je la consolerai autant que je le pourrai... je » lui parlerai de vous, et je vous parlerai d'elle : » ce sera, je crois, la meilleure manière de vous » être agréable à tous deux. »

Je quitte Juliette un peu moins désolé. Quand on est bien persuadé qu'il faut renoncer à tout espoir, on s'efforce de rappeler son courage, pour supporter le mal qu'on ne peut plus empêcher.

Cependant, je cherche en vain à me distraire, les jours me semblent maintenant d'une longueur mortelle. Je ne puis m'habituer à ne plus la voir. C'est encore chez moi que je me plais le mieux ; elle est venue dans cette chambre, elle s'est assise à cette place ; c'est ici qu'elle m'a laissé voir qu'elle m'aimait... Ah ! je ne quitterai pas mon logement.

Je pense quelquefois à Dubois ; je ne sais pas où il loge maintenant, et je n'ai pas le courage de chercher à le découvrir : la tristesse nous abat et nous ôte même l'envie de nous distraire.

Mais, un matin, Dubois entre chez moi, et me surprend plongé dans mes rêveries.

« — Tu es ici! » s'écrie-t-il, « je ne voulais » pas le croire!... ton portier dit même qu'il y » a quinze jours que tu es à Paris... est-ce pos- » sible? tu aurais, pendant quinze jours, oublié » l'amitié!.... Mais, qu'as-tu?... comme tu es » pâle, défait! tu as donc pris médecine ce ma- » tin?...

» — Ah! mon cher Dubois, j'ai eu bien du » chagrin depuis que je ne t'ai vu!... — Tu as » des chagrins!.. et tu ne viens pas me chercher! » tu me paieras celle-là, par exemple... Mais » qu'est-ce donc?.. encore une banqueroute?.. » — Cette femme... que j'aimais... que j'ado- » rais..... Augustine, est retournée avec son » époux!... — Comment, c'est l'amour qui te » chagrine... c'est ça qui te fait maigrir!... et » c'est dans le siècle des lumières que tu es bête » comme ça!... Allons, Paul, reviens à toi, mon » ami!... Que diable! autrefois tu n'étais pas » sentimental à ce point-là! Est-ce à ton âge, » avec ta tournure, qu'on manque de fem- » mes?... Tu sais bien, d'ailleurs, que j'ai tou- » jours deux ou trois maîtresses au service de » mes amis. Tu ne m'écoutes pas... tu t'éloi- » gnes de moi...

» — Dubois, tu ne sais pas ce que c'est que

» d'aimer véritablement ; si tu l'avais éprouvé, » tu ne me plaisanterais pas sur mes peines.

« — Eh bien ! mon ami, ne te fâche pas..... » c'est vrai que j'ai toujours fait l'amour en zé- » phir et jamais à poste fixe !... mais, puisque » ça te contrarie que je veuille te faire rire, c'est » fini ; parle-moi de tes amours tant que tu » voudras, je t'écouterai, je te plaindrai, je pleu- » rerai même avec toi, s'il le faut... je pleure » comme un veau, quand je m'y mets, je ne » suis pas ton ami pour rien. Mais comment » diable se fait-il que cet amour, qui te rendait » si heureux il y a peu de temps... — Je te dis » qu'elle est retournée avec son mari... — Son » mari ? c'est Jenneville, et il était en prison.— » Il n'y était plus ; elle a payé toutes ses dettes. » — Elle l'aimait donc toujours ? — Non... elle » ne pouvait plus l'aimer après la conduite qu'il » avait tenue avec elle.—Comment, elle ne l'ai- » mait pas, et elle le tire de prison et se remet » avec lui ? —Oui, Dubois, juge par là du cœur, » des vertus d'Augustine..... — J'avoue que je » connais plusieurs particulières qui ne sont » pas du tout fâchées que l'on ait coffré leur » mari. Mais enfin, mon ami, quand tu te dé- » soleras, quand tu te donneras le *spleen*..... » c'est un mauvais moyen. Madame est retour-

» née avec monsieur, eh bien! qu'est-ce que ça
» fait? on se voit tout de même, et les rendez-
» vous n'en sont que plus piquants. — Tu ne
» connais pas Augustine!... Elle est incapable
» de tromper son mari. — Ah çà, tu ne me fe-
» ras pas accroire que c'est une Pénélope... et
» pendant tout le temps que tu habitais à la
» campagne avec elle...— Voilà ce qui te trom-
» pe, je n'avais encore rien obtenu que l'aveu
» de sa tendresse, et c'est au moment où j'al-
» lais triompher de sa résistance que je me suis
» vu séparé d'elle pour jamais!... — Comment,
» mon pauvre garçon, il serait possible!.... en
» voilà une sévère!... Poussez donc des sou-
» pirs... traînez donc une passion en longueur...
» un mari, un tuteur, un accident arrive *subito*,
» et, bien le bonsoir, vous en êtes pour vos œil-
» lades! c'est amusant! Ces choses-là ne m'ar-
» riveront jamais à moi, il faut que je sache tout
» de suite de quoi il retourne. Mais assez de
» plaisanteries; viens, habille-toi, sors avec
» moi... Je ne te quitte pas de six semaines!...
» Oh! tu auras beau faire, je suis ton *Pylade*,
» ton *Castor*, ton *Ajax*. Je n'abandonne pas un
» ami dans les larmes... Allons déjeuner; nous
» pleurerons en prenant du chocolat, nous pleu-
» rerons tantôt en prenant du beefsteak, et nous
» pleurerons encore ce soir en buvant du punch;

» en pleurant ainsi toute la journée, ça finira
» plus vite. »

Il n'y a pas moyen de résister à Dubois. D'ailleurs je sens bien qu'il a raison : dès qu'une passion est sans espérance, c'est une folie de la nourrir, il faut tout faire au contraire pour la bannir de son cœur. On se dit cela... mais on ne peut pas toujours l'exécuter.

Je suis sorti avec Dubois ; je le quitte un moment pour aller chez Juliette, il y a quinze jours que je ne l'ai vue, et j'ai soin d'avoir des nouvelles d'Augustine.

Juliette me reçoit avec sa bonté ordinaire. Elle n'attend pas que je l'interroge ; car elle sait bien de qui je désire qu'elle me parle.

« Je l'ai vue il y a deux jours, » me dit-
» elle : on n'habite plus rue Boucherat ; on est
» allé se loger faubourg Saint-Germain ; on ne
» sort jamais, on ne reçoit jamais, on vit
» dans la solitude la plus absolue. On n'a
» point à se plaindre de monsieur ; il laisse ma-
» dame maîtresse de ses volontés, et lui-même
» paraît avoir de la haine pour le monde ;
» son humeur est devenue sombre, il passe sou-
» vent des journées entières sans voir madame
» et sans sortir de son appartement. Comme
» elle croit que sa tristesse naît des regrets
» qu'il éprouve de ne plus pouvoir étaler le

» même faste, mener la même vie qu'autrefois, » elle l'a prévenu que sa fortune était à sa dis- » position, et qu'il pouvait en disposer comme » de chose à lui appartenant ; mais jusqu'à pré- » sent il n'a point usé de cette permission. » Voilà la vie que l'on mène, vous jugez com- » bien elle doit être triste. On m'a dit qu'on » faisait tout ce que l'on pouvait pour vous ou- » blier ; mais je n'en crois rien ; et j'ai dans l'i- » dée que votre souvenir est au contraire la » seule consolation que l'on ait. On m'a de- » mandé si je vous avais vu, si vous aviez pris » votre parti... J'ai répondu que non, que vous » vouliez l'aimer toujours !... on s'est récrié » que cela n'était point raisonnable ! mais j'ai » bien vu que cela faisait grand plaisir. Voilà » mon bulletin, monsieur, et je puis vous cer- » tifier que celui-là ne contient rien de faux. »

Bonne Juliette ! que l'on est heureux d'avoir une telle amie !... Je la remercie cent fois et je l'engage à voir souvent Augustine. Je suis bien sûr qu'elle lui dira tout le plaisir que j'éprouve à parler d'elle.

Je quitte Juliette pour aller rejoindre Dubois. Celui-là est aussi mon ami, il me l'a prouvé, et il fait de nouveau ce qu'il peut pour me consoler, me distraire et ramener le sourire sur mes lèvres. Pour le contenter, je feins

quelquefois d'avoir pris mon parti, je ris, je plaisante avec lui. Mais ma gaîté n'est pas franche et mon cœur ne la partage pas.

CHAPITRE XXVII.

L'AUBERGE DU SOLEIL D'OR.

—

Trois mois se sont écoulés depuis que j'ai cessé de voir Augustine. Mon amour n'est point éteint ; je ne pense pas que j'oublierai cette femme adorée, mais je ne parle plus d'elle qu'à Juliette. Avec Dubois je feins d'être consolé, et pour lui complaire je l'accompagne dans plusieurs réunions où il pense que je formerai de nouvelles amours. Je le voudrais, oui, je voudrais qu'une autre femme me fît oublier celle que je ne puis posséder, et pour cela j'essaie aussi de faire quelques nouvelles connaissances ; mais ce remède ne me guérit pas!
»Qu'est-ce qu'un caprice auprès d'un sentiment véritable?... et toutes ces femmes-là sont

si loin... si loin d'Augustine?... Il me semble que je l'aime encore plus toutes les fois que je me lie avec une autre.

Dubois, qui s'aperçoit que je ne conserve jamais huit jours ces nouvelles connaissances, prétend que je deviens encore plus volage que lui. Il ne comprend pas que je change par fidélité.

Ce n'est plus que chez Juliette que je me plais; mais je n'ose pas y aller trop souvent, de crainte de l'importuner.

Mon père m'a écrit trois autres lettres : il ne conçoit rien à ma conduite; dans chacune de ses épîtres, je vois qu'il a d'abord pris la plume avec colère, car il commence toujours par me gronder bien fort, en me disant que j'étais indigne du bonheur qui m'était réservé et qu'il ne veut plus me recevoir, puis petit à petit il s'apaise, il gronde moins, et finit par m'engager à quitter bien vite Paris, me disant qu'il a trouvé moyen d'excuser mon retard auprès des parents de celle qu'il me destine, et que rien n'est encore désespéré si j'arrive bien vite.

Je lui ai répondu une lettre bien soumise, dans laquelle je lui promets d'aller bientôt le voir; mais où je ne dis pas un mot du mariage qu'il veut me faire faire; car sur ce chapitre je ne puis encore me résoudre à lui obéir : ce serait pourtant ce que je pourrais faire de mieux.

Sans aucune espérance du côté d'Augustine, ne pouvant même plus la voir, d'où vient que je tiens encore à conserver ma liberté?.... Allons chez Juliette ; elle n'était point chez elle hier quand je m'y suis rendu, cela fait dix jours que je ne l'ai pas vue ; et dix jours sans avoir des nouvelles d'Augustine, c'est bien long !

Je trouve Juliette ; mais ses traits n'ont point leur enjouement habituel, des nuages obscurcissent son front. Je vais la questionner ; elle ne m'en laisse pas le temps.

« — Vous êtes venu hier, » me dit-elle ; « j'é-
» tais justement chez Augustine..... — Que lui
» est-il arrivé ?... votre tristesse... — Rien.....
» rien, calmez-vous, asseyez-vous, et écoutez-
» moi. Ce n'est pas seulement de la tristesse,
» c'est de l'humeur... c'est de la colère que j'ai
» de voir une femme si douce unie à un homme
» qui... — O ciel!... Jenneville la rend mal-
» heureuse!..... oserait-il la maltraiter? — Eh
» non... mon cher Deligny, ne vous emportez
» pas, il n'est arrivé qu'une chose fort simple,
» et telle que je l'avais prévue ; voici le fait : Je
» vous ai dit qu'Augustine avait laissé son mari
» maître de gérer comme il l'entendrait ce qui
» lui restait de fortune... C'était une sottise
» qu'elle faisait ; mais enfin elle l'a voulu. Pen-

» dant quelque temps, M. Jenneville n'a fait
» aucun usage de cette permission ; mais Au-
» gustine avait bien jugé que sa misanthropie,
» son éloignement pour le monde, ne venaient
» que du regret qu'il éprouvait de ne pouvoir y
» mener le même train qu'autrefois ; le cher
» monsieur vient de lui en donner la preuve : il
» a pensé que la fortune, après l'avoir maltraité,
» pouvait à présent lui être propice, il a voulu
» rattraper ce qu'il avait perdu ; il a été à la
» Bourse, a joué à la hausse et à la baisse, a
» voulu agioter. . que sais-je !..... le résultat,
» c'est qu'en fort peu de temps il a perdu
» soixante mille francs..... — Soixante mille
» francs ? — Oui, justement la moitié de ce qui
» restait à sa femme. Alors, je dois convenir
» qu'il a mis de la franchise dans sa conduite ;
» il est venu trouver sa femme, lui a fait l'aveu
» de cette nouvelle perte, en lui disant : « Dé-
» sormais, madame, ne me laissez plus disposer
» de ce qui vous reste, car je serais assez mal-
» heureux pour vous réduire à la mendicité.
» Vous connaissez Augustine ; pas une plainte,
» pas un reproche ne lui est échappé ; bien loin
» de là, elle s'est bornée à dire à son époux
» qu'ils vivraient encore avec plus d'économie ;
» mais voici ce qu'ils ont résolu : Jenneville ne
» veut plus rester à Paris ; y vivre avec mille

» écus de rente lui semble un supplice ; cette
» ville lui est devenue insupportable. De son
» côté, comme Augustine ne veut pas retourner
» à Luciennes, ils ont loué cette campagne ; ils
» iront habiter une petite maison qui vient
» d'Augustine et est située dans le fond de la
» Beauce ; c'est une maisonnette isolée, autour
» de laquelle n'habitent que quelques rustres
» campagnards et des paysans. Voilà où Jenne-
» ville va conduire sa femme, à présent ! à l'en-
» trée de l'hiver !..... Voilà où notre pauvre
» amie va désormais passer ses jours !...

« — Quoi ! madame, Augustine a consenti?...
» — Non, seulement elle a consenti ; mais elle
» prétend qu'elle est satisfaite de cette événe-
» ment, qu'une obscure retraite est désormais
» l'asile qui lui convient ; elle se flatte de pou-
» voir plus facilement y retrouver la paix du
» cœur ; elle dit qu'à Paris elle n'ose faire un
» pas de crainte de vous rencontrer..... — Elle
» me hait donc maintenant ! — Vous haïr.....
» Ah ! si elle ne vous aimait pas toujours, elle
» ne redouterait pas ainsi votre vue !..... mais
» votre présence lui ôterait le courage de sup-
» porter sa situation.... Pauvre Augustine !....
» je vois tout ce qu'elle souffre, quoiqu'elle
» veuille me le cacher. Elle m'a chargé aussi de
» vous adresser une prière... ce sera la dernière

» qu'elle vous fera ; elle espère que vous n'y
» serez pas insensible. — Ah ! parlez, madame,
» un désir d'Augustine est un ordre pour moi...
» Parlez. — Elle sait que vous êtes libre encore,
» et je ne lui ai pas caché que son image est
» toujours gravée dans votre cœur ; elle désire
» que vous remplissiez enfin les volontés de
» votre père, et que vous consentiez au ma-
» riage qu'il vous proposait. — Elle veut que
» je me marie !... elle ne veut plus que je l'aime,
» puisqu'elle m'ordonne de penser à une au-
» tre... Ah ! madame ! c'est qu'elle ne m'aime
» plus elle-même !..... — Vous êtes injuste,
» M. Deligny. Ce dernier vœu d'Augustine est
» une nouvelle preuve de sa sollicitude pour
» votre bonheur.. .. elle désire, elle espère que
» vous serez heureux, et pour cela elle veut
» même que vous cessiez de penser à elle...
» Ah ! ce sacrifice est le plus pénible qu'elle
» puisse s'imposer... Nous sommes si contentes
» d'être aimées, qu'il nous faut un grand cou-
» rage pour vous prier de nous être infidèles !..,
» — Eh bien, madame, puisqu'elle le désire...
» je remplirai ses intentions.... j'obéirai à mon
» père. Ce mariage me rendra malheureux.....
» mais elle l'aura voulu... et du moins c'est
» encore pour elle que je souffrirai..... ce sera
» une consolation. — Non, mon cher Deligny,

» si votre femme est douce et jolie, vous ne » serez pas malheureux, et vous conviendrez un » jour qu'Augustine avait raison. En allant de- » main lui faire mes adieux, je lui apprendrai » votre résolution. »

Je quitte Juliette de très-mauvaise humeur. Il faut donc que je me marie!... oui, il le faut, puisque je l'ai promis et qu'Augustine le désire. Après tout, je ne vois pas trop ce que je puis faire de mieux .. Le mariage me guérira peut-être de cette maudite passion... mais non, je suis certain que je n'aimerai pas ma femme.

Après avoir eu cette conversation avec Juliette, je vais retrouver Dubois; il s'aperçoit que j'ai quelque nouveau sujet de tristesse, et me dit :

« Tu as la mine plus longue qu'à l'ordi- » naire..... que se passe-t-il encore? — Tu ne » sais pas ce qu'on veux que je fasse, Dubois!... » Devine quel sacrifice m'impose cette femme » que j'adorais... que j'adore toujours, quoique » je ne puisse plus la voir? — Un sacrifice..... » attends donc... est-ce qu'elle veut que tu de- » viennes... comme Abeilard? — Elle veut que » je me marie. — Ah! c'est bien différent..... » elle a donc une femme toute prête à te don- » ner? — Non, c'est mon père qui depuis plus de trois mois me presse, me prie d'aller le

» trouver pour me faire épouser une jeune per-
» sonne de Chartres, qui est charmante, riche,
» qui a toutes les qualités..... à ce qu'il m'as-
» sure, et qui a la bonté de m'attendre pour se
» marier. — Bah! ton père t'a mis de côté une
» petite femme comme ça!.. c'est pas si bête...
» Moi, j'ai beau écrire à mes oncles et à mes
» tantes de me trouver un cotillon décent avec
» quelques écus dans ses poches, on n'a pas
» encore pu me confisquer une femme. Pour-
» quoi donc ne m'avais-tu jamais parlé des pro-
» jets de ton père?.... — A quoi bon, puisque
» je ne voulais pas consentir à me marier? —
» Eh bien! mon ami, tu avais tort... très-tort...
» Tiens, je vais te parler en père noble, moi.
» Tu as mangé les quatre cinquièmes de ta for-
» tune à Paris, c'est assez; il n'est pas néces-
» saire d'y manger le reste. D'ailleurs, tu n'es
» plus le même; depuis ta passion chevaleresque,
» tu n'es plus gai, joyeux, comme autrefois; je
» m'aperçois que tu t'ennuies partout, que tu
» soupires au lieu de chanter; il faut mettre
» un terme à cela. Ce voyage, ce mariage,
» achèveront de te guérir de ton vieil amour.
» Allons, c'est fini, c'est entendu..... ta dame
» l'ordonne, je me joins à elle. Partons, allons
» trouver le papa, et marions-nous. Je t'accom-
» pagne, cela va sans dire; ton fidèle ami doit

» être le premier garçon de ta noce : tu verras
» comment je mettrai tout en train !... comme
» j'organiserai le repas, le bal, les cérémonies!...
» Tu n'auras pas autre chose à faire qu'à te ma-
» rier... ensuite nous revenons à Paris..... tu y
» vis heureux avec ta femme et son argent, et
» si jamais un fanfaron se permet de lorgner
» ton épouse de trop près..... c'est moi qui me
» charge de le rappeler à l'ordre... »

Je n'avais pas besoin des sollicitations de Dubois, j'avais promis de céder à la prière d'Augustine, et cela me suffisait; cependant, lorsque je lui dis que je consens à ce mariage, Dubois, qui croit que c'est son éloquence qui m'a décidé, me presse dans ses bras, m'embrasse et s'essuie le front en disant : « Quand
» je me mêle d'une chose, je suis toujours cer-
» tain de réussir. Maintenant il faut mener cette
» affaire rondement; tu vas faire tes dispositions,
» je ferai les miennes..... ça ne sera pas long.
» Nous sommes au mois de novembre, mais le
» temps est beau, il y a encore quelques feuilles
» aux arbres; elles sont un peu jaunes, c'est
» égal, ça fait encore point de vue; il faut en
» profiter, et partir avant qu'elles ne soient
» toutes tombées... Quand seras-tu prêt?... —
» C'est aujourd'hui mardi... nous partirons sa-
» medi. — C'est bien tard; n'importe, va pour sa-

» medi... d'ici-là j'irai porter des éponges à tou-
» tes mes maitresses, afin qu'elles aient de quoi
» essuyer leurs larmes pendant mon absence. »

Dubois va me quitter..... Un souvenir me frappe..... Je le retiens : mais je ne sais comment lui dire cela... Heureusement, j'ai toutes les lettres de mon père. Je prends celle où il me recommandait si bien de ne pas lui ame-
» ner Dubois; et je la présente à celui-ci, en lui disant : « Tiens, j'aurais beaucoup de plaisir à
» t'emmener avec moi ; mais je n'avais pas encore pensé à ceci. Lis. »

Dubois lit, puis il se met à rire, en s'écriant :
« Comment, c'est cela qui te tourmente!.....
» Sois tranquille!... le papa m'en veut un peu,
» parce qu'il se rappelle notre soirée aux Champs-
» Élysées ; mais quand il saura que c'est à ma
» sollicitation que tu consens à ce mariage, que
» c'est moi qui ramène son fils dans ses bras,
» crois-tu qu'il m'en veuille encore?... Et quand
» il me verra faire des couplets pour sa bru, des
» couplets pour la mère, des couplets pour le
» petit frère ; s'il y en a un, donner la main aux
» vieilles tantes, et danser la *Camargo* avec les
» grand'mères..... il sera enchanté, transporté,
» et il te remerciera de m'avoir amené...

» — Je pense aussi que mon père, satisfait
» de me revoir, ne te gardera pas rancune ; et

» si tu me promets d'être sage.... — Je serai si
» sage que ça t'en fera de la peine! Oh! j'ai
» une tenue de province qui te surprendra. —
» En ce cas, fais tes dispositions, et à samedi.
» — C'est convenu; tu retiendras les places, et
» j'irairai te prendre à huit heures du matin.

Mes dispositions sont bientôt faites; je vais dire adieu à Juliette, qui m'apprend que monsieur et madame Jenneville doivent aussi partir cette semaine pour leur nouvelle destination. Ainsi donc, nos destinées vont s'accomplir; Augustine va vivre à la campagne avec son époux, et moi, je vais me marier, puis ensuite j'habiterai où ma femme voudra!... peu m'importe. C'est donc ainsi que devait se terminer cette liaison que j'eus tant de peine à former! Ah! si j'avais pu prévoir cela, je n'aurais pas suivi la dame à la capote pensée.

Samedi est arrivé, et Dubois est ponctuel; il est chez moi avant huit heures, avec sa valise sous le bras.

« — Eh! bien, partons-nous? — Dans l'ins-
» tant... tiens, je ferme ma valise. — As-tu
» donné congé, ici? — Non, vraiment... Je ne
» suis point encore marié..... Qui sait si cette
» demoiselle me plaira, si je lui conviendrai? Il
» ne faut pas aller si vite en affaire de ce genre.
» — Il me semble que tu ne vas pas trop vite,

» puisqu'on t'attend depuis trois mois... As-tu » écrit au papa pour le prévenir de notre arri- » vée ?—Je m'en serais bien gardé! j'aime beau- » coup mieux le surprendre.—Au moins, tu as » retenu nos places pour la voiture de Chartres? » — Non, pas précisément... mais j'ai décou- » vert de petites voitures fort gentilles qui vont » à Épernon, c'est là dedans que j'ai retenu nos » deux places. — Je croyais que ton père de- » meurait dans les environs de Chartres ?—Oui, » mais Épernon n'est qu'à six lieues de là, » nous les ferons en nous promenant, ou par » d'autres petites voitures qui passent par là ; » on m'a dit que nous ne manquerions pas » d'occasions. — Soit ; il me semble cependant » qu'il eût été plus court d'aller tout droit à » Chartres... — Rien ne nous presse... Quand » on va se marier, mon ami, il faut toujours » prendre le chemin le plus long. »

Nous prenons un fiacre qui nous conduit à la voiture d'Épernon. On nous attendait pour partir. On tient six dans la voiture. Dubois fait la grimace en s'apercevant qu'il sera placé à côté d'un vieux cultivateur et derrière une vieille paysanne. Comme il pense que la route ne lui procurera pas d'agrément, il promet un bon pour-boire au cocher si nous allons vite. Celui-ci fouette ses chevaux, et nous quittons

Paris... Ah! je m'éloigne sans regret... je sais qu'elle aussi ne doit plus l'habiter.

Nous faisons la route assez lestement; on ne s'est arrêté qu'une fois, et nous arrivons sur les trois heures à Épernon. Nous avons déjeuné à la première station, et Dubois pense qu'il faut partir sur-le-champ pour Chartres; il veut absolument dîner avec un pâté de cette ville; mais les occasions ne sont pas aussi fréquentes qu'on me l'avait dit. La voiture qui s'y rend vient de partir; on nous conseille d'aller jusqu'à Maintenon, où nous pourrons en trouver une autre. Il n'y a que trois lieues jusqu'à Maintenon, je ne suis pas fâché de faire ce chemin-là à pied; il me semble que cela me donnera encore le temps de la réflexion.

Nous prenons un petit paysan pour nous servir de guide et porter nos valises, et nous nous mettons en route. La campagne n'est plus gaie, les champs sont dépouillés de leur produit, les arbres de leur verdure; de loin en loin pourtant on trouve encore un site agréable, un point de vue qui n'est pas sans charme. Dubois presse le pas, parce que le temps est déjà froid, et il questionne notre guide.

« Comment appelle-t-on ce pays, mon gar- » çon? — La Beauce, monsieur... Oh! c'est un bon pays!... »

A ce nom de Beauce, je jette un cri de surprise, car je me rappelle que Juliette m'a dit que c'était dans la Beauce qu'était située la petite propriété où Augustine allait vivre avec son époux.

Dubois me demande ce que j'ai; mais je ne lui réponds pas; je songe à cette circonstance singulière, qui me fait encore suivre les pas de cette femme qui m'ordonna de la fuir... Il semble qu'une sympathie secrète m'entraîne toujours de son côté.

Je suis tiré de mes réflexions par Dubois, qui me crie aux oreilles: « Va donc plus vite, » tu ne t'aperçois pas qu'il pleut; si nous man- » quons la voiture, ça sera gentil! »

La pluie redouble Les lieues de la Beauce sont longues, car notre guide nous prévient que nous sommes encore loin de Maintenon. Mais nous apercevons sur notre gauche un bourg assez considérable, et nous pensons qu'il est prudent d'aller y chercher un abri.

« — Quel est cet endroit? » dis-je à notre conducteur. « Ça, monsieur, c'est Hanches, un » gros bourg.—Y a-t-il une auberge à Hanches? » — Oh! oui, monsieur, l'auberge du Soleil- » d'Or... où l'on est très-bien... et la maîtresse » en est fièrement jolie... »

Ces derniers mots font leur effet sur Dubois,

qui s'écrie : « Tiens, mon ami, nous ne pour-
» rons jamais arriver à Chartres aujourd'hui...
» D'ailleurs je sens l'appétit qui me talonne.
» Allons au Soleil-d'Or... dînons-y, et, si l'on y
» est bien, ma foi, restons-y jusqu'à demain,
» ce sera le plus sage, car le temps devient fort
» mauvais. »

J'accepte avec plaisir cette proposition. En quelques minutes nous avons atteint le bourg, et notre guide ne nous quitte qu'après nous avoir conduit à l'auberge du Soleil-d'Or.

Cette auberge si vantée ne serait à Paris qu'une petite guinguette ; mais, dans un village, il faut peu de chose pour imposer aux paysans ; cependant, la maison paraît tenue assez proprement, c'est déjà quelque chose ; la cour dans laquelle nous entrons, et qui précède les bâtiments, n'est point encombrée de fumier comme presque toutes celles des auberges de village, et la servante qui vient prendre nos valise n'est pas aussi dégoûtante que les maritornes des environs de Paris.

A peine avons-nous remis nos valises à la fille, qu'un petit jeune homme en veste, en tablier et en bonnet de coton, vient à nous en saluant, en sautillant, et en nous montrant une petite figure ronde, bien fraîche, et de gros

yeux à fleur de tête qui donnent sur-le-champ une idée de sa capacité.

« — Ces messieurs viennent loger chez nous, » ils seront contents... Marie, appelez ma fem- » me... J'ai tout ce qu'on peut désirer ici... Où » est donc ma femme, Marie?... j'ai du foin, du » son, de la litière pour les chevaux...

» — Voilà un petit gaillard qui m'a bien l'air » d'être digne de manger du foin, » me dit Dubois en souriant; puis il frappe sur l'épaule de l'aubergiste, qui est toujours occupé de chercher sa femme.

« — Monsieur l'aubergiste, si vous avez tant » de choses pour les chevaux, auriez-vous aussi » de quoi nous faire dîner, nous... — Oh! oui, » messieurs, certainement... ma femme vous » dira la carte... elle sait mieux que moi ce que » nous avons... Ah! la voilà enfin. »

Une jeune femme sortait d'une salle de fond et venait vers nous; mais quel est mon étonnement en reconnaissant, sous ce bonnet garni et le déshabillé d'indienne de la maîtresse de l'auberge, Ninie, ma petite frangère.

Je pousse un cri de surprise, Dubois en pousse un autre, et Ninie, de son côté jette un cri de joie.

» C'est Ninie!... — Monsieur Paul! — C'est » la jeune amie de Charlotte!... — Ah! que je

» suis contente!... embrassez-moi donc, mon-
» sieur!... »

Je cède à une douce invitation, Dubois en fait autant, et, pendant que nous embrassons madame l'aubergiste, son mari s'écrie : « Ces » messieurs connaissent ma femme!... Dieu!... » que c'est heureux!...

» — Oui, certes, » répond Dubois, « nous » connaissons votre femme... et depuis long- » temps... Mon ami, que vous voyez, est son » parrain! — Son parrain?... — Si vous voulez » bien le permettre. »

Je pousse Dubois; mais il me dit à l'oreille : « Il faut toujours se dire le parrain d'une jolie » femme... ça permet plus de liberté. »

Ninie sourit à l'idée de Dubois, puis elle me dit : « Vous ne vous attendiez pas à me trou- » ver aubergiste à Hanches. — Ma foi non... Je » me rappelle cependant que vous m'aviez an- » noncé votre futur mariage avec M. Bénin, » garçon patissier. — Le voilà, monsieur, c'est » mon mari. »

Ici M Bénin ôte son bonnet de coton, me fait un salut jusqu'à terre, et me dit, d'un air respectueux et les yeux baissés : « Oui, mon- » sieur, c'est moi qui suis Bénin, qui ai eu celui » d'épouser votre filleule, dont j'ose dire que je » me félicite tous les jours, si j'en étais capable,

» et que j'espère pareillement que vous voudrez
» bien être satisfait de son choix que je tâche-
» rai de justifier..... Voulez-vous bien per-
» mettre? »

M. Bénin vient m'embrasser, Dubois le retire de mes bras pour le serrer dans les siens, Ninie me regarde en souriant d'un air malin ; je m'aperçois que le mariage a déjà donné une expression plus vive à sa physionomie.

« — Ma chère Ninie, » lui dis-je, « je vous
» fais mon compliment de votre mariage... Je
» suis certain que votre époux vous rend très-
» heureuse. »

A ce compliment, M. Bénin veut encore venir m'embrasser ; mais Dubois le retient par son tablier, tandis que Ninie me répond :

« — Oui, oui, c'est un assez bon garçon. Il
» fait bien tout ce que je veux... Nous sommes
» venus nous établir dans ce bourg, parce que
» cette auberge était tenue par un oncle de
» Bénin qui la lui a cédée ; mais nous y faisons
» de bonnes affaires. Bénin fait très-bien la pâ-
» tisserie ; nous avons la renommée des petits
» gâteaux... — Oui, messieurs, et j'espère faire
» un vol-au-vent soigné pour le parrain de mon
» épouse... Comme la pâtisserie a toujours été
» ma partie, quand nous avons pris cette au-
» berge, je voulais changer l'enseigne du Soleil,

» et mettre à la place, *au Vol-au-Vent d'or;* » mais ma femme n'a pas voulu. — Ah! vous » êtes pâtissier, monsieur Bénin? » s'écrie Dubois. « — Oui, monsieur, et fameux, demandez à ma femme, il n'y a pas de jours où je » ne fasse des boulettes. Mais j'y songe!... ma » femme, pourquoi donc ton parrain n'était-il » pas à notre noce?... — Nous étions alors en » Russie; nous en arrivons par le bateau à vapeur. »

Ninie interrompt cette conversation en nous faisant entrer dans une salle du rez-de-chaussée; elle ordonne à son mari de nous apporter du vin, du meilleur; et pendant que M. Bénin court à la cave, que la servante apporte des verres, Ninie me regarde, sourit, et s'écrie de temps à autre : « Mon Dieu, que c'est drôle!... » quel hasard!... Le même jour dans mon auberge!... Ah! mais vous!... Ça me fait bien » plus de plaisir!... »

Je vais demander à Ninie l'explication de ces mots, lorsque M. Bénin revient avec trois bouteilles dont chacune a un cachet différent. Il nous verse du cachet vert, en disant : « Goûtez-moi cela.... tous les trois sont fameux.... » vous choisirez... — Nous boirons des trois, » dit Dubois.

Nous trinquons avec le cachet vert, puis avec

le rouge, puis avec le jaune. M. Bénin ne nous fait grâce de rien, il prétend qu'il est trop heureux de recevoir chez lui le parrain de sa femme. Cependant Ninie me prend la main en me disant : « Monsieur, vous allez venir voir » ma maison, mon jardin, ma basse-cour... — » Volontiers, » dis-je, tandis que Dubois s'assied à la table avec Bénin, en disant : « Nous, » pendant ce temps-là, nous allons tâcher de » nous décider entre les trois cachets... Mais je » crois que le cachet jaune l'emportera... Mon- » sieur Bénin, je pense que vous laissez sans » crainte votre femme se promener avec son par- » rain? — Ah! monsieur... vous me faites in- » jure!... Dieu merci, je sais qui j'ai épousé! » en prenant cette femme-là, j'ai trouvé tout! » tout absolument! Ma femme, va montrer no- » tre propriété à ton parrain... Fais-lui voir tout » ce que tu possèdes... Je t'y autorise... je dirai » même plus, je t'y engage. »

Ninie n'avait pas attendu la permission de son mari pour m'emmener, et déjà nous étions dans le jardin. Quand nous sommes seuls, elle me dit : « Je suis bien contente que vous soyez » venu dans mon auberge; mais devinez qui » nous y logeons dans ce moment?... — Des » voyageurs, sans doute... — Quelqu'un dont

» la vue m'a donné un coup... Aussi, comme je
» l'ai reconnu de loin, je n'ai eu garde d'aller
» lui parler, et j'ai eu soin de ne pas être vue
» de lui... Quoique, au fait, il ne m'aurait peut-
» être pas reconnue ; et puis, une femme d'au-
» berge !... Il ne regarde pas ça, il est si fier !
» — Mais de qui parlez-vous, Ninie? — De
» monsieur Adolphe, qui est arrivé ici une
» heure avant vous... — Se pourrait-il?... Jen-
» neville est ici !... — Oui... Adolphe... Jen-
» neville... comme vous voudrez. Il voyageait
» en chaise de poste avec une dame, sa femme
» à ce qu'il paraît ; il s'est cassé quelque chose
» à leur voiture, ils ont été obligés de s'arrêter
» ici, ils seront forcés d'y rester jusqu'à demain
» matin, parce que le charron n'aura pas fini
» avant. Eh ben ! monsieur Paul ; qu'avez-vous
» donc? comme vous pâlissez !... »

Ce que je viens d'apprendre me cause une émotion dont je ne suis pas maître. L'idée que je suis encore près d'Augustine renouvelle tous mes tourments, toutes mes douleurs. Ninie m'accable de questions ; je sais que je puis me fier à son amitié, à sa discrétion : je m'assieds près d'elle, je lui conte mon amour pour Augustine et les événements qui nous ont séparés. Ninie est attendrie ; elle me plaint, elle

plaint surtout Augustine, elle me demande ce qu'elle peut faire pour moi. Je voudrais profiter du hasard qui me rapproche de cette femme adorée pour lui dire un dernier adieu; mais il faudrait éviter d'être vu par Jenneville; je serais désolé que ma présence causât quelques désagréments à sa femme.

« — Où sont-ils maintenant? » dis-je à Ninie. « — Dans une chambre où on va bientôt » leur servir à dîner... — Pensez-vous qu'ils » aient pu nous voir entrer dans cette maison? » — Non, les fenêtres de la pièce où ils sont » donnent sur le potager là-bas. Ensuite, comme » madame a dit qu'il leur fallait deux chambres » et deux lits, on leur prépare deux jolies pièces » au second qui donnent l'une dans l'autre. — » — Fort bien... Donnez-nous une chambre » d'un autre côté. Sans doute, après son dîner, » Jenneville descendra... il faut, ma chère Ni» nie, qu'on trouve alors moyen de remettre à » sa femme ce papier... sur lequel je vais tra» cer quelques mots. — Soyez tranquille... je » m'en charge... je trouverai bien l'occasion; » les maris ne sont pas toujours là! »

J'écris ces mots avec un crayon : « Le hasard » m'a conduit en ces lieux; mais je ne les quit» terai pas sans vous dire un dernier adieu;

» j'attends cette grâce pour prix de mon obéis» sance à votre dernière prière. Cette nuit, pen» dant le sommeil de votre époux... dans la » salle basse... en présence de la maîtresse de » cette auberge à qui je puis me confier, et que » vous reconnaîtrez sans doute. Si vous me re» fusez... vous ne m'avez jamais aimé. »

Je donne le papier à Ninie, qui le cache dans son sein, en me disant : « Je vous promets » qu'elle l'aura. » Nous retournons à l'auberge ; j'ai hâte d'emmener Dubois dans notre chambre, car je tremble que Jenneville n'aperçoive l'un de nous,

Nous avons été près d'une heure absent ; ces messieurs ont presque vidé les trois bouteilles, et Dubois me regarde en faisant des cornes pardessus la tête de Bénin. Je lui prends le bras et l'entraîne : « Montons à notre chambre, » dis-je ; « il est temps de penser à dîner... — » Diable, mon petit, il paraît que tu as faim... » je conçois... on me laisse une heure à dégus» ter avec le mari... C'est pas bête !... mon» sieur Bénin, faites-nous un bon dîner, le par» rain de votre épouse est sur les dents. — » Soyez tranquilles, messieurs, je vais vous res» taurer ! je vais au four... »

Ninie nous fait conduire dans une chambre

à deux lits qui est au fond d'un corridor, au premier. Là, Dubois va continuer ses plaisanteries, j'y mets un terme en lui apprenant la véritable cause de mon trouble.

« Que le diable emporte Jenneville ! » s'écrie Dubois; » il avait bien besoin de venir dans » cette auberge avec sa femme, pour te mettre » le cœur à l'envers... Songe que tu vas te ma- » rier... — Je songe qu'Augustine est ici et que » je ne la laisserai pas partir sans lui avoir parlé » un moment... — C'est ça... nous allons re- » tomber dans la tragédie. — Dubois, je ne te » demande qu'une grâce, c'est de ne point sor- » tir de cette chambre jusqu'à ce que Jenneville » soit couché. — Comme c'est amusant!... et » qu'est-ce que ça me fait à moi, d'être vu par » Jenneville!... — Alors il dira lui-même à sa » femme que nous sommes ici, et elle ne m'ac- » cordera pas l'entrevue que je lui demande. — » Elle fera bien... — Si tu te montres à Jenne- » ville, je retourne à Paris, je ne me marie plus. » — Hum!... Mauvaise tête... Allons, on reste- » ra ici, puisque ça t'arrange, mais, au moins, » qu'on nous serve un bon dîner, et qu'on fasse » un grand feu, car on gèle au Soleil-d'Or! »

Ninie vient elle-même mettre notre couvert. Sa servante nous fait du feu. Il est déjà nuit,

car, au mois de novembre, les jours ne sont plus longs ; mais nous nous mettons à table, et je promets à Dubois d'y rester aussi longtemps qu'il le voudra.

M. Bénin s'est surpassé ; notre dîner est fort bon. De temps à autre, Ninie vient s'assurer s'il ne nous manque rien. Alors je la regarde pour savoir si ma commission est faite ; un petit signe de tête me dit que non. Au dessert, M. Bénin vient nous trouver ; je le force à prendre place à table près de nous. Il est tellement sensible à cet honneur, qu'il va chercher une bouteille de vieux Malaga qu'il gardait pour le jour de la naissance de son premier né, quoique sa femme ne soit pas enceinte.

Enfin, Ninie, en entrant dans notre chambre, m'a fait un petit signe que j'ai compris : mon billet est remis. Maintenant, je voudrais qu'il fût déjà l'heure de se coucher. Heureusement, dans un village, on ne veille pas tard. A force deboire et de causer, Dubois et M. Bénin commencent à s'embrouiller dans leurs histoires.

« Va te coucher, mon ami, » dit Ninie à son époux, « va, tu dois être fatigué , il faut se le-
» ver de bonne heure ici ; moi, je vais jeter en-
» core un-coup d'œil partout, savoir si ce mon-

» sieur et cette dame n'ont besoin de rien, puis » je te rejoindrai. — Tu as raison, ma femme, » dit Bénin, en prenant une lumière ; « j'ai fait » plus de cent boulettes aujourd'hui, et ça » échauffe... Messieurs, bonne nuit, j'espère » que le parrain de mon épouse me fera l'hon- » neur de bien dormir chez moi. »

En disant cela, M. Bénin nous salue, puis s'éloigne en chancelant un peu.

Dubois ne demande qu'à en faire autant que M. Bénin ; Ninie me dit bonsoir, en me faisant un signe d'intelligence, et nous laisse. Dubois se couche en me souhaitant une heureuse entrevue, et au bout de quelques minutes il est endormi.

Je regarde ma montre. Il n'est que neuf heures. Jenneville est-il déjà couché ?... comment le savoir?

Je sors doucement de ma chambre, je ne prends pas de lumière, et je descends dans la salle basse, où je trouve Ninie seule.

« J'ai déjà envoyé coucher mes domestiques, » me dit-elle, « afin que personne ne s'aperçoive » de votre entrevue avec cette dame. — Croyez- » vous qu'elle viendra, Ninie ? — Quant à cela, » je l'ignore ; j'ai profité d'un moment où son » mari venait de descendre ; je suis entrée dans

» sa chambre, elle ne m'avait pas encore aper-
» çue. Elle m'a regardée avec attention, et pa-
» raissait chercher où elle m'avait déjà vue.
» Après lui avoir demandé bien poliment si elle
» n'avait besoin de rien, je lui ai présenté votre
» papier, en lui disant : Madame, un voyageur
» qui est ici m'a priée de vous remettre cela.
» Elle l'a pris, la lu, puis est devenue si pâle,
» si tremblante, que j'ai cru qu'elle allait per-
» dre connaissance ; enfin elle m'a dit à voix
» basse : Il est donc ici?... Moi, j'allais lui ré-
» pondre et la supplier de vous accorder l'en-
» trevue que vous lui demandez ; mais alors j'ai
» entendu du bruit ; son mari revenait, et je
» me suis sauvée bien vite par une autre porte,
» de peur de le rencontrer. — Ainsi nous ne sa-
» vons pas si elle viendra? — Oh ! je crois bien
» que oui...... Est-ce qu'on peut vous refu-
» fuser quelque chose, à vous !..... — Cette
» femme-là m'a toujours tout refusé, Ninie ! —
» C'est drôle ! vous dites qu'elle vous aime pour-
» tant. »

Ninie me quitte pour aller s'assurer si tout est bien fermé et en ordre dans son auberge. Je m'assieds dans un coin de la salle, d'où mes yeux sont sur une vieille horloge dont le tic-

tic fait presque autant de bruit qu'un moulin. Une seule lampe éclaire cette grand pièce; mais je puis voir les aiguilles, c'est tout ce qu'il me faut.

Au bout d'une demi-heure, Ninie revient et s'assied près de moi, en me disant : « Tout mon » monde ronfle déjà!... — Et là-haut? — Ah! » dame, il y a toujours de la lumière dans les » deux chambres..... peut-être cause-t-on... » peut-être lit-on ; car je leur ai vu des livres... » Attendez, un peu de patience; on finira par » se coucher. — Et votre mari, Ninie, s'il s'a- » perçoit que vous n'êtes pas auprès de lui? — » Oh! il dort comme quatre!..... Soyez tran- » quille; d'ailleurs, il s'éveillerait, qu'il ne se » permettrait certainement pas de venir voir ce » que je fais. »

Le temps se passe, nous n'échangeons que rarement quelques mots; j'ai toujours l'oreille au guet, et Ninie sent bien que je n'ai pas envie de causer. Dix heures ont sonné, puis la demie, et personne.

» Elle ne viendra pas, » dis-je en soupirant. » — Peut-être... il faut attendre encore. »

Dans un village, rien ne trouble le silence de la nuit; ce silence profond ne me permet pas d'avoir de fausses espérances. Onze heures

viennent de sonner, les yeux de Ninie se ferment ; elle n'attend pas un objet chéri. Je perds tout espoir... lorsqu'un bruit semblable au froissement d'une robe retentit à mes oreilles, je me lève, je cours écouter dans le corridor... on marche... j'entends des pas légers, mais qui s'approchent... mon cœur bat... C'est elle, sans doute... Ninie, plus prévoyante que moi, s'avance avec la lampe... oui, c'est Augustine! c'est elle que je revois .. c'est encore sur mon bras qu'elle se repose.

Elle est venue sans lumière, et cependant elle a hâté ses pas. A mon aspect, ses forces semblent l'abandonner; je l'ai soutenue dans mes bras, je la conduis dans la salle, je la fais asseoir et me place auprès d'elle. Ninie sort en disant : « Je vais veiller près de vous pour que » vous n'ayez aucune crainte. »

Nous sommes ensemble depuis quelques moments, et nous n'avons pas encore dit un mot. Je tiens les mains d'Augustine; sa tête est penchée sur sa poitrine, et elle verse des larmes que je regarde tristement couler.

» — Vous avez voulu me voir encore, » me dit-elle enfin, « me voici... Je n'ai pas cru de» voir vous refuser cette légère faveur... — Lé» gère faveur!... Pouvez-vous nommer ainsi le

» plaisir que j'ai à me retrouver près de vous...
» chère Augustine ! .. Ah ! pardon, madame, je
» sais que je ne dois plus vous appeler ainsi...
» — Non, maintenant je ne suis plus libre.....
» Hélas ! je ne l'ai jamais été !... si je m'en étais
» toujours souvenu, je serais plus heureuse au-
» jourd'hui !... — Comment pouvez-vous vous
» faire des reproches, vous ! qui fûtes toujours
» fidèle à un homme qui vous avait abandon-
» née .. qui n'est revenu à vous que lorsque...
» — Monsieur Deligny, n'oubliez pas qu'il est
» mon époux... — Ah ! je ne le sais que trop ;
» mais cela ne peut m'empêcher de vous ado-
» rer... Oui, madame, quoique n'ayant jamais
» obtenu la récompense de cet amour qui a fait
» mon tourment, je vous aimerai sans cesse !...
» je ne vous oublierai jamais ! Ah ! ne vous fâ-
» chez pas... ne vous éloignez pas de moi !...
» Songez que c'est la dernière fois que je
» vous vois... la dernière fois que je puis vous
» dire : je vous aime ! .. et que la faveur de
» vous parler de mes sentiments est la seule que
» vous m'ayez accordée !...

» — Si j'avais pensé que vous dussiez me te-
» nir ce langage, je ne serais pas venue à cette
» entrevue... A quoi bon renouveler nos peines ?

» vous voulez donc que je me trouve encore » plus malheureuse?... »

Elle porte sa main sur ses yeux. En ce moment un léger bruit se fait entendre dans le corridor. Augustine tressaille, et me dit : « Il » me semble qu'on a marché... Oh! mon Dieu, » si M. Jenneville m'avait entendu descendre! » s'il venait savoir...

» — Ne craignez rien, ce bruit vient de la » maîtresse de l'auberge; elle veille autour de » nous... vous pouvez être tranquille... Que » votre crainte n'empoisonne pas mon bonheur, » chère Augustine! Quelle différence de cette » entrevue avec la dernière que j'eus avec vous » à Luciennes!... — Ah! taisez-vous, je vous » en prie; ne me rappelez pas ces moments » qui ne doivent plus revenir... Vous allez trouver votre père et vous marier? — Oui, vous » l'avez désiré, je veux, vous satisfaire..... » mais ne pensez pas que cet hymen me fasse » vous oublier... Je me marie... mais jamais » mon cœur ne pourra éprouver pour une autre » ce qu'il ressent pour vous... — Paul!... monsieur Deligny... que vous êtes cruel!... Ah! » je vous en prie, laissez-moi espérer que vous » serez heureux!... — Et vous, madame, vous » allez vous ensevelir dans une obscure retraite.

» — Oui, je voulais que, pour nous y rendre,
» nons prissions les voitures publiques... mais,
» par suite de ses anciennes habitudes, M. Jen-
» neville n'a pu s'y décider ; il a loué une chaise
» de voyage, et c'est à cela que nous devons l'é-
» vénement qui nous retient ici... L'habitation
» où nous allons nous fixer est loin du monde,
» et elle ne m'en convient que mieux. Quel
» plaisir pourrais-je trouver maintenant au mi-
» lieu d'êtres indifférents et légers, qui ne sa-
» vent que tourner en ridicule les affections du
» cœur ! La solitude aura du charme pour moi ;
» je pourrai tout à mon aise m'y livrer à mes
» souvenirs, y penser, y rêver à celui.. aux per-
» sonnes que je ne verrai plus... — Et Juliette,
» ne la verrez-vous jamais?... Ne saurai-je pas
» au moins comment vous vous trouverez dans
» votre nouvelle demeure? — J'écrirai souvent
» à Juliette, je lui dirai tout ce que je ferai...
» Elle m'en a priée... Si vous la voyez, vous
» pourrez par elle savoir quelquefois de mes
» nouvelles. — Si je la vois!... Ah! ce sera mon
» seul bonheur:.. avec elle, au moins, je puis
» parler de vous, je puis lui conter mes pensées,
» mes peines ; elle ne me force pas au silence
» quand je lui parle de mon amour pour vous...
» et je lui en parle sans cesse!... Ah! je vous en

» prie, écrivez-lui souvent .. et que, parfois,
» un mot échappé de votre plume me prouve
» que je ne suis pas tout-à-fait oublié !... »

Elle ne répond pas ; mais sa main est tombée dans la mienne, et une légère pression me dit qu'elle m'a compris. Je pose sur mon cœur cette main chérie ; nous ne parlons plus ; mais quels mots pourraient rendre ce que nous éprouvons en ce moment !

Enfin Augustine se lève en murmurant : « Il
» faut nous quitter... — Déjà !... — Plus nous
» resterons ensemble, et plus nous aurons de
» peine à nous séparer... Mon ami, ne me pri-
» vez pas du peu de courage qui me reste... lais-
» sez-moi m'éloigner... je sens qu'il est temps.
» — Adieu donc... mon cœur se brise. Quoi !...
» c'est pour jamais que je vous quitte..... je ne
» verrai plus ces yeux dont l'expression fait bat-
» tre mon cœur de plaisir... Je n'entendrai plus
» cette voix chérie... Augustine, penserez-vous
» à moi ?... — Il me le demande !... ô mon
» Dieu ! il ne voit pas tout ce que je souffre...
» Adieu... si vous avez quelque pitié de moi, ne
» me retenez plus... »

Elle s'est élancée dans le corridor. Je prends la lampe pour l'éclairer, et nous apercevons à

quelques pas de là, Ninie endormie profondément sur une chaise.

» Vous le voyez, » me dit Augustine, « voilà » comment on veillait sur nous... heureusement » on ne m'a pas entendu descendre... Adieu... » adieu !...

Sans attendre ma réponse, elle monte légèrement par l'escalier du fond. C'en est fait, je ne la vois plus !... Je réveille Ninie, et je regagne tristement ma chambre.

CHAPITRE XXVIII.

RENCONTRE IMPRÉVUE.

—

Je me suis jeté sur un siége, ma douleur s'exalte en plaintes, en murmures, j'accuse le sort, l'amour, j'accuse Augustine elle-même; dans mon désespoir, je trouve qu'elle a montré de la barbarie à mon égard, et qu'elle ne devait pas me sacrifier à un homme qui l'avait abandonnée. De temps à autre je me lève, je marche à grands pas dans la chambre, en frappant du pied avec violence.

Réveillé à chaque instant par mes plaintes et le bruit que je fais, Dubois se retourne en proférant de ce côté mille imprécations contre les amoureux. Puis, il se met sur son séant,

m'engage à me coucher, commence un discours pour me faire entendre qu'en passant la nuit sans dormir j'aurai demain fort mauvaise mine pour arriver chez mon père ; mais, voyant que je ne l'écoute pas, il s'arrête au milieu de son sermon, m'envoie à tous les diables, et remet sa tête sur l'oreiller.

La nuit s'est passée ainsi. Je vois naître le jour, et, avec les premiers rayons de l'aurore, il me semble que mon sang se calme, que ma tête devient moins brûlante. On dit que la nuit porte conseil ; mais pour les malheureux ces conseils ne sont jamais favorables, tandis que l'aspect du jour, au contraire, chasse les tristes pensées et rend plus de force à notre âme.

Je pense qu'Augustine m'a donné l'exemple du courage, que je dois l'imiter, et non m'abandonner à une faiblesse qui ne remédie à rien. J'ai d'abord l'idée de partir de grand matin avec Dubois, et de quitter ce bourg avant Jenneville et sa femme ; mais peut-être Jenneville se lèvera-t-il aussi de fort bonne heure ; alors il pourrait nous rencontrer dans l'auberge ; je crois que le plus sage est de le laisser s'éloigner le premier, et de rester dans notre chambre jusqu'à son départ.

J'entends aller et venir dans la maison, déjà chacun se rend à son ouvrage; je reconnais la voix de Ninie qui gronde son mari sur sa paresse; puis ensuite celle de Bénin qui demande excuse à sa femme. Bientôt on frappe doucement à notre porte : c'est Ninie qui s'informe si nous sommes éveillés.

J'ouvre à notre gentille hôtesse, tandis que Dubois se frotte les yeux en disant : « Si nous » sommes éveillés!... Demandez-nous plutôt si » nous avons dormi!... Voilà un homme qui a » passé la nuit à ébranler votre plancher, en le » bourrant de coups de talons!... Il se vengeait » sur les carreaux de la perte de sa belle!... Il » n'a pas pour un liard de philosophie!... Dor- » mez donc auprès d'un gaillard qui joue toute » la nuit *les fureurs de l'amour!*

« — Allons, Dubois, calme-toi, je serai plus » raisonnable désormais...— Oh! c'est égal, tu » ne me rattraperas pas à être ton camarade de » lit. — Ninie, pensez-vous que... ce monsieur » et cette dame partiront bientôt? — Mais, oui, » leur voiture est réparée, et quand ils auront » déjeuné, je présume qu'ils s'en iront. Le mon- » sieur est déjà descendu se promener au jardin » pendant qu'on prépare leur déjeuner. — Il suf-

» fit... Dès qu'ils seront partis, venez nous le
» dire, je vous en prie.... — Oui, monsieur. ..
» Oh! vous les entendrez bien d'ailleurs.

» — C'est-à-dire, » s'écrie Dubois, « que tu
» vas encore me faire rester en prison dans cette
» chambre jusqu'à ce que monsieur et madame
» soient partis... c'est agréable de voyager avec
» toi!..... — Nous allons déjeuner d'abord.....
» pendant ce temps ils partiront. — Madame
» Bénin, un déjeuner copieux, s'il vous plaît...
» j'ai infiniment d'appétit chez vous. »

Ninie va s'occuper de notre déjeuner. Dubois se lève; moi, je m'approche de notre fenêtre qui donne sur la cour; je n'ose pas me mettre en dehors à la croisée, mais, en tirant un coin du rideau, je puis, sans être vu, voir entrer et sortir dans l'auberge.

On nous apporte notre déjeuner, et je viens de me mettre à table, lorsque j'entends des coups de fouet et le bruit d'une voiture qui s'arrête devant l'auberge; je pense que c'est celle qui va emmener Augustine, et je cours regarder au carreau de la fenêtre pour la voir encore une fois; mais je me suis trompé. Ce sont de nouveaux voyageurs qui viennent d'arriver. Je vois deux postillons, un jockey, un valet de

chambre; puis un monsieur, dont la tête est couverte par une large casquette de voyage, descend de la voiture, enveloppé dans un vaste manteau, et entre dans la maison. Je retourne déjeuner près de Dubois; ce nouveau-venu ne m'intéresse pas.

Au bout de quelque temps, M. Bénin entre dans notre chambre, nous salue respectueusement, s'informe de ma santé, puis accepte un verre de vin que Dubois lui présente, en disant : « J'espère que ça va joliment, mon au- » berge !... — Oui, il paraît qu'il vient de vous » arriver encore du monde. — Je crois bien !... » et du monde qui fera de la dépense, j'ai vu » ça tout de suite ! C'est un homme de la haute » volée... c'est peut-être un prince qui voyage » incognito avec son valet de chambre..... Ce » qu'il y a de sûr, c'est que c'est un personnage » *considérable !*.... Aussi, ça fait un embarras ! » faut entendre ça... Et le valet donc ! La plus » belle chambre pour monsieur... à déjeuner ce » que vous aurez de meilleur... peu nous im- » porte le prix, pourvu que nous soyons con- » tents !... Hein ? dites donc, c'est du style ça, » aussi vous entendez bèn que je vais lui faire » un vol-au-vent comme il n'en aura jamais

» mangé de sa vie... Par exemple, il attendra » un peu!... mais, dame, tant pis... faut que » mon four chauffe!... — Ce monsieur et cette » dame qui ont couché ici, déjeunent-ils?—Ah! » mon Dieu, vous m'y faites penser... je les ou» bliais... Leurs petits pieds que je n'ai pas en» core mis sur le gril... mais, aussi, ce nouveau » venu m'a tellement occupé... — Allez donc, » monsieur Bénin, il ne faut pas négliger ainsi vos » autres voyageurs.—C'est vrai, mon parrain... » Je vous demanderai la permission de vous » nommer ainsi... par effigie pour ma femme, si » ça ne vous blesse pas.—Nullement, monsieur » Bénin.—Je vais mettre mes pieds sur le gril... » Mais tenez, entre nous, je vous avouerai mon » faible... les gens qui ne veulent pas manger » de pâtisserie, moi, je n'ai aucun zèle pour les » servir : ce monsieur et cette dame n'ont pas » seulement voulu goûter un de mes petits pâ» tés... ça m'a choqué... Tandis que le nouveau» venu aura pour son déjeuner, un vol-au-vent, » des petits pâtés, une tourte et un flan!... » Voilà un homme qui sait vivre... Au revoir, » mon parrain. »

M. Bénin nous a enfin quittés, et nous allons terminer notre déjeuner, lorsque j'entends dans

la cour une voix bien connue : c'est celle de Jenneville ; il crie, il se plaint de la lenteur qu'on apporte à le servir. Je me suis rapproché de la fenêtre. que j'entrouvre, et je puis entendre tout ce qui se dit dans la cour.

« — En finirez-vous de me donner à déjeu-
» ner. . depuis une heure que nous attendons?
» — Monsieur, je vous demande pardon, mais
» mon four n'était pas chaud. — Qu'ai-je besoin
» de votre four pour des côtelettes et des petits
» pieds? — Monsieur, c'est juste. . mais il vient
» de nous arriver un nouveau voyageur... un
» grand personnage auquel il faut de la pâtis-
» serie, et ça nous occupe tant... — Que m'im-
» porte à moi qu'il arrive d'autre monde?.. mon
» argent ne vaut-il pas celui de votre grand per-
» sonnage?..... — Monsieur, oui, mais..... —
» Mais vous êtes un insolent. — Monsieur, je...
» — Je suis pressé de quitter votre bicoque,
» songez à me servir avant qui que ce soit. »

Je ne sais ce que Bénin va répondre à Jenneville qui continue à se promener avec colère dans la cour, lorsque survient un nouveau personnage, c'est le voyageur arrivé en dernier.

« — Eh bien, l'aubergiste, me servez-vous ?»

dit-il en frappant sur l'épaule de Bénin : celui-ci fait une profonde salutation en assurant qu'on sera content, et court à sa cousine.

La voix du nouveau-venu m'a frappé ; elle a également frappé Jenneville ; j'écarte les rideaux pour regarder ce voyageur, et, sa tête n'étant plus couverte d'une énorme casquette, il m'est facile de reconnaître, dans cet homme qui voyage avec tant de luxe, le fripon qui m'a emporté trente mille francs. Jenneville, qui a aussi reconnu Blagnard, se place au-devant de lui, au moment où celui-ci allait entrer dans le jardin. M. Blagnard paraît d'abord un peu déconcerté, mais bientôt il se remet et salue Jenneville comme lorsqu'il nous invitait à dîner.

« — Eh!... je ne me trompe pas!... c'est ce » cher Jenneville... parbleu! je ne m'attendais » pas à avoir le plaisir de vous rencontrer dans » ce village!...... — C'est donc vous, mon-» sieur, qui voyagez avec tant de faste et qui » êtes cause que je ne puis parvenir à être » servi!.... — Avec faste, mon cher, mais pas » du tout, une simple berline de voyage..... » deux postillons... c'est pour aller plus vite... » Il faut bien faire ses affaires... Mais pardon..

» je suis un peu pressé... il faut que je sois à
» Paris avant midi, et je vais voir... — Un mo-
» ment, faquin, nous avons d'abord des comptes
» à régler ensemble. »

La voix de Jenneville est devenue foudroyante ; j'avance un peu la tête et je vois que la colère étincelle dans ses yeux. Blagnard a pâli ; cependant il tâche de conserver son ton léger en répondant : « Ah çà, que si-
» gnifie cet air terrible, mon cher Jenneville?...
» à qui diable en avez-vous? — Trève de plai-
» santeries, elles ne sont plus de saison ; vous
» m'avez emporté quatre-vingt mille francs ;
» vous êtes cause que, pour réparer cette perte,
» j'ai vendu, engagé le reste de mes biens, c'est
» à vous enfin que je dois ma ruine ; il faut me
» rendre ce que vous avez à moi. — En vérité,
» je ne conçois point vos reproches!... j'ai dé-
» posé mon bilan, ce n'est pas ma faute si mes
» affaires ont mal tourné.... J'y ai perdu bien
» plus que vous, moi!... je suis bien plus à
» plaindre!... — A plaindre!... et vous voyagez
» comme un seigneur, et vous avez jockey, va-
» let de chambre!... vous êtes un fripon!...—
» Monsieur!..... — Vous êtes un fripon, vous
» dis-je! — Apprenez que tous les jours on dé-

» pose son bilan, et que cela n'empêche pas » ensuite de recommencer d'autres affaires !.... » — Oui, les misérables comme toi ; mais les » gens qui ont de l'honneur ne doivent-ils pas, » dès que la fortune leur redevient favorable, » rembourser les malheureux qu'ils ont sou- » vent réduits au désespoir ? — Monsieur, tout » cela regarde les syndics !... — Pardon, mais » je n'ai pas le temps de...— Non, drôle, tu ne » partiras pas ainsi... »

Jenneville a saisi Blagnard par le bras, il le lui secoue rudement en lui disant : « Il me faut » mon argent..... — Vous êtes fou, monsieur, » point de violence, ou je saurai bien... — Mi- » sérable, tu oses me menacer !... »

En ce moment, cédant à sa fureur, Jenne- ville applique à Blagnard un soufflet dont le bruit retentit jusqu'au fond de notre chambre ; Dubois en saute sur sa chaise en s'écriant : « En voilà un qui est vigoureux. »

Blagnard est devenu furieux à son tour ; je n'entends plus que quelques mots dits d'un ton plus bas : « Nos pistolets !... là-bas !... je » vous attends !... hâtez-vous. »

Ils vont se battre, je n'en puis douter ; je

reviens éperdu vers Dubois en lui disant : « Ils » vont se battre!... — Qui ça? — Jenneville et » Blagnard. — Bah! comment, ce voyageur?... » — C'est Blagnard. Il est monté chercher ses » pistolets, et bientôt.... — Eh bien, laisse-les » se battre!... ça ne nous regarde pas! — Non, » je ne puis souffrir!..... ce Blagnard m'a volé » aussi, et je veux... — Allons, voilà une bien » belle idée, à présent! ne vas-tu pas t'en mê- » ler, toi ; s'il fallait se battre avec tous ceux » qui nous doivent de l'argent, on n'en finirait » pas ! »

Je ne réponds plus à Dubois ; mais j'ouvre ma valise et j'en sors mes pistolets. Dubois, qui s'aperçoit de ce que j'ai fait, court au-devant de moi, et se jette dans mes bras au moment où je vais sortir.

« Où vas-tu ? — Laisse-moi, Dubois... — Je » ne veux pas que tu sortes... — Laisse-moi, te » dis-je... — Encore une fois ne te mêle pas de » cette querelle... songe d'ailleurs qu'il ne faut » pas que Jenneville te voie... que tu vas com- » promettre sa femme... — Je dois maintenant » surveiller son époux, ou le venger..... laisse- » moi, ou crains toi-même ma colère... »

Je suis parvenu à me débarrasser de Dubois

en le jetant sur le plancher ; je sors précipitamment, je descends.... mais Jenneville n'est plus dans la cour, je ne rencontre que Ninie, à laquelle mon agitation, mes armes, causent une vive frayeur.

« Ninie... où sont-ils ?... Les avez-vous vus? » — Qui donc cela, monsieur ? — Jenneville et » ce nouveau voyageur ? — Ils viennent de sor- » tir... — Grand Dieu !... et par où ?... de quel » côté ? — Tenez, ils ont pris par là... derrière » notre jardin... — Ah! puissé-je arriver à » temps!...—Mais qu'est-il donc arrivé à mon- » sieur ? »

Je ne réponds plus. Je m'élance dans le chemin qu'elle m'a indiqué ; je regarde au loin... je ne les aperçois pas... mais des touffes d'arbres, des buissons me les cachent peut-être... Grand Dieu!.. j'entends un coup de feu... c'est à gauche... courons... un second coup de feu frappe bientôt mon oreille et achève de me guider !... c'est dans ce sentier...

Je cours... un homme passe près de moi en fuyant..... c'est Blagnard ! O ciel ! et Jenneville !...

Je veux arrêter Blagnard... je l'appelle... il

est déjà loin..... Ah! dans ce moment, je ne dois songer qu'à secourir sa victime.

Je m'élance dans un chemin ombragé d'arbres, et je n'ai pas fait trente pas que j'aperçois Jenneville étendu sur la terre. Je cours à lui.... le malheureux est inondé de sang ! La balle lui a traversé la poitrine ! .. O mon Dieu! comment le secourir ? Je prends sa tête, je la soulève, je la pose sur mon genou... j'appelle, je crie, je demande des secours, et avec mon mouchoir je tâche d'arrêter le sang qui coule de sa blessure.

Mais j'entends du bruit, des pas précipités... C'est Dubois..... Ce sont tous les habitants de l'auberge... Augustine est avec eux... Ah ! malheureuse ! pourquoi l'a-t-on laissée venir ici ?...

En ce moment ils sont près de moi. Augustine s'est jetée à genoux, elle m'aide à soutenir son époux ; elle ne jette point de cris ; mais deux ruisseaux de larmes coulent de ses yeux. Enfin Jenneville entr'ouvre la paupière..... Il regarde sa femme, puis ses yeux se portent sur moi ; il me tend la main, en me disant : « Je » vous savais ici... mon ami... je suis bien aise » de vous revoir encore... »

Nous voulons essayer de l'emporter, on veut mettre un appareil sur sa blessure, il repousse tout secours en disant : « C'est inutile..... le » coup est mortel... je sens que je n'ai plus que » quelques instants à vivre... laissez-moi parler » à ma femme et à mon ami... »

Il fait signe aux gens de l'auberge et aux villageois de s'éloigner; Augustine et moi restons seulement près de lui; Augustine tient sa main, qu'elle baigne de larmes, et moi je soutiens sa tête contre ma poitrine. Jenneville rassemble le peu de forces qui lui reste pour nous parler encore; c'est d'abord à sa femme qu'il s'adresse :

« Ma chère Augustine, je ne mérite pas vos » regrets... j'ai fait votre malheur... tandis que » je pouvais près de vous passer une si douce » vie!... Je sais que, malgré mes torts, vous me » fûtes fidèle.... cette nuit.... je vous avais sui- » vie... et j'ai entendu votre conversation avec » Deligny... Adieu, mes amis, ne me pleurez » pas.... Paul, rendez-la heureuse.... faites-lui » oublier les chagrins que je... »

Il n'en peut dire davantage, ses yeux se ferment pour toujours. En s'apercevant que son époux n'est plus, Augustine a perdu connais-

sance, Dubois la prend dans ses bras et la porte à l'auberge, tandis qu'aidé de quelques paysans, j'y fais aussi transporter le corps du malheureux Jenneville.

En arrivant à l'auberge, mon premier soin est de m'informer de Blagnard; mais il est reparti depuis longtemps; il a semé l'or pour que l'on attelât plus vite ses chevaux. Tout ce qu'on peut me dire, c'est qu'il a pris la route de Paris; quelque part qu'il se cache, j'espère parvenir à le découvrir.

On sent bien que je ne songe plus à me rendre chez mon père!... Cet événement inattendu fait naître en mon âme tant de nouvelles pensées..... mais en ce moment je rougirais de m'y livrer. Je ne veux pas même me présenter devant Augustine. Cependant elle ne peut rester en ces lieux; je pense que c'est auprès de Juliette qu'il lui sera plus doux de se retrouver, et je charge Dubois de l'y conduire.

La voiture qui l'a amenée est prête; Dubois et Ninie sont allés chercher Augustine.... Elle ne veut point encore s'éloigner des restes de son époux; mais Ninie insiste, Ninie la supplie de partir, et Dubois l'emporte dans la voiture,

où il se place avec elle, et que j'entends avec joie s'éloigner.

Il ne me reste plus que de tristes fonctions à remplir. Je passe pour cela quelques jours à Hanches. Après avoir fait enterrer Jenneville dans le cimetière du bourg, je fais placer sur sa tombe une pierre avec son nom ; mais je n'y fais point inscrire d'épitaphe ; à quoi bon? Ces éloges gravés sur la pierre prouvent bien moins la vertu des morts que la fausseté des vivants.

Enfin, j'ai dit adieu à M. Bénin , j'ai embrassé Nini", en leur souhaitant toutes sortes de prospérités et des événements moins tragiques dans leur auberge. Je leur promets de venir les revoir toutes les fois que j'irai chez mon père, et je retourne à Paris. Qui m'aurait dit que j'y reviendrais si vite?..... Ah! que j'ai bien fait de garder mon logement rue Charlot! combien de souvenirs il me rappelle !... et aujourd'hui que d'espérances s'y joignent!.. Oui, je dois l'avouer, pour moi l'avenir est de nouveau plein de charmes.

Mon premier soin est d'aller trouver Dubois. Il m'apprend qu'il a conduit Augustine chez Juliette. à laquelle il a conté l'événement arri-

vé à Hanches. Il sait que depuis ce temps madame Jenneville est restée chez son amie. Irai-je la voir? Non, je ne le dois pas encore; je veux respecter sa douleur... Elle me saura gré d'ailleurs de la privation que je m'impose. Je me contenterai de faire demander de ses nouvelles.

Mais il y a quelqu'un que je veux voir, que je veux trouver, c'est ce misérable Blagnard; pendant plusieurs jours je ne cesse point de le chercher. Je veux que Dubois m'aide dans mes perquisitions; mais Dubois, qui devine pourquoi je veux trouver ce fripon, prétend qu'il s'est sauvé en Sibérie et qu'il est inutile de le chercher.

Il y a six semaines que je suis revenu à Paris, j'envoie tous les jours savoir de nouvelles d'Augustine; mais je veux que trois mois se soient écoulés avant de me représenter devant elle. Dubois dit que je recommence à faire des bêtises, et que j'attendrai qu'elle se soit remariée pour aller la voir. Moi, je sens bien que je ne puis pas me retrouver près d'Augustine sans lui laisser voir mon amour, et il me semble qu'il est encore trop tôt pour lui en parler.

Un soir, en sortant de dîner avec Dubois, nous rencontrons Jolivet, que je n'avais pas vu depuis longtemps. Après les premiers compliments, il se met, suivant son habitude, à nous parler de ses affaires; il se plaint, il prétend que son argent ne lui rentre plus. Un de ses débiteurs vient encore de mourir.

« A Sainte-Pélagie? » dit Dubois. « — Non...
» à l'hôpital..... Oh! celui-là, ce n'était pas la
» peine de le faire mettre en prison; il n'y avait
» rien à en espérer!... Vous l'avez connu, mes-
» sieurs; c'est cet homme qui faisait tant d'em-
» barras!.... qui ne voulait pas manger d'ome-
» lette soufflée, parce que c'était trop classique!
» Apparemment qu'il a trouvé plus romantique
» de mourir à l'hôpital..... — De qui donc par-
» les-tu? — Eh! parbleu, de M. Blagnard! —
» Blagnard est mort!... mort à l'hôpital! et il y
» a six semaines, je lui ai vu encore deux do-
» mestiques. — Qu'il ne payait pas sans doute.
» — Ce qu'il y a de certain, c'est que, deux
» jours avant sa maladie, il avait joué et perdu
» tout ce qu'il possédait, si bien que le maître
» de l'hôtel où il logeait n'a pas jugé à propos
» de le faire soigner chez lui.

» — Blagnard est mort! » s'écrie Dubois, « ça

» fait deux duels de moins ; car Deligny voulait
» se battre avec lui, et certainement, comme je
» lui aurais servi de second, j'aurais dit deux
» mots à ce fripon.... mais, après tout, j'aime
» autant que ça se soit passé comme ça. »

N'ayant plus à m'occuper de venger Jenneville, je suis tout au plaisir que je me promets en revoyant Augustine. Les trois mois sont écoulés enfin , et je me présente chez elle. Je la revois !... Un seul de ses regards me paie de cette longue attente. Augustine est trop franche pour cacher le plaisir qu'elle éprouve à me revoir. Son cœur ne sait point feindre ces douleurs qui ne peuvent naître de la perte de quelqu'un qu'on n'aimait plus. Nous ne parlons pas d'amour; mais nous savons bien que nous nous aimerons toute la vie.

Augustine continue d'habiter chez Juliette jusqu'au retour de la belle saison. Maintenant, je la vois chaque jour.. . Pourquoi nous priverions-nous à présent du bonheur d'être ensemble ?

Lorsque le mois de mai a rendu aux champs leur parure, Augustine retourne à Luciennes. C'est là, c'est dans cette campagne chérie que je devais obtenir le prix de mon amour. Ces

bosquets, ce bois touffu, témoins de mes soupirs, le sont maintenant de mon bonheur!.... Augustine est à moi... elle sera ma femme.... J'ai écrit à mon père.... Il a fallu qu'il consentît ; d'ailleurs Augustine a mille écus de rente; avec ce qui me reste, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour être heureux ?

Elle est ma femme, enfin. Je l'ai conduite chez mon père, qui l'a trouvée charmante, et m'a fait compliment de mon choix. Augustine sait se faire aimer de tout le monde et ne veut aimer que moi. Nous habitons Paris l'hiver, et l'été nous ne quittons pas Luciennes. Juliette vient nous voir souvent; elle est heureuse de notre bonheur. Dubois vient aussi quelquefois nous conter ses fredaines, et ma femme excuse ses folies en faveur de son bon cœur.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

